NKW
LA Harp

CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE,

ADRESSÉE A SON ALTESSE IMPÉRIALE

Mgr LE GRAND-DUC,

AUJOURD'HUI

EMPEREUR DE RUSSIE,

ET A M. LE COMTE

ANDRÉ SCHOWALOW,

CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE II;

Depuis 1774 jusqu'à 1791;

Par JEAN-FRANÇOIS LAHARPE.

Et mihi res, non me rebus submittere conor.
HOR.

TOME CINQUIÈME.

A PARIS,
CHEZ MIGNERET, IMPRIMEUR,
RUE DU SÉPULCRE, F. S. G., N.° 20.

1807.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

LETTRE CCXXII.

1785.

Le succès de *Pénélope* n'a pas répondu aux espérances qu'on a dû en concevoir sur le nom des deux auteurs, ni, selon moi, au mérite de l'ouvrage. Il se peut que deux raisons y aient contribué : l'une est le grand effet qu'avait produit *Didon*, le plus intéressant de tous nos opéras, et qu'on n'a pas manqué de prendre pour objet de comparaison, comme si tous les sujets étaient susceptibles du même degré d'intérêt ; l'autre, tout au moins aussi probable, est la mauvaise volonté de beaucoup de gens qui n'avaient pas vu avec plaisir le brillant succès de ce même opéra de Didon, et qui étaient armés d'avance contre le premier ouvrage que donneraient Marmontel et Piccini. Tous deux ont beaucoup d'ennemis, et dans ce pays-ci l'on

ne souffre guères que des hommes supérieurs aient deux grands succès de suite. La supériorité de Piccini en musique est assez généralement reconnue. Mais parce que Marmontel n'a jamais fait que de mauvaises tragédies, on ne veut pas convenir qu'il fait de bons opéras. Il est certain cependant que les siens, quoiqu'ils ne soient pas exempts de défauts, sont sans comparaison les meilleurs que l'on fasse aujourd'hui, et c'est précisément pour cela qu'on le juge avec une sévérité qu'on n'a pas pour les G** et autres rimailleurs qui vous défigurent à l'envi, sur la scène lyrique, les chefs-d'œuvre du théâtre français. On a beaucoup chicané Marmontel sur quelques vers répréhensibles, et sur beaucoup d'autres qui ne l'étaient pas. Il n'en est pas moins vrai que son opéra de *Pénélope* est beaucoup mieux écrit que *Didon;* il y a bien moins d'intérêt sans doute, mais il me semble qu'il y en avait assez pour un opéra, dont il ne serait pas juste d'exiger autant que d'une tragédie. Son drame est en général bien distribué; les évènemens sont suspendus avec art; les rôles d'Ulysse et de Pénélope, sur-tout le dernier, sont beaux; celui de Télémaque est faible et pouvait l'être

moins; ceux d'Eumée et de Laërte ne pouvaient guères fournir davantage. La musique offre de grandes beautés; mais toute la première moitié de l'ouvrage m'a paru un peu au-dessous de Piccini, et ressembler trop à tout ce qu'il avait fait. Le récitatif est parfait, sur-tout dans le dernier acte. Il y a plusieurs airs remarquables par ce double caractère d'expression et de mélodie qu'il réunit si heureusement; mais presque tous les actes sont faibles, et il n'y a pas un seul air de ballet. Les personnages des *Poursuivans* sont trop négligés par le poëte, comme par le musicien. Voilà des fautes réelles; mais elles me semblent toutes suffisamment rachetées par la grande scène du troisième acte, entre Ulysse et Pénélope, scène touchante, d'une simplicité et d'une vérité antiques, et qui serait belle par-tout : c'est à mon gré la première scène vraiment éloquente qui se trouve dans un opéra, depuis Quinault. Je crois ne pouvoir en donner une meilleure idée qu'en la transcrivant ici. Car combien peu de vers d'opéra sont beaux sur le papier !

PÉNÉLOPE.

APPROCHEZ. Je respecte et l'âge et le malheur.

Vous nous voyez dans la douleur;
Mais nos maux vont finir, dès qu'Ulysse respire.
Il est donc parti de Corcyre?
Vous l'avez vu?

ULYSSE.

J'ai dit la simple vérité.

PÉNÉLOPE.

N'a-t-on rien appris de sa bouche,
Qui l'intéresse, et qui me touche?

ULYSSE.

Je sais qu'il a souffert la dure adversité;
Je sais que loin de sa patrie,
De périls en périls long-tems précipité,
Dans l'horreur des combats, sur les mers en furie,
Jamais votre image chérie
Un seul moment ne l'a quitté.

PÉNÉLOPE.

Ah! combien je serais coupable,
Si, loin de lui, mon cœur avait été capable
D'un moment de tranquillité!

AIR.

Je n'ai cessé de voir Ulysse
Depuis l'instant de nos adieux;
Et ses dangers, pour mon supplice,
Se sont tous offerts à mes yeux.
Les vents, les eaux, le fer, la flamme,
Tout ce qui d'un mortel peut menacer les jours,
Portait la terreur dans mon ame.
J'espérais quelquefois, mais je craignais toujours.

ULYSSE.

Plus la gloire est pénible et plus elle a des charmes:

Ulysse en jouit quelquefois.
Sur le tombeau d'Achille, au milieu de vingt rois,
D'Achille au fier Ajax il disputa les armes.

PÉNÉLOPE.

Et dès qu'on entendit son éloquente voix,
Il triompha sans doute ?

ULYSSE.

Il fit couler des larmes,
Et les cœurs attendris reconnurent ses droits.

PÉNÉLOPE.

Vous ne m'étonnez pas : mon Ulysse possède,
Dans l'art d'intéresser, un charme à qui tout cède.

ULYSSE.

Sous les murs d'Ilion, que la cendre a couverts,
Compagnon des héros, il obtint leur estime ;
Mais de nouveaux dangers l'attendaient sur les mers.
De Scylla, de Charybde il vit l'affreux abyme.

PÉNÉLOPE.

O dieux !

ULYSSE.

Les flots bruyans l'ont porté sur leur cime,
Entre ces deux gouffres ouverts.

PÉNÉLOPE.

Ah ! ses périls passés me font frémir encore.

ULYSSE.

La fille du Soleil, Circé, qui fait pâlir
Le jour que ce dieu fait éclore,
Vit Ulysse en danger et daigna l'accueillir.

PÉNÉLOPE.

Circé !

ULYSSE.

Par une douce ivresse,
La perfide essaya d'obscurcir sa raison;
Mais de la coupe enchanteresse
Ulysse évita le poison.

PÉNÉLOPPE.

AIR,

Tu savais combien ma tendresse
Devait souhaiter ton retour,
Mon cher Ulysse ! et la sagesse
Te préserva moins que l'amour.

ULYSSE.

Plus sincère et plus dangereuse,
Calypso, dans son île heureuse,
Invitait vòtre époux à l'immortalité.

PÉNÉLOPE.

Ah ! comment résister aux charmes d'une amante,
Qui propose un tel prix à l'infidélité !

ULYSSE.

Un séjour enchanteur, une nymphe charmante,
Le sort des dieux, pour vous Ulysse a tout quitté.

PÉNÉLOPE.

Je fais mon bonheur de le croire:
Le doute serait trop cruel.
Non, non, d'un amour mutuel
Il n'a point perdu la mémoire.
Non, le plus sage des mortels
N'aura point trahi les autels,
Sa foi, mon amour et sa gloire.
Je fais mon bonheur de le croire
Le plus fidèle des mortels.

Permettez, Monseigneur, que je profite de l'époque du renouvellement de l'année, pour mettre à vos pieds l'hommage de mes vœux et de ma reconnaissance.

LETTRE CCXXIII.

La destinée de *Beaumarchais* semble marquée de tout temps par les alternatives les plus bizarres et les contrastes les plus étranges. Perdu de réputation presque en entrant dans le monde, par les soupçons que faisait naître une fortune dont on ignorait les sources, il se trouve réhabilité dans l'opinion publique pour avoir été *blâmé* par un tribunal odieux à la nation, et un arrêt dont l'effet ordinaire est d'ôter l'honneur, lui rendit le sien. Ses mémoires lui firent une réputation d'esprit et de talent que ses drames (*Eugénie* et *les deux Amis*) ne lui avaient pas faite, et lui valurent la protection du prince de Conti, qui d'ailleurs aimait en lui l'ennemi du parlement *Maupeou*. Son *Barbier de Séville*, tombé à plat à la première représentation, est resté au théâtre comme une des pièces d'intrigues les plus agréables qu'on ait faites de nos jours. Au milieu du plus grand succès qu'on ait jamais eu (celui de *Figaro*), il s'est vu emprisonné et flétri, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que

le roi qui l'a fait enfermer à Saint-Lazare, était son débiteur de plusieurs millions, pour des fournitures faites aux Américains pendant la dernière guerre par une compagnie à la tête de laquelle était Beaumarchais, qui avait obtenu de la protection de M. de Maurepas cette commission lucrative. Depuis sa détention, il s'est toujours tenu chez lui, et a adressé au roi un mémoire dont l'effet a été que S. M. a ordonné le paiement des sommes qui lui étaient dues, lui a accordé une gratification considérable, et lui a fait écrire par le contrôleur-général une lettre très-flatteuse, où il lui témoigne combien il est satisfait de ses services. Pendant ce temps la reine jouait à Trianon son *Barbier de Séville*, mis en musique par Paësiello. Les comédiens ont repris son *Figaro* avec autant d'affluence que dans la nouveauté : il en est à la soixante-dix-neuvième représentation, et l'on ne peut dire où il s'arrêtera.

Les pertes de la littérature et de l'académie se renouvellent sans cesse et deviennent tous les jours plus sensibles. Il y a quelque temps que M. *Barthe* a été emporté en quarante-huit heures des suites d'une hernie négligée. C'était un homme d'esprit et de talent, qui

a laissé au théâtre une très-jolie petite comédie, *les Fausses infidélités*, et qui a répandu dans les journaux quelques poésies fugitives, élégantes et ingénieuses. Ceux qui les ont citées comme le plus beau titre de sa gloire littéraire, sont de fort mauvais juges. Il y a cent fois moins de mérite dans ces sortes de pièces, que dans un ouvrage aussi bien fait que *les Fausses infidélités*. Cet acte est le meilleur qu'on ait joué depuis les petites pièces de Dufresny; au lieu que les poésies légères du même auteur, manquant de cette facilité gracieuse qui est le premier charme de ce genre d'écrire, ont été souvent surpassées. Ses autres pièces de théâtre n'ont point eu de succès et n'en méritaient pas. Ils sont mal conçus et péniblement écrits. Mais au moment de sa mort, il allait faire paraître un poëme sur l'*Art d'aimer*, que l'on dit rempli d'esprit et de vers piquans. Il faut espérer que nous serons bientôt à portée d'en juger.

Il avait laissé ce poëme et tous ses manuscrits à M. *Thomas*. Il ne pouvait pas prévoir que celui qu'il chargeait de ce dépôt, dût lui-même le suivre de si près. M. Thomas qui venait de féliciter son ami M. Ducis

d'avoir échappé à la mort, a été frappé lui-même un moment après, et ne s'en est pas tiré avec le même bonheur. Il est mort à Lyon, d'une fièvre putride, en cinq jours. Cette perte a été plus sensible que celle de M. *Barthe*. C'était un homme d'un ordre bien supérieur pour le talent; et quant aux qualités personnelles, il n'y a qu'une voix pour rendre justice à la noblesse de son caractère et à l'honnêteté de ses mœurs. Quoique passionné uniquement pour la gloire, il avait su se préserver de l'envie, ce qui est bien difficile et bien rare; et s'il a quelquefois, par défaut de goût, ou par excès d'indulgence, applaudi des choses médiocres, du moins il n'a jamais méconnu ce qui était beau. Sur la fin de sa vie, il était devenu chagrin et mécontent, parce qu'il ne se croyait pas à sa place. Il est probable que dans la retraite où il vivait, ses idées s'étaient exaltées sur son propre compte, et l'égaraient sur autrui; car il y a peu d'hommes à qui l'on ait rendu plus de justice. Tous ses ouvrages avaient eu le succès qu'ils méritaient; il jouissait de beaucoup de considération, et les récompenses et les graces qu'il avait obtenues lui avaient fait une fortune honnête.

Il est vrai que ses ouvrages n'étant pas de nature à être goûtés par toute sorte de lecteurs, et manquant (même dans les meilleurs) de ce charme qui fait relire, quoiqu'il ait la plupart de ces traits qui forcent d'admirer, il occupait peu la renommée et le public. Mais la voix des connaisseurs, en avouant les défauts de son style et l'infériorité de ses premiers ouvrages, avaient distingué trois morceaux qui le recommanderont à la postérité, l'*Eloge de Marc-Aurèle, celui du Dauphin*, et l'*Essai sur les Eloges*.

Il était occupé depuis vingt ans de la composition d'un poëme épique dont le Czar Pierre-le-Grand était le héros. Il l'avait repris et quitté plusieurs fois, et en avait plusieurs fois changé le plan. Enfin le dernier où il s'était fixé, et sur lequel il travaillait quand la mort l'a enlevé, devait avoir vingt-quatre chants. Ce qui peut donner une idée peu avantageuse de ce plan, c'est qu'il y avait neuf chants employés seulement aux voyages du Czar, trois entre autres à celui de la France. C'était ceux-là qu'il avait faits les premiers. Les autres ne sont que projetés. Mais que penser d'un épisode de cette longueur, étranger en grande partie à

son héros, tout entier en récits, et qui tient plus du tiers de l'ouvrage ? N'est-ce pas là sacrifier le principal aux accessoires ? L'histoire de Louis XIV devait-elle tenir tant de place dans un poëme consacré à Pierre-le-Grand ? Est-ce bien remplir son sujet, que de le perdre si long-temps de vue ? Quoi qu'il en soit, on dit que ce qu'il en a fait est plein de beautés de détail, et je n'en doute pas.

Les nouveautés dramatiques ne prospèrent pas : aux Italiens, une *Suite de Fanfan et Colas*, qui a eu peu de succès ; aux Français, *Melcour et Verseuil*, comédie en un acte, de M. de Murville, écrite assez purement, mais froide et fondée sur une intrigue peu vraisemblable. On l'a jouée six ou sept fois ; l'*Hôtellerie*, de M. Bret, mauvais drame en cinq actes, imité de l'allemand, et qui n'a pas réussi en français ; on a eu bien de la peine à l'achever.

Si l'on fait peu d'ouvrages qui méritent ce nom, en revanche on imprime beaucoup de livres. Outre les recueils et les dictionnaires qui commencent à s'épuiser, on a imaginé une nouvelle espèce de collections qu'on appelle des *Bibliothèques*. On réunit dans un certain nombre de volumes du même format

ce qui a été écrit dans un genre quelconque, par exemple pour le théâtre, et l'on fait la *Bibliothèque des théâtres*. On réunit de même les différens mémoires sur l'histoire de France, et voilà encore une *Bibliothèque*. On vient de nous annoncer celle *des Dames*, c'est-à-dire les livres que le rédacteur juge convenables aux femmes. Si chacun disait son avis là-dessus, cela pourrait faire plusieurs bibliothèques fort différentes.

La mort de M. Thomas laisse encore une place à disputer à l'académie. On croit que M. *de Guibert* se mettra sur les rangs. Le public semble avoir pris sous sa protection le bon *Sedaine*, qui a eu onze voix à la dernière élection ; mais on dit que M. de Guibert est protégé par les grandes dames. Il est reconnu pour homme d'esprit, pour un militaire distingué ; mais d'ailleurs tout ce qu'il a donné au public n'a montré qu'un prosateur médiocre et un mauvais poëte. C'est aux gens du métier à juger sa tactique. Le discours préliminaire qu'on a vanté dans le temps, est l'ouvrage d'un jeune rhétoricien qui a lu ses auteurs. Les éloges de Catinat et de l'Hôpital sont, à peu de chose près, de fort mauvais discours, et dans le dernier il a invec-

tivé contre les gens de lettres avec toute la maladresse de l'amour-propre irrité. Aujourd'hui qu'il vient demander leur suffrage avec si peu de titres, il faut qu'il les suppose bien généreux. Sa tragédie du *Connétable de Bourbon* a été sifflée à Versailles, malgré la plus puissante protection. Voilà des titres qui peuvent bien ne pas paraître fort académiques; cependant je ne serais pas surpris qu'il obtînt la place, tant il est heureux de n'avoir que Sedaine à combattre.

LETTRE CCXXIV.

Le théâtre français a été bien complètement déguignonné par la tragédie de *Mustapha*, de M. de Maisonneuve. Si le succès était toujours la mesure du mérite, il faudrait mettre cette pièce au-dessus de *Mérope* et de *Tancrède*. Vingt représentations très-suivies ont suffi à peine à l'empressement du public pour *Mustapha*, et *Tancrède*, dans sa nouveauté, n'en eut que douze, et *Mérope* quinze. Il est pourtant de toute vérité qu'une belle scène de *Tancrède* ou de *Mérope* vaut cent fois mieux que cent tragédies de *Mustapha*, parce qu'il n'y a, comme on l'a dit, aucune proportion du médiocre à l'excellent, et c'est là sans doute un des plus grands fléaux des arts et des artistes, que cette prodigieuse distance entre le succès des ouvrages et leur mérite. *Ariane* eut quarante représentations; *Britannicus* n'en eut que cinq. On citerait cent autres exemples. Le temps, dit-on, met les choses à leur place : cela est vrai; mais il est triste que le mérite supérieur voie si souvent la sienne usurpée.

M. de Maisonneuve a traité le même sujet qu'avait déja traité M. de Chamfort, d'après Belin. Il n'a pas eu de peine à prendre dans ce dernier ce qu'il y avait de mieux, et à éviter ce qui avait le plus choqué dans l'autre. Il est à remarquer que la pièce de Belin, jouée au commencement de ce siècle, eut un très-grand succès, parce qu'il y avait de l'intérêt, et qu'à la lecture elle parut si faible de style, que jamais on ne l'a reprise. Celle de M. de Chamfort, au contraire, eut peu de succès au théâtre, et obtint quelque estime à la lecture, parce qu'il y a de l'élégance dans le style, quoique cette élégance soit souvent froide et pénible. L'ouvrage d'ailleurs n'a rien de tragique, et l'auteur semblait avoir pris à tâche de détruire l'intérêt de son sujet. M. de Maisonneuve l'a mieux conservé; il a tiré plus de parti de l'amitié des deux frères et du rôle de Zéangir. Son cinquième acte est beaucoup moins mauvais que celui de M. de Chamfort, sans être bon cependant, parce que le dénouement est nécessairement vicieux. C'est un des inconvéniens du sujet de *Mustapha*. Comme il n'est pas possible d'altérer une histoire aussi connue, il faut absolument que le grand

Soliman finisse par faire le rôle d'une dupe, et voie périr ses deux fils innocens, sans même punir sa coupable femme, auteur de leur mort. C'est toujours un grand défaut au théâtre que la nécessité d'avilir un personnage important, et M. de Maisonneuve n'a pas pu l'éviter. Son style d'ailleurs est de la plus grande faiblesse, et rien ne s'élève au-dessus du médiocre. Aussi a-t-il joui pleinement de son grand succès, sans essuyer la plus légère critique, ni la moindre contradiction, et l'on ne réussit avec une pareille impunité, que lorsqu'il est bien démontré que l'ouvrage doit rassurer ceux que le succès pourrait alarmer, et que l'auteur ne peut jamais faire ombrage à personne.

La réception de M. l'abbé Morellet n'a pas attiré d'affluence. La salle n'était pas remplie, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps. Son discours est long, la marche en est pesante, le style monotone; en général, l'auteur pense sagement, et écrit avec correction; mais sa composition est froide et inanimée, et il ne faut pas qu'un philosophe expose la raison au malheur d'ennuyer.

La réponse du marquis de Chatellux, directeur, a fait plus de plaisir. Il a su, par des

vues générales, répandre de l'intérêt sur les travaux économiques de l'abbé Morellet. Marmontel a lu ensuite un discours *sur l'autorité de l'usage dans notre langue*, qui a été vivement applaudi et qui le méritait. C'est un fort bon morceau de littérature. L'objet principal de l'auteur était d'encourager les écrivains à faire revivre beaucoup d'expressions plus ou moins heureuses, qui sont vieillies par désuétude. Parmi celles qu'il citait, il y en avait quelques-unes qu'on avait déja rajeunies de nos jours, et quelques autres dont on pourrait bien se passer; mais le plus grand nombre était bien choisi. Il y avait aussi quelques endroits où il semblait aller trop loin; mais en général son discours était bien pensé et bien écrit.

Madame la comtesse de Genlis vient de donner un nouveau volume du *Théâtre, à l'usage des jeunes Personnes*, qui n'a pas eu le même succès que les précédens. Tous les sujets sont tirés de l'Écriture. Il y en a qui n'offrent que des scènes dialoguées sans nœud et sans intrigue, comme la *Veuve de Sarepth*, *Ruth*, *Tobie*. Ce dernier est mieux traité que les autres. Mais dans *Joseph*, l'un des sujets les plus touchans qu'il

soit possible de traiter, elle a fait voir que son talent, si aimable dans le genre où elle s'était renfermée d'abord, est bien au-dessous des grands effets dramatiques. Elle n'a pas tiré le moindre intérêt d'un fonds si riche en pathétique. Elle n'a pas mieux réussi en voulant corriger *la Mort d'Adam*, de Klopstock. Elle n'a fait que l'affaiblir, et il ne faut point toucher à des productions aussi originales que celles-là.

Dans la foule des suicides (car ils deviennent assez communs pour autoriser cette expression), on en a remarqué un vraiment héroïque, et d'autant plus digne d'admiration, qu'on l'attendait moins d'une personne dont l'état abject ne devait pas élever les sentimens. Une fille entretenue, nommée *Pauline*, était aimée d'un jeune homme de famille, au point de faire craindre qu'il n'allât jusqu'à l'épouser. Le père du jeune homme prit le parti de faire enfermer son fils, et déclara qu'il ne serait libre que lorsqu'on serait bien sûr de son amendement. Sa maîtresse, désolée de sa captivité, n'a trouvé qu'un moyen de la faire cesser; elle s'est empoisonnée avec de l'eau-forte, et avant de mourir, a fait passer au père de son amant

la lettre suivante, aussi authentique que le fait est certain.

MONSIEUR,

« VOTRE fils m'aimait, et je l'aimais beaucoup moi-même; vous avez craint que cette vive inclination ne finît par le déshonorer, et cette crainte a suffi pour vous rendre à son égard plus barbare qu'il n'est peut-être permis de l'être. Je croirais l'être encore plus que vous, monsieur, si je ne prouvais à cet objet chéri que son bonheur a toujours été l'unique but de son amie. Sa captivité doit cesser au moment où vous apprendrez que je ne suis plus. J'ai pris une route sûre pour arriver promptement au tombeau; voici les derniers caractères que je trace, et je charge une amie d'y joindre mon extrait mortuaire. C'est vous qui m'avez tuée, mais je ne vous le reproche pas; lisez ceci de sang froid comme je vous l'écris. Rendez la liberté à votre fils; rendez-la lui généreusement, et n'empoisonnez pas ce don en lui apprenant tout ce qu'il me coûte; il ne le saura que trop tôt. Il saura comment je me suis punie pour lui seul d'un attachement qui ne pouvait finir qu'avec mes jours. Celui-ci est le dernier de l'infortunée *Pauline*. »

M. *de Guibert* a été élu à la grande pluralité pour remplacer M. *Thomas*. Il s'agit actuellement de remplacer M. *Vatelet* que l'académie vient de perdre, et pour cette fois il est probable que ce sera *Sedaine* qui obtiendra enfin le prix de la persévérance. Je ne sais s'il y en eut jamais une pareille : c'est la quatorzième fois qu'il se présente. Un hasard assez singulier fait que Le Mierre qui se trouve dans ce moment-ci directeur, recevra Sedaine, si celui-ci obtient la place vacante. Il faut avouer que l'académie ne mettra pas alors en représentation ses deux meilleurs écrivains. Le Mierre d'ailleurs n'est pas dans un moment heureux. Sa tragédie de *Cérumis* est tombée absolument. C'était un sujet d'invention, qui avait quelque rapport avec l'intrigue d'*Héraclius*, mais qui n'avait aucun intérêt. Le style a paru moins mauvais que celui de ses autres pièces, et pour lui, il affirme que c'est *son plus bel ouvrage*.

LETTRE CCXXV.

Les nouveautés de Fontainebleau n'ont pas prospéré. Mais les arrêts de la cour ne sont ici, comme on l'a dit, que des arrêts rendus en première instance, et il faut attendre le jugement souverain, celui de Paris. On a joué à Fontainebleau trois grands opéras, *Thémistocle*, *Dardanus* et *Pénélope*. Thémistocle, dont la musique est de Philidor, n'a eu aucun succès. On s'en prend sur-tout aux paroles et au sujet; je ne connais ni les paroles ni l'auteur; mais j'avoue que le sujet, ainsi que tous ceux qu'on tire de l'histoire, me paraissent déplacés à l'opéra, qui est surtout le théâtre de la fiction. Je ne me fais point à entendre chanter César et Alexandre. Aussi, quoique j'aie grand plaisir à lire Métastase, je ne me soucierais nullement de voir jouer la plupart de ses opéras.

Dardanus était tombé entièrement sur le théâtre de Paris, où on n'avait pas pu le jouer trois fois. Des protections puissantes l'ont fait reprendre à Fontainebleau où il a eu un succès de convention. Il faudra voir s'il fera

la même fortune à Paris. Jusqu'ici Sacchini n'a pas joûté heureusement contre son compatriote Piccini ; et *Renaud* et *Chimène*, quoique joués souvent, n'ont pas la même place à beaucoup près que *Didon*, *Iphigénie* et *Roland*, les chefs-d'œuvre de notre scène lyrique.

Pénélope sera-t-elle aussi heureuse ? C'est ce que le temps nous apprendra. L'effet en a été médiocre à la cour. Il peut y avoir un inconvénient dans la grande simplicité du sujet. On n'y attend qu'un seul évènement, la reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope, qui se fait au troisième acte. Il se peut que jusques-là la pièce paraisse languir. On va la jouer à Paris incessamment.

Les comédiens français ont joué un drame en deux actes, intitulé *Edgar*, qu'on a sifflé dès la première scène, et qu'on a eu bien de la peine à entendre jusqu'à la fin. C'était l'ouvrage d'un jeune homme, nommé *Chénier*, qui fait profession d'un grand mépris pour Voltaire et Racine, et qui a bien, comme on voit, ses raisons pour cela.

On n'a point encore imprimé le poëme de l'*Art d'aimer* qu'a laissé feu M. Barthe. Mais il m'en est tombé entre les mains un fragment

qui peut donner une idée de la manière d'écrire de l'auteur, et du ton de l'ouvrage, et je m'empresse de le mettre sous les yeux de V. A. I.

Le poëte vient de dire que pour être heureux, il faut éloigner le moment des faveurs.

. . . .

Ainsi sous le soleil de l'heureuse Provence,
Lieux que je ne vois plus, lieux chers à mon enfance,
Pétrarque sut aimer. Laure en ce beau séjour,
Dans l'âge où le bonheur n'est jamais que l'amour,
Triomphe des desirs qu'en son cœur il fit naître,
Et de ceux d'un amant plus dangereux peut-être.
Ses vers l'ont dit au moins : croyons à sa rigueur,
L'amour qu'elle inspira fut sa seule faveur.
Oui, d'heureux souvenirs, son image parée
Suivait, charmait Pétrarque, et cette *ombre* adorée
D'un magique univers entourait son amant.
Dans le parfum des fleurs qu'avec lui *mollement*
Foulait sous l'oranger *le pied léger* de Laure,
C'était son souffle pur qu'il respirait encore.
Près des eaux du Vaucluse elle aimait à s'asseoir,
Dans les eaux du Vaucluse il croyait la revoir.
Il croyait quitter Laure en quittant la fontaine.
Quelquefois appuyé sur le tronc d'un vieux chêne,
Ou d'un bois ténébreux parcourant les détours,
Il rêvait, triste, seul : mais plus belle toujours
Laure absente peuplait le solitaire ombrage,
Laure en un lieu riant changeait un lieu sauvage ;

Et la nuit, que de fois l'œil fixé sur les cieux,
Tranquille, contemplant tous ces points radieux,
Ces mondes étoilés dont leur voûte se dore,
Il voulut les chanter, il ne chantait que Laure,
Et les vers accouraient plus prompts à la nommer.
Vingt ans il fut heureux du seul plaisir d'aimer.
O fontaine sacrée ! immortelle retraite !
Que vient chercher de loin l'amant et le poëte,
Vaucluse ! que sans peine ils ne peuvent quitter,
Toi, toi qu'avec transport j'ai couru visiter,
Jeune encore à côté d'une première amante,
Quatre siècles ont fui : mais ta source écumante,
Mais ces nombreux canaux, dont les jets vagabonds
Roulent de roche en roche et retombent par bonds;
Mais ces beaux cieux, ces prés dont une eau calme et pure
Va réfléchir plus loin l'éternelle verdure,
Et tous ces monts jetés et courbés sur tes bords,
Des antres toujours pleins d'harmonieux accords;
Offrent au souvenir ces deux ombres fidelles,
Et l'amoureux penser vient errer autour d'elles;
Aux nymphes du vallon, aux bergers d'alentour,
Tes flots en murmurant parlent encore d'amour :
C'est là qu'on aime encor par un charme invincible,
Là qu'on gémit au moins de n'être plus sensible.

On remarque dans ce morceau de l'élégance, de l'harmonie, et de très-jolis vers; mais ils me paraissent manquer en général de cette mollesse, de cette aisance qui devaient être un des principaux caractères du style con-

venable au sujet. On y sent trop le travail, quelquefois même la recherche et une tournure gênée. De plus, ils ne sont pas d'un goût égal et sûr, et quoique travaillés, ils offrent bien des fautes. *Cette ombre adorée* est un mot très-impropre. *Ombre* ne peut se dire que d'une personne morte, et dans les vers dont il s'agit, Laure ne l'est pas. *Qu'avec lui mollement.* Cet adverbe détaché et ne tenant à rien finit mal un vers, et la construction de toute cette phrase est pénible. Ces expressions *le pied léger* et *foulait* semblent se contredire. *Un pied léger ne foule pas. Rasant la terre et ne la touchant pas*, a dit Voltaire dans une occasion à-peu-près pareille, et cela est beaucoup mieux. Et puis *respirer le souffle* de son amant *dans le parfum des fleurs*, est une idée devenue trop commune. On a trop dit ces choses-là. Laure absente *peuplait* le solitaire ombrage. Cette imitation d'un vers latin très-connu,

In solis tu mihi turba locis,

appartient à l'abbé de Lille qui a dit :

Je veux qu'un tendre ami peuple ma solitude.

Au reste, j'avoue que je n'aime point cette expression, quoiqu'elle ait été fort applaudie.

Un ami, une maîtresse font bien plus que *peupler* une solitude; ils l'enchantent. Ces mondes étoilés dont leur voûte *se dore*. *Se dore* n'est pas le mot propre. C'est ce qu'on dirait du soleil levant ou couchant. Mais en parlant des étoiles, il fallait dire, ce me semble, dont leur voûte *étincelle*, et l'image serait juste. A côté d'*une première amante*, *quatre siècles ont fui*, etc. On dirait que c'est depuis cette *première amante* que *quatre siècles ont fui*; et l'on ne sait que six vers après que c'est depuis Laure et Pétrarque. Cela fait une mauvaise construction.

LETTRE CCXXVI.

Le sallon de peinture de cette année est un de ceux qui ont fait depuis long-temps le plus d'honneur à l'école française. Parmi les tableaux d'histoire, on a généralement donné la palme à celui qui représente *le serment des trois Horaces*, armés par leur père pour aller combattre les Curiaces. Ce tableau, qui est de M. *David*, a été composé à Rome et a obtenu les suffrages de toutes les villes d'Italie par où il a passé pour venir en France. On n'a pas été aussi content de son *Bélisaire*, et même il paraît surprenant qu'un maître de l'art ait essayé de traiter de nouveau un sujet, si supérieurement traité par *Vandick* et regardé comme un des plus beaux monumens de l'école flamande. Tous ceux qui ont vu seulement l'estampe de ce fameux tableau, ont admiré le soldat qui, dans l'attitude de l'étonnement, contemple son général réduit à mendier, et semble dire, est-ce là Bélisaire? L'intention du peintre est si frappante, sur-tout dans la position des bras de ce soldat, que si on lui couvrait la tête, ses bras

resteraient encore étonnés. C'est pourtant là le tableau qu'a voulu refaire David; mais combien il est resté au-dessous! Il a voulu aussi mettre un soldat, dont l'attitude est aussi forcée que celle de Vandick est naturelle et vraie.

Quelques autres tableaux d'histoire de MM. la Grenée, Vien, Vincent, offrent des beautés; mais aucun n'offre un bel ensemble ni l'expression de la nature. Il faut revenir aux peintres de genre. Une Sainte-Thérèse, de M. Taillasson, a été justement admirée. Un tableau de M.me Guiard, la représentant elle-même occupée à peindre, et deux de ses élèves la regardant, a enlevé tous les suffrages. Ce tableau est de la composition la plus gracieuse. M.me Lebrun n'a soutenu sa réputation cette année que dans le portrait de M. de Calonne. Sa Bacchante n'a point de caractère. Des marines et des paysages de Vernet n'ont point paru se sentir du froid de la vieillesse. Cet homme-là prend toujours la nature sur le fait. Voilà ce qu'on a remarqué de meilleur dans la peinture.

La sculpture n'a pas été moins heureuse. La statue de Pascal, par M. Pajou, est regardée comme un chef-d'œuvre. Tout est

vivant dans ce morceau. Sa Psyché est aussi très-belle, quoique beaucoup moins frappante d'expression et de vérité. Lafontaine, de M. Julien, et Mathieu Molé, de M. Gois, sans être comparables au Pascal, sont pourtant des ouvrages d'un très-grand mérite.

Voici une romance nouvelle de M. de Florian, dont le sujet est intéressant :

A Toulouse il fût une belle ;
Clémence Isaure était son nom :
Le beau Lautrec brûla pour elle,
Et de sa foi reçut le don.
Mais leurs parens trop inflexibles
S'opposaient à leurs tendres feux :
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux.

Alphonse, le père d'Isaure,
Veut lui donner un autre époux ;
Fidèle à l'amant qu'elle adore,
Sa fille tombe à ses genoux :
Ah ! que plutôt votre colère
Termine des jours de douleurs !
Ma vie appartient à mon père,
A Lautrec appartient mon cœur.

Le vieillard pour qui la vengeance
A plus de charmes que l'amour,
Fait charger de chaînes Clémence,
Et l'enferme dans une tour :

Lautrec, que menaçait sa rage,
Vient gémir au pied du donjon,
Comme l'oiseau près de la cage
Où sa compagne est en prison.

Une nuit la tendre Clémence
Entend la voix de son amant;
A ses barreaux elle s'élance,
Et lui dit ces mots en pleurant:
Mon ami, cédons à l'orage;
Va trouver le roi des Français:
Emporte mon bouquet pour gage
Des sermens que mon cœur t'a faits.

L'églantine est la fleur que j'aime,
La violette est ma couleur;
Dans le souci tu vois l'emblême
Des chagrins de mon triste cœur.
Ces trois fleurs que ma bouche presse
Seront humides de mes pleurs;
Qu'elles te rappellent sans cesse
Et nos amours et nos douleurs.

Elle dit, et par la fenêtre
Jette les fleurs à son amant;
Alphonse qui vient à paraître,
Le force de fuir tout tremblant.
Lautrec part: la guerre commence,
Et s'allume de toutes parts;
Vers Toulouse l'Anglais s'avance,
Et brûle déja ses remparts.

Sur ses pas Lautrec revient vîte :
A peine est-il sur le glacis,
Qu'il voit des Toulousains l'élite
Fuyant devant les ennemis.
Un seul vieillard résiste encore,
Lautrec court lui servir d'appui,
C'était le vieux père d'Isaure :
Lautrec est blessé près de lui.

Hélas ! sa blessure est mortelle ;
Il sauve Alphonse et va périr.
Le vieillard fuit ; Lautrec l'appelle,
Et lui dit avant de mourir :
Cruel père de mon amie,
Tu ne m'as pas voulu pour fils ;
Je me venge en sauvant ta vie,
Le trépas m'est doux à ce prix.

Exauce du moins ma prière :
Rends les jours de Clémence heureux ;
Dis-lui qu'à mon heure dernière
Je t'ai chargé de mes adieux.
Reporte-lui ces fleurs sanglantes,
De mon cœur le plus cher trésor,
Et laisse mes lèvres mourantes
Les baiser une fois encor.

En disant ces mots il expire.
Alphonse, accablé de douleur,
Prend le bouquet, et s'en va dire
A sa fille l'affreux malheur.

En peu de jours la triste amante,
Dans les pleurs terminant son sort,
Prit soin, d'une main défaillante,
D'écrire un testament de mort.

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Aux plus habiles troubadours.
Tout son bien fut laissé par elle,
Pour que ces trois fleurs fussent d'or :
Sa patrie, à son vœu fidèle,
Observe cet usage encor.

Point de nouveautés sur les trois théâtres; on en prépare un grand nombre pour le voyage de Fontainebleau, où d'ordinaire elles ne sont pas heureuses. Au défaut de pièces, nous avons eu des débutantes qui ont paru avec de grands succès. M.lle Renaud cadette, dont la sœur fait depuis six mois les délices du théâtre italien par le charme de sa voix, a soutenu avec honneur un parallèle très-dangereux, et a paru digne d'être d'une famille qu'on appelle *une couvée de rossignols*. M.lle Candeille a débuté au théâtre français, dans le premier emploi tragique, avec moins d'éclat; mais quoique son organe ne soit pas aussi avantageux que sa

figure, son intelligence qui n'est pas commune, doit donner, ce me semble, beaucoup d'espérance. Pour la petite Vanhove, fille du comédien de ce nom, et qui vient de débuter à quatorze ans, c'est l'idole du public, et sa grande jeunesse, sa voix, la plus touchante qu'on ait entendue depuis M.lle Gaussin, sa sensibilité naïve, sa grace, peuvent justifier cet enthousiasme, et l'on peut espérer que l'avenir ne le démentira pas.

LETTRE CCXXVII.

A quelque point que la corruption du goût soit montée, on ne se serait pas attendu à voir dans le dix-huitième siècle le pendant du poëme de la *Madelaine*, si fameux dans le siècle passé par l'excès du ridicule. C'est pourtant l'obligation que nous avons à M. de Piis, qui s'est avisé de laisser là le théâtre italien et les vaudevilles, pour nous faire le plus sérieusement du monde le poëme le plus fou, sur l'*Harmonie imitative de la langue française*. Il trouve cette langue la plus belle qu'il soit possible de parler; il en détaille toutes les qualités, et voici, entre autres choses, comme il démontre son *laconisme*.

Mais de son *laconisme* admirons la *magie*.
Dieu tient dans un seul mot; et l'homme *à son côté*,
Par un seul mot aussi se voit représenté.

Conçoit-on qu'un homme qui ne date pas son ouvrage des Petites-Maisons, fasse un si étrange raisonnement, et s'étonne que la langue française exprime *Dieu* par un seul mot, comme si les autres langues connues en mettaient plusieurs; comme si *Dieu* était

plus court que *Deus*, Θεὸς, *Dio*, *God*, etc.? Cependant cette manière de raisonner lui paraît si convaincante, qu'il n'en reste pas là, et poursuit ainsi :

LA mémoire et l'esprit, le jugement et l'ame
Viennent *dans un seul mot* se peindre *en traits de flâme*,
Et les quatre élémens dont le monde *fut fait*,
N'ont pas pour *se ranger* besoin d'un vers complet.
Le jour luit *d'un seul mot*; la nuit règne de même.
Par un seul mot on hait, *par un seul mot* on aime.
La vie à prononcer ne dure qu'*un seul mot*.
Par un seul mot, la mort nous frappe tous trop tôt.
Souvent l'idée a l'air de devancer les signes,
Tant on peut prononcer de choses dans deux lignes.
On s'éveille, on se lève, on s'habille, et l'on sort;
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche et l'on dort.

Ces deux derniers vers peuvent faire proverbe, en ce qu'ils contiennent l'histoire entière de la vie de bien des gens; mais l'auteur n'y pensait pas, et toujours plein de sa chimère, il est toujours émerveillé que la langue française exprime en *un seul mot* ce que toutes les langues connues expriment en *un seul mot*.

Ce n'est encore rien, et il faut voir l'analyse qu'il fait de notre alphabet, et tout ce qu'il attribue à la puissance de chaque lettre.

Il faut absolument transcrire ce morceau : c'est un délire très-plaisant.

A l'instant qu'on l'appelle, arrivant *plein d'audace*,
Au haut de l'alphabet l'*A* s'arroge sa place.
A s'adonner au mal quand il est résolu,
Avide, atroce, affreux, arrogant, absolu,
Il attroupe, il aveugle, il avilit, il arme,
Il assiège, il affame, il attaque, il alarme,
Il arrête, il accable, il assomme, il abat;
Mais il n'est pas toujours *accusé d'attentat.*
Avenant, attentif, accessible, agréable,
Adroit, affectueux, accommodant, affable,
Il préside à l'amour, ainsi qu'à l'amitié;
Des attraits, des appas il prétend *la moitié.*
A la tête des arts à bon droit on l'admire;
Mais sur-tout il *adore;* et, si j'ose le dire,
A l'aspect du Très-Haut sitôt qu'Adam parla,
Ce fut apparemment l'*A* qu'il articula.

Je ne doute pas que V. A. I. ne soit enchantée de l'*A* qui s'*adonne* au mal, et qui *assomme*, et qui *adore*, et qui est *à la tête* des arts. C'est là précisément tout l'esprit des *rébus* et des énigmes, et il est vraiment merveilleux qu'on en ait fait celui d'un poëme : continuons.

Le *C*, rival de l'*S*, avec une cédille,
Sans elle au lieu du *Q*, dans tous nos mots fourmille.
L'*E* s'évertue ensuite, etc.

L'*I*, droit comme un piquet, établit son empire.
Le *K* portant jadis pour les kalendes grecques,
Laissa le *Q*, le *C* pour servir d'hypothèques.
Le *P*, plus pétulant, à son poste se presse;
Malgré sa promptitude, il tient à la *paresse*.
Enfin du *P* parti je n'entends plus les pas.
Le *Q* traînant sa queue, et querellant tout bas,
Vient s'attaquer à l'*U* qu'à chaque instant il choque,
Et sur le ton du *K* calque son ton *baroque*.

. . . .

Renouvellé du *Xi*, l'*X* excitant la rixe,
Laisse derrière lui l'*Y* grec jugé prolixe,
Et mis, malgré son zèle, au même numéro,
Le *Z*, usé par l'*S*, est réduit à zéro.

Il faut bien voir quelques traits de son harmonie imitative. Elle consiste le plus souvent dans une charge grotesque qu'il prend pour une imitation. Il dit que la fusée

S'arrête, éclate et meurt, dès que son *pétard part*;

Ce qui rappelle ces deux vers si connus :

A ce péril pressant nous échappâmes; car
La porte était ouverte, et nous passâmes par.

Ailleurs il peint des moutons

Qui bêlent pêle-mêle.

Une bouteille qui double ses *glougloux*, etc.

L'auteur nous apprend qu'on ne peut pas

faire de pareils vers à Paris, et que sa muse habite Neuilly. Mais, ajoute-t-il,

Le style varie ainsi que la campagne;
Atteignant au sublime au haut d'une montagne,
On est fier d'entasser ses vers audacieux,
Et *debout sur le globe, on les déclame aux dieux.*

Si M. de Piis, *debout sur le globe*, a déclamé ces vers-là aux dieux, je crois que les dieux ont dû bien rire, ainsi que V. A. I.

LETTRE CCXXVIII.

La réception de M. *de Guibert* a eu lieu le 13 de ce mois. Il y a dans son discours de l'esprit, de la facilité, et le style a une sorte d'éclat qui en impose un moment à la multitude, mais qui n'est aux yeux des connaisseurs qu'un vernis fort commun aujourd'hui, et dont on se sert le plus souvent pour couvrir des idées fausses ou rebattues ; aussi le succès qu'il a eu quand l'auteur l'a prononcé, ne s'est pas soutenu à la lecture : on a senti généralement qu'il était beaucoup trop long, d'un ton emphatique et déclamatoire, rempli de ces figures usées et de ces mouvemens de commande qui ne sont que l'affectation de la sensibilité, et qui n'en sont point l'expression. On y a remarqué beaucoup de phrases vicieuses, de mauvaises constructions, de défauts de convenance, une répétition fastidieuse des mêmes exclamations et des mêmes tournures d'éloge ; nulle variété dans la marche, nul art dans les transitions, et sur-tout un égoïsme très-opposé aux bienséances oratoires. On a été choqué avec raison de voir

le récipiendaire, après avoir parlé plusieurs fois dans son discours, de la passion pour la gloire, en faire encore le sujet d'une longue péroraison, et s'écrier avec un enthousiasme de collège : « Noble et sublime passion, souf- » fre donc encore une fois que *je me vante* » d'être rempli de toi, etc. » ! Le bon goût, qui n'est que le sentiment des convenances en tout genre, enseigne que l'amour de la gloire n'étant fait que pour ceux qui ont le droit d'y prétendre, il faut laisser à d'autres le soin d'en faire l'aveu comme une sorte de gloire, et ne point s'en vanter. Au lieu de nous arrêter sur cette amplification de collège, écoutons Cicéron s'écrier dans *Rome Sauvée* :

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire.

Il ne dit pas j'en suis *rempli*, et j'ose m'en *vanter*. Il vient de sauver les Romains, et ce qu'il vient de faire, il le dit en un seul mot, avec tout ce qui peut y donner une tournure intéressante, et écarter les idées de vanité, en ne montrant que les intérêts de Rome.

Des travaux des humains, c'est le digne salaire.
Sénat, en vous servant, il la faut acheter :

Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.

. . . .

Ce que j'ai fait est peu, voyons ce qu'il faut faire.

Voilà le ton d'un grand homme et l'art d'un orateur. Il y a loin de là à la rhétorique d'un jeune homme qui fait un lieu commun de la gloire.

Il ne fallait pas dire non plus : « Ah ! j'adorais la gloire avant que vous m'admissiez » parmi vous, et c'était-là tout mon *éclat.* » L'*éclat* est un mot dont on ne doit point se servir en parlant de soi. Il ne fallait pas, à propos d'un ouvrage de M. Thomas qui n'a point encore paru, nous dire : « Je me crois » dans ce moment le droit d'*avancer sa* » *gloire* et vos jouissances, en vous annon» çant que quoique cet ouvrage n'eût pas » encore reçu la dernière touche du maître, » il est plein de morceaux du premier » genre. » Indépendamment de cette expression recherchée *d'avancer la gloire*, personne n'a le droit de penser ni de dire que sa seule opinion sur un ouvrage donne de *la gloire* à l'auteur.

Mais le défaut qui règne le plus généralement dans ce discours, c'est le manque de

justesse dans les idées. En parlant de cette époque où les prix de l'académie furent appliqués à l'éloge des grands hommes, il dit : *Vous conçûtes la noble et belle idée de vous faire le tribunal de la postérité*. Cette idée ne serait qu'absurde et ridiculement vaine, et l'académie ne l'a jamais eue. Elle sait bien qu'aucun corps ne représente la postérité, et n'a le droit de s'en faire le tribunal. Elle a voulu honorer la mémoire des grands hommes, et se rendre en ce sens l'interprète de la reconnaissance et de la vénération publique. Assurément Descartes, Sully, Fénélon, Catinat, Molière, etc. étaient tout jugés par la postérité, et quand l'académie leur a décerné un éloge, elle n'a pas cru les citer à son tribunal.

Il loue M. Thomas sur *sa variété de tons, de couleurs, de formes, etc.* et c'est précisément, comme tout le monde sait, ce qui lui manquait le plus. Son défaut le plus marqué est de n'avoir qu'un ton pour tous ses sujets. A propos de son poëme de *Jumonville*, qui n'était qu'une mauvaise déclamation en vers ampoulés, il observe que le choix de ce sujet marquait un homme qui se vouait à la gloire en commençant par la

célébrer. Mais Jumonville était un officier français fort obscur, et qui ne fut connu que par sa fin malheureuse, ayant été tué dans une querelle avec les Anglais sur les frontières de l'Acadie; il n'y a point là de *gloire*, et c'est ce qu'on appelle chercher des rapports chimériques. Quand Descartes pleurant sa fille Francine, interrompt pendant quelque temps ses travaux pour se livrer à sa douleur, M. de Guibert croit voir *un souverain qui dans son désespoir abdiquerait l'empire*. Où est le bon sens dans cette comparaison? Ailleurs il soutient que l'auteur fait bien *d'exagérer la grandeur de ses héros* pour confondre l'envie *qui ne résiste que trop à l'admiration*. C'est par cette raison que l'orateur doit faire tout le contraire de ce que dit M. de Guibert. Si vous *exagérez*, vous donnez prise à l'envie, qui en montrant ce qu'il y a de faux, rend suspect même ce qu'il y a de vrai. Mais quand la louange a une juste mesure, c'est alors qu'il faut absolument que l'envie soit muette ou absurde. Il dit que que M. Thomas *semblait avoir la conviction secrette de faire reculer devant son talent les bornes de la nature*. Cette phrase est barbare; car on ne dit point *avoir la con-*

viction de faire, mais la certitude de faire : elle est de plus insensée. Le dernier effort du talent serait d'atteindre les bornes de la nature : *les faire reculer* est l'idée d'un fou. *Les gens de lettres*, dit-il encore, *ont une sorte de dignité qui se conserve mieux loin du monde, et semblables aux éclairs qui sont plus imposans quand ils fendent le sein d'un nuage*, etc. Jamais des éclairs n'ont été *imposans*, et c'est une étrange disparate que d'allier ensemble *la dignité* et *les éclairs*.

Le style de M. de Guibert est tout aussi défectueux dans les expressions que dans les pensées. Il est plein de termes impropres ou recherchés, de tournures bizarres ou néologiques. « M. Thomas n'aurait jamais fait des » témoignages de son estime *une monnaie* » *infidèle*... Il fallait *mettre à côté de votre* » *pensée* des modèles durables... *Les fem-* » *mes* aiment mieux *être senties que jugées*... » Versailles *brillant de la fraîcheur de sa* » *création, et s'embellissant, comme Sa-* » *lente, sous la baguette d'Idoménée.* » Versailles comparé à Salente ! Idoménée portant une baguette de fée ! Quelle disconvenance ridicule ! « Il était impossible que » M. Thomas ne laissât *dans la théorie de*

» *cette belle branche de la littérature, quel-* » *ques traces de son passage.* » Des traces d'un *passage dans la théorie d'une branche!* Est-ce assez de figures incohérentes? « Il » *s'avance* vers sa fin, *appuyé sur les idées* » consolantes de Dieu et de l'immortalité. » On dirait bien s'appuyer sur des idées. Mais quand on a établi une image physique, *il s'avance appuyé*, on ne doit point passer au moral, et *s'appuyer sur des idées*. C'est un des principes les plus reçus dans la métaphore. C'en est un aussi de varier les tournures et les mouvemens de ses phrases. M. de Guibert n'a qu'une forme pour louer, c'est l'exclamation, la plus aisée de toutes, et par conséquent celle qu'il faut le moins prodiguer. Veut-il analyser l'éloge de Descartes? « *Comme* M. Thomas applaudit au mérite » principal, etc. ! *comme* il fait sentir le mé- » rite de Descartes, etc. ! comme il fait tour- » à-tour estimer le caractère, etc. ! *comme* on » jouit de son affliction ! *comme* on pleure » avec lui ! » En voilà bien assez pour une fois, et si l'auteur ne fût pas revenu à cette même formule, il n'y aurait rien à dire. Mais un moment après, il passe à l'éloge de Marc-Aurèle, et reprend aussitôt les exclamations.

« Et chacun de ces députés, comme il est » peint ! Comme le Germain, l'Espagnol, » l'Africain ont chacun leur physionomie, » etc. ! » Cette monotonie est insupportable. Le morceau qui m'a fait le plus de plaisir dans ce discours, c'est celui où il s'agit de la réception de M. Thomas à l'Académie, encore y a-t-il quelques fautes.

Rien n'était plus propre à faire sentir tous les défauts du discours de M. de Guibert, que l'excellente réponse de M. de Saint-Lambert. Je crois ne pouvoir faire mieux que d'en transcrire ici une partie. C'est un modèle du ton mesuré, noble, intéressant, et de la sagesse d'idées et d'expressions qui conviennent particulièrement à cette sorte d'ouvrages.

« Continuez, monsieur, de faire servir l'éloquence de la prose et des vers à faire aimer aux hommes ce qu'ils doivent aimer; à leur faire craindre le vice et la langueur de l'ame; tirez nos esprits du sommeil qui menace de les engourdir. Le philosophe, environné de l'indifférence universelle pour le bien public, y reste sensible; il essaie de détruire des erreurs ou des abus funestes, de relever les mœurs, d'animer les esprits; il est révéré des âges suivans, il l'est même de

ses contemporains, et les regrets et les éloges des hommes éclairés le suivent dans la tombe.

» Eh! monsieur, les applaudissemens dont cette salle vient de retentir au nom de M. Thomas, ne vous ont-ils pas dit combien les hommes éclairés chérissent la mémoire de ceux dont les talens ont servi la vertu? Sans doute cette assemblée applaudissait à votre éloquence; mais elle était attendrie par le souvenir de l'auteur illustre dont vous lui rappeliez tous les genres de mérite; elle y goûtait ce plaisir noble et pur d'entendre un homme, dont elle estime le caractère et les talens, louer un homme éloquent et vertueux; elle mêlait à vos hommages et à vos regrets, ses regrets et ses hommages; elle aimait à s'entretenir avec vous des travaux et des mœurs d'un sage à qui elle a dû de l'instruction, des exemples et des plaisirs. Ces applaudissemens ont été la voix de la reconnaissance, et ils annonçaient le jugement de la postérité.

» J'ajouterai, monsieur, au bel éloge que vous venez de faire de M. Thomas, quelques faits, quelques réflexions qui ont dû échapper à ceux qui l'ont peu connu.

» Il perdit son père lorsqu'il était encore dans la première enfance; mais il eut le bonheur d'être élevé par une mère digne de présider à l'éducation d'un homme vertueux. Il apprit d'elle à préférer ses devoirs à tout, à ne pas se trouver malheureux de n'être pas riche. La nature secondait en lui de si belles leçons; et c'est à elle, autant qu'à la réflexion, qu'il a dû sa philosophie. Ceux qui l'ont connu dans sa jeunesse, n'ont pas été surpris qu'il ait adopté les principes de cette secte sublime qui ressuscita quelques vertus dans la Grèce et l'Italie corrompues, et fit admirer des Traséas et des Helvidius sous le despotisme des plus vils empereurs. En commençant à vivre avec ses contemporains, M. Thomas fut étonné des mœurs de son siècle; il vit que pour conserver les siens dans leur pureté, il fallait borner ses besoins, et que pour conserver son repos, il ne fallait pas porter dans le monde ce zèle pour l'ordre et pour le bien public, qui en inquiète toujours les ennemis. Sénèque, Tacite, Plutarque, Corneille furent sa société favorite; il prit dans leur commerce l'amour de la gloire et l'habitude de ce plaisir d'admirer, qui le préserva toujours de l'envie.

Ses succès dans ses études firent penser à sa famille qu'il pourrait se distinguer au barreau; mais l'amour des lettres le poursuivit au milieu des formes de la jurisprudence. Tantôt il commençait une tragédie, tantôt il terminait une ode; il s'essayait dans l'épopée, il composait des harangues : ses amis étaient charmés de ses essais, et dans l'âge où le talent doute si peu de lui-même, il entrevoyait la gloire.

» Il était enivré de ses espérances, lorsque sa mère vint le trouver et lui reprocher d'oublier l'étude des lois. Comment pouvait-il négliger les moyens de parvenir à une fortune qu'il aurait partagée avec elle et avec ses autres enfans? Elle versa quelques larmes. M. Thomas les vit couler. Il rassembla tous ses ouvrages, il les jeta au feu en présence de sa mère, et les vit brûler en fondant en larmes. Il n'a jamais fait de sacrifice qui lui ait autant coûté. Mais il a dit, et il faut l'en croire, que le souvenir de cette action avait été, pendant toute sa vie, le plus délicieux de ses souvenirs. . . . .

» C'est à son caractère qu'il a dû le genre, les beautés et même les défauts de ses ouvrages. Quel sujet pouvait tenter l'adorateur

du mérite autant que l'éloge des grands hommes ? Quel devait être le plus beau de ses éloges ? Celui du héros dont la philosophie et les mœurs avaient tant de rapports à ses mœurs et à ses principes, celui de Marc-Aurèle. C'est son ame qui a imprimé à son style cette élévation continue qu'on lui a reprochée. Le desir de donner à l'homme le sentiment de sa dignité et de ses droits, de faire naître l'amour de la gloire, de soumettre par-tout la force à la raison, de censurer l'injuste libéralité des cours et leur faste puéril, de rappeler le règne de la justice, devaient souvent ramener en lui les mêmes idées, lui dicter les mêmes tours, lui inspirer le même ton. Mais qu'il est difficile de soutenir ce ton avec autant de noblesse ! Quel homme dans ce siècle a donné autant de dignité à la philosophie ? On lui a reproché de n'être pas naturel, parce qu'il ne ressemble à rien de ce qu'on a vu : il n'a ni l'éloquence de Cicéron, ni celle de Bossuet ; mais il a peut-être celle qui aurait convenu à Caton d'Utique : il n'a point ce caractère national, ce caractère français, dont on reconnaît l'empreinte dans les ouvrages de nos meilleurs écrivains ; ses sentimens et son style

sont à lui ; s'il ne s'abandonne pas, s'il ne s'élance jamais, si sa marche est égale, elle est rapide, et on le suit sans s'arrêter. *S'il* est des écrivains qu'on aime davantage, parce qu'ils ont l'expression d'une ame plus tendre, il en est peu qu'on admire aussi souvent : il n'a pas l'éloquence qui s'insinue, mais il a celle qui commande, et on se sent disposé à lui obéir. Il sera cher à jamais aux ames nobles et pures, qui lui rendront toujours une espèce de culte, parce que c'est en rendre à la vertu. »

LETTRE CCXXIX.

C'est actuellement un grand objet de curiosité de savoir quel est l'auteur des Mémoires qui viennent de paraître sous le nom de la *Fameuse Palatine*, qui joua un si grand rôle dans les troubles de la Fronde. On a voulu d'abord nous faire accroire qu'ils étaient originaux ; mais cela ne pourrait se dire qu'à des gens qui ne sauraient pas distinguer le style de Corneille de celui de Voltaire. On s'apperçoit au premier coup-d'œil que ces Mémoires sont écrits d'*hier*. On s'est donc retranché à dire que le fonds était authentique, mais qu'on avait retouché le style, supposition qui n'est pas plus vraisemblable. Car qui aurait empêché le possesseur du manuscrit d'en constater l'authenticité ? Et de plus, l'ouvrage imprimé tel qu'il avait été écrit par l'auteur, n'aurait-il pas été beaucoup plus curieux ? Ce qui donne le plus de prix à ces Mémoires, n'est-ce pas d'entendre parler l'historien qui lui-même a été acteur ; de voir comme il se peint lui-même, et comme il peint ce qu'il a vu ? Il est clair que celui qui nous a

donné ces Mémoires, a voulu choisir un cadre piquant pour y faire entrer ses idées sur les évènemens et les personnages de ce temps-là, qui excite encore tant d'intérêt et de curiosité dans le nôtre : ce qui achève de le prouver, c'est que, ne voulant pas se donner la peine d'arranger un ouvrage, ni répéter ce qui était imprimé dans une foule de livres, il a rempli le sien de lacunes postiches, ressource très-commode pour ne s'arrêter que sur les faits qui lui permettaient des réflexions et des résultats. Au reste, l'auteur, quel qu'il soit, ne peut être qu'une personne de beaucoup d'esprit, qui possède à fond sa matière, et qui a saisi parfaitement le style du genre*. Il a ce ton libre, noble et aisé, ce

* Cet auteur, qui garda long-temps l'anonyme, et qui même n'a jamais été généralement connu, était M. Senac de Meilhan, intendant de la Rochelle, de Provence et de Valenciennes. On a de lui des *Considérations sur le luxe*, un petit roman intitulé les *deux Cousins*, dans le genre de *Zadig*, un autre roman qui a pour titre l'*Émigré*, et des *Mélanges de littérature et de philosophie*, imprimés à Brunswick pendant la révolution. M. de Meilhan est mort à Vienne, il y a quelques années; il était fils du célèbre médecin Senac, à qui le maréchal de Saxe disait en mourant : *M. de Senac, j'ai fait un beau rêve.*

coup-d'œil rapide que doit donner la connaissance des hommes et de la cour, et l'habitude des *graces* en affaires, et même cette espèce de négligence convenable à quelqu'un qui est censé s'occuper des choses plus que des mots. Les faits qu'il rapporte sont partout; mais sa manière de raconter est à lui. Il y entremêle plusieurs anecdotes très-piquantes qu'on ne trouve point ailleurs, et qui sont ce qu'on appelle des traditions de vieux courtisans. Il s'est familiarisé avec les acteurs de ces Mémoires, au point qu'il les fait parler de manière à produire la plus grande illusion. Il y a sur-tout un morceau remarquable en ce genre; c'est celui où le coadjuteur fait à la Palatine l'exposé de ses vues, de ses motifs, de ses espérances, enfin, de ce qu'il croit pouvoir perdre ou gagner en jouant le rôle qu'il joue. Quant aux résultats généraux, ils sont ceux de tous les hommes éclairés qui ont réfléchi sur la Fronde; témoin ce résumé qui prouve que les *principaux acteurs* n'ont rien fait de ce qu'ils devaient faire.

« Vous avez dû voir dans le cours des évènemens que je viens de vous faire parcourir, qu'il n'est aucun des personnages principaux

qui ait su mettre à profit les momens décisifs. Aucun d'eux n'a connu ses forces; et ni Monsieur, ni M. le Prince, n'ont jamais su précisément ce qu'ils voulaient. Il m'est facile de vous convaincre de cette vérité, par un tableau en raccourci des fautes de chacun des acteurs qui ont rempli la scène.

» M. le Prince aurait pu aspirer à la régence; c'était le seul objet digne de son ambition, et il n'en a jamais eu l'idée. Il a exposé sa liberté, sa vie, et la fortune de sa maison, pour le plaisir de ne pas se contraindre, et par l'appât des plus faibles avantages. Il s'est séparé de la cour vers laquelle son penchant l'attirait, et il a fait la guerre civile à laquelle il répugnait par principes.

» Monsieur détestait le cardinal Mazarin, et il a pu dix fois le faire arrêter au Luxembourg, le livrer au parlement, ou l'envoyer en Italie. Un moyen si simple n'est jamais tombé dans son esprit. Il s'est brouillé avec M. le Prince; il a pu le faire arrêter chez lui, on lui en a donné le conseil, et il n'a pas osé. Il n'a eu qu'un pas à faire pour être régent, et n'en a pas eu la velléité.

» Le cardinal de Retz a pu s'opposer à la rentrée du roi à Paris, et il l'a précipitée con-

tre l'avis de tous ses amis et contre ses intérêts.

« Enfin la reine, avec tout le poids de l'autorité, environnée de tout l'éclat du trône, avec des trésors à répandre pour diviser les partis et gagner les chefs, avec des armées à ses ordres, s'est laissée réduire à fuir de sa capitale. . . . .

» César est le plus grand homme dont puisse se vanter l'humanité, parce qu'il est peut-être le seul qui ait su remplir tout son mérite. »

LETTRE CCXXX.

Il y a dans les provinces des gens d'esprit et de talent qui cultivent les lettres dans le silence, qui ne font point imprimer de petits vers dans les journaux, mais qui en font de très-agréables pour leur amusement et pour celui de leurs amis. Tel est un M. Desperoux, avocat à la Rochelle, qui dans un voyage qu'il a fait à Paris, m'a communiqué une pièce de vers qui m'a paru d'une tournure ingénieuse, facile, agréable, et en général d'un bon goût, quoiqu'avec un peu de négligence. Je m'empresse d'autant plus de la mettre sous les yeux de V. A. I., que dans ce moment-ci les nouvelles littéraires n'offrent rien que des almanachs, et le plus mauvais de tous, c'est celui qu'on appelle *des Muses*, dont pourtant il faudra bien dire un mot.

LES ILLUSIONS POÉTIQUES.

En conscience il est assez plaisant
De voir, au gré du charme qui l'abuse,
Chaque rimeur se créer une muse,
L'interroger, et d'un ton complaisant,

Dès qu'au libraire il peut fournir un tome,
S'émerveillant d'avoir fait tout cela,
En rendre grace à ce brillant fantôme,
Et lui parler comme s'il était là.
Avec sa muse, Homère aussi parla,
Et sur sa trace on vit marcher Virgile,
D'autres encore ont pu suivre à la file;
Oui, mais pour vous, mes amis, alte-là:
Vous êtes seuls, il faut changer de style;
Le dialogue ici n'est plus utile,
Et cette muse, objets de nos débats,
Assurément ne vous répondra pas.

Ne croyez point que la noire satyre
Ait sur ma plume épanché son venin,
Ni que l'accès d'un esprit trop chagrin
M'ait pu dicter ce que j'ose vous dire;
Dans ce tableau je n'ai fait que décrire
Et mon histoire et mes propres travers:
Le diable aussi m'a fait faire des vers,
Et jusqu'au bout je poussai le délire;
Avec orgueil j'appris à l'univers
Qu'au mont sacré j'avais aussi ma muse;
La déité fut alors mon excuse,
Et tous mes torts par elle étaient couverts.
Du moins, hélas! je crus qu'ils devaient l'être;
Dans mon erreur j'étais de bonne-foi,
Et si quelqu'un osait s'en prendre à moi,
Que voulez-vous? Je n'en suis pas le maître,
Lui répondrai-je, un Dieu me fait la loi,
Et pour rimer sans doute il me fit naître.

D'après ce texte, on peut, sans m'outrager,
Me soupçonner de plus d'une sottise :
Je m'en accuse, et ce trait de franchise
Prouve qu'enfin j'ai su me corriger.

Presqu'au berceau, ma candide innocence
Balbutiait ces petits vers benins,
Dont les mamans, les oncles, les parrains
Par des bonbons attestent l'excellence.
Je vis bientôt mes vers adolescens
Dans le Mercure occuper une place ;
Soigneusement j'y mettais pour préface :
Par Monsieur tel, âgé de quatorze ans.
Il me souvient que je la mis long-temps,
Et qu'assez vieux *, j'obtenais encor grace
Pour mon enfance, aux yeux des bonnes gens.
Lors, dans le monde où je fis mon entrée,
Par mes amis j'étais déja cité ;
Les à-propos de la société
Tiraient déja de ma verve égarée
Maint impromptu la veille médité,
Qui dans un cercle avec art récité
Brille un quart-d'heure et meurt dans la soirée.

O mes amis ! c'est ce qui m'a perdu ;
Un grain d'encens me fit tourner la tête :
Je me piquai de l'honneur prétendu
D'avoir sans cesse une épigramme prête,

* Allusion à M. François de Neufchâteau.

Et tour-à-tour un léger madrigal,
L'un pour Cloris, l'autre contre un rival.
On toléra ma première folie;
Mais je passai bientôt de la saillie
A la satyre : un dangereux penchant
Ne me parut qu'un peu d'étourderie;
Je croyais rire, et je devins méchant.

Tel est le fruit d'une absurde chimère;
Dans l'art d'écrire écolier téméraire,
Et de moi-même en secret enivré,
Je me croyais par ma muse inspiré,
Et de ses dons heureux dépositaire;
Je les répands, je m'empresse, je crains
De faire un vol à mes contemporains,
Qui de mes vers ne s'embarrassent guère.

Eh bien, messieurs, ce fidèle portrait,
Où je me peins sans beaucoup d'indulgence,
N'aurait-il point rappelé quelque trait
Qui vous convînt ? . . . Pardon, je suis discret,
Et vous pouvez risquer la confidence;
Car, à-peu-près, je suis dans le secret,
Et je vous ai deviné tous d'avance.
Ah ! je le vois, trop de sévérité
Vous effarouche, et rend l'aveu pénible :
« Quoi ! direz-vous, il n'est donc plus possible,
» Lorsque l'amour, le loisir, la gaîté,
» Vont répandant une agréable ivresse,
» Dans un couplet de chanter sa maîtresse,
» Ni de réduire aux bornes d'un quatrain

» D'un mot plaisant le sens un peu malin ? »
Rassurez-vous, on peut dans une orgie
D'un peu d'ivresse égayer la raison;
Le verre en main, prodiguer à foison
Ces petits riens où chacun se récrie,
Et qu'à l'instant l'auteur lui-même oublie :
Là seulement vos vers sont de saison.

Mais de sang-froid se proclamer poëte,
S'extasier sur ses productions,
Et revêtir ses folles visions
Du nom pompeux d'*influence secrète*;
Voila l'excès que je dénonce ici;
Et plût au ciel qu'un rimeur trop crédule
D'un salutaire et juste ridicule
Ne ressentît que le trait adouci :
Voyez de loin s'accroître sur ses traces
Les contes vains, les soupçons odieux,
Et le mépris moins tolérable qu'eux,
Du bel esprit poétiques disgraces.
Si dans un cercle il lit, d'un ton soumis,
Ces petits vers qu'il avait tant promis,
On l'interrompt au bruit d'une charade,
Et son orgueil, trop souvent compromis,
Reçoit d'un sot quelque compliment fade,
De maint critique éprouve la boutade,
Et pour le plaindre il n'a jamais d'amis.
Bravant alors les affronts qu'il essuie,
Il s'écriera qu'il est persécuté :
De nos auteurs c'est sur-tout la manie,
Chacun veut l'être, et dans une élégie

Où l'on gémit de sa célébrité,
On vient apprendre à la postérité,
Que le mérite est proscrit par l'envie,
Et qu'on n'eut pas le droit d'être excepté.

Pareils travers n'ont point en vous fait naître
Du nom d'auteur la vaine ambition;
Si vous rimez, c'est sans prétention :
Je vous l'accorde, et c'est beaucoup peut-être.
Mais cet attrait d'un perfide plaisir
Ne rompt-il point, tandis qu'on fait une ode,
De nos devoirs le frein trop incommode?
Et ce robin qu'un beau feu vient saisir,
Tournant un vers dans son noble loisir,
Descendra-t-il à la prose du code?
Et cette femme empruntant de l'esprit,
Qui, tous les mois, dans les journaux s'affiche,
Daignera-t-elle, au prix d'un hémistiche
D'un soin vulgaire... Ah! chut, j'en ai trop dit.
J'entends déja maint rimeur qui s'escrime :
« De tous nos vers il va nous faire un crime,
» S'écrieront-ils, le trait est un peu vif;
» Ce fier censeur par un droit exclusif,
» Tout en rimant nous interdit la rime. »
Messieurs, de grace écoutez mes raisons :
Pour qu'on l'entende, il faut qu'un homme sage
De la folie emprunte le langage,
Lorsqu'il se trouve aux Petites-Maisons.

LETTRE CCXXXI.

Dans cette effervescence de tant d'esprits, comme aliénés par la manie de se produire, et qui, dans l'impuissance de rien édifier, cherchent du moins à détruire et à bouleverser, le monument de délire et d'audace le plus curieux, est sans contredit une lettre d'un Chevalier *de Cubières* contre Boileau, adressée au marquis de Ximenès, qui avait écrit sur l'influence que l'auteur de l'*Art Poétique* a eue sur la littérature française. Ce M. de Cubières (qu'il ne faut pas confondre avec son frère le marquis, écuyer du roi, homme très-aimable et de fort bon sens), est un des faiseurs de petits vers, formés à la fatuité, à l'impertinence et au mauvais goût, dans l'école de feu Dorat. Il est assez simple qu'un écrivain de cette trempe ne goûte pas infiniment Boileau. Le poëte de la raison doit avoir les mêmes ennemis qu'elle. Mais pourtant on ne pouvait pas s'attendre, même aujourd'hui, que l'on pût se porter à cet excès de fureur et de rage contre un écrivain mort il y a près de cent ans, et qu'on entassât

contre lui plus d'injures que les Fréron n'en ont jamais vomi contre Voltaire. Quelques échantillons de cette incompréhensible diatribe pourront amuser V. A. I., qui certainement n'a jamais rien lu de semblable. Elle me dispensera sans doute d'y joindre la moindre réflexion ; ce serait vouloir disserter aux Petites-Maisons. Il ne s'agit que de prendre une idée de l'espèce de vertige qui tourne aujourd'hui tant de têtes, et sur-tout celles des jeunes-gens.

« Vous me permettrez de voir dans l'auteur *du Lutrin*, un parodiste adroit des auteurs de l'Iliade et de l'Enéide ; dans celui de l'*Art Poétique*, un imitateur ingénieux d'Horace, de la Frenaye-Vauquelin, et de Saint-Geniés. Dans celui des épîtres et surtout des satires, un glaneur furtif d'idées et de mots épars çà et là, et dans tous ces écrits, enfin, des gerbes composées d'épis étrangers, ramassés dans des domaines qui ne lui appartenaient à aucun titre. Vous croyez que l'influence de Boileau a été très-heureuse, et je ne vois que le mal qu'il a fait... Non-seulement l'*Art Poétique* n'apprit rien aux maîtres de l'art, mais il retarda les progrès qu'auraient pu faire les élèves... Que de

germes il a étouffés dans le champ de la poésie! Que d'aigles jeunes encore il a empêchées de grandir et de s'élever vers les cieux! Que de talens il a tués, au moment peut-être où ils allaient se produire!... Boileau ne voyant rien dans la nature qui mérite son attention, hors la poésie et les vers, ne songe pas qu'il faut que des vers disent quelque chose.... Que fallait-il à Boileau pour le contenter? D'harmonieuses billevesées.... Le poëme de *Dulot vaincu*, ou *la défaite des bouts rimés*, est aussi supérieur au Lutrin, que l'Iliade l'est à *Dulot vaincu*. Je ne sache rien dans notre langue qu'on puisse comparer à *Dulot vaincu* pour le genre héroï-comique, si ce n'est le *Vertvert* peut-être.... Et vous croirez encore et vous soutiendrez que Boileau mérite notre reconnaisance!... Il flatte les grands et les heureux du siècle, et se moque de la vertu sans appui et du talent dans l'indigence... La monotonie de Boileau et sa froide uniformité sont assez connues... Je ne serais pas surpris si quelques mémoires secrets nous apprenaient tôt ou tard que Racine a fait en se jouant, ou du moins a extrêmement perfectionné les écrits de Boileau.... On n'a qu'à lire sa prose pour se convaincre qu'il fai-

sait ses vers en compagnie. Elle est plus que médiocre, et il y a grande apparence qu'il la composait tout seul, et sur-tout qu'il ne la montrait pas avant de la faire imprimer. Celle de Chapelain est infiniment supérieure à la sienne; et si je ne craignais de vous mettre en colère, je tenterais de vous prouver que Boileau était moins poëte que Chapelain, etc. »

Ce n'est pas la centième partie des extravagances de cette brochure, et avant qu'elle parût, des littérateurs de cafés l'avaient annoncée comme devant faire une révolution. Voilà jusqu'où nous en sommes venus; voilà ce qu'a produit cette foule de journaux qui ont encouragé la démence effrontée, en lui donnant le nom de noble hardiesse, d'élan du génie, et donnant à la raison celui de pusillanimité et de froideur. Quel scandale dans un siècle instruit par celui de Louis XIV ! — Heureusement V. A. I. ne nous jugera pas sur ces productions folles, soutenues par un troupeau d'étourdis, et méprisées souverainement par la bonne compagnie.

LETTRE CCXXXII.

On répand clandestinement, c'est-à-dire très-publiquement, une *Vie de Voltaire*, ou plutôt un panégyrique, car tout y est sur le ton de la louange, et même de la louange excessive. On commence par mettre Voltaire au dessus des Titus, des Antonins, des Henri IV. L'auteur a oublié que la gloire d'avoir fait le bonheur d'un grand Empire est avant tout, qu'il n'y a rien à y comparer, et que c'est même sous ce point de vue que la place des Souverains sur la terre est la première de toutes.

Cet ouvrage d'ailleurs n'est pas sans mérite ni sans intérêt. Il y a des faits sur lesquels l'auteur a été bien instruit, particulièrement ceux qui regardent la première moitié de la *Vie de Voltaire*, sur laquelle il dit avoir eu des renseignemens de Thiriot, le plus ancien ami qu'ait eu l'auteur de la Henriade, et qui savait par cœur tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il avait dit. Il y a pourtant des faits et des époques qui manquent d'exactitude, et

de plus une foule de choses que l'historien a ignorées. Le style est très-inégal, tantôt d'un petit écolier de collège, tantôt d'un homme d'esprit qui plaisante agréablement, ou d'un homme qui pense. Les uns attribuent ce livre à un abbé *du Verney*, pauvre diable, qui du vivant de Voltaire voulait écrire sa vie, et demandait des mémoires à tous les amis de cet homme célèbre; les autres à M. *de Lally-Tolendal*, fils du malheureux Lally. Je serais tenté de croire que tous les deux ont travaillé en commun; que les phrases sont de l'abbé, et que ce qu'il y a de bon est de M. de Tolendal, d'autant que celui-ci, dans ses mémoires, a montré de l'esprit, du talent et du courage. Ce qui vient encore à l'appui de ma conjecture, c'est que l'affaire du comte de Lally est traitée dans ce livre, avec un degré d'intérêt et un détail qui semble indiquer la main de son fils. L'auteur dit en propres termes qu'il a lu sept fois la procédure de M. de Lally; et quel autre que son fils aurait pu supporter une pareille tâche! On sait d'ailleurs que M. de Tolendal était fort lié avec Voltaire pendant les dernières années de sa vie.

LETTRE CCXXXIII.

Les *nouveaux Mémoires de J. J. Rousseau* n'ont pas fait les mêmes sensations que les premiers ; d'abord le temps était bien différent : la littérature était alors au premier rang des objets de curiosité et d'intérêt public ; aujourd'hui et d'ici à long-temps, elle ne sera qu'un objet fort secondaire, à moins qu'on ne sache l'allier à de plus grands objets. De plus, ces derniers Mémoires sont inférieurs aux premiers ; ceux-ci intéressaient pour Rousseau naissant, et les commencemens obscurs d'un talent célèbre sont toujours un spectacle attachant ; c'en était un aussi que ses premières inclinations, ses premières bizarreries, les premières erreurs de son imagination ; elles avaient au milieu de ces diverses destinées, quelque chose de la douceur et de l'agrément du premier âge ; mais dès qu'il est venu à Paris (et là commencent ces nouveaux Mémoires), dès qu'il est devenu un auteur, toutes ses passions se noircissent en s'échauffant ; le fond de son caractère qui était un excès monstrueux

d'orgueil et de défiance, prend la teinte la plus sombre; sa triste et funeste imagination se peuple de fantômes hideux; il en est poursuivi jusqu'à son dernier moment; il devient entièrement fou, mais d'une très-méchante folie, qui le rend injuste, ingrat, calomniateur; il soupçonne tout le monde sans motifs; il accuse tout le monde sans preuve; il se persuade que le globe de la terre ne se meut que pour lui nuire, que les puissances ne s'agitent que contre lui, que toute la génération actuelle n'est occupée que de lui. La plus puérile vanité se montre à tout moment à côté de l'égoïsme le plus tyrannique. Rien de tout cela n'est propre à faire aimer l'ouvrage ni l'auteur; mais il y a un morceau de 40 ou 50 pages qui contiennent l'histoire d'une grande passion, qui fut même, dit-il, la seule de sa vie, pour madame la comtesse d'Houdetôt : ce morceau est écrit avec un charme de sentiment particulier à Rousseau; dès qu'il s'agit de passions, on le retrouve tout entier. Son imagination était naturellement passionnée, et tous ses sentimens n'étaient guères que de l'imagination; c'est le meilleur instrument pour bien écrire.

Dans l'espace de huit jours tout le monde

a lu ces Mémoires, et au bout de huit jours, on n'en parlait plus. Je suis même persuadé que lorsqu'une génération de plus aura éloigné les objets qui piquent encore aujourd'hui la malignité, ces Mémoires qui ont fait tant de bruit ne paraîtront plus qu'un recueil d'extravagances et de petitesses bizarres, dans lequel plusieurs morceaux sont d'un grand écrivain, et tout le reste d'un déplorable fou.

LETTRE CCXXXIV.

M. *de Bièvre*, qui a dû principalement au jeu de Molé le succès du *Séducteur*, ouvrage rempli de défauts dans le plan et dans le style, n'a pas été si heureux dans sa nouvelle comédie des *Réputations*. Il était bien difficile de faire cinq actes avec un sujet si vague, et qui semblait n'offrir qu'une espèce de vaudeville en dialogue, sur toutes les prétentions du jour. En effet, la pièce de M. de Bièvre n'est pas autre chose, et si l'on peut broder quelques scènes sur un si mince canevas, il eût fallu, pour en faire un ouvrage, une partie du talent que Molière a mis dans les *Femmes savantes*; il eût fallu des caractères et une intrigue. La pièce de M. de Bièvre n'a pas même de sujet, ou s'il y en a un, il est si bien caché, qu'il est impossible de l'apercevoir; on ne peut pas même démêler son dessein. La femme qui veut faire des *réputations*, méprise souverainement celui qu'elle prône et qu'elle protège, et certainement ce n'est pas le caractère des prôneurs d'aujour-

d'hui. Chaque société a la prévention la plus aveugle pour son héros du moment, et déraisonne de la meilleure foi du monde : cela du moins pouvait fournir des traits de comique, parce qu'il y en a toujours dans un personnage qui ne se doute pas de son ridicule ; mais tout ce qui est arrangé est froid. La pièce d'ailleurs est surchargée de personnages épisodiques, tous plus ou moins satiriquement dessinés ; mais la satire ne peut jamais faire le fond d'un ouvrage dramatique, et celle qui est dans les *Réputations* est même trop vague pour avoir l'intérêt de la malignité. Au total, rien n'est plus confus, plus embrouillé, plus décousu, plus vide que cette prétendue comédie qu'on avait annoncée avec beaucoup de prétention, et qui a été si outrageusement sifflée d'un bout à l'autre, que la représentation n'a fini qu'à neuf heures, parce que les acteurs, interrompus à tout moment, se sont obstinés contre le public qui, plusieurs fois, leur a crié de s'en aller. A l'égard du style, on ne peut guère en juger sur une représentation si tumultueuse ; il faut attendre que la pièce soit imprimée, et peut-être ne le sera-t-elle pas de long-temps, s'il est vrai, comme on le dit, que l'auteur l'a

retravaille pour la mettre en état d'être jouée. Une tragédie d'*Adner et Zulma*, de M. Maisonneuve, a été mieux accueillie, et ne vaut guère mieux ; c'est un roman composé de toutes les situations rebattues depuis cent ans, qui produit quelques instans d'effets au milieu d'un long ennui, et les vers ne réparent pas, à beaucoup près, le vice de l'action. Cette tragédie est du même auteur que *Roxelane* et *Mustapha*, pièce fort médiocre, mais dont le sujet était mieux choisi et mieux traité.

M. d'*Aguesseau*, élu à la place de M. *de Paulmi*, n'a pas encore pris séance à l'académie, et avant sa réception, nous sommes obligés de procéder incessamment à une élection nouvelle, pour remplacer le cardinal *de Luynes*. Cette place est vivement disputée entre M. *Vicq-d'Azyr* et M. *de Florian* ; il serait difficile de prévoir lequel des deux l'emportera, mais tous deux auront beaucoup de voix et emploient toutes sortes de sollicitations.

M. *Dupaty* a fait paraître le plaidoyer qu'il a prononcé à Rouen en faveur de ces trois malheureux condamnés depuis cinq ans à la roue. Il a pleinement triomphé ; il a fait pleurer vingt mille personnes qui l'écoutaient, et

les juges eux-mêmes, qui ont prononcé l'arrêt de la décharge des accusés, et leur ont permis de prendre les premiers juges à partie.

Ce plaidoyer n'a pas produit à la lecture le même effet qu'à l'audience; il fait voir combien le défaut de goût nuit au talent. L'orateur en a beaucoup; mais son éloquence est infectée de tous les vices à la mode; la déclamation se trouve à côté d'un beau mouvement, une belle idée est noyée dans les longueurs, la diction est remplie de mauvaise constructions, d'expressions impropres, de figures mal placées ou mal choisies. Un des plus grands défauts de M. Dupaty, est de vouloir produire toujours de grands effets, d'appeler toujours une grande attention sur ce qu'il va dire, et de perdre trop de temps en préparations oratoires. Au lieu d'être entraîné, il s'arrange de loin pour entraîner. Il avertit toujours de ce qui se passe en lui, au lieu de le communiquer sans le dire. Il prodigue les mouvemens de l'ode, les élans poétiques, très-différens de ceux de l'orateur; il est souvent obscur et diffus, tantôt procédant par petits paragraphes coupés, tantôt par des périodes à pertes d'haleine. Il n'a de mesure sur rien, et au milieu de tous ses

défauts, il a des traits de la plus grande beauté, du pathétique, de l'élévation, des expressions fortes, des idées lumineuses. Son talent tient à son ame, qui est noble et sensible; et son mauvais goût, à une chaleur de tête dont il n'est plus en état de se corriger, et qui, malheureusement, gâte tout ce qu'il fait.

Le parlement a rendu un arrêt, il y a quelques jours, qui condamne le mémoire de M. Dupaty, pour les trois hommes condamnés à la roue, à être brûlé par la main du bourreau, et ordonne une information contre l'auteur. On a répandu dans le monde un Précis de ce qui s'est passé à ce sujet au parlement. Il est d'une tournure ironique et piquante, et on l'attribue à M. *de Condorcet*, qui avait déja imprimé, relativement à cette affaire, des *Réflexions d'un citoyen non-gradué*. L'arrêt dont il s'agit a été rendu sur le réquisitoire de M. Séguier, qui a occupé trois audiences, et qui est, dit-on, de 12 heures de lecture. On ne sait pas encore s'il sera imprimé.

LETTRE CCXXXV.

1786.

On a sifflé à la comédie française une prétendue tragédie intitulée, *Scanderberg*, qu'il n'a pas été possible d'achever. Cette rapsodie insensée, ridicule et barbare, n'est pas le premier ouvrage de la même force dont l'auteur nous ait fait présent; c'est un nommé *Dubuisson*. L'ouvrage était si scandaleusement mauvais, que le *journal de Paris*, malgré sa bienveillance naturelle pour les mauvais écrivains, n'a pu s'empêcher d'en parler comme le public. Voilà-t-il pas que ce fou de Dubuisson, qui était à Bruxelles pendant qu'on le sifflait à Paris, s'est mis dans une colère épouvantable contre les journalistes, et a écrit en capitan de comédie, qu'il viendrait *leur couper les oreilles*. Sur quoi l'on a dit que c'était un terrible ennemi des *oreilles*; qu'il ne se contentait pas de les déchirer, qu'il voulait encore les couper. Cependant le tout s'est passé en paroles, et les journalistes ont gardé leurs oreilles qui sont même encore assez longues.

Thémistocle, autre espèce de tragédie, de celles qu'on appelle lyriques, et qui ne sont le plus souvent ni lyriques ni tragiques, a été joué à Paris avec aussi peu de succès qu'à Fontainebleau. Les paroles sont d'un M. *Morel*, la musique est de *Philidor*. Les connaisseurs y trouvent du mérite; le public en a applaudi quelques beaux morceaux. Mais l'ouvrage en total est sans effet. Le sujet est beaucoup trop sévère pour l'Opéra, et cela confirme ce que j'ai toujours pensé, que les sujets d'histoire n'étaient pas faits pour ce théâtre, qui est particulièrement consacré à la fable.

Le marquis de *Chatellux* a publié le Journal de ses voyages en Amérique, en 2 vol. *in*-8.° C'est un ouvrage agréable et instructif, fait par un homme d'esprit, un militaire éclairé dans son métier, et un philosophe aimable. On peut lui reprocher un peu trop de ces petits détails de voyages qui ne sont intéressans que pour celui qui les écrit; d'autres qui ne le sont que pour les sociétés de l'auteur; quelques-uns de ces jeux de mots, de ces pointes plus pardonnables en conversation que dans un livre; mais en général la lecture en est amusante, l'itinéraire est bien

tracé, et les mœurs sont bien décrites; en sorte que le lecteur voyage en effet et s'instruit avec l'auteur, ce qui est le principal mérite de ces sortes de livres. Un autre mérite particulier à celui-ci, c'est que chaque fois que la route le conduit dans un des endroits que les évènemens de la guerre d'Amérique ont rendus remarquables, il en prend occasion de raconter le fait historique avec toute l'exactitude d'un homme du métier, et cette espèce de mémorial est fort intéressante. L'ouvrage est terminé par une lettre à M. *Madisson* sur le gouvernement des États-Unis, qui m'a paru bien pensée et bien écrite. Le style de l'auteur, dans le cours du livre, est celui d'une narration familière et enjouée, telle qu'on l'adresserait à un ami; cependant il s'élève quelquefois avec le sujet, comme, par exemple, dans le portrait du célèbre Washington.

LETTRE CCXXXVI.

Il n'y a que l'envie d'imprimer tout, qui ait pu nous procurer les lettres de M.lle *Aïssé*, dont on vient de publier le recueil en un petit volume. Cette M.lle Aïssé était une jeune esclave grecque, achetée au berceau, par M. *de Fériol*, notre ambassadeur à la Porte, amenée par lui en France et élevée dans sa maison. Elle était d'une figure agréable, avait une ame honnête et sensible, de la grace et de l'esprit. Elle fut éperdument aimée du chevalier *Daydie*, homme de mérite, estimé du régent qui se connaissait en hommes, et mort en 1758. M.lle Aïssé était morte en 1733. Elle avait eu la délicatesse de ne jamais consentir à l'épouser, quoiqu'elle eût un enfant de lui : elle craignit de faire un trop grand tort à sa considération et à sa fortune par un mariage si disproportionné. Ce caractère est intéressant; mais ce qu'on nous a donné de ses lettres l'est fort peu. Elles sont écrites depuis 1726, jusqu'à l'année de sa mort, et adressées à une femme de

Genève, son intime amie. C'était dans le temps où la dévotion s'était emparée d'elle, et il paraît que les conseils et les remontrances de cette dame Genevoise y avaient beaucoup contribué. On voit par quelques détails de ces lettres, qu'alors les mœurs étaient encore très-sévères à Genève; les choses ont bien changé depuis. Les combats de l'amour et de la dévotion auraient pu jeter de l'intérêt dans la correspondance de M.lle Aïssé; mais il n'en est presque pas question. Elles sont remplies de ces petits détails particuliers qui ne sont rien à un tiers, des tracasseries qu'elle éprouve de la part de Madame *de Fériol*, femme capricieuse, hautaine et jalouse, du moins si l'on en croit la jeune Grecque. (Cette madame de Fériol était la mère de M. *d'Argental*, encore vivant aujourd'hui, qui s'est plaint beaucoup de la publication de ces lettres, et avec raison.) Joignez-y quelques nouvelles du jour, qui n'ont plus de valeur le lendemain, quelques anecdotes courantes, la plupart fort hasardées, et plusieurs notoirement fausses, des plaintes continuelles sur le mauvais état de sa santé et de celle de son amant : voilà tout ce qu'on trouve dans ces lettres écrites avec

une facilité excessivement négligée, et rarement relevée par ces traits d'un naturel ingénieux, qui sont le premier mérite du style épistolaire. On voit bien que c'est une femme d'esprit qui écrit, mais une femme abattue, triste et retirée, qui ne s'intéresse à rien, ce qui est un moyen sûr de ne pas intéresser les autres. Il y a pourtant quelques endroits écrits avec agrément; en voici un assez remarquable, parce qu'il est d'un jugement sain, et qu'il pourrait être, sur-tout aujourd'hui, une leçon fort bonne, quoique probablement fort inutile. Elle parle d'une actrice de l'opéra nommée *Pélissier*, à qui elle reproche la multiplicité de ses gestes. « Il me semble que dans le rôle d'amoureuse, quelque violente que soit la situation, la modestie et la retenue sont choses nécessaires : toute passion doit être dans les inflexions de la voix et dans les accens. Il faut laisser aux hommes et aux magiciens les gestes violens et hors de mesure : une jeune princesse doit être plus modeste. » Qu'aurait-elle donc dit de nos jours, si elle eut vu des femmes exprimer l'amour comme des bacchantes, et la colère comme des furies, et acteurs et actrices ne parler qu'à coup de poing, et prendre l'em-

portement pour de la passion, et la démence pour de la chaleur ? Un morceau qu'on est bien aise de trouver aussi dans ce recueil, c'est une lettre de *Saint-Aulaire* au Cardinal *de Fleury*, en 1727, dans un moment où le ministère de France pouvait avoir beaucoup d'influence dans les intérêts politiques. Comme il reste peu de chose de Saint-Aulaire, à qui un petit nombre de jolis vers a fait quelque réputation, on lit avec curiosité ce qui vient de lui, et puis on n'est pas fâché de voir comment un homme d'esprit sait flatter un homme en place.

« Voici la conjecture la plus digne d'occuper une intelligence du premier ordre; il n'est point de puissance en Europe, qui ne desire le secours de votre Eminence pour la conservation de ses droits, ou l'établissement de ses prétentions. Le beau rôle que vous allez faire jouer à notre aimable monarque ! Qu'il est heureux d'avoir un aussi bon guide dans le chemin de la vraie gloire ! Celle de conquérir le monde ne vaut pas celle de le pacifier. Celle-là peut se faire craindre de quelques-uns, celle-ci est sûre de se faire aimer de tous : son ambition ne sera pas bornée à subjuguer quelques nouveaux sujets aux dé-

pens des anciens; ses plus ardens desirs seront de contribuer au repos de ses amis; c'est dans le repos général qu'il cherche le bien. On va voir si l'amour de la justice, la candeur, la modération, la fidélité à sa parole, n'ont pas un succès aussi heureux, que les ruses et les artifices de l'ancienne politique; mais, en instruisant le roi de ses intérêts, n'oubliez pas le plus important, c'est de vous conserver. Je tremble, quand je songe au chaos que vous avez à débrouiller, à la quantité d'intérêts que vous avez à concilier. Il est d'autres craintes que les plus heureux succès ne feraient qu'augmenter. Puis-je espérer de retrouver en vous cette douce urbanité qui nous enchante? Quelle modestie pourrait tenir contre la gloire qui vous menace? »

Cette lettre est bonne pour une lettre travaillée et ostensible. La dernière phrase est fort jolie. *La gloire qui vous menace* est un tour à la *Fontenelle*.

Il était bien juste que M. le marquis *de Montesquiou* complimentât sa belle-fille sur les succès de *Maupertuis*. Il lui a adressé une petite épître tournée avec élégance et avec goût, à un ou deux vers près.

A M.[me] LA BARONNE DE MONTESQUIOU.

De vos talens, de vos grâces naïves,
La renommée a-t-elle assez parlé?
Du spectateur, ou séduit, ou troublé,
N'a-t-on pas vu les émotions vives,
A votre gré, passer, en un moment,
Du désespoir, à la joie, à l'ivresse,
Et tous les cœurs chérir également,
Et leur erreur et leur enchanteresse?
De tout cela je ne parlerai pas;
J'écouterai, j'applaudirai tout bas,
Sur son bonheur on doit être modeste;
Et si le cœur se tait, en pareil cas,
De son silence il est payé de reste:
Mais n'en déplaise à vos admirateurs,
J'en sais plus qu'eux, je connais l'ame pure
D'où s'élevaient ces accens enchanteurs.
Celui que charme une aimable imposture,
S'informe-t-il dans le sein du plaisir,
Si c'est de l'art, ou si c'est la nature?
Tel qui la peint ne sait que la saisir:
Mais lui devoir tout ce que l'on exprime,
Ne cherchant rien que dans son propre cœur,
Y trouver tout, la grace, la candeur,
La vertu douce et la vertu sublime;
Dans ses tableaux n'oubliant aucun trait,
Représenter Galathée, Emilie,
Lisette, Rose, Annette, Mélanie,
En ne montrant jamais que son portrait:

Eh bien, voilà, grace aux jeux de Thalie,
Ce qu'on a vu, ce qu'à peine on croirait,
Pour vos amis ce n'est plus un mystère;
Vous le voyez, je suis dans le secret,
N'osant parler et ne pouvant me taire.

LETTRE CCXXXVII.

Les comédiens français ont dépensé environ trente mille francs pour nous donner à grands frais une détestable rapsodie, intitulée, *les Amours de Bayard*. L'auteur est le S.r *Monvel*, qui a passé du théâtre de Paris sur celui de Stockholm. La pièce est tirée d'un mauvais roman, mais elle est bien plus mauvaise encore. Il n'y a nulle intrigue, nul intérêt, nulle vraisemblance, nulle raison ni dans les évènemens de la pièce, ni dans les caractères. M.me de Rendan, la maîtresse de Bayard, annoncée comme la plus sévère des prudes, se jette à la tête dès le premier acte, comme la plus facile des veuves. Bayard parle un jargon de ruelle. Un amiral Bonivet, petit-maître suranné, s'exprime et se conduit comme le Versac de Crébillon fils, et donne à M.me de Rendan une fête chez elle et malgré elle. Le dialogue est plat et ridicule. Le tout a été sifflé le premier jour, depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais comme il y a un combat en champ-clos avec tout l'appareil

de ce temps-là, ce spectacle a fait tout pardonner et la pièce se joue, comme on en a joué tant d'autres, qui ont été depuis entièrement oubliées, et qui le méritaient moins que cette monstrueuse production, le scandale du bon sens et du bon goût.

L'Oncle et les Tantes, comédie en trois actes, de M. le marquis *de la Salle*, jouée au même théâtre, a été beaucoup mieux accueillie, ce qui n'empêche pas que l'ouvrage ne soit une copie des *Tuteurs* de *Palissot*, du *Dédit* de *Dufresny*; enfin de tout ce que l'on connaît. Il n'y a ni intérêt ni intrigue, et les caractères sont des caricatures triviales; mais il y a de la facilité dans le dialogue, de l'agrément dans quelques détails, et la pièce est bien jouée.

Ce qui ne vaut guères mieux, est un opéra de *la Toison d'or*, dont la musique est d'un allemand nommé *Vogel*, et les paroles à-peu-près aussi allemandes que la musique; mais on sait qu'un opéra ne tombe jamais tout-à-fait et a toujours quelques représentations.

Le marquis *de Marnesia* vient de donner un nouveau poëme *sur la Nature champêtre*, en cinq chants, *in sylvam ne ligna feras*. Après *Saint-Lambert* et l'abbé *de Lille*, il

restait peu de chose à faire en ce genre, et il s'en faut de beaucoup que l'auteur soit de force à lutter contre eux. Il a plus d'amour pour la campagne, que de talent pour la versification. Mais s'il manque souvent de poésie, son style a du moins, en général, le naturel que donne un sentiment vrai. Ses vers, où la faiblesse et le prosaïsme se font sentir trop fréquemment, ne sont pas de mauvais goût, et plusieurs morceaux ont de la douceur et de l'élégance. Le plus grand inconvénient de cet ouvrage, c'est le défaut de plan et de marche; il va au hasard et ne mène à rien. Il reproche à Virgile, dans sa préface, le ton didactique qu'il accuse de trop de sévérité, et il oublie que tout ouvrage régulier (et un poëme tel que le sien est de ce genre) doit avoir un but marqué, et que l'art consiste à sauver la sécheresse des préceptes par les agrémens du style et la variété des tons et des épisodes; ce que Virgile a si parfaitement exécuté dans ses *Georgiques*.

Une chose qui peut étonner, c'est que M. de Marnesia, qui écrit assez naturellement en vers, est plus d'une fois recherché et boursoufflé dans ses notes. On voit que le mauvais exemple l'a séduit, et qu'il tombe

dans le galimathias, en cherchant la force. Il paraît avoir senti vivement le mérite du poëme des *Saisons*, mais pas assez tous les vices de celui des *Mois*, dont il fait l'éloge le plus ridiculement exagéré. Il prétend qu'il y a une *conspiration* contre *Roucher*, comme il y en avait une contre *Racine*, et que la postérité vengera l'un comme elle a vengé l'autre. Voilà deux noms bien étrangement accolés! Je crois que V. A. I. lira avec plaisir le morceau suivant du poëme *sur la Nature champêtre*. Je l'ai choisi, parce qu'il n'est pas, comme presque tout le reste, une répétition de lieux communs usés.

« ..... AVANT de créer, interrogez la terre;
Observez, méditez, suivez son caractère :
Guide certain, par lui laissez-vous inspirer;
Vous devez l'embellir, et non pas l'altérer.
La terre sait parler; l'homme qui sait l'entendre,
Rend son langage encor plus sensible et plus tendre.

La paix de ce vallon, son calme, sa fraîcheur
Dans l'ame répandait une douce langueur;
La mobile pensée avec incertitude
Errait, sans se fixer, dans cette solitude.
Capable de distraire, et non pas d'inspirer,
Elle faisait jouir, mais laissait desirer :
Et ses beautés encore au sensible génie
Demandaient plus de grace avec plus d'énergie;

Il s'anime, compose, et cet asyle heureux
Est bientôt plus riant et plus voluptueux.
La verdure y renaît, et plus fraîche et plus vive;
L'onde plus mollement y caresse sa rive :
Sur les bords des ruisseaux le goût sème des fleurs,
Emaille les gazons de plus riches couleurs,
Des saules ondoyans il épaissit l'ombrage,
Et forme pour l'amour des temples de feuillage.

Mais, s'il veut des amans enchanter les regards,
Il veut aussi parler à l'ame des vieillards;
Par un doux souvenir les ramener encore
Aux momens fortunés d'une trop courte aurore :
Mais comment parvenir à captiver leurs cœurs,
S'il ne leur présentait que des tableaux de fleurs?
A des sens émoussés, à la raison tranquille,
Le beau ne plaît qu'autant qu'il se joint à l'utile.
Pour charmer la raison, les graces et les ris
Aux guirlandes de Flore unissent des épis,
Et le vieillard, séduit par cette heureuse adresse,
En croyant seulement admirer la richesse,
Les trésors accordés aux soins industrieux,
Trouve la volupté dans ces aimables lieux :
Errant avec lenteur sur des rives fleuries,
Son esprit s'abandonne aux douces rêveries :
Il revoit le passé sans trouble et sans douleur,
Et ses premiers travaux flattent encor son cœur.
Au déclin de ses jours, sans trouble et sans envie,
Il sourit aux talens qui charmèrent sa vie :
Il anime et chérit l'héritier de ses goûts.
Au sein des plaisirs purs l'homme n'est point jaloux.

Ce sont les jours passés dans le luxe des villes,
Dans le vide de l'ame et dans les soins futiles,
Qui laissent après eux les longs regrets, l'ennui,
Et le triste bonheur de condamner autrui;
Mais le sage habitant des champêtres demeures
Dans le calme et la paix a vu couler ses heures:
A Pomone attaché, de Flore adorateur,
Ses cheveux ont blanchi dans le sein du bonheur;
Et prêt à terminer sa paisible carrière,
Il applaudit au goût qui répand la lumière:
Il laisse un art plus sûr guider les jeunes mains
Et de charmes plus vrais embellir les jardins.

Les Italiens ont donne *la Dot*, de M. *Desfontaines*, tombée à Fontainebleau comme trop libre, et applaudie à Paris précisément dans les endroits qui avaient déplu davantage à la cour. Au reste, il faut convenir qu'ici la cour avait raison, et que notre parterre, gâté par les spectacles des boulevards, n'a pas à beaucoup près l'oreille aussi délicate qu'autrefois.

Je joins ici une fable de M. *de Lille*.

LA ROSE ET L'ÉTOURNEAU,

FABLE.

L'AIMABLE fille du printems,
La rose, à qui tout rend hommage,
Vit au nombre de ses amans

Un étourneau du voisinage;
Sans regret il avait quitté
De ses frères la troupe errante,
Pour ranger son ame inconstante
Sous l'empire de la beauté.
Perché sur un buisson d'épine
Où la rose tenait sa cour,
Il ne cessait à sa voisine
De jurer un fidèle amour.
« Mille autres amans, lui dit-elle,
» Chaque jour m'en jurent autant;
» Mais si je cessais d'être belle,
» Aucun d'eux ne serait constant.
» — Ah! dit l'oiseau, vous verriez naître
» En moi des feux toujours nouveaux;
» J'ose en prendre à témoin le maître
» Des roses et des étourneaux. »
Le petit dieu, dans sa volée,
Entendit faire ce serment;
Il retint son souffle un moment,
Et la nature fut glacée.
La rose en perdit ses appas;
Son éclat, sa fraîcheur passèrent;
Zéphyrs, papillons délogèrent;
L'étourneau ne délogea pas.
« Calmez, lui dit-il, vos alarmes;
» Si mon cœur suffit à vos vœux,
» Il vous reste bien plus de charmes
» Qu'il n'en faut pour me rendre heureux. »
Sans faire une épreuve nouvelle,
L'amour, étonné du succès,

A la fleur rendit ses attraits,
Et l'oiseau seul fut aimé d'elle.

De la rose facilement
On devine la ressemblance,
C'est moi qui suit l'oiseau constant;
Mais je n'ai pas sa récompense.

LETTRE CCXXXVIII.

Pour signaler plus que jamais la ridicule manie de mutiler sur le théâtre de l'Opéra nos chefs-d'œuvre du théâtre français, on ne pouvait mieux choisir que *les Horaces* de *Corneille* et la *Phèdre* de *Racine*. Nous avions déja vu les *Horaces* en ballet, et le fameux *qu'il mourût*, rendu par un grand coup de pied qui avait bien aussi quelque prétention à être sublime. Ce ballet fut sifflé et il n'en reste que la chanson plaisante de M. *Piis* sur le ballet des *Cu-riaces*. L'Opéra n'a pas été plus heureux, malgré la protection marquée que les Gluckistes accordaient à l'élève de *Gluck*, *Saliery*, auteur de la monstrueuse musique des *Danaïdes*.

Les *Horaces* sont tombés à la cour et à la ville, ce qui n'a pas empêché le *Journal de Paris* de nous assurer que s'il y avait quelqu'un capable de transformer en opéra la tragédie de Corneille, c'était le célèbre M. *G.*, très-digne en effet de dépenailler les belles scènes et les beaux vers du père du théâtre,

et de faire des haillons de la robe de Melpomène.

La profanation n'était pas moindre à l'égard de *Phèdre*, et l'on sent combien le vaste et profond développement d'une passion vraiment tragique doit perdre dans le mouvement rapide et varié des machines d'un opéra. Cependant, comme il y a de belles choses dans la musique, et que M.me *Saint-Huberti* joue supérieurement Phèdre, on a bien voulu oublier Racine, et l'opéra a eu du succès. La musique est de M. *Lemoine*. L'auteur des paroles (car c'est ainsi que l'on appelle à l'Opéra ceux qui défigurent les paroles de nos tragédies) a du moins gardé l'anonyme. Au reste, pour soutenir ces superfétations lyriques, on ne manque pas de terminer le spectacle par des ballets pantomimes, où se réunissent les talens les plus enchanteurs. Deux nouvelles danseuses qui n'ont que douze ans, M.lles *Rose* et *Laure*, sont aujourd'hui les idoles régnantes et l'espérance des amateurs. La dernière sur-tout est étonnante par la perfection où elle est déja arrivée. Le public l'a nommée l'*Amour*.

L'abbé *de Boismont* laisse une place vacante à l'Académie, et une abbaye à donner. Il ne

manquera pas de concurrens pour briguer l'une et l'autre : mais la meilleure pièce de la succession a été enlevée de son vivant : c'est un prieuré de quarante mille livres de rente qu'il a résigné à l'abbé *Maury*, il y a environ un an, après une première attaque d'apoplexie. Une seconde l'a emporté depuis quelques jours. Il y a dans ce qu'il a écrit pour la chaire, de l'esprit, du talent, de beaux morceaux, et beaucoup de mauvais goût. Il avait la manie de lire en société de petits ouvrages de galanterie, des romans, des comédies, le tout rempli d'affectation et de faux bel-esprit, et toujours froid à la glace. Il était d'ailleurs assez bon comédien, et il jouait les *Crispin* presque aussi bien que notre garde des sceaux, qui, dans ce genre, a la réputation de pouvoir seul remplacer *Préville*. C'est dommage que les grands talens soient ainsi déplacés ; rien ne rappelle davantage le vers de Voltaire :

Tout s'arrange au hasard, et rien n'est à sa place.

G..

LETTRE CCXXXIX.

Ce qui occupe actuellement tout Paris, c'est l'ouverture du Lycée qui vient de se faire avec le plus grand éclat. Cet établissement s'est formé sur les débris du Musée, élevé par M. Pilatre de Rosier, et tombé avec lui. Des personnes de la première distinction, telles que le marquis de Montesquiou, le duc de Villequier, le marquis de Montmorin et autres, ont pensé qu'en faisant revivre cet établissement, en lui donnant plus d'étendue, une forme plus solide et une plus grande considération, on pouvait le rendre national. Ils en ont parlé à Monsieur et à monseigneur le comte d'Artois, qui se sont déclarés protecteurs du Lycée : c'est le nom qu'on a donné à cette espèce d'académie. Les sommes qu'ils ont fournies, jointes à celles qu'ont avancées les fondateurs, ont servi à payer le cabinet de physique, estimé 50 mille francs, et le loyer de l'emplacement qui est très-beau et très-vaste, loyer qui monte à 15 mille francs. On a établi six cours publics, un de physique, un de ma-

thématiques, un d'anatomie, un de chimie, un d'histoire, un de littérature, et quatre cours de langues, l'anglais, l'italien, l'espagnol et l'allemand. Les professeurs sont M. Marmontel pour l'histoire, ayant M. Garat pour adjoint; M. de Condorcet pour les mathématiques, ayant M. de la Croix pour adjoint; M. Fourcroy pour la chimie; M. Sue pour l'anatomie; M. Monge pour la physique, ayant pour adjoint M. Gingembre. On m'a fait l'honneur de me confier la chaire de littérature. L'abonnement pour les souscripteurs est de quatre louis, et pour ce prix modique, qui est celui que l'on donne ordinairement dans chacun des cours particuliers qui ont eu lieu jusqu'ici dans Paris, on peut aujourd'hui suivre à son choix dix cours réunis au Lycée. Ainsi jamais l'on n'a procuré plus de facilités et plus de moyens à l'instruction. Les discours d'ouverture pour les mathématiques, l'histoire et la littérature ont eu assez de succès pour que le public en ait demandé aux professeurs une seconde lecture. Chacun d'eux donne deux leçons par semaine, et tous ont été présentés à Monsieur. Le nombre des souscripteurs passe déja six cents. Les femmes y

sont admises comme les hommes, et l'élite de la cour et de la ville, dans les deux sexes, compose ces assemblées : la plus grande décence, la plus grande attention règnent dans ces séances de plus de trois cents personnes, où les sciences et les lettres paraissent avec un éclat qui rappelle les beaux jours d'Athènes. Si la légèreté française ne fait pas de ceci, comme de tout, une affaire de mode, et qu'on ne laisse pas languir par négligence ce qu'on a d'abord adopté avec enthousiasme, ce sera vraiment une très-belle institution, et qui fera d'autant plus d'honneur à la France, qu'elle n'a point de modèle dans l'Europe. C'est ce que j'ai tâché de faire sentir dans la péroraison de mon discours d'ouverture, et je prends la liberté de la mettre ici sous les yeux de V. A. I.

« En vous invitant à ce Lycée, on a voulu y réunir tous les genres d'instruction et d'amusement. En est-il un plus noble, plus intéressant que celui qu'on vous y propose ? C'est de vivre et de converser avec les grands hommes de tous les âges, depuis Homère jusqu'à Voltaire, et depuis Archimède jusqu'à Buffon. Ce ne sera donc pas en vain que notre nation se glorifiera d'avoir mieux connu que

les autres les avantages de la sociabilité, et tous les plaisirs des ames honnêtes et des esprits cultivés. Il existera chez elle un lieu d'assemblée où les amateurs se réuniront pour étudier les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et dont heureusement ne sera point exclu ce sexe qui par sa seule présence avertit de donner à l'instruction des formes plus douces et plus attirantes, commande à tout ce qui a reçu quelque éducation, la décence et la réserve si nécessaires dans les assemblées littéraires, et par un tact sûr et une sensibilité prompte, répand sur toutes les impressions qu'il partage, plus de charme et plus d'effet. Ici paraîtront ces auteurs immortels que le temps a consacrés, non plus comme dans les écoles, hérissés de tout l'appareil du pédantisme, non plus comme sur nos théâtres, entourés d'illusions et de prestiges, mais avec la grandeur qui leur est propre, et la simple majesté de leur génie. Ici leurs noms ne seront prononcés qu'avec les témoignages d'une vénération que n'affaiblira point l'aveu de quelques fautes mêlées à tant de beautés. C'est auprès de vous que viendra se réfugier leur gloire outragée, et que reposeront entiers, au milieu de vos hommages, leurs monumens que

l'on voudrait mutiler. Nous sommes tous également leurs admirateurs et leurs disciples. Ce n'est point ma faible voix qui fera leur éloge; c'est votre admiration qui marquera leurs beautés, et je croirai avoir atteint le but le plus desirable pour moi, si mes pensées ne vous paraissent autre chose que vos propres souvenirs. Peut-être aussi pourrai-je me flatter de n'avoir pas été tout-à-fait inutile, si le peu de momens que vous passerez ici vous porte à en consacrer quelques autres à l'étude de ces écrivains classiques, mal connus dans la première jeunesse, faits pour être sentis dans un âge plus mûr, mais trop souvent négligés dans les distractions d'une vie dissipée. L'on ne s'instruit bien que par ses propres réflexions : c'est l'habitude et le choix de la lecture qui entretient le goût du beau et l'amour du vrai; et pour finir par un précepte du grand homme qui a mis si souvent des vérités utiles dans des vers charmans : »

S'occuper, c'est savoir jouir;
L'oisiveté pèse et tourmente,
L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

LETTRE CCXL.

L'OUVRAGE que le président *Dupaty* vient de publier, en deux volumes, sur son *Voyage d'Italie*, est un monument curieux de ce malheureux goût qui infecte aujourd'hui l'esprit et même le talent, dans un si grand nombre d'écrivains de toute espèce : il est ici plus choquant que par-tout ailleurs. Ce livre est intitulé, *Lettres sur l'Italie*. Ces prétendues *Lettres* n'ont rien, absolument rien qui tienne le moins du monde de ce genre épistolaire qui promet de la facilité, de la grace et de l'enjouement, et doit ressembler à la conversation, et non pas à la composition. Rien n'empêche d'y mettre tout l'esprit, toute l'imagination que l'on voudra ou que l'on pourra; mais rien n'est si déplacé, si fatigant, que de faire d'une lettre un poëme, un cantique, une ode, un dithyrambe : rien n'est si ridicule que d'être sur le trépied en écrivant à ses amis, de prononcer des oracles en style ampoulé, et de les couper en petits paragraphes pour avertir encore mieux de l'effort qu'on a fait et de l'admiration qu'on prétend. Jamais cette

manie si commune et si facile de faire de la prose poétique, n'a été poussée si loin et n'a été si mal-à-propos employée que dans l'ouvrage de M. Dupaty; et ce qu'il y a de pis, c'est que cette prose poétique est souvent du plus mauvais goût. La recherche d'expressions la plus bizarre, les tournures les plus entortillées, la bouffissure, l'obscurité, le galimathias néologique font d'autant plus de peine, qu'au milieu de tout ce fatras on apperçoit des traits d'esprit, de sentiment, d'imagination, qui montrent l'homme de mérite à côté du mauvais écrivain. Ce qu'il y a de mieux, ce sont quelques descriptions de tableaux et de monumens, où il y a de la vivacité et de l'énergie, et quelques morceaux sur la législation. C'est ici sur-tout que l'auteur paraît être sur son terrain; ce sont les matières dont il s'est le plus occupé, et sur lesquelles il pense le mieux, mais toujours avec un mélange de bon sens et de faux esprit; toujours des phrases qu'on n'entend pas, et des assertions pour le moins très-hasardées. Voici ce qu'il dit du gouvernement de Naples.

« Le gouvernement est tel dans ce royaume, qu'il n'y est souvent qu'un désordre de plus. . . . .

» L'autorité souveraine est encore incertaine, en grande partie, entre le roi, le pape, et les barons, mais sur-tout entre les barons et le roi.

» Le combat de ces petites forces individuelles des barons contre la force prépondérante du roi, n'est pas terminé encore.

» Mais cela ne tardera pas : c'est le sort général de toutes les forces : dès qu'il en existe une qui domine, elle attire et dévore, à la longue, toutes les autres. L'histoire de toutes les sociétés civilisées n'est que l'histoire de ce phénomène, pour lequel, à la vérité, il faut plus ou moins de temps, suivant les élémens primitifs de chaque société ; suivant que, dans ses commencemens, les forces y sont plus ou moins divisées ; car toutes les sociétés, à travers la démocratie, ou l'aristocratie, ou la monarchie, vont plus ou moins rapidement au despotisme, comme tous les fleuves, à travers les vallons, ou les côteaux, ou les montagnes, vont à la mer.

» Les barons peuvent encore faire emprisonner leurs vassaux par des ordres qui portent cette clause : *Pour des causes à nous connues.*

» Ils peuvent encore faire tuer, sous leurs yeux, leurs vassaux impunément.

» C'est sur-tout en Sicile, que les barons sont tyrans.

» Il n'y a pas un an qu'on y prêchait que les véritables souverains, c'étaient les barons : on priait pour les barons à la messe.

» Le marquis de Caraccioli, vice-roi actuel, travaille avec succès, mais non sans danger et sans courage, à fondre le reste de la puissance des barons dans l'autorité souveraine.

» Avec plus de fermeté ou plus d'adresse de la part du gouvernement, cela serait déja fait.

» Le monarque désarmera les barons, quand il voudra, avec des cordons, des emplois, des pensions, et sans Richelieu : les barons viennent d'eux-mêmes à la cour. Il faudra, il est vrai, ruiner le peuple.

» Mais quand l'autorité du monarque serait devenue souveraine, en serait-elle plus absolue ? Non, car elle est despotique.

» Le roi, sans doute, peut déja presque tout pour opprimer et détruire ; car il a des troupes, et ses sujets sont des lâches ; mais

il ne peut encore presque rien pour protéger et créer........

» Les magistrats vendent publiquement la justice : c'est que la cour les fait ; c'est que le roi les paie ; c'est qu'ils sont en petit nombre ; c'est qu'ils sont pris dans l'ordre des avocats, où ils étaient accoutumés à gagner beaucoup ; c'est qu'enfin (et cette raison est décisive) les ministres s'accommodent mieux de magistrats corrompus.

» Nulle part la magistrature souveraine n'est aussi généreuse, aussi honorable, aussi pure qu'elle l'est en France : nulle part elle ne se sent davantage.

» Mais en France la vénalité des charges ! me dit un avocat napolitain. — Malheur aux républiques, lui répondis-je, où les magistrats doivent être pris parmi les riches ; et malheur aux monarchies, où ils peuvent être pris parmi les pauvres. Certes, avec des officiers roturiers et des magistrats pauvres, le monarque est bientôt un despote, et le despote un tyran !.....

» Ces malheureux juges sont aux ordres de tous les ministres ; ils balaient toutes les antichambres ; ils passent leur vie à rendre compte de leurs jugemens : ils font pitié.

» Ils ne font pas corps entre eux; mais c'est tout ce qu'il y a de bien dans la composition des tribunaux. On prend ordinairement les juges dans la dernière vieillesse, comme on les prend ailleurs dans l'enfance. Trois des cinq conseillers de la chambre royale ont à présent quatre-vingts ans; l'un d'eux quatre-vingt-quatorze.

» Leur âge nuit nécessairement à la célérité de l'expédition : la multiplicité des formes y nuit aussi; mais rien n'y nuit davantage que l'incertitude d'une procédure, uniquement formée d'une jurisprudence douteuse, et des ordres arbitraires du roi.

» Aussi les gens de loi pullulent. On compte pour le seul royaume de Naples (la Sicile à part), c'est-à-dire, pour environ quatre millions de justiciables, près de trente mille avocats ou procureurs.

» Il y en a qui gagnent cinquante mille livres par an, non par leur savoir et leur intégrité, mais par leur talent pour l'intrigue et leur accès près des juges.

» Les écrits que j'ai vu sortir de ce barreau sont érudits et enflés. Nulle éloquence, car nulle vertu; et nulle vertu, car point de liberté. Ce n'est point le barreau de France.

» Les procès sont innombrables, et durent souvent plusieurs siècles : ils finissent ordinairement, comme les incendies, par consumer les plaideurs.

» Toute la noblesse cadette s'adonne au barreau : chaque famille noble a besoin d'un chevalier qui sache la chicane, pour la défendre en justice.

» On ne peut rendre le vacarme qui règne dans les salles de la vicairie tous les matins. Tous les gens de loi, sans exception, conseillers, greffiers, procureurs, avocats, y ont un établissement. L'antre de la chicane est là.

» Les avocats du premier ordre, qui sont au nombre de quatre cents, ont une supériorité marquée. J'ai vu les autres, ainsi que les cliens, leur prendre la main et la baiser.

» Ces avocats ont une censure qui reçoit et proscrit à volonté. Chose étrange ! le régime d'un ordre chargé de défendre les citoyens contre l'oppression, est despotique, mais il n'est assurément pas sévère. Un avocat a eu l'audace de dire, dans un mémoire imprimé : *Eh ! ne sait-on pas que notre roi est un polichinel qui n'a pas de volonté !* Ce mémoire n'a pas même été attaqué.

» La justice criminelle n'est pas mieux administrée que la justice civile.

» On vend l'impunité.

» On emprisonne beaucoup ; par conséquent légèrement : mais, soit corruption, soit indolence, soit esprit national, soit toutes ces raisons réunies, on ne punit que très-rarement, et presque jamais du dernier supplice. On compte dans ce royaume, par an, environ quatre à cinq mille assassinats, et deux à trois exécutions à mort.

» Mais en revanche, un supplice terrible, c'est la prison. Nul accusé n'en sort guère avant quatre ans ; les trois-quarts y périssent ; le reste, que la longueur des procès et l'horreur des cachots n'ont pu consumer, la justice le rejette aux galères.

» Quels tyrans que les mauvaises lois ! et sur-tout les mauvaises lois criminelles ! »

Depuis quelques années la Sicile et le royaume de Naples ont été l'objet de la curiosité des voyageurs et sur-tout des Anglais. Nous avions déja un *Voyage de Sicile*, par M. *Brydone*, traduit en français et dont la lecture est très-agréable. Celui qui vient de paraître, traduit aussi de l'anglais, est d'un M. *Swinburne* ; et ce qui donne un nouveau

prix à cette traduction, c'est que l'écrivain français, homme très-instruit, a fait le même voyage, et que dans ses notes il joint ses observations à celles de l'auteur anglais, soit pour y ajouter, soit pour les rectifier (ce qui est rare), soit pour les commenter et les discuter. L'ouvrage d'ailleurs est par lui-même très-instructif; tous les objets y sont traités avec détail et avec soin, commerce, agriculture, antiquités, arts, gouvernement, etc. C'est en total un bon livre. Il est imprimé par *Didot*, et je l'ai mis au nombre de ceux dont V. A. I. m'a ordonné l'acquisition.

CHANSON A MADAME LA PRINCESSE DE ROHAN.

Quand on veut médire
Du tiers et du quart,
Sur nous la satire
Tombe tôt ou tard.
Vous chansonnez,
Vous chansonnez,
Belle insipide;
Vous en aurez, vous en aurez
A votre tour,
Et ce bel Ovide
Qui vous fait sa cour.

Ce pontife en vogue
Est-il déja mis
Sur le catalogue
De vos favoris ?
En fait d'amour,
En fait d'amour,
Nul ne se presse;
Tant et si bien, tant et si bien
Il s'y prendra,
Qu'à la fin peut-être l'esprit vous viendra.

Non, ne me parlez point de ces temples antiques,
On y chante de mauvais vers;
Les vôtres sont charmans, les saints et leurs reliques
Ont toujours trompé l'univers.
Vous ne trompez jamais : c'est un fort bel exemple
Qui n'est pas commun dans les cours;
Le séjour d'un grand homme est pour moi le vrai temple,
La foule n'y court point, mais moi j'irai toujours.
J'irai dans Chanteloup, retraite révérée,
Par l'amitié, les arts, les vertus consacrée.
On pouvait l'appeler le temple de l'honneur,
Quand il reçut Choiseul, qu'on pleure et qu'on admire;
C'est le temple du goût quand Choiseul veut écrire;
C'est pour moi, quand j'y suis, le temple du bonheur.

Je joins ici d'autres couplets que M. le

duc de Nivernois fit pour une dame fort jolie, qui se piquait d'être Janséniste.

Que dans vos yeux Jansénius
 Trouve de fortes armes !
Que la bulle *Unigenitus*
 Tient peu contre vos charmes !
Que pour vous, Iris, de bon cœur
 Je me fais Janséniste;
Mais ayez pour moi la douceur
 D'une ame moliniste.

Je soutiendrai vos doux appas
 En docteur de Cythère,
Contre eux on ne me verra pas
 Signer le formulaire;
Et si jamais votre courroux
 Me condamne ou m'exile,
Je n'en appellerai qu'à vous,
 Point au futur concile.

N'allez pas, comme avec Quesnel,
 En casuiste légère,
Me faire un procès criminel,
 Je crains votre colère.
Pour mes tendres réflexions,
 Quelle heureuse fortune,
Si de cinq propositions,
 Vous en acceptez une.

LETTRE CCXLI.

Le tableau qui paraît avoir réuni le plus de suffrages, et qui semble même hors de toute comparaison, c'est celui de *David*, qui représente la mort de *Socrate*; cet artiste était déja célèbre par son tableau des *Horaces*. Je croirais, autant que je puis m'y connaître par sentiment, qu'il s'est encore surpassé cette année, et c'est l'avis de beaucoup d'amateurs. La première conception, la principale idée de son tableau est sublime. Socrate s'entretient avec ses amis de l'immortalité de l'ame, lorsque l'enfant chargé d'apporter la ciguë aux criminels, lui remet le breuvage fatal, en détournant les yeux et en pleurant. Le philosophe est représenté prenant de la main droite le vase sans le regarder, et dans l'attitude d'un homme qui, tout occupé d'une conversation importante, ne l'interrompt pas pour s'arrêter à une action indifférente. Sa main gauche, dont le doigt du milieu est élevé vers le ciel, montre l'objet de son discours, et la plus parfaite indiffé-

rence, l'oubli le plus entier exprimé dans le geste qu'il fait pour prendre le vase; il est impossible de n'en être pas frappé au premier coup-d'œil, ainsi que de l'expression de son visage et de cette main qui montre le ciel. La douleur et l'admiration sont différemment représentées dans les autres personnages du tableau. On admire sur-tout un vieillard qui semble craindre de regarder Socrate, puisqu'il est tourné de manière à ne pas le voir, et qui paraît plongé dans une méditation douloureuse. Les details de l'exécution, pour ce qui regarde le matériel de l'art, sont très-soignés, au jugement des gens du métier, et toutes les voix se réunissent pour placer David à la tête de l'école française d'aujourd'hui. Les seuls critiques que j'aie entendu faire de ce tableau portent sur le coloris. De tout temps ç'a été la partie faible des peintres français.

On estime beaucoup un tableau de la clémence d'Auguste, de *Vincent*. La tête de Cinna et celle d'Auguste sont bien caractérisées; mais la manière dont *Livie* témoigne son admiration a paru forcée. Après ces deux tableaux, dont le second est bien inférieur à l'autre, il n'y a rien dans le genre

de l'histoire qui s'élève au dessus du médiocre. Mais ce qui est fort au-dessous, c'est un tableau de *Doyen*, Priam aux genoux d'Achille, qui prouve de plus en plus le mauvais goût de cet artiste qu'on avait voulu vanter, il y a trente ans, et qui dans le fait n'a jamais eu que quelques parties de détails et n'a jamais fait un bon ouvrage. Il n'a de chaleur que dans la tête et ne connaît point la nature. Il faut absolument qu'un peintre ait de l'esprit, et Doyen n'en a point. Quel contre-sens absurde de jeter Priam à plate terre, de manière qu'on ne voit pas même son visage! Est-ce ainsi qu'*Homère*, le prémier des peintres, nous le représente touchant de ses *mains tremblantes* les *mains cruelles* et *homicides du meurtrier de son fils*? C'est-là ce qu'il fallait imiter. Mais dans une attitude telle que celle du Priam de Doyen, où est la noblesse, où est la vérité, où est l'expression qu'on attend?

La mort de *Coligny*, de *Suvée*, ne vaut pas mieux; la figure de Coligny ne dit rien; ceux des assassins qui portent des flambeaux ont l'air de regarder ce qui se passe, et pas un n'est dans une attitude menaçante; rien ne montre le danger ni le courage du héros.

On sait qu'il y a toujours dix bons peintres de genre sur un d'histoire. Cette année est sûrement une des plus heureuses et des plus fertiles. Madame *Lebrun* s'est distinguée, entr'autres, par des progrès signalés. Plusieurs portraits caractérisés ont paru d'une grande beauté ; on a été frappé de ses draperies ; ses touches sont animées et ses figures vivantes. Le portrait de madame *Raymond*, de la comédie italienne, semble respirer ; mais ce qu'on préfère à ses autres productions, c'est celle où elle s'est peinte elle-même tenant sa fille entre ses bras. Le sourire de la tendresse maternelle n'a jamais eu plus de douceur, et son attitude de tête est plein d'intérêt et de graces.

Madame *Guyard* n'a pas cette année soutenu la concurrence, comme elle avait fait dans le dernier sallon, où elle s'était peinte avec deux jeunes élèves à ses côtés. Ce tableau charmant est certainement son chef-d'œuvre.

Spaendonck à soutenu sa réputation du plus grand peintre fleuriste que nous ayons, et un jeune homme, nommé *Valenciennes*, a montré un grand talent pour le paysage. Il y a des morceaux agréables de *Robert* et plusieurs de fort médiocres. Il se néglige et tra-

vaille trop vîte. Un Saint François d'Assise et un Pâris, de Giroust, donnent beaucoup d'espérance, les connaisseurs trouvent ces deux tableaux d'un bon *faire*. Mais ce qui tient du prodige, c'est *Vernet* qui à l'âge de soixante-treize ans n'est pas baissé, mais a paru même tout nouveau. On peut dire de cet homme, que la nature l'a mis dans son secret; mais heureusement on ne peut plus dire comme on disait il y a vingt ans : *qu'il n'y a de marine en France que celle de Vernet.*

La sculpture n'a pas été à beaucoup près au niveau de la peinture. Tout a été trouvé plus ou moins médiocre. Le Gouvernement donne pourtant de nouveaux encouragemens aux artistes. Le roi commande tous les deux ans quatre statues de nos plus grands hommes; mais le directeur des bâtimens, le comte *d'Angivillers*, ne choisit pas toujours bien. C'est sur-tout dans la dispensation des honneurs publics qu'il faut apporter un jugement sévère, sans quoi l'on déprécie les plus grandes récompenses, et l'on compromet le goût d'une nation.

La mort du marquis *de Paulmy* laisse une place vacante à l'Académie; c'étoit un bon bibliographe, qui depuis trente ans passait

sa vie au milieu de ses livres. Sa bibliothèque était la plus belle qu'il y eût à Paris après celle du roi. M. le comte d'Artois l'a achetée quatre cent mille francs. Sa place à l'Académie paraît destinée à M. *d'Aguesseau de Fresne*; c'est un homme de mérite que que V. A. I. a pu connaître à Pétersbourg, d'où il est revenu il n'y a pas long-temps. Il s'est distingué dans sa place d'avocat-général, et d'ailleurs le nom de *d'Aguesseau*, comme celui de *Lamoignon*, semble appartenir aux lettres.

J'ai remis chez M. *de Simolin* les deux premiers volumes du dictionnaire de la police, suivant les ordres de V. A. I. J'aurai l'honneur de lui faire passer les volumes suivans, à mesure qu'ils paraîtront, en réservant toujours le dernier pour servir de modèle au relieur.

LETTRE CCXLII.

M. *Séguier* a obtenu enfin la permission de faire paraître son réquisitoire ; il est pour le moins aussi volumineux que les deux mémoires de M. *Dupaty*, et c'est beaucoup dire. Il semble que, parmi nous, l'éloquence du Palais soit brouillée à jamais avec la précision. Toutes les Verrines de *Cicéron*, qui forment sept discours, et où il s'agit d'examiner trois ans d'administration, ne sont pas à beaucoup près si longues que les mémoires du président de Bordeaux et le réquisitoire de l'avocat-général de Paris. La harangue de Démosthène *pour la couronne*, qui est l'apologie de sa vie entière, et l'histoire d'Athènes, ne ferait pas la moitié de ces énormes plaidoieries, tant nos gens de robe sont sujets à prendre pour de l'éloquence, la malheureuse profusion des inutilités.

Le réquisitoire n'est pourtant pas un ouvrage sans mérite. L'élocution en est facile et pure, et au milieu de cette prolixité, il y a peu de mauvais goût. On y distingue un morceau d'une bonne logique : c'est celui où il dé-

montre à M. Dupaty qu'il y a des cas où le plaignant et le dénonciateur peuvent être des témoins nécessaires : ce principe est juste, et on a eu tort de le nier. Quant au fond du procès des trois hommes condamnés à la roue, on ne peut encore asseoir une opinion certaine. M. Séguier nie formellement tous les faits allégués par M. Dupaty. Il faudrait avoir les pièces sous les yeux pour savoir qui des deux a raison. Le conseil du roi en jugera.

LETTRE CCXLIII.

Les *Imbroglio* du théâtre d'Italie et d'Espagne, qui servirent autrefois de modèle au nôtre, avant que Molière nous eût fait connaître la bonne comédie, commencent à revenir à la mode depuis le grand succès de *Figaro*. Tout le monde veut puiser aujourd'hui à cette source que le bon goût avait fermée pendant plus de cent ans, et ces vieilleries paraissent toutes nouvelles à la multitude ignorante; ensorte qu'il en est des ouvrages dramatique comme des modes, où l'on rajeunit ce qui était ancien, faute de pouvoir trouver du nouveau. Deux pièces de ce genre ont attiré la foule aux *Italiens* et aux *Variétés*; l'une s'appelle *les Méprises par ressemblance*, grossière et mal-adroite copie de la comédie si gaie des *Ménechmes*; l'autre a pour titre *Ruse contre ruse* : elle est tirée d'*Augustin March*, auteur espagnol. Cette dernière, sur-tout, a un succès prodigieux, en raison de l'excessive indulgence que l'on porte à ce qu'on nomme les petits spectacles. Car le public a pour chaque théâ-

tre une mesure relative ; il ne juge pas à celui des *Italiens* comme à celui des *Français*, ni aux *Variétés* comme aux *Italiens*. Les *Méprises* sont d'un M. *Patras*, qui a fait quelques parodies. *Ruse contre ruse* est d'un acteur des *Variétés* dont je ne sais pas le nom ; toutes ces brillantes nouveautés n'en font pas un à leurs auteurs.

Les Amours de Bayard ont repris faveur, graces aux efforts des comédiens qui servent de tout leur cœur leur ancien camarade *Monvel*, et qui aiment beaucoup à soutenir les ouvrages dont le succès leur appartient ; graces aussi aux efforts des journalistes, grands prôneurs des petits talens, et par qui le public se laisse souvent mener tout en se moquant d'eux : Monvel en arrivant de Suède à Paris, n'a négligé aucun de ces petits moyens. Il va nous donner une pièce de *Boissi*, *les deux Nièces*, comédie en cinq actes, qu'il a mise en trois ; car il est bien juste qu'un si grand écrivain s'occupe à raccommoder les pièces des autres, ce qui est encore plus aisé que de recommencer les s[illegible]nes.

Deux concurrens partagent les voix de l'Académie. M. *Vicq-d'Azyr*, secrétaire

de la Société royale de médecine, et qui a fait quelques éloges historiques, où il y a plus d'esprit et de connaissances que de talent; et M. *de Rulhières*, connu principalement par une excellente satyre sur *les Disputes*, l'un des meilleurs morceaux de ce genre qu'on ait faits depuis Boileau. Il est vraisemblable que ce dernier l'emportera.

On a lu avec autant d'empressement que d'intérêt un ouvrage qui est un véritable service rendu à l'humanité. C'est le rapport des commissaires de l'Académie des Sciences, sur les inconvéniens et les abus de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, sur la nécessité d'y substituer quatre hôpitaux aux quatre extrémités de la ville, et sur le meilleur plan de construction qu'on doit adopter. Ce travail, entrepris par ordre du roi, a été rédigé par M. *Bailly* notre confrère. Il a le mérite bien rare de la convenance parfaite du style au sujet. L'auteur a senti que des savans, chargés d'examiner une matière si intéressante pour le bien public, devaient procéder par des calculs et des démonstrations irrésistibles, et tirer toute leur force de l'évidence. Elle est portée au plus haut point : c'est un exposé de faits incontestables et de principes

fondés sur la saine physique : il faut avouer que les détails font frémir, et que le résultat est effrayant. Il est prouvé que toutes les sources les plus meurtrières d'une contagion irrémédiable, sont rassemblées dans cet hospice établi autrefois par la charité, et devenu le gouffre où va s'ensevelir incessamment la dernière classe du peuple de la capitale. Un calcul de proportion avec la mortalité des autres hôpitaux, démontre que celui de l'Hôtel-Dieu a coûté à l'État cent mille citoyens dans l'espace de soixante-quinze ans. L'inexcusable négligence et même les motifs d'intérêt particulier qui ont jusqu'ici protégé ces terribles abus, objet continuel de la réclamation des gens de lettres et des plaintes de tous les honnêtes gens, font voir qu'il n'est que trop commun dans les états très-peuplés, d'ignorer ce que vaut un homme, tandis qu'on le sait à merveille dans les pays qui le sont moins. Les riches ne savent pas le prix de l'argent ; mais aussi les riches détruisent de grandes fortunes par le désordre, et les pauvres l'enrichissent par l'économie. Il y a lieu d'espérer que cet ouvrage, qui a produit une sensation très-vive, ne sera pas inutile, et que le Gouvernement

qui a voulu connaître le mal, veut enfin le réparer. On peut dire que ce rapport écrit par M. Bailly est éloquent, parce qu'il ne l'est pas plus ni autrement qu'il ne doit l'être. Quand les faits parlent si haut, il faut bien se garder d'y ajouter rien. Mais combien de déclamateurs auraient voulu, dans un pareil sujet, ne nous occuper que d'eux-mêmes! Quel déluge de phrases qui auraient étouffé la vérité et l'intérêt! M. Bailly, en homme de goût et de talent, s'est seulement appliqué à ne blesser ni l'oreille, ni les sens, en traçant des objets si souvent dégoûtans par eux-mêmes, et à ménager la délicatesse du lecteur, sans diminuer l'effet de la chose. C'était-là précisément la sorte d'élégance qu'il fallait chercher et qu'il a trouvée.

LETTRE CCXLV.

L'Académie française n'a point donné de prix d'éloquence cette année. Le sujet était l'*Eloge de Louis XII*. Nous n'avons reçu que huit Discours. Un seul a mérité une mention honorable; il est du chevalier *de Florian* qui vient de le faire imprimer. Il est écrit avec facilité et élégance; il y a même quelques traits de sensibilité; mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait ni rempli, ni même conçu son sujet, et la forme qu'il a prise n'était rien moins qu'heureuse. Il a supposé une conversation entre *Louis XII* mourant, *Bayard* et le garde des sceaux *Poncher*, en présence de son successeur. Le roi, dans son lit de mort, fait une confession générale de toutes ses fautes en politique qui furent graves, et Bayard et Poncher lui répondent en lui racontant à lui-même tout le bien qu'il a fait à la France. Jamais fable dramatique ne fut plus mal établie. Ce n'est pas au lit d'un roi prêt à expirer qu'une pareille conversation peut avoir lieu; et quoi de plus froid que de raconter à un homme ses propres

actions ? Il est résulté delà, que Louis, forcé de s'accuser lui-même, montre ses fautes sous un jour trop odieux, et que ceux qui lui parlent de ce qu'il sait mieux qu'eux, se refusent nécessairement tous les développemens oratoires et philosophiques dont le sujet était susceptible. L'auteur a trouvé le jugement de l'Académie trop sévère ; mais je ne crois pas que le public soit de cet avis.

Le prix d'*encouragement* fondé par M. *de Valbelle*, a été décerné à M. *de Murville*, qui vient de donner au théâtre Français une comédie en un acte, intitulée, *Melcour et Verseuil*, avec quelque succès. Le fond en est très-faible et le nœud peu vraisemblable ; mais il y a quelques détails agréables, et la pièce est de ce ton de persifflage que nos acteurs d'aujourd'hui saisissent à merveille. Le prix de l'ouvrage le plus *utile* a été remis à l'année prochaine, quoiqu'une partie des académiciens fût d'avis de couronner l'ouvrage de M. *de Lacretelle*, *sur le préjugé des peines infamantes*. Il est à présumer que l'année prochaine il obtiendra ce qu'on lui a refusé ; car on fait peu d'ouvrages utiles, et parmi ceux qui pourraient l'être, peu sont assez bien faits pour mériter un prix.

Le prix de *vertu* a été adjugé à un huissier-priseur, nommé *Poultier*, qui a refusé une succession de deux cent mille livres qu'on voulait lui laisser au préjudice des héritiers naturels. Il a reçu la médaille, et s'est acquis une nouvelle gloire en donnant la valeur du prix de 1200 livres à un pauvre portier qui avait fait le même sacrifice que lui, et avec plus de mérite, puisqu'il était plus pauvre. Ce bonhomme a refusé un legs de 700 livres, somme assez considérable pour lui, et ne s'est point donné de repos qu'il n'ait trouvé l'héritier naturel du testateur. L'Académie n'a pu le couronner, parce que, suivant les termes du fondateur de ce prix, l'action doit s'être passée dans l'année. M. Poultier a fait très-noblement ce que nous aurions fait (si nous l'avions pu) très-justement.

Rien n'a plus attiré l'attention, dans notre séance de la Saint-Louis, et plus excité d'intérêt que l'annonce d'un prix extraordinaire de mille écus, fondé par une personne du plus haut rang qui ne veut pas être nommée, (on croit que c'est M. le comte d'Artois, ou M. le prince de Condé) pour le meilleur ouvrage en vers sur la mort de ce généreux prince de *Brunswick*, qui a péri dans l'Oder,

en voulant sauver deux malheureux entraînés par les eaux. Voilà certes un beau sujet et un beau prix.

M. *de Saint-Lambert*, chancelier, faisant les fonctions de directeur, a lu une espèce de plan pour l'*Eloge de Louis XII*, plan si bien fait, qu'il n'est pas vraisemblable que parmi ceux qui disputent nos prix, il y eût quelqu'un en état de le remplir. M. *Gaillard* a lu des *Réflexions sur la Pucelle d'Orléans*, considérées comme sujet de poëme épique. Il croit ce sujet le plus beau qu'on puisse traiter ; j'en doute fort.

Marmontel a lu un des morceaux qu'il destine à la partie littéraire de la nouvelle *Encyclopédie* ; celui-ci roulait sur les études relatives à l'éloquence. Il a paru fort sainement pensé, et a fini par un mouvement fort beau sur les différens objets qui peuvent encore mettre en action le talent de l'orateur, dans les gouvernemens absolus où l'éloquence n'influe en rien sur l'administration. La séance a été terminée par la lecture de l'*Eloge de Marivaux*, par feu M. *d'Alembert*. Cet éloge a paru beaucoup trop long, l'analyse y est trop fréquente et trop détaillée, et le ton de plaisanterie trop recherché.

Ce qui valait mieux que tout cela, c'est un discours que nous avions entendu le matin dans la chapelle du Louvre. Pour obvier à la satiété que doit produire le panégyrique de Saint Louis, prêché depuis plus de cent ans, l'Académie a statué qu'il serait permis à l'orateur qu'elle nomme tous les ans pour ce panégyrique, de traiter le sujet qu'il voudrait, en disant un mot du saint-roi. L'abbé *de la Boissière* a parlé sur la charité, mais en homme véritablement éloquent, formé sur les bons modèles, et sur-tout exempt de tous les vices et de tous les travers dont le style est depuis long-temps infecté parmi nous. La seconde partie était, à la vérité, fort inférieure à la première; mais celle-ci était vraiment une belle chose. Il a tiré les larmes de tous les yeux, et si cet homme-là n'augmente pas le nombre de nos bons orateurs, il me trompera bien.

LETTRE CCXLV.

1787.

L'Assemblée des Notables a fait éclore jusqu'ici quantité de calembourgs et d'épigrammes, une jolie chanson de M. le vicomte *de Ségur*, et beaucoup de mauvais vers. *Lebrun*, que la protection de M. de Vaudreuil a fait mettre tout récemment sur la liste des pensionnaires de la cour, a cru devoir se signaler, et sur ce que l'on connaît de lui, l'on s'attendait à son amphigouris ordinaire, dans lequel il se trouve par-ci par-là quelques vers heureux. Point du tout. Il a voulu apparemment devenir sage, et n'a été que plat. Mais afin qu'il y eût quelque chose de plus plat encore, un de ses amis, M. *Chénier*, que *Palissot* nous annonce comme l'espérance du théâtre, et qui n'a encore fait que deux pièces sifflées, s'est mis aussi à chanter les Notables, et nous a régalés de vers plus *notablement* mauvais que ceux de *Lebrun*. Ce *Lebrun* fait depuis trente ans un poëme sur *la Nature*, dont on parle depuis quelques mois dans les sociétés où il le lit. C'est de lui

que Palissot disait qu'*il avait sa réputation dans sa poche*. Sur quoi l'abbé de Lille observait assez gaîment, qu'*il n'en était pas des réputations comme des olives, que les pochetées n'étaient pas les meilleures*.

Le Mierre, pour se consoler de la chûte de *Céramis*, a voulu recrépir un *Térée* qui était tombé, il y a vingt-cinq ans, à la première représentation, et qui cette fois n'a guères été plus heureux. La pièce a été huée outrageusement depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais comme les résurrections sont aujourd'hui fort à la mode, témoin, en dernier lieu, *les Amours de Bayard*, Le Mierre ne s'est pas rebuté et a fait redonner la pièce, après avoir retranché deux ou trois cents vers qui avaient excité le plus de murmures. Ses bons amis du Journal de Paris n'ont pas manqué d'imprimer dans leur feuille, que *Térée* avait repris faveur; mais comme il n'y avait pas une ame à la quatrième représentation, il a fallu y renoncer, et la tapisserie de *Térée* n'a pas été aussi heureuse que le bûcher de *la Veuve du Malabar*. Je me souviens que dans la nouveauté cette tapisserie que Philomèle envoie à Progné sa sœur, et sur laquelle elle a représenté à l'ai-

guille les attentats de Térée, produisait quelque effet entre les mains de M.lle Clairon qui la développait sur la scène; mais il n'y a point aujourd'hui d'actrice en état de faire valoir un pareil moyen, et l'auteur avait pris le parti de faire attacher la tapisserie à un coin du théâtre; ce qui ressemblait parfaitement aux tableaux des chantres du Pont-neuf. Le parterre, en voyant ce beau spectacle, a demandé *le violon* qui en est l'accompagnement ordinaire. A la fin de la pièce paraissait Philomèle qui faisait entendre par signe qu'on lui avait arraché la langue; *c'est ce qui fait que votre sœur est muette*. On a beaucoup ri; mais il n'est point du tout étonnant qu'aujourd'hui l'on prenne pour de la tragédie ces atrocités dégoûtantes. On demandait à Le Mierre si sa pièce était bien tragique. *Tragique!* dit-il: *c'est la rue des Boucheries*; et il disait vrai; mais après tout, cela n'était pas pis que le cœur de *Gabrielle de Vergy* qui a fait fortune. Il n'y a qu'heur et malheur, *et habent sua fata libelli*.

LETTRE CCXLVI.

OEDIPE *à Colonne*, opéra de M. *Guillard*, tiré de la tragédie de *Sophocle* que M. *Ducis* avait déja imitée dans son *OEdipe chez Admète*, a réussi beaucoup, graces à la musique de *Sacchini*, jugée d'autant plus favorablement qu'il était mort. Mais je n'en suis pas moins persuadé que ces sortes de sujets qui appartiennent essentiellement à la tragédie, ne sont point faits pour l'Opéra. Ces grands caractères, ces sentimens profonds qui exigent un développement long et gradué, sont peu favorables à la musique, qui demande sur-tout une marche rapide et variée ; car la variété est essentielle à l'opéra, comme l'unité à la tragédie ; et cette différence de principes est une preuve que ces deux genres ne peuvent pas se confondre. Il peut y avoir des exceptions, comme dans tout, mais elles sont rares, et je ne crois pas qu'*OEdipe* soit du nombre. Les malheurs, les plaintes, les ressentimens d'OEdipe sont d'une monotonie fatigante que l'on sentira nécessairement, quand la mode de vouloir

des tragédies à l'Opéra sera passée comme tant d'autres. *Œdipe à Colonne*, considéré comme ouvrage de poésie, est aussi mal écrit que mal conçu ; ce sont des vers d'écolier ; mais la musique les fait passer au théâtre, et la sottise et l'esprit de parti les louent dans les journaux.

Au reste, le roi vient de rendre un édit très-conforme au vœu de tous les gens de goût, et qui défend de prendre désormais les pièces du théâtre français pour faire des opéras. Sans cette défense, tous les chefs-d'œuvre de nos maîtres auraient été impitoyablement défigurés, et pas un n'aurait échappé.

Le Comte d'Albert, opéra-comique de *Sedaine*, a eu le plus grand succès au théâtre italien. C'est une espèce de proverbe en pantomime ; il n'y a aucune espèce d'intrigue ; ce sont des tableaux arrangés pour la scène et pour le musicien ; mais l'ensemble produit de l'effet. Il ne faut pas parler du style ; il est même évident que l'auteur dispose ses pièces de manière à pouvoir s'en passer. Ce sont des canevas que l'on pourrait remplir sans paroles. Tout y est en action et en spectacle. C'est un genre particulier qui se rapproche en quelque sorte des drames de *Shakespeare*, et ce

genre me paraît assez bien placé au théâtre italien qui n'est point un théâtre régulier, et avec la musique qui prend tous les tons et qui aime à en changer. On aurait tort de juger ces sortes de pièces par les règles de l'art; mais aussi elles ont, plus que d'autres, besoin d'acteurs qui aient le talent de la pantomime. Une exécution médiocre ne serait pas supportable. Heureusement pour Sedaine, M.me *Dugazon* est un prodige dans ce genre. Il faut l'avoir vue pour concevoir qu'on puisse se métamorphoser à ce point, et qu'une femme qui paraît être naturellement *Babet* ou *Collette* quand elle les joue, le lendemain paraisse être tout aussi naturellement *Nina* ou *la comtesse d'Albert*, et soit au même degré de perfection dans la naïveté villageoise et dans la noblesse et l'énergie des sentimens et des situations les plus pathétiques. On dit que *Garrick*, en Angleterre, a eu le même talent; mais en France nous ne l'avions pas encore vu.

LETTRE CCXLVII.

Servez d'antiques mets sous des noms empruntés
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés.

VOLT.

Telle est la devise de nos infatigables manœuvres de librairie. Toutes les productions qui sortent de nos presses ne sont presque que des bibliothèques retournées. L'un de ces grands compilateurs, feu l'abbé *de la Porte*, qui avait fait une espèce de fortune sans aucune dépense d'esprit, disait fort bien : *il n'est pas nécessaire de faire des livres ; il suffit d'en imprimer ;* et depuis lui, la méthode s'est bien perfectionnée. On ne fait que nous redonner sous de nouveaux titres ce que les gens instruits ont vu par-tout, et toujours avec des avertissemens pompeux et des préfaces fastueuses qui nous promettent des merveilles. Tel est un recueil d'anecdotes en trois volumes *in*-8.°, qui a pour titre : *Galerie de l'ancienne Cour, ou Mémoires-anecdotes, pour servir à l'Histoire de Louis XIV et de Louis XV*. On ne manque pas de dire

beaucoup de mal, dans la préface, de toutes les histoires anciennes et modernes, et de se plaindre que dans aucune on n'a songé à peindre l'homme. Selon l'auteur de la préface, on ne trouve cette peinture que dans des anecdotes, et il promet de classer les siennes de manière qu'il en résultera un portrait vivant, et qu'on met en abrégé l'esprit, le caractère et la politique des hommes célèbres des deux derniers règnes. Après ce beau préambule, que trouve-t-on ? Des anecdotes littéralement copiées dans tous les livres les plus connus, rassemblées sans choix, sans liaisons, sans goût, sans discernement ; un morceau de Voltaire à côté d'un lambeau de quelque plat écrivain, ce qui forme la plus étrange bigarrure. La seule chose qui donne quelque prix à ce recueil, c'est un certain nombre de faits tirés des Mémoires manuscrits de *Saint-Simon*, ouvrage curieux, mais quelquefois suspect de partialité. C'est sur-tout pour ce qui regarde notre temps, que l'auteur a puisé dans les sources les plus méprisées, entre autres dans les *Mémoires secrets*, publiés sous le nom de *Bachaumont*. Ce n'est pas l'aimable compagnon de *Chapelle*; c'était un vieux président imbé-

cille qui passait sa vie chez une M.me *Doublet*, laquelle dame tenait un bureau de nouvelles. Quiconque arrivait était obligé d'écrire les siennes sur un grand livre qui était toujours sur la table. On peut juger ce que valaient ces nouvelles dans une ville comme Paris, celle de l'Europe où l'on débite le plus de mensonges, et où le plus souvent l'histoire du jour se trouve fausse le lendemain. Après le nom de ce Bachaumont, je ne sais qui a imprimé clandestinement cet amas d'absurdités ramassées dans les ruisseaux, où les plus honnêtes gens et les hommes les plus célèbres en tout genre sont outragés et calomniés avec l'impudence et la grossièreté des beaux-esprits d'anti-chambre. La bonne compagnie de la capitale n'est pas la dupe de toutes ces sottises; mais malheureusement les provinciaux et les étrangers, moins à portée de savoir la vérité, s'imaginent trouver dans ces rapsodies, ce qu'il y a de plus curieux en politique et en littérature; c'est un des plus funestes abus qu'on ait faits de l'art si utile de l'imprimerie.

Pour en revenir à notre nouveau compilateur, que penser d'un homme qui transcrit bonnement une anecdote telle que celle-ci?

« Un seigneur de la cour de Turin se rendit à Ferney pour y voir Voltaire, et passa même quelques jours avec lui. Avant de quitter l'auteur de la *Henriade*, il le pria de lui indiquer à Paris quelqu'un avec qui il pût prendre une idée de tous les écrits qui paraissent en France. Voltaire, après avoir rêvé un moment, lui dit : « Adressez-vous à ce » coquin de F....; il n'y a que lui qui puisse » faire ce que vous demandez. » Ce seigneur témoigna beaucoup d'étonnement : « Ma foi » oui, répliqua Voltaire, c'est le seul homme » qui ait du goût; je suis obligé d'en convenir quoique je ne l'aime pas, et que j'aie » de bonnes raisons pour le détester. »

Il est bon de savoir où le compilateur a pris cette belle anecdote : c'est dans les feuilles de *Fréron*, qui s'est bien gardé, comme de raison, de nommer le prétendu seigneur, et qui certes n'y aurait pas manqué, si le fait avait pu être vrai. C'est donc sur l'autorité de Fréron qu'il faut croire que Voltaire regardait Fréron comme le *seul homme de France qui eût du goût*? Il est vrai que pour s'attirer plus de créance, il se donne le nom de *coquin;* cela ne lui coûte rien pour rendre son histoire plus vrai-

semblable. En effet, on croira sans peine que Voltaire a pu parler ainsi de Fréron; mais à qui persuadera-t-on qu'il ait pu rendre un pareil témoignage à un satyrique si décrié, dont la partialité grossière était avouée, même par ses partisans; qui tenait boutique ouverte de louanges et d'injures; qui a constamment dénigré tous les talens supérieurs, et exalté ce qu'il y avait de plus mauvais : qui ne voit clairement que jamais Voltaire n'a pu ni penser ni dire une pareille sottise? Il fallait toute l'effronterie de Fréron pour imprimer une pareille fable; mais qui peut être assez bête pour y ajouter foi, si ce n'est l'auteur des *Anecdotes*?

« Tout le monde sait, dit-il ailleurs, que » Voltaire n'avait pas vingt ans, lorsqu'il » produisit son *OEdipe* au théâtre. »

Tout le monde sait qu'il en avait vingt-quatre, car *OEdipe* est de 1718, et l'auteur était né en 1694.

Il prétend que le succès d'*OEdipe* engagea le Régent à faire sortir Voltaire de la Bastille. C'est encore une fausseté; il en était sorti en 1717, et il assista à la première représentation de sa pièce.

Le compilateur raconte que Voltaire mal-

traita un jour à l'académie, le vieux *Danchet* qui était d'un avis contraire au sien, et que *Fontenelle* lui dit : *M. Voltaire, vous justifiez bien la répugnance que nous avons toujours eue de vous admettre parmi nous.* Quand on rapporte des faits si peu probables, il faut citer les autorités. Il serait possible que Fontenelle eût parlé ainsi à un tiers; il ne l'est guères qu'un homme si poli ait adressé en face une parole si dure et si injurieuse à un homme tel que Voltaire, ni qu'il ait dit, *M. Voltaire*. Fontenelle n'était pas capable d'un pareil oubli des convenances les plus ordinaires. De plus, tous ceux qui ont vécu avec l'auteur de la *Henriade*, savent qu'il était fort poli et fort modéré dans la discussion.

Autre conte du compilateur.

« Pour célébrer les victoires de Louis XV, Voltaire imagina un ballet héroïque, ayant pour titre : *le Temple de la Gloire*. S. M. y était désignée sous le nom de *Trajan*. Ce spectacle fut d'abord exécuté par des seigneurs et des dames de la cour, entre lesquels brillait sur-tout la favorite. On avait banni ce jour-là toute étiquette, et Voltaire se trouva placé dans la loge du roi, derrière

S. M. Sur la fin de la pièce, il ne put tenir à son ravissement, et saisissant le monarque entre ses bras, il s'écria avec transport : *Hé bien, Trajan, vous reconnaissez-vous là ?* Des gardes à l'instant viennent punir ce manque de respect et enlèvent Voltaire ; mais au fond, le mouvement était flatteur pour le roi, et il fit grace au téméraire enthousiaste. »

Ce conte absurde est d'un homme qui n'a jamais rien vu. Personne n'ignore que l'*étiquette* n'est jamais plus sévèrement gardée que dans les spectacles de la cour, et cela est tout simple. Il était impossible que Voltaire fût dans la loge du roi, derrière lui. Il ne l'est pas davantage qu'il ait pu le prendre dans ses bras, ni donner lieu aux gardes d'arrêter une saillie si folle. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est que l'auteur du *Temple de la Gloire*, se trouvant, après le spectacle, à quelque distance du roi, qu'il avait voulu représenter sous le nom de *Trajan*, dit à M. de *Richelieu*, de manière que le roi put l'entendre : *Trajan est-il content?* Le roi ne répondit rien. Voilà comme le fait s'est passé. Il y a loin delà à l'histoire extravagante rapportée dans les *Anecdotes*.

Il confond mal-adroitement *Nanine* et *Sé-*

mirámis, à-propos d'une question que Voltaire fit à *Piron*. « *Nanine*, dit-il, eut le plus » grand succès. L'auteur, en sortant, demanda » malicieusement à Piron ce qu'il en pensait. » » Celui-ci répondit gaîment : « je pense que » vous voudriez bien que ce fût Piron qui » l'eût faite. » D'abord il n'est pas vrai que *Nanine eut le plus grand succès*. Elle en eut un fort médiocre ; ce n'est qu'avec le temps que l'on sentit le charme de cet ouvrage. De plus, comment le compilateur n'a-t-il pas senti que dans le cas où il se serait agi d'une pièce qui aurait beaucoup réussi, la réponse de Piron n'aurait pas eu le sens commun ? C'est à-propos de *Sémiramis* que le mot a été dit, et qu'il paraît être placé, non pas par rapport au mérite de la pièce, qu'assurément Piron aurait été fort heureux de pouvoir faire, mais parce qu'elle avait été assez mal reçue, et que tout le monde en disait du mal. C'est en pareil cas que Piron pouvait dire : *vous voudriez bien que je l'eusse faite ;* et l'auteur de *Sémiramis* répondit fort à-propos : *je vous aime assez pour cela*, et non pas *je vous estime assez*, comme le dit le compilateur qui se trompe en tout.

Voilà bien des méprises sur le seul article de

Voltaire. On ne finirait pas si l'on voulait relever toutes celles qui se rencontrent dans ce recueil, sur-tout par rapport aux gens de lettres, sur lesquels la malignité et la crédulité s'élevèrent toujours en raison de leur renommée.

LETTRE CCXLVIII.

Il y a long-temps que l'on connaissait de réputation les *Mémoires manuscrits de Saint-Simon* : l'original appartient au roi ; il est composé de douze gros volumes *in*-4.°, d'une écriture très-fine et souvent par abréviation, ce qui en rend la lecture très-pénible. L'abbé *de Voisenon* fut chargé, par le ministère, d'en rédiger un abrégé qui contiendrait ce que ces Mémoires pouvaient renfermer de plus important. Ce Précis de l'abbé de Voisenon était de trois vol. *in*-4.° : les copies s'en multiplièrent, et enfin, quelqu'un de ces fureteurs de manuscrits, qui savent tout au plus les lire, mais qui font métier de les vendre, a imaginé d'abréger encore l'Abrégé de l'abbé de Voisenon, et l'a donné à un libraire qui en a imprimé trois vol. *in*-8.°; c'est bien la plus informe compilation qu'on ait jamais répandue dans le public pour faire des dupes, et il y en a eu en foule sur le titre seul. Il faut que le misérable manœuvre qui a barbouillé ce croquis, n'entendît pas même ce qu'il

transcrivait. La plupart des phrases sont enchevêtrées pêle-mêle, sans distinction ni séparation de sens, et souvent même le sens est contredit par la ponctuation, sans compter les fautes d'orthographe qui font encore une foule d'autres contre-sens. La méthode de l'ouvrage n'est pas moins fautive; ce sont des morceaux isolés, pris çà et là, qui, le plus souvent même, ne sont pas terminés. La négligence a été poussée au point qu'on renvoie à des articles qui ne se trouvent point dans l'ouvrage; et c'est pourtant cet abominable salmigondis que tout Paris s'est empressé d'acheter, et j'avoue à ma honte que j'y ai été attrappé comme tous les badauts, mes compatriotes. Ce qui me console un peu, c'est que le fond d'intérêt qui règne dans ces Mémoires, et qu'on apperçoit malgré toutes les sottises du compilateur, engagera sans doute quelqu'un de ceux qui possèdent l'Abrégé de l'abbé de Voisenon, à le publier tel qu'il est, et alors nous aurons un livre véritablement curieux.

Le long séjour du duc de Saint-Simon à la cour, et ses liaisons étroites avec le régent, l'ont mis à portée d'être bien instruit de mille particularités intéressantes sur le caractère

et la conduite des personnages principaux, et sur les ressorts secrets des évènemens; c'était un homme d'esprit et d'honneur, mais frondeur et chagrin, et qui n'était pas exempt de partialité. Il faut le lire avec précaution comme tous les faiseurs de Mémoires, et le comparer avec les autres Mémoires du temps; c'est le seul moyen de démêler la vérité dans les faits où il n'est pas d'accord avec ses contemporains. Quant au style, c'est celui d'un homme du monde qui écrit au courant de la plume, avec plus de facilité pour exprimer tout ce qu'il veut dire, que de goût et de talent pour choisir son expression; elle est quelquefois heureuse, souvent incorrecte, négligée, embarrassée dans les constructions; on y remarque des tournures et des locutions que l'auteur affectionne, et qui sont de ces modes passagères du langage, qui varient selon les temps et selon le ton du jour.

LETTRE CCXLIX.

Les nouveautés tombent les unes sur les autres, aux Français comme aux Italiens. Celle qui a fait la chûte plus lourde, c'est une comédie en cinq actes et en vers, intitulée *les Rivaux*, de M. *Imbert*. Il a fallu baisser la toile au commencement du troisième acte. Il est bon de savoir que ce M. Imbert est chargé de l'article des spectacles dans le *Journal de Paris*, et rédacteur de la partie littéraire du *Mercure*. Mais comme la plupart du temps ces associés journalistes ne se pressent pas de se nommer au public, à qui leur nom n'inspirerait pas beaucoup de confiance, il n'y a guères que les gens de lettres qui soient dans le secret, et qui savent quand les journalistes disent *nous*, que nous signifie *tel* ou *tel*; et c'est à la faveur de cette obscurité que les juges à la feuille et à la semaine, prononcent leurs petits jugemens, sans que le public se doute de leurs petits intérêts. Cette fois-ci, pourtant, le secret a été éventé à force de ridicule. M. Imbert n'a pas manqué de tancer

vertement le public, dans le *Journal de Paris*, pour n'avoir pas voulu écouter sa pièce, et jamais l'amour-propre offensé n'a fait un acte de révolte plus absurde. La pièce avait été donnée anonyme, et l'auteur lui-même n'a pas osé dire qu'il y eût la moindre apparence de cabale. Il est donc clair que si les spectateurs n'ont pas voulu entendre plus de deux actes, c'est que leur patience était à bout, et il serait plaisant qu'ils n'eussent pas le droit d'abréger leur ennui. Beaucoup de pièces sont tombées de cette manière, et il n'y a pas un seul exemple qu'un ouvrage interrompu au milieu de la représentation ait été mal jugé. Ce qui le prouve, c'est que les plus violentes cabales, qui n'ont jamais eu lieu que contre des ouvrages de mérite, n'ont pu faire autre chose que d'en troubler ou d'en retarder le succès, et n'ont point empêché qu'on ne les entendît; et pour ce qui est des pièces ou médiocres, ou même mauvaises, pour peu qu'à travers tous les défauts possibles, elles soutiennent assez la curiosité, pour que le spectateur veuille voir ce qui arrivera, elles vont toujours jusqu'à la fin. Il est donc évident que lorsqu'elles n'y vont pas, c'est qu'il n'y a rien qui

puisse en racheter les fautes, et en faire supporter la représentation; car il n'est pas possible de supposer que les hommes rassemblés s'accordent à ne pas vouloir écouter ce qui pourrait leur faire quelque plaisir. D'après ces notions incontestables, que penser d'un auteur qui prétend n'avoir pas été jugé, parce que le public n'a pas jugé possible de l'entendre jusqu'au bout ! C'est le plus misérable sophisme de l'amour-propre. Mais M. Imbert ne s'en est pas tenu là. Dans son article du *Journal*, il a réprimandé gravement le public sur cette *manière de juger* qu'il trouve *décourageante*, comme s'il était fort nécessaire d'encourager la malheureuse facilité des mauvais écrivains. On a été très-surpris que le *Journal de Paris* prît si hautement la défense d'une pièce que tout le monde avait jugée détestable; on a demandé qui était celui qui s'érigeait ainsi en censeur du public, et l'on a su que c'était M. Imbert qui trouvait fort mauvais qu'on eût sifflé M. Imbert, et cela a paru tout simple; mais en même temps son article lui a donné un bien plus grand ridicule que sa pièce.

Dans le même temps, le *Prisonnier Anglais*, pitoyable drame de M. *Desfontaines*,

n'était pas mieux traité aux Italiens, malgré la musique de *Grétry*. Mais pour cette fois, une mauvaise pièce a produit une réforme utile. Comme celle-ci n'avait pas été achevée, l'on en a demandé une autre à la place, et le public ne pouvant pas s'accorder avec les comédiens, le tumulte a été si grand, le parterre s'est porté ce jour-là et le lendemain à de si grandes indécences, qu'on a pris le parti de l'asseoir comme à la comédie française. Il est étrange qu'il ait fallu des excès si multipliés pour détruire un abus qui n'existe qu'ici, et qui est un reste de barbarie, celui d'assembler cinq cents personnes debout pendant trois heures, pour jouir d'un spectacle et juger une pièce ; mais enfin, il vaut mieux tard que jamais, et les banquettes seront établies à Pâques à la comédie italienne. Il ne restera plus que le parterre de l'Opéra, à la vérité mieux composé que celui des Italiens, mais qu'il faudra bien aussi asseoir quelque jour.

Quelque temps auparavant on avait joué à ce même théâtre Italien, un drame de ce fou de *Mercier*, intitulé *Natalie*, imprimé il y a quinze ans. Mais malgré l'excessive indulgence qu'on porte à ce spectacle, et qui a fait supporter d'autres drames du

même auteur, que les Français n'ont pas voulu jouer, *Natalie* a été huée, et aussitôt Mercier a adressé, dans le *Journal de Paris*, une lettre à cette *Natalie*, qui commence par ces mots : *Natalie, vous êtes mon enfant*. Il rappelle *son enfant* auprès de lui pour le perfectionner, ce qui fera sans doute une fort belle éducation. La lettre, d'ailleurs, est du style ordinaire de Mercier : c'est tout dire.

Au milieu de toutes ces pauvretés, que par malheur on appelle de la littérature, un ouvrage d'un mérite réel, est une bonne fortune assez rare. Vous en aurez pourtant un de cette espèce, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est au théâtre Italien. M. *Andrieux* y a donné *les Étourdis*, comédie en trois actes et en vers, qui a beaucoup de succès, et qui est faite pour en avoir toujours. Le fond de l'intrigue est assez peu de chose; c'est un jeune homme qui se fait passer pour mort, afin de faire payer ses dettes par son oncle. Ce n'est pas du comique de caractère; mais c'est du comique de détail, qui est de fort bon goût. L'auteur a tiré de ce fond si mince une foule de scènes dont l'intention et l'effet sont comiques. Un dialogue facile et vrai,

d'une gaîté soutenue, sans jargon, sans quolibet, sans faux esprit ; un style ingénieux et naturel, plein de jolis vers et de saillies fort plaisantes ; un développement aisé et clair dans la marche de la pièce ; des personnages qui ont tous la physionomie et le langage qui leur est propre ; assez d'intérêt pour un ouvrage de ce genre, et fondé principalement sur le rôle d'une jeune personne qui a la sensibilité douce et naïve de son âge : voilà ce qui doit distinguer cette comédie de la foule de ces bagatelles éphémères. C'est sans contredit la plus jolie que nous ayons vue depuis les *Fausses Infidélités*, et la seule qui soit écrite de manière à être lue avec plaisir.

La mode des satires et des libelles se soutient toujours, parce que tout le monde veut avoir de l'esprit, et que c'est la façon la plus aisée de s'en passer, en le remplaçant par la méchanceté. M. *de Champcenetz*, qui a déja été enfermé deux ou trois fois pour sa mauvaise conduite et ses pamphlets satyriques, n'a pas été dégoûté de ce noble métier par les punitions qu'il lui a attirées. Il a répandu un petit écrit qui contient une parodie du songe d'*Athalie*, avec des notes. Cette parodie insipide et grossière est en

partie contre M.me *de Sillery* (*Genlis*), et en partie contre M. *de Buffon*. Les honnêtes gens ont été indignés de voir outrager un vieillard octogénaire, un homme qui fait honneur à la nation, et qui, dans ce moment, lutte contre la mort; c'est le comble de l'infamie et de l'atrocité. On y a joint une épigramme plattement insolente, contre M.me *de Staël*, fille de M. *Necker*, et femme de l'ambassadeur de Suède. M.me de Sillery a eu des torts, sans doute, mais ce n'est pas une raison pour l'insulter grossièrement. Toutes ces ordures sont balayées, au bout de quelques jours, comme la boue des rues; mais elles sont continuellement remplacées par d'autres. Il est vrai qu'on a fait justice de l'auteur de cette parodie, et une justice qui lui sera peut-être plus sensible que les punitions qu'il a éprouvées; car ces misérables faiseurs de libelles ont autant d'amour-propre que de malignité. Celui du sieur Champcenetz est un peu humilié par cette excellente épigramme, que l'on attribue à M. *de Rulhières*, accoutumé à en faire de bonnes, mais qui n'en convient jamais :

Être haï, mais sans se faire craindre,
Être puni, mais sans se faire plaindre,

Est un fort sot calcul : Champcenetz s'est mépris ;
En recherchant la haine, il trouve le mépris.
En jeux de mots grossiers parodier Racine,
Faire un pamphlet fort plat d'une scène divine,
Débiter pour dix sous un insipide écrit,
C'est décrier la médisance,
C'est exercer sans art un métier sans profit.
Il a bien assez d'impudence,
Mais il n'a pas assez d'esprit.
Il prend, pour mieux s'en faire accroire,
Des lettres de cachet pour des titres de gloire ;
Il croit qu'être honni, c'est être renommé ;
Mais si l'on ne sait plaire, on a tort de médire ;
C'est peu d'être méchant, il faut savoir écrire,
Et c'est pour de bons vers qu'il faut être enfermé.

LETTRE CCL.

JAMAIS l'Académie n'a été moins heureuse que cette année dans le concours de poésie et d'éloquence. Nous avions quatre prix à donner; nous n'avons pu en donner un seul: un prix de fondation particulière pour le meilleur catéchisme de morale, déja remis deux fois, et qu'enfin le fondateur a retiré, voyant qu'il était remis pour la troisième: un prix extraordinaire de mille écus, fondé par M. le comte d'Artois, pour la meilleure ode ou le meilleur poëme en l'honneur du Prince de Brunswick, dont le dévouement héroïque a retenti dans le monde entier, et a fait tant d'honneur à l'humanité; jamais plus beau sujet ne fut proposé à la poésie: un prix ordinaire d'éloquence, dont le sujet était l'*Eloge de Louis XII, père du peuple*, déja remis l'année dernière, et remis encore cette fois-ci, et renvoyé à deux ans; enfin le prix de poésie cette année: voilà bien des palmes à cueillir, et les concurrens ne nous ont pas manqué. Nous avons eu cent dix pièces de vers, et pas une qui ne fût au-dessous du

médiocre. Une trentaine d'ouvrages de prose encore plus mauvais que les vers. Voilà jusqu'où est venue la corruption générale du goût et la décadence des talens, depuis qu'on ne lit plus que de détestables journaux et qu'on s'instruit dans les cafés; depuis que la populace littéraire parle sans cesse au public, parle toute seule, et donne le ton à la jeunesse, trop disposée à prendre de mauvais principes qui flattent l'amour-propre, l'ignorance et la paresse. Les leçons du Lycée qui ont toujours le plus grand succès, pourraient combattre la contagion; mais ce ne sont pas les faiseurs qui viennent les entendre; c'est ce qu'on appelle le monde, la bonne compagnie: ainsi, elles ne peuvent tout au plus qu'éclairer le goût des juges, et non pas guider les jeunes écrivains. On peut bien s'attendre que ceux-ci ne sont pas contens du jugement de l'Académie, qui se fait tous les ans une centaine d'ennemis; ils crient, ils clabaudent, mais heureusement dès qu'ils s'avisent d'imprimer, nous sommes trop bien vengés. C'est ce qui vient d'arriver à M. *Roucher*, qui a voulu en appeler au tribunal du public, où il n'est pas accoutumé à gagner sa cause. Il nous avait envoyé un poëme

aussi mal conçu que mal écrit : il commence par nous apprendre qu'il travaille à un poëme de *Gustave-Vasa* : il se suppose voyageant dans toutes les cours de l'Europe, et visitant les souverains les plus célèbres, dans le dessein de prendre telle vertu de celui-ci, telle qualité de celui-là, le tout pour en former le caractère de son héros. Voilà sans doute un plaisant projet : voilà un héros bien traité et dont le portrait sera fort ressemblant, s'il est composé de tout ce qui appartient à d'autres. A-t-on jamais rien imaginé de plus ridicule ? *Apelle* ou *Praxitèle* ont pu faire une Vénus, avec les différentes beautés de plusieurs femmes ; personne n'avait vu Vénus : il s'agissait de donner l'image idéale de la plus belle femme possible. Mais quand l'original existe, il est inoui que pour le peindre on aille chercher les visages d'autrui. C'est à ce point que M. Roucher manque de sens et d'esprit ; mais il faut entendre ce beau début, qui suffira pour juger du reste :

Poëte voyâgeur conduit par l'espérance,
Jalôux de conquérir l'Epopée à la France, etc.

Je ne m'arrête pas à cette construction prosaïque et traînante du second vers, *con-*

quérir l'Epopée à la France; il y a ici quelque chose de plus curieux à remarquer, c'est le changement de ces deux premiers vers, à l'impression. Dans la copie envoyée à l'Académie, il y avait :

Poëte voyageur, émule en espérance
Du chantre qui conquit l'Epopée à la France.

Dans cette version, la France possédait l'Epopée, et M. Roucher ne se donnait que pour l'*émule* de celui qui l'a *conquise.* Ici c'est tout autre chose, nous n'avons plus d'Epopée. L'auteur nous l'ôte de sa pleine autorité; mais heureusement il promet de nous la rendre. Si l'on cherche la cause d'un changement si singulier, la voici : c'est qu'il a craint de révolter l'Académie en lui disant que la *Henriade* ne méritait pas le nom d'Epopée; mais n'ayant plus rien à attendre de nous, il n'a pas eu le même respect pour le public et ne s'est pas cru obligé d'être aussi modeste. Il a dit nettement à la France : vous n'avez point d'Epopée, et je vais vous la conquérir. Tous ces calculs, d'une modestie hypocrite et d'un insolent amour-propre, sont vraiment curieux. Au reste, on est dispensé d'être modeste et d'estimer les vers de *Voltaire*, lorsqu'on en fait comme ceux que

L..

je viens de transcrire, lorsqu'on fait des *vers* qui *promettent* à *Gustave* les vertus de *Titus* et de *Louis XVI*, apparemment parce que *Gustave* n'en avait pas assez des siennes; lorsqu'on *emprunte l'esprit philosophique* de *Joseph*, pour le prêter au libérateur de la Suède; lorsqu'on apprend le *secret d'unir les combats et les arts*; comment *la famille d'un peuple entier prospère*; comment un *Nestor* est *assuré de vieillir*; comment *Frédéric* est *lié à la paix* par la victoire, et l'*art pour un roi de changer de gloire*. Tout cet amas d'absurdités, de platitudes et de solécismes, annonce évidemment la conquête de l'Epopée. Il finit aussi bien qu'il a commencé; car il se fait dire par l'humanité, que la mort du Prince de Brunswick était *nécessaire* pour apprendre aux rois à être humains.

LETTRE CCLI.

M. *Pieyre* de Nîmes a débuté dans la carrière dramatique, par une pièce en cinq actes, l'*Ecole des Pères*, qui a eu beaucoup de succès. L'ouvrage tient plus du drame que de la comédie. L'intrigue en est faible, la marche des premiers actes est lente ; et en général il y a plus de talent dans la pièce que de connaissance du théâtre. Les caractères sont plutôt esquissés que finis, excepté celui du père, qui est, à peu de choses près, ce qu'il devait être ; les situations sont plutôt indiquées que remplies. Mais il y a de l'intérêt dans les derniers actes ; et ce qui doit faire le plus d'honneur à l'auteur et donner le plus d'espérance, c'est qu'il y règne un bon esprit et un bon goût de style. C'est une chose vraiment extraordinaire aujourd'hui qu'un auteur qui pendant cinq actes ne dit rien que de sensé et s'exprime toujours naturellement. Sa versification est facile, pure, souvent élégante ; il y a des vers heureux, des détails agréables, et jamais rien n'est hors de place ni appelé de loin. En un mot, quand

il saura faire un plan, comme il sait dialoguer, il pourra faire de bonnes comédies. Son ouvrage tel qu'il est, est le meilleur qu'on ait donné en ce genre depuis bien des années. Il est vrai que le talent dramatique est extrêmement rare. Nous n'avons plus que des bagatelles que le jeu des acteurs fait valoir et qui ne sont plus rien à la lecture. *Beaumarchais*, qui a plus de gaîté et de talent comique que tous les autres, manque de goût et de jugement : il aime mieux faire des monstres à la manière espagnole, que de véritables comédies, et les succès prodigieux qu'il obtient ne le ramèneront pas à la bonne route ; tous les autres ne méritent pas même d'être nommés. *Palissot*, *Rochon*, *Vigée*, *Cailhava*, etc., n'ont rien fait que de très-médiocre. Il n'est pas étonnant qu'un provincial qui a de l'esprit, du sens et de bons principes, fasse beaucoup mieux pour son coup d'essai ; mais il faut qu'il acquière de la force comique et qu'il apprenne à approfondir ses idées. Je crains qu'il n'ait peu d'invention. Il a donné à la suite de l'*Ecole des Pères* une comédie en un acte, intitulée *les Amis à l'épreuve* ; le fond en est très-usé : ce sont deux amis amoureux de la même femme

et qui veulent réciproquement se la céder. On ne pouvait se tirer de ce sujet qui a toujours été manqué, que par des développemens et des combats de passions, et des incidens qui varient la situation principale. Le seul projet de ne faire qu'un acte de ce sujet, prouve que l'auteur ne l'avait pas conçu; aussi n'est-ce qu'une suite de conversations froides, et la pièce, pour qui le nom de l'auteur sollicitait l'indulgence, n'a pu se soutenir même à la faveur de l'*Ecole des Pères*.

Il faut convenir aussi que l'Opéra-comique a nui beaucoup au théâtre Français : la dangereuse facilité d'obtenir des succès en ce genre, à la faveur d'un musicien qui supplée le talent du poëte, entraîne au théâtre Italien une foule de jeunes écrivains parmi lesquels plusieurs auraient pu faire mieux, s'ils eussent été obligés de faire de plus grands efforts. Dans une carrière plus difficile, il est reconnu que les circonstances font beaucoup au talent, et que bien des esprits restent au dessous de ce qu'ils auraient été, s'ils eussent été placés dans des circonstances plus faites pour développer leurs forces. La comédie Italienne joue au moins une nouveauté par

semaine; aucune n'est jugée sévèrement. Les plus mauvaises tombent à force d'ennui ou de platitude; les autres, après quelques représentations, disparaissent. Presque toutes sont absolument oubliées au bout de l'année, et celles qui restent au théâtre, ne pouvant être lues, ne procurent aucune réputation à leurs auteurs, et loin de rien faire pour l'art, contribuent à sa décadence.

Il serait bien inutile d'entretenir V. A. I. de toutes ces frivolités éphémères, *la Négresse*, *Pauline et Valmont*, *Renaud d'Ast*, etc. qui ont été accueillies. Il faudrait pouvoir lui envoyer les acteurs et sur-tout M.lle *Renaud*, dont la voix charmante suffit pour soutenir une pièce de ce genre avec deux ariettes. Il y a quelques temps qu'on lui jeta une couronne de fleurs sur le théâtre, à une représentation de *Renaud d'Ast*; et au bout de huit jours il n'y avait personne à cette même pièce. On en donne tant, qu'elles se nuisent par la multiplicité, et la nouveauté même n'est plus un ragoût quand elle revient tous les jours.

Les comédiens Français ne sont ni si féconds ni si heureux en nouveautés; excepté la pièce de M. *Pieyre*, tout a tombé chez eux. L'*Her*-

cule mourant de M. *Lefebvre* n'a pu aller au-delà de quatre représentations. Une comédie en cinq actes de M.me *de Beauharnais* n'a pu aller jusqu'à la fin ; encore lui a-t-on disputé l'honneur de cette chûte, et l'on prétend que le chevalier *de Cubières* s'est fait siffler sous un autre nom. Une *Antigone*, tragédie de M. *D.***, qui depuis quinze ans est parvenu à faire recevoir une pièce, sur sept ou huit qu'on a refusées, a été huée le premier jour, et a disparu le second. Le *Térée* de *Lemierre* n'a pas eu un meilleur sort. Les comédiens Français ne savent plus où donner de la tête, et les pièces qu'ils ont entre les mains ne leur promettent pas plus de fortune. Heureusement les petites loges et la mode du spectacle remédient à tout. Il y a actuellement sept théâtres à Paris, et il y a du monde à tous, les comédies Française et Italienne, l'Opéra, les Variétés, l'Ambigu-Comique, les comédiens de *Beaujolois*, et ceux de *Nicolet*. Les petits spectacles se sont mis au niveau des grands. Ils affichent des pièces nouvelles, et comptent les représentations ; ils annoncent des pièces *demandées*. Il ne leur manque plus que d'être critiqués dans les

journaux; mais c'est le seul honneur qu'ils n'aient pu obtenir. Les journalistes croiraient déroger à leur dignité, s'ils rendaient compte d'une pièce des *Variétés*, de *Nicolet* ou d'*Audinot*, quoique souvent celles dont ils parlent ne vaillent pas mieux.

A cette multitude de spectacles il faut encore joindre *les Bouffons Italiens* qu'on a fait venir à Versailles par abonnement, et qui doivent jouer trente opéras-comiques pendant six mois. La cour et la ville s'y ennuient, dit-on; mais qu'importe pourvu qu'on passe le temps; c'est la plus grande affaire et la plus difficile de ce qu'on appelle la bonne compagnie. Les affaires publiques qui occupent tous les esprits sont oubliées, jusqu'aux mémoires de *Kornman* et de *Beaumarchais*, et de *Linguet* contre *Pankoucke*. Mais les gens sages qui méprisent toutes ces misérables querelles, aliment passager et frivole de l'oisiveté et de la malignité ont distingué un excellent ouvrage de M. *Target*, qui a le titre de Mémoire, parce qu'il s'applique à une affaire particulière, mais qui est en effet un traité aussi profond qu'éloquent sur l'état civil des protestans en France, ou plutôt sur le refus insensé de donner un état

civil à trois millions d'habitans de ce royaume. Si quelque chose peut contribuer à détruire enfin cette horrible barbarie de notre législation, qui dans cette partie, comme dans beaucoup d'autres, est fort au-dessous des sauvages, puisqu'elle renverse tous les droits naturels de l'homme, ce doit être ce bel ouvrage de l'un des meilleurs esprits que nous ayons ; il est aussi bien écrit que bien pensé. M. *Target* qui l'a travaillé avec plus de loisir et de soin qu'un mémoire de Palais, a joint le style d'un bon académicien à la raison d'un philosophe. Cependant à peine en a-t-on parlé, parce que d'autres objets attirent l'attention de la multitude, et que des libelles scandaleux où l'on diffame cinq ou six personnes connues, sont bien autrement courus qu'une dissertation sérieuse qui n'intéresse que le sort d'une partie de la nation.

Les cliens de M. *Dupaty* ont été jugés par le conseil, après cinq ans de prison, et l'arrêt qui les condamnait à la roue a été cassé. Ils sont renvoyés pardevant un bailliage ; ainsi l'affaire n'est pas encore prête à finir. Il y en a déja un des trois de mort dans les cachots, les autres y pourront bien mourir aussi, avant que les formes de ce que nous nommons notre

jurisprudence aient permis de prononcer un jugement définitif.

Au reste, cette affaire n'est rien en comparaison d'une autre sur laquelle le même M. Dupaty vient de donner un mémoire. Il s'agit de sept hommes condamnés il y a dix-huit ans par un Bailli de la province de Metz, pour un crime dont se sont depuis reconnus coupables des Bohémiens, justiciés en Allemagne. Il ne s'agit plus de sauver les sept malheureux inconnus. Quatre furent pendus après avoir souffert la question où ils n'avaient rien avoué; deux autres moururent aux galères; le dernier s'en sauva et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Le Bailli a écrit qu'il les avait jugés suivant *la jurisprudence du Parlement de Metz*. Il ne s'agit plus que de *réhabiliter leur mémoire*. Il vaudrait bien mieux *réhabiliter* notre législation dans l'esprit des honnêtes gens.

LETTRE CCLII.

Les spectacles, depuis la rentrée, ne nous offrent rien de bien intéressant. On a donné à l'Opéra, *Alcindor*, sujet de féeries, paroles de M. *Rochon*, musique de *Dezède*, le tout excessivement médiocre; mais les décorations et les danses n'ont pas laissé de soutenir l'ouvrage. Aux Italiens, *Azémia*, opéra-comique de M. *de la Chabeaussière*, mis en musique par M. *d'Aleyrac*, a eu du succès. Le sujet est un peu rebattu. C'est un jeune homme élevé dans une île déserte, à qui son père a fait accroire que les femmes étaient une espèce d'animal très à craindre pour l'homme. Cette petite fiction, tout usée qu'elle est, amène quelques scènes agréables, que le jeu de M.me *Dugazon* fait valoir. Il y a aussi quelques jolis airs; tout cela réuni, fait aller les deux premiers actes assez passablement; mais le troisième acte est un bien mauvais roman.

Les comédiens Français ont remis une tragédie de *Briséis*, jouée, il y a environ vingt-

cinq ans, avec fort peu de succès. L'auteur est M. *Poinsinet de Sivri*, cousin de feu *Poinsinet*, que ses ridicules avaient rendu célèbre, quoiqu'il ne fût pas sans esprit : celui-ci est un homme de lettres instruit et laborieux, auteur d'une traduction de *Pline* le naturaliste, qui est fort médiocre, mais dont les notes sont utiles et instructives, et prouvent un travail estimable. Sa tragédie de *Briséis* ne prouve point de talent dramatique; la diction en est extrêmement faible, quoique beaucoup plus correcte et plus naturelle que celle de la plupart des pièces qu'on nous donne depuis vingt ans. La fable n'en vaut rien. Le caractère d'*Achille* y est défiguré; des amours et des reconnaissances romanesques ôtent à cette pièce la simplicité et la dignité qu'on attendait d'un sujet antique et d'une imitation de l'*Iliade*. Le public avait senti tous ces défauts dans la nouveauté; mais pour les faire pardonner cette fois-ci, on a employé un moyen qui doit faire plaindre l'auteur forcé d'y avoir recours. On a mis dans le *Journal de Paris* une lettre où l'on nous annonçait que le produit de cette pièce devait servir à payer la pension du fils de M. de Sivri, que son père n'avait pas le

moyen de nourrir. Cette manière de solliciter l'indulgence, n'est peut-être ni fort délicate, ni fort honorable pour les lettres; mais du moins elle a produit son effet, et la pièce a été accueillie.

L'*Inconstant*, autre comédie en cinq actes et en vers de M. *Colin*, est écrit avec beaucoup plus de facilité et d'agrément, et ce mérite, soutenu du jeu séduisant de *Molé*, a fait oublier la faiblesse de l'ouvrage, qui n'est guères qu'une copie de l'*Irrésolu*, de *Destouches*, fort inférieure à l'original, et qui n'a pas même de dénouement; car l'*Inconstant*, après avoir flotté entre deux ou trois mariages, finit la pièce en disant qu'il va se jeter dans un cloître. Il n'y a d'ailleurs, ni caractère, ni intrigue, ni situations. Voici comme l'*Inconstant* justifie son caractère.

M'allez vous quereller pour un peu d'inconstance?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant;
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause:
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose!
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté:
On veut fixer en vain cette mobilité:
Vains efforts; il échappe; il faut qu'on se promène:
Ce défaut est celui de la nature humaine.

La constance n'est point la vertu d'un mortel;
Et pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
Qu'il fût seul immobile; autour de lui, tout change:
La terre se dépouille et bientôt reverdit;
La lune, tous les mois, décroît et s'arrondit.
Que dis-je? En moins d'un jour, tour-à-tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface; en un mot,
Tout change: changeons-donc, puisque c'est notre lot.

Le marquis *de Chatellux* vient d'imprimer une brochure sur le sujet proposé par l'abbé *Raynal*, si la découverte de l'Amérique a été plus avantageuse que nuisible à l'humanité. Il prouve très-bien l'affirmative. Ce morceau me paraît ce qu'il a fait de mieux. Il est bien pensé et même assez bien écrit, plein de résultats lumineux et de vérités utiles.

M. *de Rulhières* vient de faire paraître la seconde partie de ses *Eclaircissemens historiques*, et c'est en faire l'éloge que de dire qu'elle est digne de la première. C'est sans contredit, des nombreux ouvrages imprimés sur cette manière, le mieux fait et le mieux écrit. Son *Introduction* est d'autant plus remarquable, qu'écrivant au nom du gouvernement, il ne dissimule pas le reproche qu'on

a fait si souvent à ce même gouvernement, ce fond de légèreté et d'inconséquence qui caractérise notre nation. Il règne dans tout ce morceau un ton de sévérité qui manque à tous nos historiens, et que j'y ai toujours desiré.

LETTRE CCLIII.

L'Académie a nommé, dans un même jour, M. *Vicq-d'Azyr* à la place de *Buffon*, et M. le Chevalier *de Boufflers*, à celle de l'archevêque de Lyon. Comme nous sommes au moment de l'examen des prix, que suivent les vacances immédiatement, les deux nouveaux académiciens remettront à l'hiver prochain la cérémonie publique de leur réception.

Feu *Sacchini* avait ébauché deux actes d'un opéra de M. *Guillard*, intitulé : *Arvire et Evelina*. M. *le Berton*, musicien Français, a fait le troisième, et cette composition mixte a été reçue avec assez d'indulgence, à cause du nom de Sacchini. Les paroles sont fort médiocres, et le sujet, emprunté d'une tragédie anglaise nommée *Caractacus* (car tous nos spectacles deviennent anglais comme nos modes), est une espèce d'*imbroglio* presque inintelligible ; mais à l'Opéra, l'on n'y regarde pas de si près. On a remis, au même spectacle, *la Toison d'Or*, qui n'avait pas eu de succès dans sa nou-

veauté, et qu'on est parvenu à soutenir un peu avec la grande ressource des ballets, de manière à procurer à cette mauvaise rapsodie lyrique, un petit succès d'été.

L'inimitable M.me *Dugazon* a fait celui d'un opéra-comique encore plus mauvais, qui s'appelle *Sargine*, et que *Monvel* a tiré d'un conte de M. d'*Arnaud*. Je ne connais pas le conte; quant au drame, je n'ai rien vu de plus inepte et de plus ridicule; c'est un chevalier Français, du temps de *Philippe-Auguste*, lequel chevalier a un fils qui paraît annoncer peu de dispositions, et pour lui en donner, son père le met chez un paysan pour apprendre les exercices de la chevalerie. Il se trouve, dans le même endroit, une cousine du jeune homme qui entreprend son éducation, et commence par lui apprendre à lire. Une leçon de lecture amène la déclaration d'amour, précisément comme dans l'opéra d'*Églé* une leçon de musique amène l'aveu qu'*Églé* fait à *Mysis*. Le mot, *je vous aime*, fait le nœud des deux scènes, et Monvel a eu recours encore au vers si connu de la *Métromanie :*

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle ?

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est le

M..

livre? dit *Sargines* à sa cousine; et cette leçon de l'amour fait une telle révolution dans le jeune élève, que lorsque son père vient pour s'informer de ses progrès, il ne peut, pendant toute une scène, dire un seul mot. Ensuite, il est question de le faire battre à l'escrime contre un écuyer, et toute la basse-cour forme un chœur qui lui crie : *courage*. Il n'en est pas moins battu; mais à la fin de la pièce, il sauve la vie à Philippe-Auguste dans une bataille, et sa maîtresse qui s'est armée pour mener son élève au combat, de son côté, sauve la vie au père de son amant. Il n'y a pas dans tout ce prétendu drame une scène qui ait le sens commun, et le style est à l'avenant.

Moi je ne crois pas au bonheur
Dont la source n'*est pas au cœur*.

Ce sont les deux vers qu'on a le plus applaudis : on peut juger du reste. Mais l'auteur s'est servi des grands moyens qui sont en usage aujourd'hui; une bataille sur le théâtre, des évolutions militaires, des drapeaux, et surtout un incendie. Les incendies ne manquent jamais leur effet, et il est plus aisé de mettre le feu au théâtre, que d'en mettre dans la

pièce. Un village en flammes, des mères qui emportent leurs petits enfans, le bruit du canon; tout cela transporte nos badauds, et ne coûte rien à l'auteur.

A l'égard du théâtre Français, le public s'y rend de jour en jour plus difficile, et pour les acteurs et pour les auteurs; il semble que sa patience soit à bout : les représentations sont souvent orageuses, et les nouveautés tombent les unes sur les autres. En voilà deux en trois semaines, qui n'ont pas été achevées; une comédie en cinq actes de M. *Lantier*, l'*Inconséquent*, qui n'a pu aller jusqu'à la fin du second; et une tragédie de M. *Fallet*, *Alphée et Zarine*, qui n'a été jusqu'au cinquième acte, que parce que le public a pris le parti de s'en amuser comme d'une farce. Peu de jours auparavant, on avait si outrageusement sifflé *Larive* dans le rôle d'*Orosmane*, qu'il a pris le parti de renoncer au théâtre et de demander sa retraite. Il vient de s'engager pour Naples, où il doit jouer pendant trois mois.

Au milieu de ces bourasques, nous avons la consolation de voir éclore un jeune talent qui donne les plus belles espérances, mademoiselle *Desgarcins*, âgée de dix-sept ans,

demoiselle fort bien née, et que la mauvaise fortune et l'instinct de la nature ont amenée d'abord à l'école dramatique, et ensuite au théâtre, où elle a eu le succès le plus mérité, dans les rôles d'*Attalide*, de *Zaïre*, d'*Iphigénie*, de *Chimène*, de *Palmyre*, etc.; à la figure près (car elle n'est pas jolie), elle promet de nous rendre la célèbre *Gaussin*. Je n'ai jamais entendu une voix plus touchante, plus nette, plus flexible. Tous ses accens sont justes, tous ses mouvemens naturels et nobles. Enfin, je lui crois un talent réel; il ne nous faudrait plus qu'un acteur qui en eût autant, et le théâtre pourrait se relever.

Nous sommes inondés de brochures et de romans. Ces derniers, pour la plupart, sont traduits de l'Anglais. Le nom de l'auteur de *Cécilia*, miss *Burnet*, m'a engagé à lire sa *Georgina*; mais il s'en faut bien qu'elle y ait soutenu la réputation qu'elle s'est justement acquise; c'est une suite d'épisodes sans liaisons, un amas d'histoires détachées, et dont le fond est fort commun; point de caractères marqués, point d'intrigue soutenue, point de nœud attachant, tout est esquissé et décousu; seulement on reconnaît de temps

en temps, dans les peintures de mœurs, la touche facile, naturelle et gaie qui distingue l'auteur. D'ailleurs la traduction, qui paraît faite à la hâte, n'est pas exempte de fautes de style et de goût.

LETTRE CCLIV.

Excepté le début de M.lle *Desgarcins*, qui continue toujours avec un succès très-mérité, nos spectacles n'offrent rien d'intéressant. Les pièces tombent les unes sur les autres, aux Français comme aux Italiens. Ceux-ci ont risqué un siège de *Mézières*, de *Durosoy*; mais malgré tout l'appareil militaire, il a fallu lever ce siège dès le premier jour. Le chevalier *de Cubières*, après avoir postulé long-temps auprès des comédiens Français, est parvenu à faire jouer *la Jeune Épouse*, comédie en trois actes, mais non pas à la faire supporter du public, et il a fallu la retirer à la troisième représentation. On a sifflé ensuite une pièce en cinq actes de M. *Vigée*, *la Belle-Mère*, qui se traîne actuellement dans la solitude, et ne se traînera pas long-temps. Les théâtres sont si peu courus dans ce moment-ci, que, les représentations mêmes qu'on donne au profit des malheureux qui ont été ruinés par le désastreux ouragan qui a ravagé, il y a un mois, plusieurs provinces de France, n'attirent pas le concours qu'on devrait at-

tendre de la compassion universelle qu'ils ont excitée. *Athalie*, jouée pour les pauvres, n'a pas rapporté cinq mille livres; et dans une occasion pareille, *Coriolan*, donné il y a quatre ans, rapporta plus de dix mille francs. Cette disproportion prouve la différente disposition des esprits dans différens temps.

Une des plus bizarres idées qui soient venues à *Sedaine*, c'est de refaire, en opéra-comique, l'*Amphitryon*, un des chefs-d'œuvre de *Molière*, et de le faire jouer au grand Opéra. Sans parler de la prodigieuse distance des deux écrivains, quelle entreprise, que de réduire aux formes de la musique, l'excellente plaisanterie d'un dialogue que tout le monde sait par cœur! La pièce a été mal reçue; mais l'administration de l'Opéra, dévouée à *Grétry*, a prodigué, pour soutenir sa musique, toutes les ressources des ballets, et cela suffit pour faire aller la pièce quelque temps. Cette musique est si mauvaise, que le morceau qu'on y applaudit le plus, est un *Pont-neuf* fort médiocre, mais assez gai, très-inférieur aux barcarolles de Venise. Il n'y a pas d'apparence que cette rapsodie soit jamais reprise.

Nous avons donné le prix d'éloquence à un *Éloge de Louis XII*, dont l'auteur est l'abbé *Noël*, qui avait obtenu l'année dernière un *accessit* en vers. Sa prose est fort supérieure à sa poésie, et son discours lui fera honneur. Le sujet m'a paru bien traité; j'attends que l'ouvrage soit imprimé, pour en porter un jugement plus détaillé.

Nous n'avons pas été aussi heureux en vers. Sur quarante pièces, il n'y en avait pas une qui fût du moins passable. Nous avons pris le parti de fixer, pour l'année prochaine, le sujet du prix de poésie, pour rendre le concours plus facile, en dispensant les auteurs de choisir un sujet.

Le prix d'encouragement a été accordé à M. *de Saint-Ange*, qui travaille depuis quinze ou seize ans à une traduction en vers des *Métamorphoses*. Il a du talent pour la versification, mais son goût n'est pas sûr; il ne travaille pas assez ses vers; il aurait besoin d'être guidé et de revenir sur sa composition, et malheureusement il n'est ni laborieux, ni docile, et ce sera encore un talent avorté, faute d'une meilleure culture.

Le prix de vertu est décerné à une fille de Noyon, que cette ville appelle son héroïne,

et à bien juste titre, puisqu'elle a eu le courage d'exposer trois fois de suite sa vie, pour sauver celle de trois ouvriers qu'elle a retirés d'une fosse d'aisance où ils expiraient, et qu'elle a rendus à leur famille. Elle viendra de Noyon recevoir le prix. Elle a déja été récompensée par le Gouvernement; son nom est *Catherine Vasseul.*

Le prix fondé pour l'ouvrage le plus utile, a été adjugé au livre de M. *Necker*, sur l'*importance des opinions religieuses*. Toutes ces occupations académiques nous ont forcé de remettre, après les vacances, la réception du chevalier *de Boufflers* et de M. *Vicq-d'Azyr*.

LETTRE CCLV.

Depuis qu'on ne parle plus des Notables, c'est *Beaumarchais* qui occupe la scène, et ses procès, ses querelles, son *Tarare* font éclore presque autant de pamphlets que l'assemblée des Notables en a produit pour et contre; car les petites choses nous occupent pour le moins autant que les grandes; et les controverses de M. *de Calonne* et de M. *Necker* sur la dette publique, n'ont pas échauffé les esprits plus que les Mémoires du banquier *Kornman* contre Beaumarchais, et ceux de Beaumarchais contre Kornman. Le nom de ce dernier est depuis long-temps connu dans la banque; mais il a voulu l'être autrement. Il a intenté, contre sa femme, un procès d'adultère...; on n'aurait fait qu'en rire comme de coutume; mais il a attaqué un magistrat (M. *Lenoir*) comme corrupteur, et Beaumarchais comme agent de corruption; et tout le monde a ouvert les yeux et les oreilles, avec d'autant plus de curiosité, que M. Lenoir qui avait joui d'un très-grand crédit, venait de le perdre par l'exil de M. de Calonne, et que Beaumarchais faisa

répéter depuis deux mois l'opéra de *Tarare* que tout Paris attendait. De plus, le Mémoire de Kornman était mieux écrit que ne le sont ordinairement ces sortes de *factum*. Il y a de l'intérêt dans le récit des faits, et des morceaux éloquens. C'est l'ouvrage d'un avocat de Lyon nommé *Bergasse*, homme d'esprit, qui a joué d'abord un rôle dans le magnétisme, ce qui ne l'a pas mené loin; mais qui, trouvant une affaire où il pouvait impliquer des personnages faits pour attirer l'attention du public, s'est emparé de celle-ci. Le déchaînement contre Beaumarchais a été universel. L'activité intrigante qui l'a jeté dans toutes les affaires, le ton d'importance et l'air de crédit qu'il a pris dans le temps du ministère de M. *de Maurepas* qui le protégeait, les injures et les sarcasmes qu'il a distribués contre des gens de toute sorte d'états, et peut-être aussi les cent représentations de son *Figaro* lui ont fait une foule d'ennemis, et le public a pris parti contre lui dans cette dernière affaire, aussi chaudement qu'il s'était déclaré en sa faveur dans le procès de *Goësman*, qui, en lui attirant un arrêt de blâme, fit sa célébrité et sa fortune. Il est vrai que cette fois il ne s'est pas

défendu à beaucoup près aussi bien : ce n'est pas qu'il n'ait raison dans le fond, mais il s'agissait de mettre les rieurs de son côté, ce qui dans ce pays est le point capital ; et son Mémoire est du plus mauvais goût. Il y en a toujours eu quelques traces, même dans ce qu'il a écrit de mieux. Le jargon et les quolibets ont toujours été à son usage ; mais beaucoup d'esprit, de gaieté et de verve rachetait ce défaut. Aujourd'hui il paraît que ses succès, dans le genre polémique, l'ont gâté. Dans le temps de sa faveur, on lui passait le mauvais avec le bon ; il s'est accoutumé à croire qu'il pouvait tout hasarder en fait de facéties et de calembourgs, et il est devenu un plat et grossier turlupin : cependant, effrayé du cri qui s'élevait contre lui, il a voulu retarder la représentation de son *Tarure*. Mais comme on avait fait de très-grandes dépenses pour cette pièce, le baron *de Breteuil* a répondu à toutes ses instances par un seul mot, *Tarare*, qui n'a jamais été mieux appliqué. On en a donné une répétition générale, où l'on claquait, selon l'usage nouvellement introduit. Le public a sifflé le cinquième acte L'intrépide Beaumarchais a paru dans une loge et a dit ces propres paroles : *Messieurs*

vous avez sifflé mon cinquième acte, et vous avez eu raison; il n'est pas encore fait. C'est malgré moi qu'on a donné cette répétition. Mais je puis vous promettre que vous en serez plus contens à la représentation. Le lendemain on a fait courir une parodie du récit de *Théramène*, où l'on rappelle l'aventure de *Saint-Lazare*, et l'affaire de *Kornman*, et le mémoire de *Mirabeau*, etc.

LETTRE CCLVI.

Malgré les orages élevés de tout côté contre *Beaumarchais*, et les satires qui ne cessent de pleuvoir sur lui, en prose et en vers, la première représentation de *Tarare*, que l'on croyait devoir être très-tumultueuse, a été très-tranquille, et la pièce fort applaudie. On a demandé les deux auteurs avec obstination; mais *Beaumarchais*, encore plus obstiné que le public, n'a point voulu paraître, et il a fallu que l'on se contentât de voir l'auteur de la musique, *Salieri*, qui, certainement, n'était pas celui des deux que demandait le plus la curiosité générale. Ce n'est pas que la musique n'ait fait plaisir; elle a contribué beaucoup au succès. Elle a paru bien adaptée aux paroles; son récit est expressif et rapide, presque autant que le dialogue parlé, et plusieurs airs, plusieurs chœurs fort beaux, ont fait regretter qu'il n'y en eût pas davantage. Mais le drame est si long, que si le musicien eût voulu se donner carrière, le spectacle n'aurait fini qu'à minuit. *Tarare* a donc fait voir à l'Opéra

bien des nouveautés différentes. C'est la première fois que le poëte n'a pas été asservi au musicien, et qu'au contraire le musicien s'est mis à la mesure du poëte; c'est la première fois que l'orchestre a bien voulu renoncer à ses prétentions ordinaires de dominer sur le chant de la scène et de couvrir la voix des acteurs, et que l'on a entendu parfaitement les paroles d'un opéra; enfin il n'était pas d'usage à ce théâtre de demander les auteurs, du moins il y en avait très-peu d'exemples; ce n'est pas qu'il n'y ait eu des pièces dont le succès a été bien plus grand, mais cette fois-ci on voulait voir *Beaumarchais*, et il faut toujours de l'extraordinaire avec lui. Rien ne l'est plus que son *Tarare*, et il n'y a pas moins de nouveauté dans l'ouvrage qu'il y en a eu dans la représentation. C'est une drôle de chose qu'un opéra tout-à-la fois tragique, comique, satyrique et philosophique. Et si le style, qui n'est assurément ni poétique ni lyrique, ne prouve pas beaucoup de talent, *Tarare* prouve du moins que l'auteur a eu l'esprit de deviner qu'à l'époque de satiété où nous sommes, au défaut du talent nécessaire pour faire un ouvrage bon dans son genre, il fallait mettre tous les

genres ensemble et mêler tous les tons, la tragédie, la parodie, la satire et la philosophie. Ces sortes de salmis plaisent toujours à la multitude pendant quelque temps, et le singulier prend pour un moment la place du beau.

Le sujet de *Tarare* est tiré tout entier d'un conte intitulé *Sadak et Kalasrade* qui se trouve dans le *Cabinet des Fées* : c'est dire assez qu'il n'y faut pas chercher beaucoup de vraisemblance. Beaumarchais y a joint un prologue, qui est une allégorie métaphysique fort difficile à expliquer, mais dont le résultat moral est celui-ci que l'on apprend à la fin de la pièce :

> Mortel, ton destin sur la terre
> Ne dépend point de ton état ;
> Il dépend de ton caractère.

Le génie de la nature et *le génie du feu*, (c'est ainsi qu'on les appelle) paraissent dans ce prologue, et avec eux les ombres de tous les personnages que l'on doit voir dans la pièce, et qui ne sont encore que des êtres possibles, et non des êtres existans. Deux de ces ombres doivent être, l'un, le roi d'Ormus, *Atar*; et l'autre, le soldat, *Tarare*. Mais comme il arrive à la fin que les cruau-

tés d'*Atar* lui font perdre le trône et la vie, et que les vertus de *Tarare* en font un roi, l'action et le dénouement développent le système moral de la pièce, et les deux génies, principaux acteurs du prologue, reparaissent alors pour confirmer ce principe.

A l'égard de la pièce, c'est une suite d'incidens, de tableaux et de fêtes qui, à l'aide de la musique et du spectacle qui est riche et varié, attachent au moins la curiosité s'ils intéressent peu le cœur. Comme il n'y a dans l'action rien de préparé, rien de gradué, rien de développé, il ne peut guères y avoir d'intérêt; mais au milieu de ce fracas d'événemens merveilleux, on dit, comme en lisant un conte de fées : voyons ce que cela deviendra : le rôle d'*Astasie*, maîtresse de *Tarare*, qui lui est enlevée par *Atar*, le roi d'Ormus, est fort peu de chose : c'est un personnage purement passif. *Atar* est une bête féroce qui distribue des coups de poignard à droite et à gauche, qui a sans cesse *la mort* dans la bouche, et qui est furieux sur-tout, parce qu'il imagine que *Tarare*, son soldat, ...t plus heureux que lui. Il lui enlève *Asta-...e*, bien moins par amour pour elle, que ...ar haine contre lui. Ce rôle est celui de la

méchanceté en démence. Pour *Tarare*, on croirait que c'est lui qui doit être le héros de la pièce : point du tout ; c'est un chef des eunuques du roi Atar, un castrat italien nommé *Calpigi*. Il doit sa place à *Tarare*, et comme celui-ci risque des démarches très-hasardeuses pour tirer sa maîtresse Astasie du sérail où elle est enfermée, il n'en sort que par les secours réitérés de Calpigi qui se dévoue à tout moment aux plus affreux dangers pour sauver *Tarare*. Ce Calpigi est en même temps le bouffon de la pièce, comme il en est le héros. Il trompe le Sultan et le fait rire. C'est un personnage très-particulier qu'un *soprano* du conservatoire de Naples, qui se signale dans un sérail d'Asie par l'héroïsme de l'amitié, et qui chante des facéties dans le moment où il court risque d'être empalé. Cela peut n'être pas fort naturel ; mais cela ne laisse pas d'être amusant, quand on n'y regarde pas de si près. Cet opéra est encore lardé d'un grand-prêtre de Brama, ambitieux et hypocrite, qui veut faire nommer son fils *Altamor*, général de l'armée d'Ormus contre les chrétiens qui menacent de l'assiéger. Cette invasion des chrétiens n'a aucune suite et il n'en est plus question, passé le second

acte. Mais elle donne lieu à une cérémonie fort magnifique qui se passe dans le temple de Brama. C'est ce Dieu qui, par l'organe d'un de ses ministres, doit nommer le général, et le pontife fait choix d'un jeune enfant à qui il persuade aisément que l'inspiration divine doit lui nommer Altamor. L'enfant, avant d'en venir à ce choix, commence par dire au peuple, qu'il lui reste des chefs assez renommés pour dissiper toutes ses craintes. Il nomme entre autres *Tarare*. Dès qu'il a prononcé ce nom, tout le peuple le répète avec des acclamations, regarde Tarare comme celui que le ciel a choisi, et ne veut plus rien entendre. Le pontife fait des reproches à l'enfant qui répond :

Le ciel m'inspirait Altamor ;
Tarare est sorti de ma bouche.

C'est un des endroits qui ont produit le plus d'effet.

A l'égard du style, c'est un mélange de dureté, de barbarie et de platitude. L'auteur ne connaît pas le rhythme du vers et fait des césures avec des mots coupés en deux. Il y a pourtant quelques endroits dialogués avec vivacité ; mais on ne finirait pas, si l'on voulait citer tous les vers ridicules.

LETTRE CCLVII.

SEDAINE a enfin reçu le prix de sa très-longue persévérance. Il a été élu à la grande pluralité, pour remplir la place de M. *Watelet*; mais comme si l'Académie lui avait porté malheur, huit jours après son élection, il a essuyé la plus lourde chûte qui se puisse. Son *Amphitryon*, joué à Versailles, est tombé à plat. Le ridicule de l'exécution est en raison de l'extravagance du projet. Il est vrai qu'aujourd'hui nos auteurs qui ne sont pas forts pour l'invention, au lieu de faire des opéras, trouvent plus commode de dépenailler nos tragédies; mais du moins en changeant le fond, ils changent la forme, et adaptent le tout comme ils peuvent à la coupe musicale. *Sedaine* a été bien plus loin: il a imaginé de prendre l'*Amphitryon* de Molière, non pas pour le tailler en opéra, mais pour récrire scène par scène et sans rien changer à la marche de la pièce, un ouvrage qui est un chef-d'œuvre de style. On ne peut se figurer ce que c'est qu'une comédie de Molière récrite par Sedaine. La platitude et l'ineptie ne peuvent pas aller plus

loin. Aussi la révolte a été générale, et ce qui peint bien notre bon public, les mêmes gens qui huit jours auparavant nous forçaient la main pour faire entrer Sedaine à l'Académie, ont été les premiers à se moquer de nous et à s'écrier en *chorus :* comment peut-on recevoir à l'Académie un pareil écrivain ? Eh ! messieurs, nous ne l'avons pas reçu : c'est vous qui l'avez fait entrer ; et s'il vous a amusés si souvent malgré son style, il faut bien lui pardonner de vous ennuyer une fois. Qui sait d'ailleurs si vous n'applaudirez pas à Paris ce que vous avez sifflé à la cour ? ce ne serait pas la première fois, et il ne faut encore jurer de rien.

Voilà ce qu'on répond à ceux qui crient le plus fort ; mais il est sûr que le cri est si général, que si la pièce eût été jouée huit jours plus tôt, jamais Sedaine ne serait entré à l'Académie.

Le roi a demandé qui est-ce qui répondrait à Sedaine le jour de sa réception ? On lui a dit que c'était Le Mierre. Sur quoi il a cité fort plaisamment ces vers de *Richard, cœur de Lion :*

> Quand les bœufs sont deux à deux,
> Le labourage en va mieux.

La réception est fixée au 27 de ce mois.

Le prix d'encouragement de cette année a été donné à M. *Roucher*, apparemment pour l'encourager à mieux écrire.

On ne dira pas la même chose à M. *de Florian* : ce n'est pas par le style que pèche son *Numa*. Il est écrit avec élégance et facilité. Il y a des morceaux de description bien faits, de l'esprit, des choses bien pensées, des idées ingénieuses, un épisode qui a quelque intérêt; mais on lui rappellera le conseil de Boileau :

Et consultez long-tems votre esprit et vos forces.

Il y a loin de quelques petites pièces dont le fondest par-tout, et dont le dialogue est agréable, à la grande machine d'un ouvrage en douze livres, où l'on pretend joûter contre le *Télémaque ;* il ne faut pas s'exposer légèrement à un parallèle si dangereux. La fable de *Numa* est mal inventée et le sujet mal choisi. C'est dans la fable qu'il faut puiser, quand on veut se livrer aux fictions poétiques. L'histoire, et sur-tout une histoire aussi connue que celle des Romains, ou gêne trop l'imagination, ou vous jette dans l'invraisemblance. C'est détruire toute illusion

que de faire de Rome le théâtre de tant d'événemens publics dont jamais personne n'a entendu parler, et du bon roi Numa un héros de roman. Il faut laisser cela à l'auteur de la *Clélie* et du *Cyrus*. Il faut sur-tout dans un long ouvrage écrit en prose poétique, soutenir l'attention et l'intérêt par des ressorts attachans, et mener le lecteur par une route où il se retrouve toujours. Il n'aime point à revenir sur ses pas ni à prendre en haine et en dédain ce qui lui a d'abord inspiré de l'admiration et de l'amour. Le cœur ne se fait point à ces secousses continuelles qu'on prend pour de l'invention et de la variété, et qui ne sont que des disparates qui fatiguent. Il faut, en variant les situations, que ce qui a été l'objet de l'intérêt dans les premiers livres, le soit encore dans les derniers. Le cœur ne veut pas être trompé. *Numa* en total manque de plan, de conduite, de vraisemblance et d'effet. C'est dommage : on voit que l'auteur a travaillé beaucoup trop vîte et qu'il pouvait mieux faire.

La mode du jour est de faire dans la société ce qu'on appelle des *synonymes*, c'est-à-dire des définitions où l'on distingue les nuances des mots qui semblent avoir le plus

de rapport; tel a été l'objet du livre de l'abbé *Girard*, continué par notre confrère *Beauzée*. L'abbé *Roubaud*, célèbre dans l'école économique, vient de donner un livre dans ce genre, en quatre volumes, que je n'ai pas encore eu le temps de lire, parce que le travail continuel du Lycée me laisse bien peu de momens. Ce livre a eu du succès, et a réveillé le goût des synonymes. Cet exercice est assez utile; il accoutume à se faire des idées justes sur l'acception des mots. Voici entre autres essais de cette nature, qui courent manuscrits, un petit morceau de M. de Vaines, qui m'a paru bien fait.

Vérité, franchise, sincérité.

« La *vérité* paraît tenir aux principes, la *franchise* au caractère, et la *sincérité* à l'innocence.

» On peut apprendre à dire la *vérité*. C'était une des deux choses que les Perses enseignaient à leurs enfans. La *franchise* ne s'apprend pas; elle naît de la noblesse et de l'indépendance de l'ame. Ne l'attendez ni des tyrans ni des esclaves. La *sincérité* vient du cœur; et quand elle n'est pas sur les lèvres, elle se montre dans les yeux.

Sa noble intégrité,
Sur ses lèvres toujours plaça la *vérité*.

(*Adélaïde du Guesclin.*)

Ce mot m'est échappé, pardonnez ma *franchise*.

(*Henriade.*)

Elle est dans l'âge heureux où règne l'innocence :
A sa *sincérité*, je dois ma confiance.

(*Zaïre.*)

» Couci était *vrai*, Henri IV *franc*, et Zaïre *sincère*.

» Voulez-vous n'être pas trompé ? Interrogez l'homme *vrai*, laissez parler l'homme *franc*, et regardez la femme *sincère*.

» J'aime à trouver la *vérité* dans l'amitié, la *franchise* dans le commerce, et la *sincérité* dans l'amour.

» Pour prouver que ces distinctions ne sont pas seulement subtiles, et que ces qualités sont réellement distinctes, prenez les défauts qui les avoisinent et dans lesquels elles dégénèrent, lorsqu'elles ne se renferment point dans leur juste mesure ; et vous verrez qu'ils ne peuvent se transporter indifféremment de l'une à l'autre ; que la *vérité* peut devenir dure, la *franchise* brusque, et la *sincérité* indiscrète.

» Je redoute la sévérité de ce philosophe lorsqu'il me dit la *vérité;* je suis bien sûr de savoir de ce vieux militaire tout ce qu'il pense, mais il mêle trop de brusquerie à sa *franchise;* la *sincérité* de cette jeune personne est si aimable ! Pourquoi faut-il que j'aie à me plaindre de son indiscrétion ? »

On a joué avec succès, avant la clôture du théâtre Français, une comédie en trois actes de M. *Desfaucherets*, intitulée *le Mariage secret*. C'est encore une nouveauté avec laquelle je n'ai pas encore eu le loisir de faire connaissance, et que je me propose de voir à la rentrée.

Brizard, *Préville*, M.me *Préville*, et M.lle *Fanier* ont quitté le théâtre. Les deux dernières sont une perte fort médiocre : celle de Préville sera peut-être long-temps irréparable. Quand à Brizard, il avait de bien beaux moyens et quelquefois une sorte de chaleur machinale; mais si peu d'intelligence ! mais laissant tomber la moitié de ses rôles, faute de les entendre et de les sentir ! mais sachant si peu dire des vers ! mais souvent si faible et si froid ! M. *de Voltaire* écrivait, à-propos de lui : *On dit que Brizard est froid. Comment peut-on être froid ?* On en faisait pour-

tant de grands éloges et on en fait de grands regrets. Cela ne prouve que notre indigence. La tragédie est un art à-peu-près perdu pour nous.

qui en effet ne vaut pas grand'chose; mais qu'importe qu'un bon poëte ait fait un quatrain médiocre? Je ne vois pas trop le sel de cette plaisanterie. Ce qu'il y a de pis, c'est que ce quatrain même est défiguré avec une infidélité odieuse. L'abbé *Delille* avait dit, en parlant de la nature et de son historien:

En la peignant, il paya ses bienfaits.

Le vers est dur, mais non pas absurde. *Sautreau*, dans son *Almanach des Muses*, avait eu la bêtise d'imprimer ainsi ce vers:

En la *peignant*, il *peignit* ses bienfaits.

Mais Rivarol qui a plus d'esprit que *Sautreau*, savait bien que c'était lui et non pas l'abbé *Delille* qui avait écrit cette sottise, et pourtant il n'a pas manqué d'en profiter; c'est une petite ruse de guerre bien digne de nos satyriques et de nos journalistes.

Il paraît deux petits volumes de *Lettres écrites de Lausanne*, qu'on lit avec plaisir; elles sont d'une M.me *Charrier* qui demeure à Lausanne, et que j'ai vue quelquefois à Paris. Elle écrit avec esprit et même avec sensibilité, quoique son style ne soit ni égal, ni pur, et qu'il y ait des tournures et des expressions qui sentent le terroir. Son ouvrage

est une espèce de roman, et ce n'est pas sous ce point de vue qu'on peut le louer. Le roman est mal imaginé. Dans la première partie, ce sont les amours d'une jeune fille de Lausanne et d'un jeune Anglais qui commencent par promettre cet intérêt toujours attaché aux amours de cet âge, et qui finissent par être insipides et ne rien produire du tout : c'est une conception avortée. Dans la seconde partie, c'est une Anglaise nommée *Caliste*, dont le caractère est intéressant, mais qui aime l'homme le plus sot et le plus froid, et tous les malheurs de Caliste sont l'effet de l'imbécillité de son amant, qui se laisse aimer le plus tranquillement du monde, et ne fait rien pour épouser sa maîtresse. Il y a d'ailleurs une exaltation de vertus, hors de nature, qui n'a pas laissé que de plaire à nos femmes, parce que l'exagération en tout genre est à la mode. Mais si l'ensemble de cet ouvrage n'est pas bon, les détails ne sont pas sans mérite et sans intérêt.

M. *de Florian*, très-impatient de s'ouvrir les portes de l'Académie, multiplie ses productions plus qu'il ne les soigne. Il vient de nous donner une nouvelle pastorale, intitulée *Estelle*; c'est une cadette qu'il donne à

Galathée; mais elle ne vaut pas l'aînée. Celle-ci se sentait de l'éducation qu'elle avait reçue chez *Cervantes*, qui avait sur-tout le talent de prendre le ton et le caractère de ses personnages. *Estelle* est moins une bergère qu'une académicienne; et son amant, son mari, son père, sa mère, tous les acteurs du roman ont l'esprit et le style de l'auteur. Il écrit avec élégance, et quoique dans les épisodes de la pastorale, la vraisemblance soit un peu forcée, il y a des momens d'intérêt et des traits de sentiment. Ses vers qu'il a mêlés à sa prose ne sont pas aussi soignés. Ils sont le plus souvent faibles et prosaïques; il y a pourtant quelques romances qui ont de la douceur et de la simplicité. Voici les deux qui m'ont paru les meilléures.

Que j'aime à voir les hirondelles
A ma fenêtre tous les ans,
Venir m'apporter des nouvelles
De l'approche du doux printems!
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours;
Ce n'est qu'à des amans fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,

Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits :
Partons, partons, se disent-elles ;
Fuyons la neige et les autans :
Point d'hiver pour les cœurs fidèles,
Ils sont toujours dans le printems.

Si par malheur dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant,
Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur et d'amour,
Tandis que son amant fidèle,
Près de là, meurt le même jour.

Ah ! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage,
C'est mon ami : rendez-le moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si par sa voix tendre et plaintive
Il charme l'écho de vos bois,
Si les accens de son hautbois
Rendent la bergère pensive,
C'est encor lui : rendez-le moi ;
J'ai son amour, il a ma foi.

O.

Si, même en n'osant rien vous dire,
Son seul regard sait attendrir;
Si, sans jamais faire rougir,
Sa gaîté fait toujours sourire;
C'est encor lui : rendez-le moi;
J'ai son amour, il a ma foi.

Si, passant près de sa chaumière,
Le pauvre, en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau,
Et qu'il obtienne encor la mère;
Oh ! c'est bien lui : rendez-le moi;
J'ai son amour, il a ma foi.

LETTRE CCLIX.

En attendant les nouveautés que le retour de Fontainebleau nous prépare, il faut jeter un coup-d'œil sur celles qui ont paru et disparu depuis trois mois. Il n'y en a eu aucune à l'Opéra depuis la *Toison d'or* qui se traîne bien languissamment, et qui n'a eu encore que sept représentations, données de loin en loin dans l'espace de deux mois, uniquement parce que l'ouvrage est protégé par l'administration plus que par le public. Aux Italiens, pendant que *Nina* et *Richard* attirent toujours la foule, on a placé par intervalles quelques bagatelles qui sont tombées et dont les titres sont déja aussi oubliés que les noms des auteurs sont inconnus. Car ce genre de pièces est si facile, que l'on compte environ cent rimailleurs qui travaillent pour le théâtre Italien, et qui ne seront jamais nommés que dans les Almanachs de Théâtre. *Le Mariage d'Antonio*, petite pièce dont la musique est de la fille de *Grétry*, a été plus heureux, graces à l'indulgence que son âge et son père lui ont obtenue. M. *Desforges*,

auteur de *Tom Jones à Londres*, et de *la Femme Jalouse*, a fort mal-à-propos employé son talent sur une anecdote russe qui lui a fourni un drame sans décence et sans vraisemblance, intitulé *Feudor et Lizinka*. C'est un monstre révoltant, mais un incendie l'a sauvé d'une chûte complète. Voilà depuis quelques années la quatrième pièce qui se soutient par le feu qu'on met au théâtre; ce qui est plus aisé que d'en mettre dans l'ouvrage.

Les Français ont donné un mauvais acte, intitulé *Apelle et Campaspe*, tombé le premier jour et qui ne s'est pas relevé. Ensuite un M. *Chénier*, jeune aspirant qui fait profession d'un grand mépris pour nos meilleurs écrivains, a fait jouer à Fontainebleau une tragédie d'*Azémire*, qui a été sifflée outrageusement depuis le commencement jusqu'à la fin. Cet accueil ne l'a pas rebuté, et huit jours après il a voulu prendre sa revanche au théâtre Français. Mais craignant le préjugé défavorable que pouvait faire naître la déconvenue de Fontainebleau, il a cru devoir user d'une petite ruse, déja employée plus d'une fois. On a fait afficher *Zaïre* pour avoir un peu de monde, et la toile levée,

un acteur est venu annoncer qu'une indisposition subite d'un de ses camarades empêchant de donner *Zaïre*, on priait le public d'agréer à la place une tragédie nouvelle. C'était notre *Azémire* qui n'a pas été mieux traitée à Paris qu'à Fontainebleau. Il faut voir s'il aura le courage d'essayer une troisième tentative. Il s'est ôté même la ressource de s'en prendre à la cabale ; car assurément personne n'attendait *Azémire* à la place de *Zaïre*.

M. le marquis *de Chatellux*, en publiant le journal de ses *Voyages dans l'Amérique septentrionale*, écrit avec toute la liberté d'un commerce épistolaire, ne s'attendait pas que quelques plaisanteries sur les Quakers, quelques traits hasardés avec une légèreté que pouvait excuser le genre et le ton de son ouvrage, lui attireraient la furieuse diatribe que M. *Brissot de Varville* vient de lui adresser. C'est un de ces fous de sang-froid, de ces inspirés qui se sont faits les singes de *J. J. Rousseau*, et qui, en répétant avec une lourde emphase les mots de vertu et d'humanité, se croient aussi éloquens que lui. Il combat à outrance dans une longue brochure deux ou trois propositions qu'on

pouvait réfuter en deux pages, et ce texte lui fournit matière à une explosion d'injures brutales qui en bonne police devraient être punies. Il y a dans cet écrit autant de mauvaise foi que de fureur. Ce sont des sophismes entassés pour amener des invectives. On voit que l'auteur n'a eu d'autre but que de faire du bruit, et qu'il a crié bien haut pour qu'on s'arrêtât à l'entendre. Il affecte de confondre les Quakers d'aujourd'hui, que tout le monde laisse fort tranquilles, avec *Guillaume Penn* et ses premiers disciples qui furent persécutés, et il ne tient pas à lui qu'on ne prenne pour autant de frères et de martyrs tous ceux qui ne portent point de boutons à leur habit et qui tutoient tout le monde. Il fait le plus extravagant éloge des *Enthousiastes* et des *Illuminés*, et il affecte d'oublier que ce sont deux espèces d'hommes très-différentes; que l'enthousiasme peut être louable et avoir de fort bons effets, mais qu'un *Illuminé* ne peut jamais être qu'un sot ou un fripon. Il ne songe pas combien l'hypocrisie des prétendus *Illuminés* a produit de maux et de crimes. Enfin, ne pouvant se dissimuler à lui-même combien le ton de sa brochure est révoltant par

son amertume et ses grossièretés, il prend un parti désespéré, et augmentant la liste des paradoxes insensés que l'impudence a osé risquer de nos jours, il soutient que c'est ainsi qu'il faut écrire; il regrette, il préconise le style violent et forcené que la raison et la politesse ont fait généralement condamner. Il veut absolument qu'on dise des *injures*. Il va jusqu'à dire en propres termes: « *Mais les injures, dira-t-on, ne prouvent rien : elles prouvent un caractère.* » Et il croît avoir dit quelque chose qui ait du sens: il ne prévoit pas la réponse péremptoire : Oui, mais quel caractère? L'orgueil, l'insolence et la brutalité. Voilà ce qui dicte les injures contre un homme qui n'en a pas dit.

LETTRE CCLX.

Le discours que M. *de Rulhière* a prononcé à sa réception, suffirait seul pour justifier le choix de l'Académie. Il se distingue de la plupart des discours académiques par le fond et par le style. C'est un ouvrage substantiel, plein d'idées justes et fines, sans affectation de finesse; plein d'esprit sans recherche d'esprit. Il est écrit avec une pureté de goût et un choix d'expressions qui sont rares dans tous les temps et sur-tout dans celui-ci. Nous avons des discours de réception, où il y a plus de mouvemens oratoires et une trempe d'esprit plus forte; mais chacun suit le genre de son talent. M. *de Rulhière* n'est point un orateur, et n'était pas obligé de l'être. C'est un excellent écrivain, un homme du très-petit nombre de ceux qui connaissent ce grand secret de l'art d'écrire. V. A. I. en jugera par un morceau fort intéressant que je vais mettre sous ses yeux; c'est le tableau de la révolution qui s'est faite dans les lettres, vers l'an 1749, à l'époque de l'*Encyclopédie*.

« Alors commençait une révolution générale dans les lettres et dans les mœurs; et

jamais, par le concours des circonstances, la littérature et la société n'ont eu dans cette capitale une époque plus singulière. L'esprit du siècle de Louis XIV allait céder à un nouvel esprit; ses dernières nuances n'étaient pas entièrement effacées; elles se mêlaient et se confondaient avec d'autres nuances, qui, devenant chaque jour plus sensibles, n'ont pas tardé à les faire disparaître.

» Il faut tracer d'abord une esquisse de cette révolution; et ensuite il me sera plus aisé de faire sentir comment un habile orateur*, maître du ton qu'il voulait prendre, et dont le talent souple et flexible s'est toujours plu à céder et à obéir aux différentes impressions de son siècle, nous offre dans ses ouvrages ce contraste d'esprits divers et de goûts opposés qu'il a vu régner pendant sa vie. Vous approuverez sans doute, Messieurs, que je présente cette esquisse dans sa juste étendue. Les évènemens qui ont le plus d'éclat dans l'histoire, ont eu souvent moins d'influence que ce changement général dont je vais retracer le souvenir. On a vu quel-

* M. l'abbé *de Boismont* que M. *de Rulhière* remplaçait à l'Académie.

ques-uns de vous y prendre part; et en lisant en votre présence et devant une pareille assemblée, l'histoire de cette révolution dans les lettres françaises, j'oserai, pour un moment, me comparer à Hérodote, lisant dans les jeux olympiques les évènemens célèbres de la Grèce.

» La première époque dont je parle, et qu'il faut indiquer avec précision, est l'année 1749.

» Fontenelle, près de finir sa longue carrière, faisait encore les délices des plus spirituelles sociétés, l'ornement de tous les corps littéraires, et semblait rapprocher et unir les deux siècles. Je ne dois pas rappeler ici qu'associé dès son plus jeune âge aux travaux des Corneilles, il avait pris, dans la culture des lettres, le charme qu'il avait répandu sur les plus hautes sciences, qu'il avait fait tomber les voiles mystérieux dont elles s'étaient si long-temps enveloppées, et les avait familiarisées avec les femmes, en écartant tout l'appareil du pédantisme; mais je rappellerai qu'il jouissait, dans son extrême vieillesse, de cette première révolution due à lui seul, qu'il voyait les savans, ses disciples, par-tout recherchés, ou accueillis à son

exemple et à sa suite. On dit que ce n'était pas dans les sciences un génie créateur : disons du moins qu'il emprunta le feu du génie, comme Prométhée avait dérobé le feu du ciel pour en faire présent aux hommes, et qu'il s'en servit, comme lui, pour donner une nouvelle ame au sexe aimable qu'il éclaira, et dont la beauté est le symbole.

» Voltaire n'avait pas encore pris sur son siècle cet empire suprême dont nous l'avons vu s'emparer, lorsque, dans sa vieillesse, les suffrages unanimes de l'Europe lui eurent déféré le sceptre littéraire; mais du fond de sa retraite de Cirey, revenant à Paris, nous instruire, nous émouvoir, et nous charmer, heureux rival de tous les génies de son temps et de tous les génies des siècles passés; toujours avide de succès, de gloire et de conquêtes, il régnait sur la scène, sans régner sur nos opinions. Déja cependant il avertissait les Français de tous leurs travers, en même temps qu'il chantait encore tous leurs triomphes; il nous inspirait l'horreur du fanatisme, naturalisait parmi nous les découvertes et les beautés hardies des philosophes et des poëtes anglais, composait pour la compagne de sa retraite un Essai sur le caractère

et le génie des nations, poursuivait les détracteurs des lettres et les critiques infidèles, suffisait presque seul aux lecteurs les plus assidus, et était l'éternel sujet de tous nos entretiens.

» Montesquieu, déja sûr de sa gloire par ses premiers travaux, partageant ses jours entre les délices de Paris et le sauvage désert de la Brède, où le premier en France, et seul encore, il avait rapporté d'Angleterre le goût des jardins agrestes; Montesquieu achevait l'ouvrage des méditations de sa vie entière. Il publiait l'*Esprit des lois :* la profondeur de son génie et la richesse de son imagination versaient sur ses matières sublimes autant et plus de charmes que Fontenelle n'en avait répandu sur les hautes sciences; et désormais les plus secrètes intentions des législateurs, leurs fautes et leurs devoirs furent pour jamais révélés au genre humain.

» Un ouvrage non moins vaste, et dont Aristote et Pline n'avaient laissé que d'imparfaits modèles, l'*Histoire de l'homme et de la nature* parut cette même année. Cette grande partie de la philosophie fut exposée dans toute sa magnificence. Notre langue même parut s'embellir dans un style dont la

majesté se maintient toujours sans orgueil et sans faste. Il avait fallu au travail d'Aristote les conquêtes d'Alexandre ; il avait fallu, pour le travail de Pline, que Rome fût maîtresse du monde : et de nos jours, c'est au seul génie du naturaliste Français que tous les souverains et tous les peuples s'empressent d'offrir, en tributs volontaires, tout ce que la nature, sur la surface entière du globe, produit encore de nouveau, de rare, ou d'inconnu.

» A cette même époque, Rousseau, encouragé par sa réputation naissante, allait essayer de nouveau et fortifier dans les solitudes cette voix éloquente qui devait bientôt faire revivre tous les devoirs maternels, et ramener le bonheur sur le premier âge de la vie. C'est encore à cette même époque qu'une nombreuse société se rassemblait sous deux chefs renommés, et véritablement dignes d'elle, pour former l'immense collection de toutes les connaissances acquises par les travaux des siècles.

» Un mouvement général se fit alors dans l'esprit humain. Ces profondes études, sortant toutes à-la-fois des retraites solitaires où elles s'étaient mûries, répandirent tout-à-

coup de nouvelles idées, de nouvelles lumières, des espérances nouvelles. La vigilance du Gouvernement, toujours attentive parmi nous au choix des connaissances qu'il laisse s'étendre dans la nation, n'était point, dans ce temps, inquiète, soupçonneuse et craintive. Ce soin était confié à un magistrat illustre, d'un nom cher aux muses, capable lui-même d'éclairer son siècle, et dont les vertus nobles, simples et familières s'accordent avec l'étonnante facilité de son génie, assis maintenant au milieu de vous, messieurs, et surpris d'entendre un éloge qui ne peut étonner que lui seul.

» Cependant presque tous les genres de littérature étaient cultivés avec un égal applaudissement; et cette autre impulsion donnée sous le précédent règne, ne paraissait pas s'être ralentie. Le terrible Crébillon, qui exprima si bien le délire des passions les plus atroces, la joie de la haine, et les pleurs de la rage, s'était seul approprié cette partie du domaine tragique, et dans un long silence, méditait un dernier succès. La scène se soutenait dans ce point de perfection qui a rendu ses jeux les plus comiques, un des plus nobles plaisirs de l'esprit. On allait chaque

jour applaudir au théâtre la vraie peinture des ridicules de ce temps-là, si vivement tracée dans le *Méchant*, le *Glorieux*, le *Métromane*; dans la *Coquette corrigée* et les *Dehors trompeurs*, ouvrages de plusieurs hommes célèbres, qui, sur les traces de Molière, achevaient de rendre la comédie une école de mœurs. Que si d'autres abandonnaient ces traces trop difficiles à suivre, s'ils commençaient à quitter la touche du ridicule pour celle du pathétique, c'était pour nous présenter le tableau simple et touchant, mais toujours élégant et embelli, de nos erreurs et de nos fautes. L'éloquence de la chaire conservait, non toute la supériorité qu'elle avait acquise, mais si j'ose m'exprimer ainsi, toute la vogue qu'elle avait précédemment obtenue. Souvent la multitude venait attendre, dès le point du jour, l'orateur qui ne devait paraître qu'à la chûte du soleil. Cette fameuse société, qui, alors répandue sur toute la terre, prenait de nation à nation, comme parmi nous d'homme à homme, le caractère qui convenait le mieux aux conjonctures, qui enseignait les sciences aux Chinois, les arts aux Sauvages, les belles-lettres aux Européens; cette société rem-

plissait avec éclat presque toutes les chaires. Ce fut elle qui la première perfectionna parmi nous l'art de la prédication; et dans un temps moins favorable, elle en soutenait encore la gloire. Le talent de ses orateurs, mûri par de longues études, et long-temps exercé dans les provinces sous la censure de leurs vieillards, revenait étonner la capitale, et quelquefois faire trembler la cour. Si dans la foule des auditeurs, quelques-uns étaient plus attirés par la curiosité que par la persuasion, s'ils venaient uniquement chercher dans ce concours le spectacle qu'offrait ce concours même; du moins le goût d'une solide occupation, le plaisir de juger un talent nouveau, de comparer entre eux ceux qui faisaient hésiter la renommée, tout entretenait dans cette capitale l'amour de l'esprit, l'occupation des belles-lettres, le charme des conversations ingénieuses.

» Il semble dans la destinée de l'esprit humain, et l'expérience de tous les siècles peut nous le faire croire, que la philosophie doive toujours succéder aux belles-lettres, les Aristotes aux Euripides, les Sénèques aux Térences, les Galilées aux Tasses, les Lockes aux Miltons. Mais le temps

où une nation est éclairée par cette brillante aurore des sciences, avant que les lettres soient penchées vers leur déclin, n'est-il pas un de ses plus beaux âges? Est-il dans l'univers un spectacle plus digne d'admiration, que cette ravissante saison des pays septentrionaux, qui, pendant sa longue durée, laisse voir tout ensemble, et les feux du couchant conservant long-temps encore leur éclatante lumière, et les rayons naissans du jour éclairant déja tout l'espace du monde.

» La prospérité du Gouvernement paraissant alors affermie, aucune impression chagrine ne se faisait sentir dans les esprits; et cette heureuse capitale, où les délices de la société sont mieux connues qu'en aucun lieu du monde, ne parut, dans aucun temps, les connaître mieux elle-même. Des vieillards, formés dans la politesse du précédent règne, possédaient l'art, devenu si rare, de converser avec agrément et avec égalité. La fatuité même, ce défaut français, qui prend toujours la couleur de son siècle, ou, pour mieux dire, la couleur du moment, était polie, ingénieuse et brillante. Les hommes de lettres, par-tout accueillis, cherchaient partout à plaire.

P..

» Mais comme dans les sociétés politiques les avantages d'une extrême opulence sont toujours accompagnés de tous les maux, ou du moins de tous les dangers du luxe; on dirait aussi qu'il y a des dangers inséparables d'une extrême richesse littéraire : la profusion, les raffinemens, le faux éclat, le desir de briller, l'amour de la nouveauté, en un mot, un vain luxe d'esprit, commençaient à se faire craindre. La frivole vanité du bel-esprit était devenue, dans Paris, une vanité dominante, une prétention générale, une sorte d'épidémie occasionnée par la durée même d'une saison si belle. Les moindres amateurs des lettres, suivant la médiocrité ou l'aisance de leur fortune, s'érigeaient, les uns en Aristarques, capables d'égarer le goût par leurs conseils; les autres en Mécènes, capables d'avilir les talens par leur protection.

» Le mal et le bien, tout changea dans le court espace de quelques années; mais les causes qui influent sur le génie des peuples et sur l'état général de la société, ne sont pas aussi simples que souvent elles le paraissent, et elles se compliquent de beaucoup de manières. Cette année même, où se produisi-

rent tous ensemble ces grands ouvrages philosophiques, nous vîmes commencer une suite d'évènemens malheureux, qui peu-à-peu et de jour en jour ôtèrent au Gouvernement cette approbation, cette estime publique dont il avait joui jusques-là; et, pendant que nous passions de l'amour des belles-lettres à l'amour de la philosophie, la nation, par un autre changement qui tenait à des causes bien différentes, passa de l'applaudissement aux plaintes, des chants de triomphe au bruit des perpétuelles remontrances, de la prospérité aux craintes d'une ruine générale, et d'un respectueux silence sur la religion, à des querelles importunes et déplorables.

» Ne craignez pas, messieurs, que je veuille imprudemment franchir les limites d'une discussion littéraire; mais enfin un nouvel horizon, et souvent obscurci de nuage, se formait autour de nous. Il était difficile que les hommes de lettres conservassent le ton de la louange, sans se dégrader; que des esprits qui se tournèrent rapidement vers les grands objets de l'administration publique, de la morale, des lois, de l'éducation, de l'étude générale de la nature, eussent encore cette

souplesse, cette adresse ingénieuse qui se plaît à cacher une partie de ses pensées, pour faire mieux ressortir celles des autres. Et comme dans nos prospérités ils avaient été les plus flatteurs, ou du moins comme leurs flatteries avaient eu plus d'éclat, dans cette espèce de chagrin général, leurs plaintes acquirent aussi plus de célébrité. On craignit leurs opinions; on craignit leur société; on calomnia les lettres auprès du Gouvernement; on chercha à les rendre odieuses et suspectes. Ces deux époques si diverses se trouvent marquées dans deux ouvrages bien différens en effet, et composés, à peu d'années de distance, par deux académiciens célèbres, et tous deux secrétaires de cette académie. Duclos s'écrie : « Les gens de la Cour » sont ceux dont les lettres ont le plus à se » louer. Formez des liaisons à la cour; un » homme de lettres estimable n'y essuiera » point de faste offensant. » Et quelques années s'étaient à peine écoulées, que d'Alembert se plaint qu'ils soient persécutés par ceux mêmes qui ont le plus d'intérêt à les défendre; il les exhorte à la noble pauvreté, et il s'écrie : « Le moyen le plus sûr pour » vous faire respecter, est de vivre unis, s'il

» vous est possible, et presque renfermés en-
» tre vous. » On croirait voir la plus éton-
nante contrariété entre ces deux auteurs con-
temporains; et vainement voudrait-on l'ex-
pliquer par la différence de leurs caractères;
ce n'est point une opinion différente qu'ils
énoncent, c'est un fait contraire dont ils dé-
posent; et leur apparente contradiction ne
tient qu'au changement général et rapide,
survenu dans un si court intervalle.

» Cependant la capitale, si long-temps
prompte et docile imitatrice des sentimens,
des goûts, des opinions de la cour, cessa,
dans le même temps, d'avoir pour elle cette
antique déférence. Ce fut alors que s'éleva
parmi nous ce que nous avons nommé l'*em-
pire de l'opinion publique.* Les hommes de
lettres eurent aussitôt l'ambition d'en être
les organes et presque les arbitres. Un goût
plus sérieux se répandit dans les ouvrages
d'esprit; le desir d'instruire s'y montra plus
que le desir de plaire. *La dignité d'hommes
de lettres*, expression juste et nouvelle, ne
tarda pas à devenir une expression avouée,
et d'un usage reçu..., etc. etc. »

LETTRE CCLXI.

C'était sans doute à un militaire homme de lettres qu'il appartenait de faire l'éloge du roi de Prusse. M. *de Guibert*, officier-général et académicien français, a crû que ce double titre suffisait pour le mettre en droit d'entreprendre une si grande tâche; mais il s'en faut de beaucoup qu'il l'ait remplie, et qu'il eût tout ce qu'il fallait pour la remplir. Je ne suis point à portée d'apprécier ses connaissances dans la guerre. Son livre de *la Tactique* est regardé par les gens du métier, comme un abrégé élémentaire dont tout homme instruit est capable, mais où rien n'est approfondi. Si l'on s'en rapporte au roi de Prusse, on fera peu de cas de cet ouvrage. Il écrivait dans une lettre authentique que j'ai vue, et qui sera imprimée dans ses *OEuvres* : « Est-ce à M. de Guibert de faire une tactique, lui qui n'est pas en état d'épeler *Végèce?* » Le roi de Prusse avait plus de droit que personne d'être un juge sévère en cette partie. Quant au mérite littéraire, il a toujours été très-médiocre dans M. de Guibert.

C'est un homme d'esprit qui s'est persuadé, comme bien d'autres, que l'esprit tenait lieu de tout; erreur grossière dont le peu de succès de tout ce qu'il a écrit en prose et en vers n'a pu le détromper. Son *Éloge du roi de Prusse* ne vaut pas mieux. Il y a peu d'idées et encore moins d'éloquence et de style. La marche est celle d'un récit historique semé de quelques réflexions, la plupart communes, quelques-unes fausses. Plusieurs morceaux sont écrits d'un ton noble; il y a plusieurs traits ingénieux; mais le plus souvent son style est déclamatoire, affecté, emphatique, sur-tout il connaît trop peu sa langue et les bons principes. Il manque de correction, de netteté dans les phrases, de choix et de propriété dans les termes, de goût dans les figures. Il manque aussi quelquefois de justice, ce qui est plus essentiel. Il parle d'une manière fort peu convenable des Russes, qui certainement, à en juger sans partialité, sont de tous les ennemis du roi de Prusse dans la guerre de 1756, ceux qui lui ont fait le plus de mal et le plus de bien; le plus de mal, puisque dans les défaites, comme dans les victoires, ils lui ont porté des coups terribles par la quantité de

monde qu'ils lui ont tuée; le plus de bien, puisqu'il est évident qu'il n'a dû son salut qu'à l'avénement de Pierre III au trône, qui lui donna pour alliés ceux qu'il devait le plus redouter comme ennemis. Je finirai cette critique par transcrire deux morceaux qui m'ont paru les mieux faits.

« Il fallait cependant un aliment à cet esprit plein de feu *. Il se jeta avec passion, et tout à-la-fois, vers les sciences, vers les lettres et vers les arts; et comme la passion ne va jamais avec mesure, il outra d'abord tous ces goûts dont un prince destiné au trône doit plutôt embellir sa vie que la remplir. La France, toute rayonnante encore de la splendeur du beau siècle de Louis XIV, la France qui possédait alors Montesquieu, Voltaire, Fontenelle, et où Buffon et d'Alembert commençaient à faire parler d'eux, lui parut la patrie des talens. Bientôt il ne parla, n'écrivit, ne pensa plus qu'en français, et ce ne sera pas dans l'avenir le moindre titre de gloire de notre langue. Il devint épris de notre théâtre; il cultiva notre poésie; enfin, il n'aima, il n'accueillit plus que les

* *Frédéric* dans sa première jeunesse.

Français. Il adopta nos mœurs, nos usages; il paya même le tribut à nos modes, tribut frivole et peu flatteur, quand il n'est dû qu'à la recherche et au goût des plaisirs; mais qui devient un hommage honorable, quand l'estime a précédé le penchant, et quand cette imitation a pour but de se rapprocher en tout d'une nation qu'on aime.

» Je laisse aux Mémoires particuliers, qui révèlent quelquefois des secrets précieux, mais qui en recueillant tout, répandent aussi beaucoup d'erreurs, à parler en détail des rigueurs et des cruautés que le prince royal de Prusse eut à essuyer de son père, de la captivité de plusieurs mois dans laquelle il le retint à Custrin, et de cette scène atroce dont il le rendit spectateur, en faisant trancher la tête, sous les fenêtres de sa prison, au jeune *Katt* qu'il aimait, et qui n'avait aux yeux du farouche monarque, que le crime d'avoir voulu l'engager à partir secrètement pour faire le tour de l'Europe. Caractère, esprit, mœurs, occupations, tout séparait le père et le fils, et cette fatale division remplit d'orages la jeunesse de Frédéric, mais les orages sont utiles au développement moral de l'homme. L'ame s'élève et se mûrit au milieu

d'eux, et elle en reçoit la force de résister aux évènemens de la vie. Ainsi les plus beaux colosses des forêts du Nord s'y durcissent par l'âpreté du climat, et s'y forment d'avance par l'impétuosité des vents, à braver un jour sur les abîmes de l'océan de plus grandes tempêtes.

» Frédéric privé de sa liberté, Frédéric gémissant sous le double despotisme d'un roi et d'un père, eut à réfléchir sur l'atrocité de la tyrannie, et c'est delà sans doute, que jamais aucun acte de barbarie n'a souillé son règne, et qu'il s'y est commis même si peu d'emprisonnemens illégaux. On l'a vu oublier l'ingratitude, pardonner les injures, abolir dans ses tribunaux le barbare usage de la question, se faire adresser toujours les arrêts de mort et les commuer souvent, n'en prononcer aucun de sa propre autorité, même dans la rigueur de la discipline militaire; et c'est un roi guerrier, familiarisé avec le sang, toujours obéi à un clin-d'œil, toujours entouré de moyens de violence et de formes promptes, qui a donné ces grandes leçons aux souverains. »

Voici le second morceau qui présente un apperçu général sur la situation politique de

l'Europe, à l'avènement de Frédéric au trône.

« Frédéric monte à vingt-neuf ans sur le trône, et voilà enfin un grand génie que la fortune et le hasard ont mis à sa place. Mais ce génie ne connaissait pas lui-même toute son étendue. Quelque préparé qu'on soit par sa destinée à occuper ces premières places du monde, l'imagination ne peut jamais en représenter la réalité, et au moment où un si grand éclat, un si absolu pouvoir, un si pesant fardeau, descendent sur la tête d'un prince qui, quoique héritier d'un trône, n'a cependant que les facultés d'un homme; sa pensée doit éprouver une étrange fermentation. A-t-il des talens et du caractère? il s'élève, il s'enflamme et tire de la grandeur de sa position des facultés nouvelles. Est-il sans talent et sans caractère? il chancelle, il se trouble, il s'aveugle, il devient encore inférieur à lui-même. Enfin quel qu'il soit, ses premières paroles, ses premiers pas, ses premiers choix annoncent presque toujours le sort de ses peuples et les destins de son règne.

» Quel sera donc le début de Frédéric? Son pays attend avec inquiétude. Dans une monarchie absolue, où la volonté du maître peut tout bouleverser, et où les sujets ne

vivent pas avec sécurité sous la sauve-garde des lois, un nouveau règne est toujours menaçant ; les gens de bien tremblent, et il n'y a que les vices qui espèrent. L'Europe toute entière a aussi les yeux ouverts sur Frédéric. Depuis qu'un système général de politique a lié tous les états ; depuis qu'aucun d'eux ne peut être ébranlé sans que le contre-coup ne soit universel, ou qu'il ne peut être affaibli seulement, sans que l'équilibre ne soit déplacé ou rompu, l'avénement d'un nouveau souverain n'est indifférent à aucun peuple. C'est un astre qui s'avance sur l'horizon, et dont le lever, serein ou nébuleux, peut présager la paix ou la guerre. La renommée a publié jusques-là que Frédéric était ami des lettres, du luxe et des plaisirs ; on s'attend que l'armée du père va faire place à une cour, à des spectacles, à tous les abus de la mollesse, et soixante et dix mille soldats de moins dans la balance du Nord, vont peut-être faire changer la face des nations.

» Pendant plusieurs jours Frédéric se tait, il s'instruit en silence des détails de son armée, de ses finances, de ses moyens ; un de ses ministres croyant flatter ses penchans, lui donne un plan pour s'entourer de gran-

deur, d'étiquette et de faste comme les autres rois ; Frédéric ne répond rien : concentré dans ses méditations, il étudie sa position, il embrasse le passé, le présent, l'avénir ; il voit ses provinces éparses, ses ressources faibles et divisées, sa puissance précaire et entourée de voisins formidables. Sa maison n'est plus à la vérité resserrée dans les sables du Brandebourg, comme elle l'était il y a un siècle ; elle a jeté de tous côtés, et de près et au loin, des rameaux étendus ; il a de possessions sur la mer Baltique, sur le Weser, sur l'Oder, sur l'Elbe, sur le Rhin, jusqu'aux frontières de la France et de la Suisse ; mais presque toutes ces possessions sans liaison, sans communication, sans rapport entre elles, sont plutôt des élémens de grandeur et des occasions de guerre que des moyens de force. Son grand-père décorant plus que consolidant cette fortune naissante, a pris place parmi les rois de l'Europe, mais cet éclat est pour la Prusse un poids au-dessus de ses moyens, et trente-cinq ou quarante millions de revenu, au plus, soutiennent faiblement ce titre prématuré. La maison d'Autriche et la Russie touchent ses états par les deux extrémités, et ce sont des

colosses avec lesquels il ne peut se mesurer. La Saxe tient au Brandebourg, et ce bel électorat, renforcé de la Pologne, serait à lui seul, s'il était bien gouverné, une puissance capable de lui en imposer. La Suède gêne ses frontières du côté de la Poméranie, et les Suédois toujours vaincus par son aïeul le grand électeur, ont à leur tour fait trembler son grand-père, sous un Charles XII que la nature peut reproduire. En Allemagne, la maison d'Autriche a la longue possession de la principale influence, et la Prusse, loin d'oser penser à la lui disputer, lui a été presque toujours servilement dévouée. Quand l'empire s'alarme sur sa constitution et réclame ces augustes traités de Westphalie, qui en sont la base, il ne cherche pas des protecteurs dans son sein; c'est le roi de France qui s'est emparé du rôle de défenseur de la liberté germanique, et s'il y avait dans l'empire une maison qui pût prétendre à cette noble garantie, la maison d'Hanovre qui vient de monter sur le trône d'Angleterre, et qui peut apporter dans la balance tous les moyens de cette puissante nation, y paraît encore plutôt destinée que celle de Brandebourg.

» Telle est autour de Frédéric la situation

de l'Europe. Tout autre esprit que le sien pourrait en être abattu, tout autre caractère découragé; mais où les hommes mediocres subissent, même avec une sorte de satisfaction intérieure, la loi des circonstances et de la nécessité, parce qu'elle sert de prétexte et de voile à leur faiblesse, l'homme de génie se roidit, s'élève, et se dit qu'il faut combattre la fortune, et faire naître un ordre de chose plus favorable.

» Après avoir examiné les circonstances locales et politiques, Frédéric observe comment sont occupés les trônes qui l'environnent; car il y a deux manières de mesurer la puissance des nations : l'une par ce qu'elles sont en elles-mêmes, l'autre par ce que sont leurs gouvernemens ou leurs chefs; et ce second tableau, plus consolant que le premier, ranime son courage et ses espérances.

» En Russie, la mort de Pierre I a laissé tous ses travaux imparfaits, et tous ses plans interrompus. Deux femmes et un enfant ont jusques-là succédé à ce génie vigoureux, et le trône sans base, y paraît encore destiné à des révolutions nouvelles, révolutions sans grandeur, comme toutes celles qui ont lieu chez un peuple esclave, et qu'une intrigue;

appuyée de quelques soldats ; consomme dans l'enceinte d'un palais, tandis que la nation, dans un calme stupide, attend à genoux, qu'on lui proclame un maître. Anne, nièce de Pierre, portée sur le trône, par un de ces coups de fortune, au préjudice du malheureux Ivan, y pense moins à régner qu'à semer sa vie de fleurs. Elle est, comme sont toutes les femmes, quand un jeu de la nature n'en fait pas des êtres hors des proportions de leur sexe, soit par de grandes qualités, soit par de grands vices, bienfaisante, généreuse, humaine, amie de la paix, ennemie des affaires, quelquefois sensible à la gloire, mais par saillie plus que par caractère, et se passionnant plutôt pour celle des romans que pour celle de l'histoire. Anne pourra donc être gagnée ou contenue, et elle n'apportera pas dans la balance de l'Europe, toute l'influence que peut avoir son vaste empire.

» En Saxe et en Pologne, Auguste III a remplacé son père. Son élection a été l'objet d'une guerre sanglante, dans laquelle il n'a pas combattu. Prince faible, sans courage, sans caractère, n'ayant pas même hérité des brillans défauts de son père. Déja

s'élevait dans sa faveur ce comte de Brühl, qui bientôt s'empara de lui, gouverna despotiquement la Saxe, acheva de corrompre la Pologne par le luxe, et précipita son maître dans un abîme. Auguste, en voulant être le Louis XIV du Nord, a laissé à son malheureux fils des palais, des diamans, des porcelaines, des tableaux, mais des revenus obérés, la Saxe épuisée et toute ouverte, de médiocres troupes couvertes d'or, et par-dessus cela, le fardeau d'une couronne élective chez une nation libre et faible, qui acceptera ses pensions, et qui ne prendra jamais part à ses affaires. Frédéric au second examen, ne voit donc plus dans Auguste III, qu'un voisin heureusement placé, dont il se fera, suivant les circonstances, un allié dépendant, ou un ennemi dont il peut envahir les états.

» Le nouveau gouvernement que s'est donné la Suède, la rend sans influence et sans vigueur. Ruinée par l'héroïsme insensé de Charles XII, elle a voulu mettre un frein à l'ambition de ses rois; mais comme l'équilibre des pouvoirs est difficile à établir avec sagesse, en dépouillant ses rois trop entièrement de toute autorité, elle leur a ôté toute énergie et toute vertu. Frédéric-Adolphe

qui a reçu cette ombre de couronne, n'a aucune des qualités qui pourraient la relever. Il a épousé la sœur de Frédéric, princesse spirituelle et éclairée. Ainsi tout ce que l'adresse et le crédit pourront acquérir d'influence au trône, est par là dévoué à la Prusse; Frédéric est donc tranquille du côté de la Poméranie, et il peut plutôt espérer de reculer cette frontière, qu'il ne doit craindre pour elle.

» Georges II, roi d'Angleterre et électeur d'Hanovre, n'a pas, comme le fameux prince d'Orange, le talent et l'ambition de diriger l'Europe, en mêlant l'Angleterre dans toutes les ligues et dans toutes les affaires du continent. Son esprit est porté à la prudence et à la paix. Il n'a point pris part à la guerre de 1734. Veiller sur la maison de Stuart, qui avait encore un grand parti, et augmenter sourdement son autorité, paraît toute sa politique. Celle de la nation Anglaise est de veiller, à son tour, sur la maison d'Hanovre, qu'elle a appelée au trône; ainsi quand Georges voudrait augmenter son influence en Allemagne, elle ne lui fournirait ni son sang ni ses trésors.

» Parmi les princes de l'Empire, assez

considérables pour agrandir leur fortune, aucun ne s'en montre capable; aucun, dans l'occasion, n'aura le talent de rallier des esprits divisés, et de diriger des forces éparses. La maison de Bavière et la branche Palatine sont anciennes, riches et puissantes; mais elles sont catholiques, et cela leur aliène les protestans; elles sont séparées par l'éloignement de leurs possessions, elles le sont encore plus dans leurs vues, par les intérêts particuliers qui les gouvernent. Elles se sont toujours mal trouvé d'avoir voulu prendre part aux affaires générales, parce que quand de petits princes se mêlent dans les querelles des grandes puissances, sans être appuyés par du génie et par des talens, il faut nécessairement qu'ils en deviennent les victimes. Le défaut de concurrens, la religion, l'avantage d'être le seul qui soit respectablement armé, et qui puisse entrer en action sans avoir besoin de secours, tout appelle donc Frédéric à se faire en Allemagne le chef du parti protestant et le contre-poids de la maison impériale. Il ne lui faut plus pour s'emparer de ce rôle éclatant, que ce qui captive les hommes et fixe leur confiance, des succès et une renommée.

» En France, c'est le cardinal de Fleury qui règne; on vante sa sagesse : mais la sagesse du ministre d'un grand empire doit-elle être passive? peut-elle se passer d'énergie et de prévoyance? Il a laissé tomber la marine dans le néant; il entretient médiocrement les forces de terre; il croit qu'il ne faut à la France que le régime qui convient à l'épuisement, tandis qu'un corps robuste, mais miné par des principes vicieux, ne peut être régénéré qu'à l'aide d'un traitement vigoureux et actif. Enfin, ce qui durera par delà ce vieillard qui est sur le bord de la tombe, ce dont Frédéric calcule l'influence pour l'avenir, c'est que le jeune roi qui est sous la tutelle du cardinal, élevé dans le dégoût des affaires, et dans l'insouciance des événemens, ne donnera jamais plus de mouvement à son beau royaume, et qu'ainsi, pendant le sommeil ou l'affaissement de cette puissance formidable, c'est aux états secondaires à profiter de la prépondérance qu'elle leur abandonne, et à tâcher de s'élever et de s'accroître.

» Mais ce qui frappe, ce qui attache surtout ses regards, parce que c'est-là l'époque qui doit commencer son agrandissement,

c'est là mort, vraisemblablement très-prochaine, de l'empereur Charles VI. En lui finit la ligne mâle de la maison d'Autriche. Il ne va rester de cette tige si florissante, et qui naguères ombrageait l'Europe, qu'une seule fille douée de tous les charmes de la jeunesse et de tout l'éclat de la beauté, fragiles appuis pour soutenir le fardeau de cet immense héritage, et pour le défendre avant de le posséder. En vain Charles VI a-t-il tâché de le lui assurer tout entier par la pragmatique-sanction que toute l'Europe a garantie. Ces grands testamens des rois sans héritiers sont, dans notre politique moderne, le jouet des événemens, et c'est toujours dans des torrens de sang qu'ils se confirment ou s'anéantissent. Charles VI ne laissera point à sa fille les seuls garans solides, des trésors, de grands généraux et une armée formidable. La gloire des armes Autrichiennes a déjà pâli dans les dernières années du Prince Eugène, et elle semble être descendue au tombeau avec lui. Elles viennent d'essuyer des revers dans la guerre de Hongrie. Seckendorff, Kœnigseck, Wallis, Neuperg, mis l'un après l'autre à la tête des armées, ont été tous battus et rappelés ou punis. En

Prusse, l'art a fait quelques progrès, la discipline est devenue sévère, l'infanterie s'est perfectionnée. En France, il y a du moins quelques branches de la guerre habilement cultivées, celles des sièges y est approfondie; mais en Autriche, tout est resté en arrière ou s'est abâtardi. L'ambition de Frédéric s'enflamme donc par de justes espérances; il dévore déja en silence une des plus belles portions de la succession de Charles VI : la Silésie, province presque égale en richesse et en population, à la moitié de toutes les siennes réunies, et qui, en arrondissant et fortifiant son royaume, lui donnera une place stable parmi les puissances de l'Europe. Il a, pour la réclamer, des prétentions auxquelles ses ancêtres ont renoncé, parce qu'ils étaient faibles; il les renouvellera, parce qu'il sera fort, et que la circonstance sera favorable, et la victoire qui légitime tout, en fera des droits, etc. etc. »

Marmontel a bien voulu me confier son excellent ouvrage sur la mort du prince *de Brunswick* : ce sont sans contredit les plus beaux vers qu'il ait faits en sa vie; c'est même le seul morceau où il ait soutenu le style noble et poétique, et le rhythme du vers alexan-

drin, deux choses qui lui ont manqué dans tout ce qu'il a composé en ce genre, tandis qu'il réussissait dans le style agréable et dans le vers à cinq pieds. Le principal mérite de ce petit poëme, que je vais transcrire ici, c'est que l'auteur a su parfaitement saisir les idées essentielles du sujet, ce que n'avait pu faire aucun de ceux qui l'avaient essayé. La marche de cet ouvrage est ferme et rapide. Le moment du péril et de la mort du héros est tracé avec autant de vivacité que d'intérêt, et le poëte a su relever ensuite, par des mouvemens poétiques, ce qui restait à dire à la louange du Prince, et ce qui pouvait paraître froid, après le tableau de son malheur, si l'on n'y avait pas mis tout l'art et toute la mesure possible. C'est ainsi que l'on parvient à faire un tout, ce qui est aujourd'hui très-rare.

LÉOPOLD DE BRUNSWICK,

POÈME.

Quels que soient les travaux que la gloire environne,
Ils sont récompensés quand sa main les couronne.
Et que faut-il de plus à des cœurs généreux?

Un immense théâtre, un spectacle nombreux,
Tout un siècle attentif, l'avenir, la patrie,
Qu'au milieu du péril on croit voir attendrie,
Avec des yeux de mère observer son enfant,
Le pleurer malheureux, l'embrasser triomphant;
Tout inspire aux héros la constance et l'audace.

Qui daigne alors savoir quel danger le menace?
La mort même, embellie aux regards du guerrier,
Pare son front hideux d'un rameau de laurier;
Et si dans les combats, sur les mers des deux mondes,
A l'éclat de ces feux qui sillonnent les ondes,
Sur le roc Baléare *, au sommet escarpé,
Au sommet foudroyant du terrible Calpé **,
Le héros voit la mort, il la prend pour la gloire.
Prodigue de sa vie, il songe à sa mémoire.
L'airain tonne; son cœur n'en est point effrayé:
Il entend la louange, et son sang est payé.

N'allons point cependant, complices de l'envie,
A qui met à ce prix son repos et sa vie,

---

* *Minorque.*
** *Gibraltar.*

Reprocher un salaire, hélas ! trop mérité,
Et rendre ingrats son siècle et la postérité.
La Vertu vit de gloire; et le plus magnanime
Languirait bien souvent sans ce feu qui l'anime.
L'homme, toujours si faible, a besoin d'un appui :
Il fera peu pour nous, s'il ne fait rien pour lui.

Alexandre, accablé de ses courses lointaines,
Se délasse en rêvant aux éloges d'Athènes.
Il nous a des grands cœurs révélé le secret.
Décius à la mort va s'offrir sans regret,
Pourvu qu'à ses neveux, pour exemple on le nomme.
Régulus dans les fers jouit des pleurs de Rome.
Caton même, peut-être, avant de se frapper,
Du soin de sa mémoire a daigné s'occuper.
Il a vu Rome en deuil aux pieds de son image.
Laissons-lui chez les morts emporter cet hommage;
Et lorsqu'à son pays Cicéron dévoué
Ne voit rien de si doux que d'en être loué,
Songeons que, moins sensible aux honneurs qu'il espère,
Jamais de sa patrie il n'eût été le père.

Mais s'il est un mortel qui, dans son dévoûment,
Généreux par instinct, sublime obscurément,
Sans que ni le devoir, ni la gloire l'ordonne,
Pour le salut d'autrui s'oublie et s'abandonne;
Ah ! le premier, sans doute, il a droit d'obtenir
Les regrets de son siècle et ceux de l'avenir,
Et c'est à lui sur-tout que la gloire elle-même
Doit s'offrir, à côté de la vertu qu'il aime,
Le poursuivre, l'atteindre au-delà du trépas,
Et chercher au tombeau qui ne la cherchait pas.

Elevé dans son sein, tu semblais né pour elle,
O toi, qu'aurait pour fils adopté Marc-Aurèle,
Prince, en qui dès l'enfance, à l'ombre du repos,
Germait l'ame d'un sage et le cœur d'un héros,
Jeune Brunswick. Autour de ces foyers antiques,
Dont l'honneur et la foi sont les dieux domestiques,
Tu n'avais qu'à choisir un modèle à ton gré :
D'exemples immortels je te vois entouré.
Ferdinand * t'apprendra quel mouvement rapide
Imprime à tout un peuple un seul homme intrépide,
Et comment son courage, étonnant l'univers,
Fait sortir les succès du milieu des revers.
Ce roi qui, tour-à-tour ambitieux et juste,
Aux beaux jours de César joint les vieux ans d'Auguste,
Ce génie à-la-fois si sage et si hardi,
Frédéric **, dans un art par lui-même agrandi,
Instruira ta jeunesse. Henri *** sera ton guide;
Henri, de la vertu l'ami le plus solide;
Henri, guerrier sensible et modeste vainqueur,
Qui maîtrisa toujours la fortune et son cœur.
Enfin, si moins épris de ce calme stoïque,
Tu préfères l'éclat d'une ardeur héroïque,
Charles **** à ta valeur offre un modèle heureux.

---

* On se souvient de la révolution que fit dans l'armée Hanovrienne, en 1758, le changement de général, lorsque le prince Ferdinand de Brunswick se mit à la tête de cette armée.

** Le feu roi de Prusse, oncle du prince Léopold de Brunswick.

*** Le prince Herni de Prusse, oncle du prince Léopold de Brunswick.

**** Le prince de Brunswick régnant, frère de Léopold. On sait avec quelle noblesse et quelle loyauté il a fait la guerre.

Tu l'as vu ce héros aimable et généreux,
Redouté, mais chéri de ses rivaux de gloire,
Comme dans un tournoi disputer la victoire,
Et couvert de poussière et de sang inondé,
Applaudir dans l'arène aux exploits de Condé.

Hélas ! c'était à lui qu'eût ressemblé son frère.
Fier et doux, simple et grand, son brillant caractère,
Sur des bords étrangers, dans des camps ennemis,
Eût trouvé des rivaux, et laissé des amis.
Né pour fixer la gloire et désarmer l'envie,
Que de liens puissans l'attachaient à la vie !
Jeune, heureux, cher au monde !.. et ces nœuds sont brisés !
Et tant de biens si chers il les a méprisés !
Pourquoi ? — Lorsque César, sur les mers de l'Épire,
S'expose à la tempête, il y va d'un empire,
De l'empire du monde ; et toi, plus généreux,
Où vas-tu, Léopold ? Sauver deux malheureux !

Non, ce n'est point ici cette illustre carrière,
Où, tenant dans ses mains la trompette guerrière,
L'attend la renommée avec ses yeux ouverts,
Et ses voix, dont le bruit va remplir l'univers :
Il est seul. — Mais l'Oder a franchi ses rivages.
Et, chargé de débris, il poursuit ses ravages.
Sur les flots mugissans ces débris dispersés,
Dans les plaines au loin les hameaux renversés,
Les troupeaux submergés dans l'étable écroulée,
La moisson sur le fleuve encore amoncelée,
Et le lit où le pauvre, oubliant son labeur,
Du ciel au moins en songe espérait la faveur,
Et le berceau flottant, où la faible innocence

Voit sans effroi la mort si près de la naissance,
Où dort peut-être encore au bruit sourd du torrent,
Cet enfant suspendu sur son sein dévorant...
O Dieu !... tout s'épouvante ; et loin du bord funeste
La fuite a des hameaux dispersé ce qui reste.

Deux hommes seuls encor de tant d'infortunés,
Luttent contre les flots, par les flots entraînés ;
Et le triste habitant de la rive opposée
Au plus grand des périls voit leur vie exposée.
Frémissant, consterné, prêt à les voir périr,
Chacun cherche des yeux qui les va secourir ;
Mais qui peut du torrent dompter la violence ?
Des plus hardis rameurs le courage balance ;
Lorsqu'un jeune homme arrive, et les mains pleines d'or:
« *Enfans, qui veut me suivre? Il en est tems encor.*
Une barque, et volons au secours de nos frères. »
La barque se présente à ses vœux téméraires :
Il y monte, et rompant le nœud qui la retient,
Il crie aux malheureux que cet espoir soutient :
« *Amis, je viens à vous ; redoublez de courage.* »
Alors, fendant le fleuve et défiant sa rage,
Sur le dos de la vague on le voit suspendu ;
Dans le fond de l'abîme on le croit descendu ;
Il remonte ; et le flot que la rame sillonne,
Étonné d'obéir, autour de lui bouillonne.

A l'audace, à l'ardeur, à l'intrépidité
Qu'inspire à ce mortel la simple humanité,
On s'écrie, en tremblant d'espérance et de joie :
« *Est-ce un ange, un sauveur que le ciel leur envoie ?*

C'est Léopold, c'est lui, c'est ce jeune héros. »
Et la barque à l'instant disparaît sous les flots.

Un lamentable cri frappe le ciel et l'onde.
Tous les yeux attachés sur la vague profonde,
Redemandent Brunswick au terrible élément.
Dans des sillons d'écume il paraît un moment;
Il nage, il se débat, il s'épuise, il succombe. —

Ah! que du moins les flots le rendent à la tombe.
Avec un saint respect sur le bord recueillis,
Que ses restes sacrés y soient ensevelis.

Et vous que des vertus la mémoire intéresse,
Accourez, éloquente et sensible jeunesse,
Venez tous rendre grace, au nom des malheureux,
A celui qui daigna vivre et mourir pour eux;
Venez tous révérer, au nom de la nature,
Celui qui de l'orgueil abjurant l'imposture,
Et de ses devoirs d'homme occupé constamment,
S'exerça dès l'enfance à ce grand dévoûment.
Dites par quelle aimable et tendre inquiétude,
Fuyant de son palais la froide solitude,
Il venait dans la foule, ami sage et discret,
A l'indigent timide arracher son secret;
Dites à son aspect quel rayon de lumière
Semblait du laboureur éclairer la chaumière;
Dites à son aspect quelle noble chaleur
Du soldat sous la tente animait la valeur;
Et de l'humanité religieux organes,
Puissiez-vous au tombeau faire entendre à ses mânes
Les regrets dont pour lui tous les cœurs sont émus!

Léopold est pleuré comme Germanicus.
Voyez ce deuil profond, ce silence, ces larmes,
Ces soldats d'un air morne appuyés sur leurs armes;
Ces héros recueillis dans leur sombre douleur;
Frédéric méditant ce qu'eût fait sa valeur,
Frédéric attendri, fixant un œil de père
Sur ce tombeau qu'un peuple en gémissant révère;
Quel spectacle ! Et jamais un plus illustre prix
A-t-il, enfans du Pinde, enflammé vos esprits?

Pour chanter Léopold, Philippe * vous rassemble.
Ah ! qui l'honore ainsi sans doute lui ressemble;
Et celui qui des fleurs veut couvrir son tombeau,
Ne voit pas sans envie un dévoûment si beau.
Loin de nous désormais, loin des tems où nous sommes
Ce dur mépris des grands pour le reste des hommes.
L'humanité sacrée a recouvré ses droits.
Les peuples ne sont plus étrangers à leurs rois;
Et je crois ne plus voir dans cet âge prospère,
Que d'heureuses tribus, dont le chef est le père.

---

* Monseigneur comte d'Artois.

LETTRE CCLXII.

M. CHÉNIER n'a pas manqué d'imprimer sa tragédie d'*Azémire*, avec une préface où il prouve que sa pièce est fort bonne, et que la cour et la ville ont eu tort de la siffler. Toute la confiance d'un âge qui ne doute de rien et toute la vanité des mauvais auteurs se montrent à découvert dans cette belle préface. Il commence par dire qu'on trouvera dans la pièce, non pas des coups de théâtre, mais *des passions*. Il est très-vrai qu'il n'y a pas de coups de théâtre, et je ne vois pas qu'il y ait de quoi se vanter; car les vrais coups de théâtre, ceux qui sont suivant les règles de l'art, sont un des succès de nos grands maîtres. Mais il n'y a pas plus de *passions*, à moins qu'il n'appelle des *passions* une froide et insipide copie de *Bérénice*, d'*Ariane*, de *Didon*, où il a substitué à la tendresse délicate et vraie, à ces emportemens d'un amour outré, à ces plaintes déchirantes, à l'éloquence de la douleur, un abandon langoureux et imbécille, une résignation monotone absolument contraire à la

nature, au caractère d'une amante, à la dignité d'une reine. Son *Azémire*, reine d'Antioche, éprise, de la veille, pour un prisonnier chrétien qui se nomme *Turenne*, trouve fort bon qu'un autre chef chrétien, d'*Amboise*, député vers elle pour traiter d'un échange, vienne lui arracher son amant, s'en vante devant elle, lui fasse des leçons de sagesse et ordonne à *Turenne*, en sa présence, de renoncer à elle. Loin de s'en plaindre ou de s'en offenser, elle convient qu'il a raison, et ne trouve rien à lui opposer, si ce n'est qu'elle mourra. Et c'est-là de la *passion*, c'est-là de la tragédie, et cette situation si fausse, dure pendant cinq actes, sans aucun incident qui la varie, sans progression, sans péripétie; et un jeune homme qui n'est pas aux élémens de l'art, en donne des leçons dans sa préface ! Il nous apprend que *la simplicité* est recommandée par les anciens: vraiment oui, *la simplicité*, mais non pas l'insipidité, le vide d'action, l'absence totale de tout mouvement, de tout effet. Il prétend que *nos meilleurs poëtes, en présentant sur la scène française des tragédies grecques ont presque toujours gâté leur sujet par un double intrigue;* de qui donc veut-il parler?

est-ce de l'*Œdipe* de *Corneille?* mais cet *Œdipe* est mauvais de tout point, et a cent autres défauts que la double intrigue. Est-ce de celui *Voltaire?* mais il a réussi, malgré l'amour de *Jocaste* et de *Philoctète*, généralement condamné, et non pas à cause de cet amour. Dans *Mérope*, dans *Oreste*, il n'y en a point. *Racine* a-t-il gâté *Iphigénie*, *Andromaque*, *Phèdre?* Il me semble que l'on convient qu'il a surpassé de beaucoup ses modèles. C'était l'avis de *Boileau* qui s'y connaissait et qui aimait les anciens. Racine savait un peu mieux que M. Chénier, à quel point il fallait se conformer à la simplicité grecque, et ce qu'il fallait y ajouter. Il n'y a point d'épisode dans l'*Iphigénie en Tauride*, de *Guymon de la Touche;* il n'y en a point dans le *Philoctète* que j'ai mis au théâtre. Je ne connais que l'*Electre* de *Crébillon*, où le sujet soit véritablement défiguré; et quoique Crébillon ait eu du génie, il n'est pas mis par les connaisseurs, ni même aujourd'hui par le public, au rang des classiques et des modèles.

Ce n'est donc pas *la simplicité* qui a fait tomber *Azémire*, comme l'auteur voudrait nous le persuader: c'est l'ennui. Il s'applau-

dit beaucoup des éloges dont il a été *comblé* dans l'*Année littéraire ;* mais c'est un nouveau signe de réprobation, de n'être loué que dans un pareil journal, qui a, pour affiche publique et pour caractère soutenu et avoué, la haine de tous les talens, et par conséquent, voué à la nécessité de ne louer que ce qui est mauvais ; car il faut bien louer quelque chose.

Il convient que son rôle de *Solyman*, qui est le rival de Turenne, est *inutile*, et il cite, *pour le défendre*, *Antiochus*, dans *Bérénice*, et *Assur*, dans *Sémiramis*. Mais *Antiochus* n'est rien moins qu'inutile, il est nécessaire à la pièce ; il y est parfaitement lié ; il y produit des incidens qui intéressent ; il fait et il dit ce qu'il doit dire et faire, et *Solyman* n'est rien de tout cela. Il n'a point de caractère, et n'agit point. *Assur*, dans *Sémiramis*, n'est pas à beaucoup près si parfait que l'*Antiochus* de *Bérénice* ; mais il tient à l'action et n'est pas *inutile*. Rien de tout cela ne justifie *Solyman*.

Mais ce qui fait voir, sur-tout, combien M. Chénier est encore ignorant dans son art, c'est ce qu'il oppose aux reproches qu'on lui a faits, que son dénouement était prévu ; *il*

l'est nécessairement, dit-il, *dans toutes les tragédies fondées sur l'histoire. Il y en a dont le titre même annonce le dénouement, témoin la* Mort de César. *On en peut dire autant des sujets fondés sur des fables très-connues. Dans les pièces où le caractère d'un personnage produit le dénouement, si ce caractère est bien tracé, le dénouement est prévu :* autant de mots, autant de sottises. Si le raisonnement de l'auteur était juste, jamais le dénouement ne serait imprévu que la première fois qu'on verrait une pièce, et par conséquent aucune de celles qui sont restées au théâtre n'aurait cet avantage là. Mais quelle étrange bévue de confondre les connaissances que le spectateur apporte au théâtre, avec les impressions qu'il y éprouve ! Qui peut ignorer que le dénouement est plus ou moins prévu, suivant que les incidens qui le précèdent sont ménagés avec plus ou moins d'art ? Qui peut ignorer que le spectateur se livre à l'illusion du moment, suit la marche de l'auteur, et s'abandonne aux mouvemens de crainte ou d'espérance qu'on sait lui donner, et qui sont absolument indépendans de ce qu'il savait avant d'arriver ? On n'a peut-être jamais rien avancé de plus absurde. Rien ne fait mieux

sentir combien nos jeunes auteurs réfléchissent peu sur un art qu'apparemment ils imaginent deviner, et combien ils sont étrangers aux premières notions, aux plus simples idées de cet art, qui demande tant d'étude et de méditation. C'est comme si l'on entreprenait de faire un tableau, avant de savoir les premières règles du dessin.

Le style est digne du reste. On voit que le jeune auteur, qui ne manque ni de disposition, ni de facilité, est misérablement égaré par la fausse doctrine de nos journalistes; qu'accoutumé à n'entendre louer que les figures hardies, comme le seul mérite du poëte, la beauté par excellence, il s'est fait un malheureux système de figurer sa diction à tout propos et hors de propos. De-là l'absence totale du naturel, de la vérité, de l'élégance, du nombre, l'oubli de toute espèce de convenance. On voit que le jeune auteur, bien content de lui quand il a entassé des métaphores déplacées et bizarres, compte d'ailleurs pour rien la propriété des termes, la justesse des idées, la tournure et la construction des phrases. Les dix premiers vers suffisent pour appercevoir au premier coup-d'œil un mauvais style, fondé sur un mauvais

système. C'est le confident *Narsès* qui parle à *Solyman*, sultan de Nicée :

Je ne me trompe point : quoi ! seigneur, c'est vous-même ?
Ah ! daignez pardonner à ma surprise extrême.

Et pourquoi faut-il *pardonner* à cette *surprise* ? qu'a-t-elle produit d'offensant ? Ce sont-là des mots mis au hasard :

Quel destin vous conduit ? parlez : comment ce jour
M'offre-t-il, en ces lieux, Solyman de retour ?

Comment ce jour m'offre-t-il Solyman de retour, est une tournure forcée, et un confident ne dit point à son maître, sans une raison grave, *parlez :* c'est de ses questions qu'il devrait lui demander pardon, et non pas de sa *surprise*.

Le glaive des chrétiens est levé sur nos têtes ;
Dans ce trouble *effrayant* des *sanglantes tempêtes*,
Quoi ! pour nous secourir *vous les avez forcés*,
Ces remparts, ces chemins, d'armes tout hérissés ?

On n'a jamais dit, ni pu dire, *des tempêtes sanglantes*. Ce sont des images incohérentes ; et *effrayant* à côté de *sanglantes*, forme une accumulation vicieuse d'épithètes. *Vous les avez forcés, ces remparts !* Cette inversion est d'une emphase oratoire qui annonce trop de prétentions dans un début et dans le discours d'un confident. La même emphase de

figures se retrouve dans les deux vers suivans :

Notre attente est comblée, et sur votre vaillance,
Ces murs peuvent encor *fonder quelque assurance.*

Pour justifier *des murs qui peuvent fonder* quelque assurance, il faudrait que ce qui précède fût de nature à amener des figures trop fortes pour la situation et pour un discours tranquille, qui n'admet que des figures très-naturelles. Voilà comme on écrit aujourd'hui. Il y a quelques endroits bien tournés ; mais le tout est un mélange de prosaïsme et d'enflure.

LETTRE CCLXIII.

1788.

L'INONDATION des pamphlets politiques dure toujours, et la littérature est assez stérile. Rien de nouveau à l'Opéra, depuis *Aspasie*, qui s'y traîne comme elle peut; rien aux Français, où les *deux Pages* sont toujours suivis; car on peut compter pour rien la *Fausse apparence*, mauvaise comédie en trois actes, de M. *Imbert*, qui n'a eu que trois ou quatre représentations, et qui n'est qu'un jargon dialogué. On avait annoncé une *Marseille rendue*, tragédie de M. *Leblanc*; on en a défendu la représentation, à cause des circonstances, et ceux qui connaissent la pièce, assurent qu'on a rendu un grand service à l'auteur, dont l'ouvrage n'aurait probablement pas été achevé, ce qui est très-croyable d'après ce que nous avons de lui. Aux Italiens, rien qui mérite qu'on en fasse mention.

Je n'en ai encore fait aucune du *Théâtre de Monsieur*, ouvert depuis quelques mois. C'est une nouvelle tentative pour naturaliser

ici la musique des *Opéra-buffa* d'Italie; c'est la troisième de cette espèce, et je doute qu'elle réussisse mieux que les deux autres. Cette fois-ci, on a joint aux pièces italiennes, des parodies françaises, et quelques petites comédies; le tout a été jugé avec indulgence; mais ce fonds dramatique est trop peu de chose pour soutenir un spectacle en concurrence avec trois autres dont le fonds est infiniment plus riche, sans compter les petits spectacles qui attirent beaucoup de monde, et particulièrement celui des Variétés, qui a pris faveur de plus en plus. Il y a quelques acteurs qui ont de la vérité et de la gaîté dans ce comique bas, qui est à la portée du plus grand nombre, et la modicité du prix est encore un attrait pour la foule : la musique n'en a pas assez pour nous, pour soutenir seule un spectacle. Elle ne peut jamais être en France, que l'accessoire de la partie dramatique dont nous sommes accoutumés à faire notre capital, comme la musique est celui des Italiens. Ce n'est pas qu'on ne rende justice à ce qu'il y a de talent parmi les *Bouffons* du théâtre de Monsieur, sur-tout à la voix et au chant de M.lle *Baletti*, et au jeu de *Rovedino*.

La cantatrice gagnera beaucoup d'argent

dans les concerts particuliers ; on la fait venir tous les jours dans les meilleures maisons, mais je crains qu'au bout de l'année, les entrepreneurs de ce nouveau théâtre n'aient de la peine à trouver le niveau entre la recette et la dépense, d'autant que celle-ci est très-forte, et que les sujets de l'orchestre et de la scène coûtent beaucoup.

LETTRE CCLXIV.

Si l'élection de M. *de Florian* a été difficile, puisqu'il ne l'a emporté que d'une voix, sa réception a été agréable et flatteuse. Son discours a fait plaisir, et a été fort applaudi. Il est vrai que le plus grand intérêt de cette séance était dû à la présence du duc de Penthièvre et de la duchesse d'Orléans, dont l'éloge tracé par le récipiendaire a été confirmé par des acclamations universelles qui étaient vraiment l'hommage que tous les cœurs rendaient, non pas au rang, mais à la bienfaisance et aux vertus. Il était naturel que cet intérêt général se répandît en partie sur leur panégyriste et leur protégé; mais son discours n'en avait pas moins un mérite réel indépendant des circonstances, et c'est celui qu'on remarque ordinairement dans les productions de l'auteur, une diction pure, facile, élégante, de la délicatesse dans les pensées, de la grace dans l'expression. Peut-être a-t-il un peu trop multiplié des louanges qui étaient pour ses nouveaux confrères le tribut de la reconnaissance, mais qui n'était

pas tout également avouée par la voix publique. On peut lui reprocher aussi de l'exagération dans ce qu'il dit de M. *de Buffon*, que sa vie peut être comptée au nombre des époques de la nature. L'auteur de l'*Histoire naturelle* a été un écrivain éloquent; il a fait honneur aux sciences et à notre langue par la beauté de son style; mais il n'a fait époque dans la nature en aucun sens; il n'a point ajouté aux connaissances humaines. Les expressions de M. de Florian ne peuvent s'appliquer qu'à ceux qui ont eu l'influence marquée sur les progrès de l'esprit humain, à un Descartes, à un Newton. Les époques de la nature de M. de Buffon ont probablement fourni au jeune récipiendaire l'idée d'un rapprochement ingénieux; mais les esprits mûrs ne sacrifient point la vérité à la prétention de ces petits ornemens.

LETTRE CCLXV.

Ce siècle ridicule est celui des brochures,
Des chansons, des extraits, et sur-tout des injures.

Ces deux vers de M. *de Voltaire* se trouvent plus vrais de jour en jour. Toute discussion devient querelle, et toute querelle devient scandale. La grossièreté et la virulence des libelles est parvenue à un point dont on n'avait plus d'idée depuis les *Mazarinades*, et qu'il semblait que la politesse dont nous nous vantons dût bannir sans retour. Deux athlètes fort exercés dans ce genre d'escrime occupent actuellement l'arène, et comme l'objet de leur combat a une importance réelle, et qu'il s'agit de l'utilité publique, la chose n'est pas indigne d'être mise sous les yeux de V. A. I.

Il y a quelques années que MM. *Perrier* ont imaginé d'amener, dans chaque maison de Paris, l'eau de la Seine, par le moyen d'une pompe à feu, placée à la hauteur de Chaillot, et qui, formant un réservoir sa[ns] cesse renouvellé, verserait l'eau dans c[e]

tuyaux de fonte ou de bois qui la distribueraient dans toutes les rues, de manière que les conduits, passant devant chaque maison, les propriétaires pussent la recevoir tous les jours dans un réservoir particulier, en payant une petite somme annuelle aux entrepreneurs de la machine. Cet établissement, qui demandait des avances considérables, a été soutenu par une compagnie d'actionnaires, presque tous gens en place, et plus ou moins riches. *Beaumarchais* a été du nombre, et a mis dans ce projet, l'esprit de calcul et l'activité qu'il met à tout. Les abonnemens pour l'eau de ces machines, se multipliant tous les jours, les actions ont gagné beaucoup, et sont devenues, comme tant d'autres choses, un objet de spéculation financière. De 1200 livres qu'elles valaient originairement, on les a portées à près de 4000 livres, dans l'espérance de profits considérables que l'entreprise pourrait valoir, lorsqu'elle serait portée à la perfection. Alors M. *de Mirabeau*, qui avait déja écrit avec succès sur les actions de la caisse d'escompte, a écrit aussi sur les actions des eaux de Paris, dans l'intention de faire voir que l'esprit d'agiotage avait donné à ces effets une valeur fictive et exagérée,

dont la chimère ruinerait tôt ou tard ceux qui se laissaient tromper par ces séduisantes spéculations. Sa brochure était d'un ton dur et amer, et tendait à représenter les administrateurs de l'entreprise des eaux, à-peu-près comme des fripons qui cherchaient à faire des dupes. Beaumarchais n'a pas cru devoir laisser ce pamphlet sans réponse, et cette réponse était bien aussi amère que la brochure de M. de Mirabeau. Quant au fond de la question, il paraît que ce dernier a tort; que l'entreprise en elle-même est bonne et utile, quoique susceptible de modifications, et que les actionnaires ne seront pas frustrés du produit de leur argent, quoique fort au-dessous de ce qu'ils ont d'abord espéré. Tout cela, comme on voit, pouvait se réduire au calcul et à la discussion, sans y mêler aucune aigreur, ni aucune personnalité. Mais il en a été tout autrement. M. de Mirabeau vient de répliquer par la satire la plus sanglante et la plus atroce qu'on ait jamais écrite. Il y a, comme dans la brochure de son adversaire, de l'incorrection et du mauvais goût; il y a, de plus, du verbiage et de la déclamation, ce qui ne se trouve pas dans l'écrit de Beaumarchais, plus précis, plus sage et plus clair;

mais en récompense, on remarque dans celui de M. de Mirabeau, un morceau sur les objets comparatifs entre Londres et Paris, aussi bien pensé que bien écrit. Quant à l'énergie et à la véhémence du style satyrique, on en peut juger par le morceau suivant qui termine l'ouvrage.

« Il est plus que temps de terminer ce pénible ouvrage. Une idée m'a soutenu en l'écrivant, c'est qu'il mettrait fin à toutes les incertitudes sur la valeur des actions de la compagnie des eaux de Paris; car lors même que l'administration entreprendrait de publier tout ce qui aurait dû l'être, si le vrai but de son écrivain eût été de me combattre avec les armes de la vérité, il est impossible que l'Yvette ne fasse pas, aux machines de MM. Perrier, la concurrence que fait à Londres la nouvelle rivière, à toutes les pompes à feu de cette capitale.

» En vain ces administrateurs si modérés, au nom desquels on vient de m'outrager avec tant d'excès, ordonneraient à leur défenseur de m'adresser une nouvelle réponse, aussi *simple que vraie*, écrite *sans prétention*, *sans fiel* et sans fard; en vain manifesteraient-ils religieusement le produit de leurs fon-

taines, qui, porté, comme ils l'ont fait, à quarante mille voies par jour, contraste évidemment avec l'état et la situation de ces fontaines, avec le temps et avec l'apparence du concours, puisque durant la plus grande partie du jour elles sont désertes.

» En vain, en nous donnant une note exacte des souscrivans, du nombre des maisons, de la quantité d'eau que chacune reçoit, nous démontreraient-ils qu'il n'y a point d'exagération dans les trois muids et demi, auxquels ils taxent vingt mille maisons sur vingt-six mille.

» En vain, nous désignant les rues garnies de conduites, constateraient-ils que leurs ouvriers en ont posé cet été dix mille huit cents toises.

» En vain, joignant à cette désignation les souscriptions qui ont dû être la condition indispensable de cette pose diligente, nous donneraient-ils une preuve irrécusable de leur fidélité à ne pas avancer un tuyau dans la rue, sans s'être assurés de 20 pour 100 de bénéfice.

» En vain, leveraient-ils par des comptes exacts et détaillés de leurs dépenses, les incroyables contradictions, et les inexplicables

obscurités des calculs étalés dans leur réponse.

» En vain établiraient-ils incontestablement que leur écrivain, parfaitement sage, profond observateur, et suffisamment instruit des ressources et des besoins de l'agriculture, honore également son génie et son humanité, par l'idée sublime de renvoyer vingt-cinq mille porteurs d'eau à la charrue, comme s'il ne fallait que des bras pour être laboureur, et qu'il prouve invinciblement la convenance de cette métamorphose, par l'invention du métier à bas, qui heureusement n'a pas détruit les tricoteuses, comme il l'affirme.

» En vain parviendraient-ils à démontrer qu'il est ridicule de parler de l'économie du charbon, dans un empire qui doit compter ses jours par siècles, et où déja de très-grandes mines de ce combustible paraissent s'épuiser.

» En vain ces instructions qui, sans doute, eussent été une apologie plus décente, que des assertions sans preuves, des injures que je ne provoquais pas, des calembourgs inutiles, des délations odieuses, des imputations qui dénotent tout à-la-fois, ignorance des faits, mépris des bons principes, et absence totale d'esprit public; en vain, dis-je, ces

instructions seraient-elles couronnées par l'accaparement de toutes les actions des eaux, pour les vendre à ces malheureux joueurs à la baisse, qui ont l'effronterie de jouer à jeu ouvert, à un prix qui les ruine; il faudrait toujours convenir, qu'à Paris où l'on aura, quand on voudra, l'Yvette et la Breuvone, et où l'on tire en les attendant, de la Seine, à bras d'hommes, la provision d'eau nécessaire à tous les besoins, il est impossible que les pompes à feu fassent jamais une grande fortune, à moins que ceux à qui elles appartiennent, ne restent maîtres du prix de l'eau : calamité affreuse par-tout, et bien plus qu'ailleurs dans un pays où les monopôles ont tant de protecteurs, et où le Gouvernement à un si grand intérêt à préserver les contribuables du renchérissement des choses de première nécessité.

» Si l'incertitude sur les faits, l'erreur, le charlatanisme, ne sauraient procurer aucun bien réel, à plus forte raison, sans doute, il faut éclairer par la discussion tout ce qui intéresse la fortune des citoyens, et celui qui veut étouffer l'esprit de recherche et de calcul, d'où naissent les véritables appréciations, celui-là ne saurait avoir des intentions pures.

» M. de Beaumarchais dit : *qu'on peut supposer, sans m'offenser, qu'indépendamment du projet de faire tomber le prix des actions pour servir mes amis les joueurs, d'autres motifs de haine contre l'entreprise des pompes à feu, ont dicté la plupart de mes observations ;* et après cette douceur, qui, comme on voit, n'a pas dû m'*offenser*, il revient sans cesse à ces joueurs à la baisse, pour lesquels seuls il veut que j'aie fait mon Mémoire sur les eaux.

» Mais il oublie que l'on combattait de la même manière mon livre de la caisse d'escompte et celui de la banque de St.-Charles, que ce sont même les seules réponses qu'on y ait faites, et qu'il levait les épaules à cette méthode savante de réfuter un livre.... CET OUVRAGE NE SAURAIT ÊTRE BON ; IL A ÉTÉ COMPOSÉ DANS DES VUES INTÉRESSÉES... Pitoyables jongleurs ! et où est le livre que des vues intéressées n'aient pas produit ? L'amour de la vérité, l'amour de la gloire ne diffèrent de celui de l'argent, qu'en ce qu'ils sont plus rares et appartiennent à une autre espèce de sentiment. Ils sont plus nobles sans doute ; mais il ne s'agit pas ici de noblesse. Il s'agit d'un intérêt quelconque, il s'agit de savoir si l'on

doit se méfier de tout travail, de tout examen, de toute analyse, qui est le produit d'un intérêt quelconque.

» Eh! quand ai-je mérité qu'on en supposât aucun à mes ouvrages qui ne fût pas digne d'estime? Peu d'hommes, je le sais, et je ne manquai jamais une occasion de le répéter, peu d'hommes ont donné plus que moi prétexte à la calomnie, pâture à la médisance. Mais je le demande hautement, parce que ma conscience m'en donne le droit, quel écrivain peut s'honorer de principes plus courageux, de vues plus désintéressées, d'une plus fière indépendance? Mon premier but, loin de prétendre le déguiser, je me fais gloire de le dire; mon premier but, en me vouant à la périlleuse profession d'apôtre de la vérité, fut de mériter l'oubli de mes longues erreurs. Voilà le seul intérêt, la seule ambition que je connus jamais; et j'espère en obtenir le succès; car enfin, qu'importent au public les écarts d'une folle jeunesse, si l'âge mûr lui paye un tribut noble et généreux? Mais, malheur à ceux qui se feraient un titre de torts dès long-temps avoués, cruellement expiés, et peut-être suffisamment réparés, pour me refuser les égards que mérite tout

citoyen incessamment occupé d'études, de recherches, d'ouvrages qui intéressent le bien général.

» Et lorsqu'une discussion est publique, qu'importe le genre d'intérêt auquel on la doit ? C'est lorsque l'intérêt se cache, c'est lorsqu'il évite tout examen critique ; lorsque n'écrivant rien, ne publiant rien, ne se servant que de paroles artificieuses et d'insinuations secrètes, il varie au gré des circonstances et des personnes, il choisit les esprits crédules ou peu éclairés, pour exercer sur eux, dans les ténèbres, l'empire de la séduction ; c'est alors que l'intérêt est suspect de n'avoir que des vues honteuses. M. de Beaumarchais dit : *qu'on n'a rien imprimé sur les actions des eaux, pour en faire monter le prix*..... Certes, les joueurs à la hausse se seraient bien gardés d'écrire ; mais en ont-ils moins parlé, moins intrigué, moins répandu de fables, moins proclamé de promesses exagérées ?.... Eh ! de quel droit défendrait-on à un honnête homme d'augmenter sa fortune, en l'associant aux combinaisons que le bien public réclame ? Se condamnera-t-il au silence par cette seule raison, que ce qu'il dira de vrai et d'utile lui aura

d'abord été suggéré par l'examen de son propre intérêt ? Interdira-t-on à l'ami de la vérité de publier des calculs, d'en vérifier, d'en combattre, de développer ses vues sur des sujets de simple économie publique ou particulière, parce que son attention sur ces objets a d'abord été excitée par l'intérêt personnel de quelqu'une de ses relations ? Auquel de ces deux rapports qu'on doive ces discussions, faut-il pour cela les proscrire ? Sommes-nous destinés à n'être jamais que des enfans ignorans, ceints d'un bandeau sur lequel l'intrigue et le charlatanisme aient le droit exclusif de nuancer leurs illusions ? Et dans ce dernier cas même, où sont donc les titres de M. de Beaumarchais pour s'instituer notre pédagogue, pour nous imposer silence par la sotte magie de ces mots; *il parle pour son intérêt ! il parle pour l'intérêt de ses amis ?*.... Laissez faire ce rigide casuiste, et vous l'entendrez dire du livre dont il ne pourra pas calomnier les vues, *qu'il ne peut rien valoir, que l'auteur n'avait aucun intérêt à la chose, qu'il n'en saurait être suffisamment instruit, qu'il s'est mêlé de ce qui, en aucun sens, n'était son affaire...* Ah ! comment une administration qui a be-

soin de la confiance publique, a-t-elle pu se servir d'un écrivain dont le nom et la manière décréditeraient la vérité même ?

» Pour vous, monsieur, qui en calomniant mes intentions et mes motifs, m'avez forcé de vous traiter avec une dureté que la nature n'a mise ni dans mon esprit, ni dans mon cœur; vous que je ne provoquai jamais, avec qui la guerre ne pouvait être ni utile, ni honorable; vous que je plains sincèrement d'avoir pu descendre jusqu'à prostituer votre plume, déja trop avilie, à servir la cupidité de ceux-là mêmes, peut-être, dont les lâches manœuvres vous eussent imprimé la double flétrissure du ridicule et de l'infamie, si l'opinion publique pouvait jamais obéir à un coup d'autorité dirigé par l'intrigue..... Croyez-moi, profitez de l'amère leçon que vous m'avez contraint de vous donner. Souvenez-vous qu'il ne suffit pas de l'impudence et des suggestions de cour, pour terrasser celui qui a ses forces en lui-même, et dans un amour pur de la vérité; souvenez-vous que, s'il est des hommes, dont il est aisé d'endormir les ressentimens à l'aide de leur amour propre, et qui, au prix de quelques éloges, laissent patiemment insulter leur morale, je

ne suis pas un de ces hommes. La critique la plus mordante de mes ouvrages et de mes talens m'eût laissé calme et sans humeur. Vingt lignes de plates exagérations sur mon style et mon éloquence, en me dévoilant mieux votre bassesse, ne m'ont rendu que plus sévère pour vos perfides insinuations. Retirez vos éloges bien gratuits; car, sous aucun rapport, je ne saurais vous les rendre; retirez le pitoyable pardon que vous m'avez demandé; reprenez jusqu'à l'insolente estime que vous osez me témoigner; allez porter vos hommages à vos semblables, à ceux qui, pour tout sens moral, ont de la vanité. Pour moi, qui ne me connais d'autre mérite qu'un zèle ardent à servir la raison et la justice, qui ne trouvai jamais de talent que dans une forte persuasion, de noblesse que dans la bonne-foi, de vertu que dans le courage utile; moi qui, pour tout vœu, n'aspire qu'à m'honorer jusqu'au tombeau, de mes amis et de mes ennemis, je laisse à jamais, vous, vos injures, vos outrages; et je finis ce fatigant polémique, qui vous laissera de longs souvenirs, en vous donnant à vous-même un conseil vraiment utile : NE SONGEZ DÉSORMAIS QU'A MÉRITER D'ÊTRE OUBLIÉ. »

LETTRE CCLXVI.

Le premier ouvrage de M. *Collin*, l'*Inconstant*, quoique le principal caractère, le plan et la conduite de la pièce fussent totalement vicieux, avait annoncé du talent pour la comédie. On y avait remarqué un dialogue facile et naturel, de l'esprit et de la gaîté. Il vient de justifier les espérances qu'il avait données, et le succès de sa nouvelle pièce est une juste récompense de ses progrès. Elle est intitulée, l'*Optimiste, ou l'Homme content de tout*. Ce second titre est le seul qui lui convienne, ou plutôt il devait l'appeler l'*Homme toujours content*; car ce qui caractérise son principal personnage, c'est de voir dans toutes les choses, le bon côté. Ce n'est nullement l'*optimisme* philosophique qui consiste à soutenir que tout ce qui est, est le mieux possible. Cette doctrine Leibnitienne, admirable dans les vers de *Pope*, et si ridicule dans le *Pangloss* de *Voltaire*, ne pouvait guères faire le fond d'une comédie, et n'offrait tout au plus que le personnage d'un pédant subtil. L'idée de M. Collin est beaucoup plus

heureuse et plus théatrale : il a voulu peindre cette tournure d'esprit et de caractère qui dispose à voir tout sous le jour le plus favorable. Cette manière d'être est la plus heureuse de toutes, et n'est pas infiniment rare. Elle ne tient pas à un systême; elle tient uniquement au caractère et à l'humeur : elle est très-bien peinte dans la pièce de M. Collin, qui a eu le mérite de sentir qu'un personnage de cette nature, plein de bonté et de gaîté, serait d'autant plus agréable aux spectateurs, que tous desireraient de lui ressembler. Aussi ce rôle, supérieurement joué par *Molé*, a fait le succès de l'ouvrage. Les autres ne sont pas à beaucoup près aussi bien conçus et sont plus ou moins défectueux. L'intrigue est faible. Les trois premiers actes ont peu d'action, et ne se soutiennent que par l'agrément des détails; mais dans les deux derniers, il y a des situations qui font ressortir très-heureusement le principal personnage, et tous les incidens de la pièce servent plus ou moins à le faire valoir. Le dénouement est un peu forcé; mais il a le grand avantage de rentrer, plus que tout le reste, dans le dessein de l'auteur, et de développer mieux que jamais le rôle de l'*Optimiste*;

aussi a-t-il été extrêmement goûté. En total, la représentation de cette comédie produit un plaisir continu, parce que le dialogue est à-la-fois naturel et ingénieux, plein de saillies très-gaies et de sentimens aimables; il fait naître le rire de l'ame, et plaît à l'esprit par un très-bon goût de style. Cet ouvrage, qui a ramené sur la scène la plaisanterie des honnêtes gens, fait d'autant plus d'honneur à son auteur, que, malgré la séduction de l'exemple, il n'a point eu recours à la ressource facile de la bouffonnerie et des quolibets, et s'est préservé du jargon et du cailletage que les mines de Molé et de M.lle *Contat* ont fait réussir, dans les petites pièces de MM. *Vigée* et *Forgeot*, et qui sont insupportables à la lecture. Je crois, au contraire, que M. Collin soutiendra cette épreuve, qui seule affermit la réputation. C'est sans contredit celui de tous nos jeunes gens qui annonce le plus de talent pour la comédie. M. *Andrieux*, son ami, auteur des *Etourdis*, paraît marcher dans la même route; mais jusqu'ici il ne s'y est pas encore avancé aussi loin que M. Collin.

Notre jeunesse littéraire ne donne pas les mêmes espérances pour la tragédie; ce n'est

pas faute d'aspirans, et même d'aspirans précoces. Un M. *Lemercier* vient de débuter dans la carrière, à seize ans, par une tragédie de *Méléagre*. Il ne faut sans doute juger de l'auteur, ni par le sujet qui est très-mauvais, ni par l'exécution qui ne vaut pas mieux. On ne peut pas, à seize ans, faire une tragédie même passable. Mais on peut y appercevoir de la disposition, et le public, malgré l'indulgence que réclamait l'âge de l'auteur, n'a pas paru trouver en lui matière à encouragement; il a fallu retirer la pièce après la première représentation.

Les amateurs du théâtre se sont rappelés que *la Grange-Chancel* avait fait aussi un *Méléagre*, et avait de même débuté, à seize ans, par un *Jugurtha*. Mais cet exemple n'est pas d'un présage favorable. La Grange, que son abominable libelle des *Philippiques* rendit si malheureusement célèbre, n'a jamais eu de réputation dans le genre dramatique. C'est un de nos plus mauvais poëtes: aucune de ses pièces n'a pu rester au théâtre, et la moins mauvaise de toutes, *Amasis*, a disparu depuis *Mérope*, dont il avait gâté le sujet.

On devait bien s'attendre que parmi tant

d'auteurs attaqués dans le petit *Almanach* de *Rivarol*, il y en aurait qui voudraient prendre leur revanche. Les deux premiers qui se sont présentés dans la lice, sont M. *de Cubières* et M. *Chénier*. Tous deux ont pris à-peu-près la même forme, celle du dialogue, et ont à-peu-près aussi mal réussi; la pièce de Cubières est détestable; celle de Chénier, un peu mieux écrite, n'est qu'une copie maladroite d'un chef-d'œuvre de satire, du *Pauvre diable*. Ce jeune auteur, jusqu'ici, ne semble travailler que de réminiscence. Tous ses vers rappellent ceux qu'on a lus et qui valent mieux. Idées, tournures, pensées, tout est d'emprunt; mais quelquefois, du moins, il se relève par l'expression. Il a quelques jolis vers. Le plus grand défaut de la pièce, c'est la disconvenance des discours et du personnage. Que le *Pauvre diable*, dans Voltaire, avoue ingénuement ses disgraces littéraires, la vraisemblance n'est pas blessée; mais que Rivarol, que le satyrique fait parler, fasse de lui-même un portrait odieux, qu'il se peigne comme l'être le plus vil et le plus abject, qu'il dise de lui tout ce qu'en diraient les autres; la supposition est maladroite et révoltante; elle prouve que M. Ché-

vrier n'a pas encore l'idée du plan d'un ouvrage quelconque, et ne fait pas mieux une satire qu'une tragédie. Voici quelques-uns de ses vers : c'est Rivarol qui parle.

. . . . Je rêve un beau matin
Que je suis fait pour un brillant destin ;
Je vois, j'entends, les nymphes de mémoire
Me reprocher d'ensevelir ma gloire,
De m'oublier, quand le peuple et le roi,
Quand tout Paris ne compte que sur moi.
Gagné bientôt par un si doux reproche,
A mon réveil, je prends ma place au coche,
J'arrive enfin, brûlant d'être apperçu,
Et de la gloire épris à son insçu.

Ce dernier vers est très-heureux. Le reste est une imitation très-faible de ces vers sur Clément :

Clément, de sa province, arrive un drame en poche ;
Il croit trouver la gloire en descendant du coche, etc.

Voici un autre morceau qui vaut mieux. C'est l'interlocuteur qui parle à Rivarol.

Pouvais-tu pas, rieur mélancolique,
Et d'un seul pied chaussant le brodequin
En vers moraux ennuyer ton prochain ?
Las d'attendrir un facile auditoire,

Ces froids sermens ont des succès sans gloire.
Tout en bâillant, chacun aurait vanté
Ton esprit, non, mais bien ta probité.

C'est encore une imitation d'un endroit du *Pauvre diable*, sur le comique larmoyant. Mais ici ce genre de drame est poétiquement caractérisé par ce vers excellent, et qui appartient à l'auteur :

Et d'un seul pied chaussant le brodequin.

C'est à-peu-près tout ce qu'il y a de bon dans sa brochure.

LETTRE CCLXVII.

V. A. I. peut se rappeler la ridicule affaire de *Kornman* et de *Beaumarchais*, et les premiers Mémoires dont j'ai eu l'honneur de lui parler, non pas comme d'un objet qui, par lui-même, méritât beaucoup d'attention, mais comme d'un scandale qui avait fait du bruit dans toutes les gazettes, parce que tout ce qui tient à Beaumarchais est en possession d'en faire. Cette dégoûtante querelle, qu'on ne pourrait pas approfondir sans fouiller un tas d'ordures, a pris une tournure fort singulière entre les mains de M. *Bergasse*, dont elle a fait depuis quelque temps un personnage. La manière dont il s'y est pris, fait voir qu'il cherchait à tirer cette affaire de l'ordre juridique, et à lui donner un intérêt plus étendu et plus général, et les circonstances l'ont favorisé. D'abord, à-propos d'adultère, quoiqu'il fût plus que probable que Kornman avait bien voulu être tout ce que sa femme l'avait fait, M. Bergasse, qui a des connaissances et du talent, n'a pas manqué de faire une longue excursion dans la morale,

et d'étaler une sévérité de principes, dont l'effet est toujours plus sûr, à mesure que les mœurs sont plus corrompues : c'est un effet de contraste qu'on a observé dans tous les temps ; et son dernier Mémoire a eu beaucoup d'éclat. Le procès de Kornman n'y est plus qu'une espèce de texte pour entamer un sermon politique. Il l'adresse au roi lui-même, se met sous sa protection, en lui dénonçant ses ministres, en invectivant contre toutes les opérations du Gouvernement ; on peut juger si ce Mémoire a été dévoré. On l'a laissé débiter sans obstacle, et le roi a eu la bonté de défendre qu'on inquiétât l'auteur.

Il règne dans ce Mémoire une éloquence véhémente et passionnée ; il y a des vérités utiles et courageuses, de bonnes vues et de bonnes idées : voilà son mérite : l'esprit de parti l'a ridiculement exagéré, comme de raison ; les gens de bon sens ont vu tous les vices de cette diatribe ; le faux y est mêlé avec le vrai, soit dans les principes, soit dans les faits. On y inculpe personnellement le ministère sur des maximes d'administration qui ont été constamment les mêmes depuis Louis XIV. On pouvait attaquer ces maxi-

mes; mais il ne fallait pas en faire un objet d'accusation personnelle. Cette injustice est très-répréhensible, sur-tout dans un homme qui se donne pour un apôtre de la vérité. L'auteur a une dialectique déliée, mais une logique infidèle; c'est le défaut de tous ses Mémoires, et ce défaut échappe au plus grand nombre des lecteurs, qui manquent, ou de lumières, ou d'attention; mais ce qui est plus susceptible d'être remarqué, c'est le mauvais goût de son style; il a tous les défauts qui gâtent les bonnes qualités qu'ils avoisinent; sa chaleur devient frénésie; en cherchant la force, il tombe dans l'affectation, dans le néologisme, dans la déclamation. Il dit que Beaumarchais *sue le crime;* il prend pour une noble fierté, un égoïsme intolérable, une jactance puérile, qui va jusqu'à dire, *la fière et imposante destinée que le ciel m'a départie*. Sa diction est très incorrecte; ses phrases sont souvent mal tournées et ses constructions embarrassées à l'excès par la multitude de phrases incidentes. Il manque quelquefois de propriété dans les termes, et ses idées politiques sont obscurcies par une métaphysique recherchée. En total, c'est une tête qui fermente, un

tribun du peuple qui déclame, plutôt qu'un homme sage qui pense, et un véritable orateur qui persuade. Ce qu'il y a eu de plus remarquable dans ce procès, c'est le soin qu'ont pris les deux parties de faire leur cour aux parlemens. M. Bergasse a plaidé violemment leur cause, et leur a prodigué les éloges; il a reproché malignement à Beaumarchais ses liaisons avec leurs plus puissans ennemis. Qu'a fait celui-ci? il s'est dépêché d'imprimer un Mémoire, où, sans traiter le fond de l'affaire non plus que M. Bergasse, il a raconté tout ce qu'il avait fait auprès de M. *de Maurepas*, au commencement de ce règne, lorsqu'il fut question de rétablir l'ancien parlement. Il a raconté ce qu'il avait écrit alors à ce sujet. Rien n'est plus fait pour donner une mauvaise idée des lois, que cette empressement de flatter les juges; quand on a si grand besoin des uns, c'est qu'on ne peut guères se fier aux autres.

LETTRE CCLXVIII.

L'*Éloge de Louis XII*, que l'Académie vient de couronner, est estimable sur-tout en ce qu'il fait voir que son auteur, qui est jeune encore, est du moins dans la bonne route. Il y règne en général un bon esprit; la diction en est assez saine; il y a des mouvemens oratoires, quelques morceaux bien faits; le sujet est bien conçu; il pouvait être plus approfondi; on peut y desirer plus de force dans la pensée et dans l'expression, moins d'imitation marquée des ouvrages connus; mais aussi l'auteur s'est préservé de la déclamation et du mauvais goût; il paraît avoir étudié les bons modèles : ce que je crains, c'est qu'il n'en ait fait une étude trop servile, qu'il ne s'accoutume à tirer plus de ses lectures et de sa mémoire, que de son propre fonds. Il a trente ans, et à cet âge, ce n'est pas assez d'être un bon écolier; je voudrais quelque chose qui annonçât qu'on peut devenir un homme.

Voici comme il annonce son héros, et le plan qu'il suivra dans son Eloge :

« Ce sont donc les bienfaits de son administration intérieure que je vais développer ; et si l'Histoire, qui doit une justice rigoureuse aux souverains qui ne sont plus, pour l'instruction de ceux qui vivent encore, dit avec sa sévérité inflexible : Louis XII, trompé par les préjugés et les erreurs de son siècle, engagea la France dans une guerre ruineuse, et prodigua l'or et le sang pour de vaines conquêtes ; je répondrai : il aima son peuple, et fit régner les lois Lorsqu'elle dira : Louis, indigné de voir les attentats qui souillaient le Saint-Siège, en voulant mettre la thiare sur la tête de son premier ministre, hasarda et perdit en un moment le fruit de ses victoires ; je répondrai : il aima son peuple, et protégea les faibles contre l'oppression des grands. Lorsqu'elle dira : Louis, pour céder aux importunités d'une épouse impérieuse, signa le démembrement de la monarchie ; pour satisfaire un ressentiment personnel et pour abaisser la hauteur Vénitienne, il se ligua contre ses alliés naturels avec ses plus cruels ennemis ; je répondrai encore : il aima son peuple ; il le défendit DE LA TYRANNIE DES GENS DE GUERRE, DES EXACTIONS DU FISC, DE L'AVIDITÉ DE LA CHICANE ; il ne respira que pour lui, et

son nom est arrivé jusqu'à nous, chargé des bénédictions de tous les âges, comme pour apprendre aux princes que l'amour pour le peuple est la grande et la première vertu des rois. »

Ce plan est sage; mais il est exposé trop crûment; il y fallait plus d'art et de réserve. Si l'orateur eût bien connu l'importance des premières impressions, il n'eût pas commencé par exprimer si durement les fautes de son héros; il se serait contenté de les avouer en général, d'insister sur ce qui les a fait oublier, et lorsque dans la suite de son discours, il serait parvenu à nous rendre Louis XII aussi cher qu'il doit l'être, c'est alors qu'il aurait pu sans danger, se faire les objections dans toute leur force, sûr d'en avoir affaibli l'effet par avance; c'eût été là une marche vraiment oratoire.

Nous avons ici des curieux dans tous les genres. Il y en a qui s'occupent à déterrer des manuscrits, et qui font quelquefois d'assez bonnes trouvailles. On peut mettre de ce nombre, les *Lettres de Madame*, née princesse de Bavière, et seconde femme de Monsieur, frère de Louis XIV. On vient d'en pu-

blier des fragmens en deux volumes, et l'authenticité en est prouvée. Ce qui leur donne du prix, c'est la multitude d'anecdotes du temps et de détails secrets sur la cour et le Gouvernement, le tout écrit par une personne à portée de voir de près. Il faut seulement se défier un peu des passions et des préjugés de la princesse, sur-tout pour ce qui concerne M.me *de Maintenon*. Elle montre une partialité extrême contre cette favorite, dont elle hait d'autant plus l'élévation extraordinaire, qu'elle avoue en cent endroits qu'elle ne saurait souffrir les mésalliances, et certainement il n'y en eut jamais de plus fortes que le mariage de Louis XIV avec la veuve *Scarron*. La princesse d'ailleurs, sans manquer de ce degré d'esprit et de connaissances des hommes et des affaires que donne l'usage de la cour, ne laisse pas d'avoir sur bien des objets, des idées petites et bornées. Elle croit aux sorciers, aux revenans, aux songes. Nous ne pouvons pas juger de son style épistolaire, puisqu'elle écrivait en allemand; et son traducteur écrit assez mal en français, à en juger sur-tout par ses notes. Ce qu'on peut faire de mieux, pour donner quelque idée de ce livre, c'est d'en citer des

traits : en voici quelques-uns en différens genres.

« Dans ma première jeunesse j'ai beaucoup mieux aimé m'amuser avec des armes, telles que des fusils, des épées, des pistolets, qu'avec des chiffons et des poupées. Je ne desirais rien tant que de pouvoir être garçon, et ce desir a failli me coûter la vie; car ayant entendu conter que *Marie Germain* était devenue garçon à force de sauter, je me mis à sauter d'une telle façon, que c'est un vrai miracle que je ne me sois pas cassé la tête cent fois pour une. . . . . »

« *La Bessola* est morte un an après la dauphine; elle s'en était retournée chez elle, (dans son pays). Elle fit encore une fourberie en partant d'ici; elle fit faire une caisse à double fond, dans laquelle elle cacha pour cent mille écus de bijoux et d'argent comptant, puis elle alla pleurer chez tout le monde, et se plaindre de ce que le roi et la cour la laissaient partir comme une mendiante. Mais l'imposture fut découverte à la douane. On en donna avis au roi, qui voulut qu'on lui apportât cette caisse chez lui, fit venir l'impudente créature et lui prouva sa fourberie, en lui disant : « Vous mériteriez que je vous

» fisse enfermer et que je vous ôtasse tout
» cela, pour punir l'impertinence que vous
» avez eue de dire que vous aviez servi feue
» votre maîtresse pour rien ; mais je vous
» méprise trop pour vous témoigner du res-
» sentiment ; je me borne à vous confondre.
» Reprenez tout et sortez de mes états.... »

» Le premier dauphin était d'un caractère peu susceptible d'amitié, et n'aimait guère que ses plaisirs dans ses amis. Il avait de singulières opinions religieuses. Le plus grand péché, selon lui, était de manger de la viande un jour maigre. Il fit chercher *la Raisin*, comédienne, un de ces jours d'abstinence, et l'ayant cachée dans un moulin, il ne lui donna ni à manger, ni a boire. Lorsque la cour fut partie (c'était à Choisy), la Raisin n'eut que du pain frit dans l'huile et de la salade. Cette femme en plaisanta beaucoup, et raconta la bonne chère qu'elle avait faite. Je demandai au prince à quoi il pensait en condamnant sa maîtresse à ce régime ; il me répondit : « Je voulais bien com-
» mettre un péché, mais non pas deux.... »

« A l'armée, les soldats disaient de feu Monsieur : « Il craint plus que le soleil ne le

» hâle, qu'il ne craint la poudre et les coups
» de mousquet. . . . . »

« Le duc de Berry se passionna d'abord pour sa femme (fille de M. le régent); mais ce tendre amour dura tout au plus trois mois. Il s'éprit alors pour une petite femme-de-chambre, bien noire, bien laide. La duchesse de Berry, qui était fine, ne tarda pas à s'en appercevoir, et déclara net à son mari que s'il continuait à avoir de bonnes façons pour elle, à vivre avec elle comme il avait fait dans les premiers mois de leur mariage, elle ferait semblant de ne rien voir; mais que s'il changeait de procédés, elle s'en plaindrait au roi, et obtiendrait qu'on chassât cette petite personne si loin qu'il n'en entendrait plus parler; depuis ce moment ils ont très-bien vécu ensemble, et contente de le captiver à cet égard, elle lui a laissé toutes ses volontés. . . . . »

« Il y a quelques années qu'il se répandit un bruit à Saint-Cloud, que l'esprit de feue Madame * y apparaissait auprès d'un puits, dans le jardin, où elle avait coutume de se mettre souvent, pour éviter la grande cha-

* Henriette, d'Angleterre.

leur; car c'est un endroit très-frais. Un soir, le laquais du Maréchal de Clarambeau y alla puiser de l'eau; il vit quelque chose de blanc sans figure, qui se leva lorsqu'il s'approchait, et qui grandit tout d'un coup de la moitié. Le laquais s'effraya, s'enfuit, dit qu'il avait vu feue Madame, tomba malade et mourut. Peu de jours après, le capitaine du château de Saint-Cloud, persuadé que cet homme avait réellement vu un objet quelconque, s'achemina vers le puits, et vit le spectre informe; mais il prit un autre parti que celui d'en mourir de frayeur; il annonça résolument au fantôme qu'il lui donnerait tout à l'heure cent coups de bâton, s'il ne disait qui il est. « Ah ! M. de Lastera, dit le spectre, » qui le reconnut très-bien, ne me faites pas » de mal; je suis la pauvre Philippinette. » Or, Philippinette était une pauvre femme de village, âgée de soixante et dix-sept ans, qui n'avait plus de dents, dont les yeux chassieux étaient bordés d'écarlate, et qu'un nez énorme et une bouche à l'avenant, rendaient affreuse. On voulut l'envoyer en prison, je l'en préservai en intercédant pour elle. Quand elle vint me remercier, je lui dis : « Quelle » rage vous tient de faire l'esprit, au lieu de

» vous aller coucher et de vous reposer! »
Elle se mit à rire, et me répondit : « Hélas!
» madame, à mon âge, on dort si peu! il faut
» bien avoir quelque petite chose qui égaie
» l'esprit. Tout ce que j'ai jamais fait dans ma
» jeunesse, ne m'a pas tant réjoui que de faire
» l'esprit; et j'étais bien sûre que ceux qui
» n'auraient pas peur de mon drap blanc, se-
» raient effrayés quand je montrerais mon
» visage. Ceux qui avaient peur faisaient tant
» de grimaces que j'en riais à mourir, et cette
» joie me récompensait de toutes mes peines,
» d'avoir porté la hotte toute la journée. »

Je rassemble, autant que je le puis, les jolies chansons, les bagatelles agréables qui se perdent souvent dans la société, aussi facilement qu'elles ont été faites, tandis que les recueils imprimés nous conservent une multitude de sottises. Voici quatre couplets d'une élégance ingénieuse, qui furent composés il y a quelques années, pour deux sœurs extrêmement aimables. Le nom de l'auteur m'est échappé.

Dieu d'amour! quel double prodige
Offrent ces deux charmantes sœurs!
Je crois voir entre mille fleurs,
Deux roses sur la même tige.

Que l'ensemble les rend aimables !
Rien ne saurait les désunir.
C'est ainsi que pour s'embellir,
Les graces sont inséparables.

Mais quel embarras est le nôtre !
Faut-il les aimer à-la-fois ?
Aussitôt qu'il s'agit du choix,
On suit l'une en regardant l'autre.

Ah ! s'il faut que le cœur s'engage
A l'objet qui charme le mieux,
Belles, ce n'est qu'entre vous deux,
Qu'il est permis d'être volage.

LETTRE CCLXIX.

Le meilleur de tous les Voyages qu'on ait publiés dans ce siècle (et il y en a beaucoup), c'est, à mon gré, celui d'Egypte et de Syrie, par M. *Volney*, en 2 vol. *in*-8°. C'est le seul voyageur qui ait eu l'esprit et le style d'un historien. Son livre n'est point un recueil d'observations superficielles, un journal d'aventures romanesques, un amas de descriptions ambitieuses; c'est un exposé lumineux et méthodique de l'état civil et religieux, physique, militaire et politique, des pays qu'il a parcourus pendant trois ans. Tout y est classé avec ordre. Les faits viennent à l'appui des principes, et les conséquences à l'appui des faits. Nul ouvrage n'a si bien fait connaître tous les vices du Gouvernement des Turcs, et tous les effets de ce mélange d'anarchie et de despotisme, d'orgueil et de faiblesse, d'ignorance et de férocité, effets encore plus sensibles dans les provinces de l'empire, que dans la capitale. Il joint à ce tableau si instructif, un Précis historique des dernières révolutions de l'Egypte et de la

Syrie, dont il a été plus à portée que personne de s'instruire exactement, étant sur les lieux, et sachant la langue du pays. Ce dernier avantage, si essentiel, a manqué à tous ceux qui ont traité le même sujet. M. de Volney sait parfaitement l'arabe, et il écrit en français avec une précision et une énergie qui deviennent tous les jours plus rares. Son style n'a d'autre défaut qu'un peu de sécheresse et de néologisme. Ce n'est pas que je condamne absolument les mots nouveaux; mais il ne faut les faire que quand ils manquent aux idées; et dans ce genre, ce qui n'est pas nécessité est affectation. Son résumé sur l'Egypte suffit pour faire apprécier sa manière de voir et de peindre.

LETTRE CCLXX.

On nous annonce un combat judiciaire qui ne laissera pas d'être assez riche en ordures. MM. *Bergasse* et *Beaumarchais* vont plaider le mois prochain à la tournelle criminelle, ou en personnes, ou par des avocats, et nous en entendrons de belles, comme on dit. M. Bergasse a de grands avantages ; il a pour lui le parlement, dont il a défendu la cause, et le public, qui lui sait gré d'avoir attaqué le despotisme ministériel : il est précisément dans la même position où était Beaumarchais en 1774, lorsque tout Paris en avait fait son idole, en haine du parlement *Maupou*, que Beaumarchais avait persifflé dans ses Mémoires, et avili dans un des membres de ce parlement, le conseiller *Goësman*. Le Beaumarchais d'aujourd'hui n'est pas le même homme ; il a gagné de la fortune et perdu toute considération, en se mêlant de toute sorte d'affaires, avec plus d'adresse, dit-on, que de délicatesse. Il faudra donc qu'il ait trois fois raison pour ga-

gner son procès, ayant contre lui les juges et le public.

Une chose qui fait honneur aux lettres et au goût que l'on conserve ici pour elles, quand il semble que tout devrait l'affaiblir, c'est qu'au milieu des discussions politiques qui absorbent tous les esprits, et des inquiétudes et des alarmes qu'inspire à tout le monde la situation critique des affaires, le Lycée s'est toujours soutenu avec le même concours et le même succès, et que la troisième année n'a été en rien au-dessous de la seconde; c'est beaucoup dans un pays où il n'y a de vogue, en tout genre, que pour la nouveauté. Les états-généraux, qu'on attend pour le mois de janvier, font craindre pour notre quatrième année, tant les têtes sont montées uniquement vers ce seul objet : c'est ce que nous verrons incessamment à la rentrée du mois de décembre.

Quant aux trois théâtres, aucun n'a rien donné qui attirât l'attention. A l'Opéra, nulle nouveauté : aux Italiens, des bagatelles d'un jour : aux Français, des chûtes ou des pièces qui se traînaient dans l'abandon. M. *de Chabanon*, académicien des belles-lettres, estimable par ses connaissances et

par quelques traductions des anciens, qui ne sont pas sans mérite, mais dépourvu des talens de l'imagination, avait sagement renoncé au théâtre, où il avait donné de mauvaises tragédies tombées en naissant. Il avait donné depuis un opéra de *Sabinus*, oublié comme ses tragédies. Enfin, il a voulu s'essayer dans la comédie. Il en a d'abord imprimé deux, l'*Esprit de parti*, qui n'était au fond qu'un ouvrage *de parti* en faveur des Gluckistes, d'un comique forcé et froid, et le *Faux Noble*, qui ne valait pas mieux. Il a risqué la dernière sur la scène : le public n'en a pas voulu entendre plus de deux actes, et l'auteur, suivant l'usage, a crié à la cabale, quoique personne ne lui eût jamais connu un ennemi, et qu'il n'en eût d'autre que l'extrême ennui de son ouvrage; et puis, selon l'usage encore, il a fait mettre dans le *Journal de Paris*, l'apologie de sa pièce, faite par un ami plus zélé qu'adroit; et puis enfin, toujours selon l'usage, il n'en a plus été question au bout de vingt-quatre heures.

Ensuite, nous avons eu une *comédie-féerie* en cinq actes, de M. *de Murville*, *Lanval et Viviane*, tirée d'un conte de M. *Imbert*, et la pièce est aussi dénuée de sens que

le conte. L'un et l'autre sont fondés sur les mœurs de la chevalerie, et ces mœurs y sont violées à chaque instant; toutes les bienséances théatrales sont blessées dans l'action comme dans le dialogue : une reine qui, dès la première scène, fait des avances indécentes à un chevalier qui la refuse aussi grossièrement qu'elle l'a provoqué; un autre chevalier, qui étale sans pudeur la jalousie la plus basse contre un de ses compagnons d'armes. D'ailleurs, toutes les merveilles de l'Opéra sur le théâtre Français, des enchantemens, des fées invisibles; et toutes ces merveilles ne produisent pas même l'espèce d'intérêt, qu'avec ces moyens il est si facile de produire; mais par-dessus tout, un dialogue recherché, contourné, maniéré, un style d'épître et de madrigal, où des idées vieilles comme le monde, sont surchargées d'une poésie déplacée qui détruit toute vérité, tout effet. Tel est le drame de M. de Murville, qui, à l'exemple de plusieurs autres jeunes gens, a employé tout son temps et tout son esprit à se consumer sur la tournure des vers, et n'a jamais songé à acquérir des idées; on n'a pu rien trouver dans son ame ni dans son imagination.

Quelque chose de plus mauvais encore, c'est une autre prétendue comédie (celle-ci n'est, du moins, qu'en un acte), intitulée l'*Amour exilé des cieux;* c'est de la mauvaise mythologie, sans aucune apparence de plan dramatique. Il y a quelques vers bien tournés, comme dans l'autre pièce : toutes deux sont de la même main, quoique la dernière ait paru sous le nom d'une M.me *Dufresnoy,* qui rédige avec M. de Murville un journal qui a pour titre, *Courrier lyrique et amusant,* lequel courrier n'a pas fait la fortune du *Courrier boiteux,* et *amuse* fort peu de lecteurs. M. de Murville a dédié sa pièce à cette M.me Dufresnoy, qu'il appelle *son écolière;* l'écolière vaut bien le maître : il se plaint aussi de *la cabale* et appelle *à la postérité.* Tout cela est dans l'ordre, et comme disait l'abbé d'*Olivet, cela ne fait de mal à personne.*

La mort qui, cette année, nous a plus que décimés, puisqu'elle a frappé cinq de nous sur quarante, nous a encore enlevé tout-à-l'heure le marquis de *Chatellux,* dont la place ouvre une nouvelle carrière aux aspirans. L'assemblée des notables, qui retient plusieurs académiciens à Versailles, retarde

à-la-fois, et nos élections, et nos réceptions. Celle de M. *Vicq-d'Azyr* est reculée jusqu'au onze du mois prochain, et nous procéderons ensuite à celle du chevalier *de Boufflers*; puis il faudra élire un successeur au maréchal *de Richelieu* et au marquis de Chatellux. Le duc d'*Harcourt*, gouverneur du dauphin, aura très-probablement la place du maréchal, et M. *de Nicolaï*, premier président de la chambre des comptes, celle de M. de Chatellux. Nous sommes bien à notre aise pour choisir dans la classe des amateurs, le public ne nous désignant personne dans celle des gens de lettres.

LETTRE CCLXXI.

La dernière séance de l'Académie a excité un grand intérêt. Le prix de vertu a été donné à une bonne servante, nommée *la Blonde*, âgée de plus de soixante ans, et qui, depuis vingt ans, a nourri son maître tombé dans la pauvreté, et ensuite deux enfans de ce même maître, devenus orphelins par la mort de leur père, et a sacrifié, pour cette bonne œuvre, le produit de ses épargnes et le fruit d'un travail continuel.

La pauvre femme, actuellement malade, n'a pu venir recevoir le prix; on l'a donné à ses deux enfans d'adoption, deux petites filles de huit ou neuf ans, qui ont fondu en larmes quand elles ont entendu l'éloge de leur mère.

L'attendrissement a saisi tous les cœurs, les larmes ont coulé, et l'on a proposé une quête en leur faveur. En un moment la table a été couverte d'écus, et la collecte a produit une somme de 800 livres, qu'un des spectateurs à prise sur-le-champ pour en

faire la rente à dix pour cent, sans aliéner le fonds.

L'ode couronnée, sur la mort du prince *Léopold*, a été médiocrement applaudie. On n'avait pas manqué de répandre que la faveur avait fait adjuger le prix à cette pièce, parce que l'auteur était au service de la reine. La vérité exacte est que personne de nous ne savait de qui elle était, et que la pièce, malgré ce qui lui manque, était incontestablement la meilleure du concours; mais il est aisé de concevoir que quatre-vingts concurrens avaient intérêt à infirmer le jugement de l'Académie, et que le public, en général, ne demande pas mieux que de trouver les juges en défaut. On a lu, après la pièce couronnée, des morceaux d'une autre ode, qui avait obtenu une mention honorable. Plusieurs strophes assez bien tournées avaient l'avantage de pouvoir s'appliquer aux circonstances présentes. L'à-propos a été saisi avec tant de vivacité, et l'on a applaudi avec tant de frénésie, qu'il était évident qu'on applaudissait autre chose que les vers; ce qui n'a pas empêché les intéressés de publier que le public avait cassé l'arrêt de l'Académie. Mais l'impression de cette pièce tant applau-

die, nous a pleinement justifiés en faisant voir tous ses défauts, et l'on s'est restreint à dire que la pièce couronnée n'était pas assez bonne pour obtenir un prix, ce qui ne me semble pas vrai ; elle ne l'est pas assez pour le sujet, qui étant aussi difficile que beau, ne pouvait être rempli que par un homme d'un talent mûr ; mais ce sont des jeunes gens, des talens naissans que nous couronnons le plus souvent, et une sévérité trop grande, et qui leur demanderait des chefs-d'œuvre, les découragerait. Ce dont le public ne se doute pas, c'est que ceux qui crient le plus fort, sont des gens qui ont concouru, et qui se gardent bien de le dire ; et s'ils montraient leur ouvrage, on verrait comme ils ont droit d'être sévères. De plats journalistes qui veulent faire les entendus, et qui se rengorgent en jugeant à-la-fois l'auteur et l'Académie, servent encore à propager l'ignorance et la sottise. Un M. *Sautreau*, l'Aristarque du *Journal de Paris*, a fait la critique la plus ridicule de l'ode de M. *Terrasse*. Au lieu de reprendre les véritables défauts, il s'est pris le plus mal-adroitement du monde à ce qui ne mérite que des louanges. Ce poëte dit à sa muse :

Donne-moi la sublime audace,
Qui, soutenant le chant d'Horace,
L'éleva jusqu'à Régulus.

Il blâme ce dernier vers comme ne pouvant se dire que d'un poëte médiocre, et non pas d'Horace : il ne s'apperçoit pas que ce vers est très-beau, et que l'idée est aussi juste que noble, précisément parce que c'est d'Horace qu'il s'agit : il ne songe pas que quand il est question d'une action telle que celle de *Régulus*, qui est l'effort de l'héroïsme et de la vertu, l'effort du plus grand talent, c'est de *s'élever* jusqu'au héros qu'il célèbre. Qu'attendre d'un critique capable d'une si lourde bévue ? ce n'est pas la peine de parler de ses autres méprises ; on peut en juger par ce seul trait ; *il y a des sottises, qu'un homme d'esprit ne peut pas dire*, a fort bien dit *Voltaire*.

Marmontel a lu une esquisse d'éloge, consacré à la mémoire de d'*Alembert*. Ce morceau a été accueilli avec les plus grands applaudissemens et les méritait. Il est d'un ton également noble et intéressant, et d'Alembert y est parfaitement caractérisé comme homme et comme écrivain. Un anonyme a depuis trois ans proposé très-inutilement,

un prix pour l'éloge de d'Alembert. Nous n'avons pas reçu un seul ouvrage. Ce silence ne fait pas honneur aux lettres, qui certainement lui ont de grandes obligations. Notre secrétaire a voulu acquitter leurs dettes, en montrant comment on pouvait s'y prendre pour traiter ce sujet; mais il l'a fait de manière à le rendre plus difficile qne jamais.

L'exposition des tableaux, qui a lieu tous les deux ans dans le sallon du Louvre, et qui a commencé le jour de la Saint-Louis, paraît être, cette année, beaucoup plus brillante qu'elle ne l'avait été depuis long-temps. Je n'ai encore eu que le loisir d'y jeter un coup-d'œil, et lorsque j'aurai pu les revoir avec plus d'attention, et recueillir les avis des connaisseurs, j'aurai l'honneur d'en rendre compte à V. A. I.

LETTRE CCLXXII.

Il y a long-temps que *Sedaine* a voulu renouveller l'entreprise de *Lamotte*, de faire des tragédies en prose; mais cette noble ambition n'a pu éclater que tout récemment, parce que la police de Paris a, pendant quinze ans, défendu la représentation et l'impression de *Paris sauvé*. Il est vrai qu'en lisant la pièce qui vient d'être imprimée, on ne conçoit pas plus les raisons de cette défense, que de tant d'autres prohibitions de la même espèce; et il est bien certain que *Paris sauvé* ne devait être défendu que par la police du Parnasse. Il est prouvé, de reste, que le système des tragédies en prose n'a d'autre fondement que l'impuissance de faire des vers, et ce n'est pas la seule impuissance qui soit aujourd'hui érigée en systême. On pouvait du moins s'attendre que l'auteur, renonçant à parler la langue du poëte, ne s'en croirait que plus obligé à montrer de l'invention dans d'autres parties. Point du tout : les efforts de Sedaine se sont réduits à nous donner, en prose triviale, l'intrigue de *Manlius*, l'une

de nos meilleures pièces du second ordre. Voilà, il faut l'avouer, une découverte bien digne de notre siècle, où la médiocrité a voulu détruire tout, faute de pouvoir rien créer.

Le prévôt de Paris, *Marcel*, conspire contre le dauphin, *Charles VII*, comme *Manlius* conspire contre le sénat. Son fils, le jeune *Marcel*, bon royaliste, a épousé en secret la fille de *Maillard*, échevin et fidèle sujet du roi. *Maillard* aime et estime ce jeune homme, et lui a même promis de l'accepter pour gendre; mais il veut, auparavant, être plus sûr des sentimens et de la conduite de *Marcel*, le père, qui feint de se repentir de sa révolte, et auquel il ne se fie pas encore. Il remet donc le mariage à un an, et veut, en attendant, envoyer sa fille au couvent. Cette résolution la met au désespoir, ainsi que son époux, dont elle a un enfant qu'elle nourrit. *Marcel*, le père, instruit de la cruelle situation de son fils, en profite pour l'engager dans la conspiration, en lui promettant que dans vingt-quatre heures il n'aura rien à craindre de *Maillard*, parce que la nuit suivante, Paris sera livré aux troupes du roi de Navarre, à qui *Marcel* et ses complices doivent en ou-

vrir les portes ; avant de lui faire cette confidence, il lui fait jurer, comme de raison, de garder le secret. Ainsi, voilà le jeune *Marcel* partagé entre ce qu'il doit à son roi, et ce qu'il doit à son père et à son amour. Ce plan est exactement celui de *Manlius*, si ce n'est que dans *Paris sauvé*, la nature est substituée à l'amitié ; mais d'ailleurs, toutes les situations, tous les ressorts de l'intrigue sont les mêmes. *Servilius*, sur qui le jeune *Marcel* est calqué, a contracté, comme lui, un mariage sans l'aveu du père de son épouse : il est réduit à l'indigence, et *Manlius*, son ami, voyant son désespoir, en profite pour l'engager dans une conspiration qu'il a tramée contre la république. *Servilius*, malgré ses sermens, révèle le secret à sa femme, *Valérie*, et le jeune *Marcel*, à son exemple, révèle aussi le secret à la sienne. *Valérie* ne manque pas d'en instruire le consul, et de même, la femme du jeune *Marcel*, découvre tout à l'échevin *Maillard*. *Manlius* est condamné par le sénat, et *Marcel* est tué par l'échevin. Toute la différence est dans la catastrophe, qui est des plus théatrales dans *Manlius*, puisque *Servilius*, désespéré d'avoir trahi son ami, dont il espérait la grace, prend le

parti de le dérober au supplice et de le punir lui-même, en se précipitant, avec lui, du haut de la roche Tarpeïenne, ce qui vaut un peu mieux que le dénouement vulgaire de *Paris sauvé*, où *Marcel* est tué par *Maillard*, d'un coup de hache. Tel est, en substance, le drame de Sedaine, qui ne lui a pas coûté beaucoup, comme l'on voit, du côté de l'invention. L'exécution ne lui fait pas plus d'honneur. On sait que la conduite de *Manlius* est un chef-d'œuvre; celle de *Paris sauvé* est très-mauvaise; elle pèche essentiellement par le défaut d'action et de vraisemblance : les trois premiers actes, sur-tout, sont pleins de scènes répétées ou inutiles. Tout se passe en préparatifs, en conversations, en allées et venues. Au cinquième, une scène de conjurés qui pouvait produire de l'effet, finit d'une manière très-défectueuse. Un d'eux enfonce un poignard dans une table, pour en frapper, dit-il, celui qui serait traître; cette action, sur le théâtre, est plus d'un boucher que d'un personnage tragique. *Maillard* survient au milieu de cette assemblée nocturne de brigands qui viennent tous de jurer sa mort; il est seul, et ils ne saisissent pas ce moment pour se défaire sans obs-

tacle et sans danger de leur plus mortel ennemi : il leur parle en maître, et il est seul et sans défense. Si *Maillard* était un de ces hommes rares, dont le nom seul impose à l'imagination, cela pourrait se concevoir; mais un simple échevin n'a pas cette puissance, et la scène est mal conçue. Je ne sais si cette pièce sera représentée; mais si elle l'était avec quelque succès, ce serait le dernier coup porté à l'art dramatique; on conçoit quelle multitude de barbouilleurs se livrerait à la déplorable facilité de dialoguer de mauvais romans en prose commune et ampoulée.

LETTRE CCLXXIII.

Le discours de M. *Vicq-d'Azyr* suffirait pour justifier le choix de l'Académie, et prouver que le talent, encouragé par les honneurs et animé par un grand sujet, peut s'élever au-dessus de lui-même. Les éloges qu'avait faits jusqu'ici M. Vicq-d'Azyr pour la société royale de médecine, étaient d'un homme d'esprit plutôt que d'un écrivain éloquent. Il l'a été dans l'*Eloge de Buffon*, et il semble qu'en parlant de ce grand homme, il se soit approprié son style. Il l'a loué en philosophe et en orateur, et l'analyse profonde et brillante qu'il a faite de ses ouvrages, est un modèle en ce genre. On voit qu'il a senti son génie, étudié la marche de ses idées, embrassé toute la chaîne de ses travaux immenses. Il indique la source de ses hypothèses erronées, de manière à ne rien diminuer de la gloire de son héros; il fait voir qu'il était grand jusques dans ses erreurs, qui étaient celles d'un esprit vaste. Il fait aimer et respecter l'homme autant que l'écrivain; en un mot, je ne crois pas qu'on ait

entendu, à l'Académie, un discours plus rempli de beautés réelles, et de cette éloquence philosophique qui parle à-la-fois à l'imagination et à la raison. Je crois ne pouvoir mieux faire, que de mettre sous les yeux de V. A. I., une partie de ce magnifique tableau, qui honore également et celui qu'il représente, et celui qui l'a tracé.

« Qu'il est grand et vaste ce projet de montrer les traces des siècles, empreintes depuis le sommet des plus hautes élévations du globe, jusqu'au fond des abîmes, soit dans ces massifs que le temps a respectés, soit dans ces couches immenses, formées par les débris des animaux muets et voraces qui pullulent si abondamment dans les mers, soit dans ces productions dont les eaux ont couvert les montagnes, soit dans ces dépouilles antiques de l'éléphant et de l'hippopotame que l'on trouve aujourd'hui sous des terres glacées, soit dans ces excavations profondes, où parmi tant de métamorphoses, tant de compositions ébauchées, et tant de formes régulières, on prend l'idée de ce que peuvent le temps et le mouvement, et de ce que sont l'éternité et la toute-puissance.

» Mille objections ont été faites contre

cette composition hardie. Mais que leurs auteurs disent si, lorsqu'ils affectent, par une critique aisée, d'en blâmer les détails, ils ne sont pas forcés à en admirer l'ensemble; si jamais des sujets plus grands ont fixé leur attention; si, quelque part, le génie a plus d'audace et d'abondance. J'oserai pourtant faire un reproche à M. de Buffon. Lorsqu'il peint la lune déja refroidie; lorsqu'il menace la terre de la perte de sa chaleur et de la destruction de ses habitans: je demande si cette image lugubre et sombre, si cette fin de tout souvenir, de toute pensée, si cet éternel silence n'offrent pas quelque chose d'effrayant à l'esprit? Je demande si le desir des succès et des triomphes, si le dévouement à l'étude, si le zèle du patriotisme, si la vertu même, qui s'appuie si souvent sur l'amour de la gloire, si toutes ces passions, dont les vœux sont sans limites, n'ont pas besoin d'un avenir sans bornes? Croyons plutôt que les grands noms ne périront jamais, et quels que soient nos plans, ne touchons point aux illusions de l'espérance, sans lesquelles que resterait-il, hélas! à la triste humanité?

» Pendant que M. de Buffon voyait chaque jour à Paris sa réputation s'accroître, un

savant méditait à Upsal le projet d'une révolution dans l'étude de la nature. Ce savant avait toutes les qualités nécessaires au succès des grands travaux. Il dévoua tous ses momens à l'observation ; l'examen de vingt-mille individus suffit à peine à son activité. Il se servit, pour les classer, de méthodes qu'il avait inventées ; pour les décrire, d'une langue qui était son ouvrage ; pour les nommer, de mots qu'il avait fait revivre, ou que lui-même avait formés. Ses termes furent jugés bizarres ; on trouva que son idiôme était rude ; mais il étonna par la précision de ses phrases ; il rangea tous les êtres sous une loi nouvelle. Plein d'enthousiasme, il semblait qu'il eût un culte à établir, et qu'il en fût le prophète. La première de ces formules fut à Dieu, qu'il salua comme le père de la nature. Les suivantes sont aux élémens, à l'homme, aux autres êtres ; et chacune d'elles est une énigme d'un grand sens, pour qui veut l'approfondir. Avec tant de savoir et de caractère, Linné s'empara de l'enseignement dans les écoles ; il eut les succès d'un grand professeur ; M. de Buffon a eu ceux d'un grand philosophe. Plus généreux, Linné aurait trouvé dans les ouvrages de M. de

Buffon des passages dignes d'être substitués à ceux de Sénèque dont il a décoré les frontispices de ses divisions. Plus juste, M. de Buffon aurait profité des recherches de ce savant laborieux. Ils vécurent ennemis, parce que chacun d'eux regarda l'autre comme pouvant porter quelque atteinte à sa gloire. Aujourd'hui que l'on voit combien ces craintes étaient vaines, qu'il me soit permis à moi, leur admirateur et leur panégyriste, de rapprocher, de réconcilier ici leurs noms, sûr qu'ils ne me désavoueraient pas eux-mêmes, s'ils pouvaient être rendus au siècle qui les regrette et qu'ils ont tant illustré.

» Pour trouver des modèles auxquels M. de Buffon ressemble, c'est parmi les anciens qu'il faut les chercher. Platon, Aristote et Pline, voilà les hommes auxquels il faut qu'on le compare. Lorsqu'il traite des facultés de l'ame, de la vie, de ses élémens, et des moules qui les forment, brillant, élevé, mais subtil, c'est Platon dissertant à l'Académie; lorsqu'il recherche quels sont les phénomènes des animaux, fécond mais exact, c'est Aristote enseignant au Lycée; lorsqu'on lit ses discours, c'est Pline écrivant ses éloquens préambules. Aristote a parlé

des animaux avec l'élégante simplicité que les Grecs ont portée dans toutes les productions de l'esprit. Sa vue ne se borna point à la surface, elle pénétra dans l'intérieur, où il examina les organes. Aussi ce ne sont point les individus, mais les propriétés générales des êtres qu'il considère. Ses nombreuses observations ne se montrent point comme des détails; elles lui servent toujours de preuve ou d'exemple. Ses caractères sont évidens, ses divisions sont naturelles, son style est serré, son discours est plein; avant lui, nulle règle n'était tracée; après lui, nulle méthode n'a surpassé la sienne; on a fait plus, mais on n'a pas fait mieux; et le précepteur d'Alexandre sera long-temps encore celui de sa postérité. Pline suivit un autre plan, et mérita d'autres louanges; comme tous les orateurs et les poëtes latins, il rechercha les ornemens et la pompe dans le discours. Ses écrits contiennent, non l'examen, mais le récit de ce que l'on savait de son temps. Il traite de toutes les substances, il rélève tous les secrets des arts; tout y est indiqué, sans que rien y soit approfondi: aussi l'on en tire souvent des citations, et jamais des principes. Les erreurs que l'on y

trouve ne sont point à lui ; il ne les adopte point, il les raconte ; mais les véritables beautés, qui sont celles du style, lui appartiennent. Ce sont au reste moins les mœurs des animaux que celles des Romains qu'il expose. Vertueux ami de Titus, mais effrayé par les règnes de Tibère et de Néron, une teinte de mélancolie se mêle à ses tableaux ; chacun de ses livres reproche à la nature le malheur de l'homme, et par-tout il respire, comme Tacite, la crainte et l'horreur des tyrans. M. de Buffon, qui a vécu dans des temps calmes, regarde au contraire la vie comme un bienfait ; il applique aussi les vérités physiques à la morale, mais c'est toujours pour consoler ; il est orné comme Pline ; mais, comme Aristote, il recherche, il invente ; souvent il va de l'effet à la cause, ce qui est la marche de la science, et il place l'homme au centre de ses descriptions. Il parle d'Aristote avec respect, de Platon avec étonnement, de Pline avec éloge ; les moindres passages d'Aristote lui paraissent dignes de son attention ; il en examine le sens, il les discute, il s'honore d'en être l'interprète et le commentateur. Il traite Pline avec moins de ménagement ; il le critique avec moins d'égards. Platon, Aris-

tote et Buffon n'ont point, comme Pline, recueilli les opinions des autres ; ils ont répandu les leurs. Platon et Aristote ont imaginé comme le philosophe Français, sur les mouvemens des cieux et sur la reproduction des êtres, des systêmes qui ont dominé longtemps. Ceux de M. de Buffon ont fait moins de fortune, parce qu'ils ont paru dans un siècle plus éclairé. Si l'on compare Aristote à Pline, on voit combien la Grèce était plus savante que l'Italie : en lisant M. de Buffon, l'on apprend tout ce que les connaissances physiques ont fait de progrès parmi nous ; ils ont tous excellé dans l'art de penser et dans l'art d'écrire. Les Athéniens écoutaient Platon avec délices ; Aristote dicta des lois à tout l'empire des lettres ; rival de Quintilien, Pline écrivit sur la grammaire et sur les talens de l'orateur. M. de Buffon vous offrit, messieurs, à la fois le précepte et l'exemple. On chercha dans ses écrits les richesses de notre langage, comme nous étudions dans Pline celles de la langue des Romains. Les savans, les professeurs étudient Aristote ; les philosophes, les théologiens lisent Platon ; les orateurs, les historiens, les curieux, les gens du monde préfèrent Pline. La lecture des

écrits de M. de Buffon convient à tous ; seul, il vaut mieux que Pline ; avec M. Daubenton, son illustre compétiteur, il a été plus loin qu'Aristote. Heureux accord de deux ames dont l'union a fait la force, et dont les trésors étoient communs ; rare assemblage de toutes les qualités requises pour observer, décrire, et peindre la nature ; phénomène honorable aux lettres, dont les siècles passés n'offrent point d'exemple, et dont il faut que les hommes gardent long-temps le souvenir.

» S'il m'étoit permis de suivre ici M. de Buffon dans la carrière des sciences physiques, nous l'y retrouverions avec cet amour du grand qui le distingue. Pour estimer la force et la durée des bois, il a soumis des forêts entières à ses recherches. Pour obtenir des résultats nouveaux sur les progrès de la chaleur, il a placé d'énormes globes de métal dans des fourneaux immenses. Pour résoudre quelques problêmes sur l'action du feu, il a opéré sur des torrens de flamme et de fumée. Il s'est appliqué à la solution des questions les plus importantes à la fonte des grandes pièces d'artillerie ; disons aussi qu'il s'est efforcé de donner plus de perfection aux fers de charrue, travail vraiment digne que la

philosophie le consacre à l'humanité. Enfin, en réunissant les foyers de plusieurs miroirs en un seul, il a inventé l'art qu'employèrent Proclus et Archimède pour embrâser au loin des vaisseaux. On doit sur-tout le louer de n'avoir pas, comme Descartes, refusé d'y croire. Tout ce qui était grand et beau lui paraissait devoir être tenté, et il n'y avait d'impossible pour lui que les petites entreprises et les travaux obscurs, qui sont sans gloire comme sans obstacles. »

Le discours de réception du chevalier *de Boufflers*, n'a pas eu à beaucoup près le même succès que celui de M. Vicq-d'Azyr, et l'on a pu voir en cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, que les talens agréables à qui l'on pardonne la négligence que comportent les petites choses, ne suffisent pas pour soutenir un ouvrage sérieux. Le chevalier de Boufflers a mis dans le sien beaucoup d'esprit, comme dans tout ce qu'il a fait, mais beaucoup aussi de cet esprit frivole qui pouvait passer ailleurs, et qui était là fort déplacé; des anthithèses fréquentes et recherchées, des comparaisons vagues, communes et inutiles, des bluettes, du faux goût, des idées peu mesurées, des expressions im-

propres. Après l'éloge de son prédécesseur, l'archevêque de Lyon, éloge fort exagéré, comme de coutume, il a fini par un morceau sur la clarté du style, qui a fait dire que l'auteur aurait dû mieux profiter des leçons qu'il donne, puisque le sien est souvent obscur et entortillé. Cela n'empêche pas que le premier paragraphe de ce morceau ne soit ce qu'il y a de mieux dans son discours : le voici.

« La clarté du style est le premier indice et le plus sûr garant de celle de l'esprit; semblable à la lumière du jour, qui se compose de plusieurs rayons, elle dépend non-seulement de la propriété des expressions, mais du choix des images, de la justesse des tours, et sur-tout de l'ordre des idées. Il y a dans tous les genres, depuis le plus grave jusqu'au plus frivole, depuis l'épopée jusqu'à l'idylle, depuis la plus sublime philosophie jusqu'à la plaisanterie la plus légère, une marche constante, une dépendance successive, un enchaînement invariable, et presque une filiation de causes et d'effets, de principes et de conséquences, qui, observée ou méconnue, produit la lumière ou l'obscurité.

» Les ténèbres étoient avec le chaos, et

la lumière parut avec le monde; les travaux de l'esprit sont eux-mêmes une sorte de création; ce qui n'était qu'idéal, ils le rendent sensible, et donnent une existence à ce qui n'en avait point: les plus étonnantes productions tiennent à une idée mère, à un premier germe, dont la simplicité renferme les moyens secrets de son développement; ce premier germe, il faut qu'une réflexion assidue le féconde; il faut qu'elle suive, qu'elle dirige ses accroissemens divers; que des principales divisions elle s'étende aux plus petites parties; que, toujours attentive à ne rien admettre d'étranger, à ne rien négliger de nécessaire, elle assigne aux moindres détails leurs places, leur forme, et leurs raisons; et qu'après avoir tout fait, elle ne laisse au langage que le soin de tout dire. Une tâche ainsi préparée offre plus de charmes que de peines; toutes les idées, clairement aperçues, semblent avoir adopté d'avance les expressions qui leur conviennent; et les mots naissent des choses dans un esprit bien clair, comme dans une eau bien pure les images naissent des objets.

» Rendre fidèlement son idée, c'est à la fois le but et le secret de l'art d'écrire; en imitant

ainsi, l'on est sûr d'être original; et dans ce genre, plus on est exact, et moins on est servile. »

Ce morceau n'est, comme vous le voyez, qu'un assez bon commentaire de ces deux vers de *Boileau* :

Ce que l'on conçoit s'exprime clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Mais le nouvel académicien a tellement étendu et exagéré cette idée, qu'il a fini par la dénaturer et la rendre fausse; il comprend, dans la clarté du style, beaucoup d'autres qualités qui n'en dépendent point, et il va jusqu'à dire, qu'avec de la clarté, *on changerait la face du monde*. Rien n'est plus commun aujourd'hui que de rapporter au sujet qu'on traite, et d'y faire rentrer, comme de force, beaucoup de choses qui n'y appartiennent point, et c'est ainsi que l'on gâte ce que l'on croit agrandir.

Quant à l'éloge de son prédécesseur, l'archevêque de Lyon, il y a des endroits intéressans; par exemple, le bien qu'il fit dans son diocèse, et particulièrement dans les hôpitaux.

LETTRE CCLXXIV.

1789.

Toute notre littérature étant actuellement mêlée à la politique, on ne peut plus séparer l'une de l'autre; et il est indispensable de parler de toutes deux en même temps, et d'autant plus que cette réunion peut donner une idée de l'esprit général du moment. V. A. I. qui lit les papiers publics, n'ignore pas, sans doute, quel rôle a joué, l'hiver dernier, le comte *de Mirabeau*, qui, voyant approcher les états-généraux, a pris le parti de se faire démagogue, et en cette qualité, de souffler le feu de la discorde. Voici quels étaient ses intérêts et ses moyens. Il cherchait de l'argent et des places; de l'argent, pour se libérer des dettes qui l'écrasent; des places, pour se retirer de l'inconsidération où l'avait mis sa conduite passée, et faire oublier ce qu'il appelle lui-même; *les fautes de sa jeunesse;* et ces fautes n'étaient pas légères. Ses tentatives dans la carrière diplomatique ne lui avaient pas réussi;

et la commission secrète qu'il avait eue à Berlin, autorisée seulement par M. *de Calonne*, sans lettres de créance, sans aucuns caractères, sans la participation du ministre des affaires étrangères, n'était au fond qu'un de ces espionnages que l'on confie quelquefois aux enfans perdus de la politique, et n'avait pu même lui ouvrir la maison de notre ministre à la cour de Prusse. Pour se venger de ce discrédit, et sur-tout pour avoir de l'argent, il vendit à un libraire une correspondance prétendue ministérielle, quoiqu'elle fût adressée à un particulier. C'était un libelle infâme, écrit dans un jargon barbare et souvent inintelligible, plein d'une jactance ridicule et d'une ignorance grossière, où il insultait tout le monde et ne louait que lui, où il prophétisait si mal-adroitement, qu'il assurait que la Prusse était dans une entière inaction à l'égard de la Hollande, trois semaines avant que quinze mille Prussiens s'en rendissent maîtres. C'était, de plus, une violation de toutes les lois sociales et politiques; car, puisqu'il était payé par le Gouvernement pour écrire des nouvelles, il ne devait certainement pas se faire payer par un libraire, pour

rendre public ce qui devait être secret. Aussi ce recueil diffamatoire excita l'indignation universelle ; et le parlement, qui le fit brûler par la main du bourreau, sur la dénonciation du roi lui-même, qui ordonna qu'on fît justice, eut l'approbation de tout Paris. Le comte de Mirabeau avait pris la précaution de partir pour la Provence, pendant que le parlement ordonnait qu'on informât contre l'auteur du libelle. Une affaire si odieuse aurait perdu tout autre homme ; mais comme Mirabeau était l'ennemi déclaré de M. *Necker*, et avait beaucoup écrit contre lui, il arriva ce qu'avaient prévu ceux qui connaissent cette compagnie, que l'information ne fut pas suivie, et que le parlement, fidèle à ses maximes, ne voulut pas poursuivre l'ennemi de son ennemi. Pendant ce temps, Mirabeau faisait sa brigue pour se faire députer par le tiers-état de Marseille, et rien n'était plus facile à un homme de qualité qui se déclarait ouvertement le défenseur du peuple et l'adversaire de la noblesse. Arrivé à Versailles, il fut applaudi dans les rues, à la procession, et hué dans la chambre des états. Une autre spéculation l'occupait. Un *Journal des Etats-généraux*, fait par un

écrivain qui, sous tant de rapports, excitait la curiosité, pouvait lui valoir cent mille écus. Il ouvrit une souscription chez *Lejay*, libraire, et eut vingt mille abonnés. Sa première feuille était calomnieuse et incendiaire; c'était évidemment l'ouvrage d'un mal-honnête homme et d'un mauvais citoyen. Quoi de plus coupable et de plus absurde que de faire dire au directeur des finances, que les *pouvoirs nationaux consistaient dans l'obéissance entière aux volontés du roi?* Ces paroles étaient soulignées comme étant les propres termes du discours, et il était clair, qu'à moins que M. Necker ne fût devenu imbécille ou fou, il n'avait pu dire rien de semblable. Comment *le pouvoir d'une assemblée nationale peut-il consister dans l'obéissance?* Il y a contradictions dans les termes comme dans les idées; et à qui peut-on imputer une si énorme sottise? De plus, rien n'était moins patriotique, que de chercher à aigrir les ordres les uns contre les autres, dans un moment où la différence d'intérêt les divisait assez, et où il importait sur-tout de faire valoir les avantages de la concorde? Le Gouvernement, qui avait laissé toute la liberté d'écrire, n'avait pourtant pas révoqué les ré-

glemens contre les abus et la licence. Il défendit la souscription, et il en avait le droit légal. Une partie des souscripteurs retira son argent; d'autres attendirent, sur la promesse du libraire, que le journal fût continué sous une nouvelle forme. Il a reparu clandestinement sous le titre de *Lettres à mes commettans*, et toujours avec le même esprit et le même style. La chambre du tiers a déclaré ce qu'elle pensait de la conduite de Mirabeau, en spécifiant, dans un arrêté, que la rédaction d'un journal des états, *était au-dessous de la dignité d'un député de la nation*. Mais Mirabeau s'embarrasse peu de la dignité, pourvu qu'il ait de l'argent; et quoique le coup porté à son journal, par une prohibition authentique, ait diminué le profit de cette spéculation, elle ne laissera pas que d'être encore assez lucrative.

Mais aussi le crédit de Mirabeau dans les états en a beaucoup souffert: il est bien loin d'y avoir l'influence qu'il s'y promettait; et comme l'avaient prédit les gens de bon sens, il y est, jusqu'à présent, apprécié à sa valeur. Il a déja essuyé beaucoup de mortifications; on lui a imposé silence plusieurs fois, et il n'a pu parvenir à être du nombre des com-

missaires nommés pour la conciliation des trois ordres. Ceux qui l'ont entendu ne sont pas étonnés de ce discrédit. Si le talent qu'il a pour écrire est corrompu par tant de vices essentiels, il en a bien plus en parlant. Il n'a nulle idée des bienséances nécessaires dans une grande assemblée; il a le langage et le ton d'un bateleur, devant des hommes éclairés; il manque absolument de goût et de mesure, et de cette confiance qu'inspire aux auditeurs le caractère de celui qui parle, et il est desirable qu'il influe fort peu sur les opérations de l'assemblée.

LETTRE CCLXXV.

La province nous fournit de temps en temps des littérateurs estimables, que la frivolité de Paris n'a point gagnés, et qui s'occupent d'objets utiles. Tel est M. *Rabaud de Saint-Etienne*, qui vient d'adresser à M. *Bailly* un volume de *Lettres sur l'Histoire primitive de la Grèce*. Le sujet est neuf, ingénieux et bien traité. Soit qu'on admette ou non l'existence de ce peuple primitif dont M. Bailly a parlé, il paraît prouvé par ses recherches et par celles qu'y joint M. de Saint-Etienne, que les hommes les plus anciens ont eu d'abord un langage figuré et hiéroglyphique, avant de connaître l'alphabet et l'écriture. La difficulté serait de marquer l'époque où l'un de ces langages a succédé à l'autre. L'auteur des nouvelles Lettres n'entreprend pas de la résoudre; mais il soutient qu'en adoptant l'écriture alphabétique, les nations trompées par le long usage qu'on avait fait des figures et des allégories appliquées aux connaissances de l'agriculture et de l'astronomie, qui durent être les premières en raison de leur nécessité, prirent pour une histoire

de faits ce qui n'était autre chose que des monumens et des explications des phénomènes physiques. C'est ainsi que naquit la mythologie, que tant de savans ont voulu mêler et concilier avec l'histoire. De bons esprits avaient déja rejeté ces époques fabuleuses, que l'on donnait pour de la chronologie. M. de Saint-Etienne va beaucoup plus loin. Il prétend que la fable entière n'est qu'une histoire figurée de l'astronomie et de la physique; que les dieux et les héros de la fable ne sont que des constellations, des fleuves, des volcans; que leurs actions, leurs voyages, leurs combats, ne sont que des révolutions des corps célestes, et il porte ce système jusqu'à la plus grande vraisemblance. Son ouvrage est d'un homme qui joint à l'érudition, de l'esprit et du talent. Son style est élégant et orné, et en général assez pur, malgré quelque faute de goût ou de correction. Le seul défaut de ce livre tient à l'esprit de système qui épuise volontiers la matière pour multiplier les preuves; il est trop long; cependant on le lit avec plaisir, parce que sa diction a toujours de l'agrément et de l'intérêt. J'en citerai pour exemple le morceau où l'auteur prouve que le

premier langage des hommes dut être figuré, et que leur première écriture fut en hiéroglyphes, tels qu'on en a trouvés chez les Egyptiens, les Indiens, et chez tous les peuples d'une haute antiquité.

Il y a quelque temps qu'un à-propos assez séduisant me fit faire ce que je n'avais pas fait depuis long-temps, c'est-à-dire des vers; car le Lycée qui ne me laisse pas un moment, m'ensevelit depuis deux ans dans *la vile prose*, comme disait *Voltaire*. J'occupais à Baville, chez M. *de Lamoignon*, la chambre qu'avait habitée *Boileau*. Ce nom réveilla ma verve endormie, et j'adressai à M.me *d'Aguesseau de Fresne*, fille de M. de Lamoignon, et infiniment aimable, les vers suivans :

Dans ces lieux consacrés aux vertus, au génie,
Près de vos illustres aïeux,
Despréaux autrefois conduisit l'harmonie,
Et polit à loisir ses vers laborieux.
De la raison, du goût on y trouve l'apôtre,
Mais on y cherche en vain cette aimable douceur,
Ces mouvemens de l'ame et ces accens du cœur
Que votre sexe apprend au nôtre.
Ce fut là l'unique présent
Que n'obtint pas sa muse, au Pinde souveraine.
Ah! s'il avait pu voir Defresne,
Rien ne manquait à son talent!

LETTRE CCLXXVI.

Je crois que notre rigoureux hiver a porté malheur aux spectacles. Jamais on n'a vu tant de chûtes. Le public à qui l'on a souvent reproché son excessive patience, s'est bien vengé de ce reproche ; il ressemble à un poltron révolté qui fait rage, et actuellement tous les auteurs jettent les hauts cris contre sa rigueur impatiente. Il ne veut plus entendre que deux ou trois actes des nouveautés, et l'ennui ordonne à grands cris de baisser la toile ; c'est ce qui est arrivé à une comédie en cinq actes, intitulée *le Présomptueux* ou *l'Heureux Imaginaire* d'un M. *d'Eglantine*, accoutumé, il est vrai, à cette sorte de réception. Il avait, dit-on, escamoté le sujet à M. *Collin*, qui l'a traité sous le titre des *Châteaux en Espagne* ; mais M. Collin lui-même n'a pas été aussi heureux que dans ses deux premières pièces : celle-ci a paru vide d'action et ennuyeuse, sur-tout dans les deux derniers actes. Il l'a retirée après la première représentation, et s'occupe, dit-on, à la corriger. Il est à souhaiter que le sujet le com-

porte, et que sa santé le lui permette; elle est malheureusement fort mauvaise. Il est menacé de la poitrine, et ce serait une vraie perte.

Une tragédie d'*Astianax*, coup-d'essai d'un jeune homme dont j'ignore le nom, n'a pas été achevée non plus, et j'ai ouï dire (car je n'y étais pas) qu'on lui avait fait justice. Il avait tout bonnement voulu refaire *Andromaque*. Nos jeunes gens aujourd'hui sont un peu comme feu M. de *Valbelle*, dont le colonel écrivait à son oncle : *votre neveu est un assez joli garçon, mais c'est un Pyrrhonien qui ne doute de rien.*

Les comédiens Français ruinés en nouveautés, ont tâché de prendre leur revanche avec des pièces remises. Ils ont rejoué avec succès le *Manlius* de *la Fosse*, qui devrait toujours être au répertoire; c'est une de nos meilleures tragédies du second ordre. Ils se sont avisés aussi de remettre un *Marius* qui est bien loin de valoir *Manlius*; c'est une mauvaise pièce, jouée sans aucun succès, il y a environ cinquante ans, sous le nom d'un M. *de Caux*, le même qui s'est amusé à mettre *la Henriade* en vers latins, à l'usage de ceux qui ne savent pas le français. Ce *Ma-*

rius est apparemment moins mauvais que ce qu'on nous donne depuis quelques années; car il a été assez bien reçu. Une petite bagatelle de M. *Vigée*, auteur de quelques autres bagatelles, une petite comédie intitulée *l'Entrevue*, a eu aussi quelques représentations accueillies avec assez d'indulgence. M. Vigée est frère de la célèbre M.me *le Brun*; mais la sœur se sert du pinceau un peu mieux que le frère ne se sert de la plume.

Les Italiens qui donnent chaque semaine une nouveauté oubliée la semaine suivante, font actuellement courir tout Paris à une pièce qui a pour titre, *les deux petits Savoyards*: ellè est de M. *Marsollier des Vivitieres*, auteur de *Nina*; quoiqu'elle ait le même succès, ce n'est assurément pas la même chose. *Nina*, sans être une bonne pièce, a de l'intérêt et ne manque pas de naturel. *Les deux petits Savoyards* sont une des plus grandes pauvretés que l'on puisse voir; il n'y a pas l'ombre de vraisemblance dans l'action, ni de vérité dans le dialogue; c'est de la vertu arrangée, de la *sensibilité* et de l'*humanité* en phrases qui en dégoûteraient, et je ne puis attribuer ce succès extravagant

qu'au plaisir, qui en est un grand pour le parterre des Italiens, de voir deux petites filles en culottes (Mlle *Renaud* et M.me *Saint-Aubin*) qui grimpent par une cheminée et qui chantent à tue-tête, en gâtant leur jolie voix, la chanson des ramoneurs : *Ramonez-ci, ramonez-là, la cheminée du haut en bas*. Il n'en faut pas davantage pour faire courir les Parisiens, même dans le moment où ils sont devenus de grands politiques et de grands réformateurs.

Le *Démophoon* de *Marmontel* n'a pas fait grande fortune à l'Opéra : on a trouvé que le poëte devenait trop vieux, et que le musicien (*Chérubini*) était trop jeune. Il est très-vrai que la musique est fort médiocre, et que le poëme ne vaut rien du tout : je ne sais à quoi pensait notre secrétaire d'aller prendre le *Démophoon* de *Métastase*, qui lui même l'a pris dans *Inès*, et de réunir le dénouement d'*Inès*, et celui de l'Opéra d'*Iphigénie en Aulide*, tous deux gâtés. L'action principale est chargée de froids épisodes qui l'embrouillent; rien n'est lié, rien n'est suivi, et la versification est fort au-dessous de celle de l'auteur dans ses autres opéras, dont la versification n'est pourtant pas la partie bril-

lante. V. A. I. peut juger par-là de celle de *Démophoon;* cet opéra est la seule nouveauté lyrique ou non lyrique qu'il y ait eu cet hiver à ce spectacle. On a eu recours à la ressource ordinaire, aux ballets.

Nous avons perdu le grammairien *Beauzée* qui sera remplacé par l'abbé *Barthelemy*. L'ouvrage de cet abbé, intitulé *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, a eu beaucoup de succès: c'est l'ouvrage de sa vie, c'est le fruit de plus de trente ans de travail, et ce n'est pas trop si l'ouvrage est bon: il est en 5 volumes *in*-4°. Le Lycée ne me laisse que le temps de lire les livres dont j'ai à parler, et encore à grand peine; il ne m'a pas été possible d'entreprendre une lecture de cette étendue et de cette importance. Je ne pourrai m'en occuper que quand je reviendrai aux anciens; mais si j'en crois la voix publique, l'ouvrage doit faire honneur à son auteur, et justifier le choix de l'Académie.

LETTRE CCLXXVII.

La révolution a ruiné tous les spectales, soit par la diversion fréquente des grands intérêts publics qui arrachent à tout amusement, soit par l'émigration de tant d'habitans de Paris, et de la classe la plus riche. L'Opéra menace de faire retraite; les Italiens de faire banqueroute. Les comédiens Français ont emprunté des sommes considérables. Il n'y a que les *petits spectacles* qui aient constamment prospéré; mais on parle de les détruire. Ils ont fait bien du mal aux mœurs, aux lettres et au bon goût, et le remède serait un peu tardif; mais enfin, il vaut mieux tard que jamais. Au reste, cette suppression est encore fort douteuse.

Les comédiens Français multiplient les nouveautés, pour regagner le temps perdu. Ils ont joué une mauvaise imitation d'une mauvaise pièce espagnole de *Calderon*, le *Paysan Magistrat*, dont un comédien de province a fait un drame en cinq actes et en prose, imprimé il y a quinze ans. Il y a des

traits de force et d'originalité, comme dans tout ce qu'a fait Calderon; mais la pièce est un monstre dramatique, comme toutes celles du même auteur, et *Collot-d'Herbois* n'a pas su arranger son cannevas, comme le grand *Corneille*, celui d'*Héraclius*. La pièce n'a eu aucun succès.

Une petite bagatelle, qui en a eu beaucoup, et qui est en effet fort jolie, c'est le *Réveil d'Epiménide*, donné le premier jour de l'an, comme une étrenne au public, et que le public a fort goûtée. C'est une pièce *à tiroir*. Elle pouvait être mieux arrangée; car ce genre même, tout irrégulier qu'il est, a ses convenances, et l'auteur ne les a pas toujours observées; mais la versification en est agréable, facile, ingénieuse; c'est l'ouvrage de M. *de Flins*, jeune homme de beaucoup d'esprit et de goût.

Une production plus importante, mais depuis long-temps connue, que les comédiens viennent aussi de mettre au théâtre avec beaucoup de succès, c'est l'*Honnête Criminel*, de M. *de Falbaire*. La pièce est très-mal intitulée et forme un contre-sens dans les termes; car le héros de la pièce n'est nullement *criminel*; c'est au contraire un mo-

dèle de vertu. L'auteur n'osa pas apparemment mettre l'*Honnête Galérien*, qui était le véritable titre donné par le sujet : on sait que c'est l'action héroïque d'un jeune homme qui voyant son vieux père près d'être arrêté et conduit aux galères, obtint des soldats d'être enchaîné à la place de son père, et resta huit ans parmi les forçats. On peut juger ce qu'un fond si heureux peut fournir de pathétique. L'auteur n'en a pas tiré, il est vrai, tout le parti possible. L'épisode qu'il a imaginé pour soutenir la simplicité de l'action principale, y tient beaucoup trop de place. Les deux premiers actes sont absolument inutiles, et l'action ne commence véritablement qu'au milieu du troisième acte. Il y a de plus un personnage d'*Amélie*, fort inutile et fort insipide, et un rôle de misanthrope trop calqué sur celui de *Molière*, quoique d'ailleurs assez bien adapté au sujet. Mais en total l'ouvrage se soutient par le fond qui est attachant, et par les rôles d'*André* le galérien, et de *Cécile* sa maîtresse, qui tous deux intéressent par leur situation et leurs sentimens. Il y a des momens qui attendrissent jusqu'aux larmes. La versification est lâche et négligée; mais le dialogue

est naturel, et il y a des traits heureux de vérité et de sentiment.

On a joué avec succès à l'Opéra, *Nephté*, reine d'Egypte, d'un Alsacien nommé *Hoffman*, auteur de quelques petites poésies dispersées dans les journaux et recueils, et d'un opéra de *Phèdre*, où il a eu le noble courage de défigurer un chef-d'œuvre de *Racine*. Dans *Nephté*, c'est *Mérope* qu'il lui a plu de mutiler. Cependant, comme il écrit un peu moins mal que *Rochon*, *Morel* et autres, les journalistes n'ont pas manqué de se récrier sur l'élégance de son style. La musique est de M. *Lemoine*, dure et criarde comme celle d'un disciple de *Gluck*, à quelques morceaux près; mais comme ce genre de musique est encore à la mode, *Nephté* a réussi.

Aux Italiens, le jeu de M.me *Dugazon* a fait la fortune d'un de ces drames bâtards, en prose emphatiquement héroïque ou platement familière, *Raoul de Créqui*, rapsodie du comédien *Monvel*, sans vraisemblance, sans art, sans caractères; en un mot, dans le goût de ces pièces qui nous ramènent à la pantomime, et qui font souhaiter qu'on en vienne du moins à supprimer entièrement les paroles.

LETTRE CCLXXVIII.

Quelque indifférence que la chose publique inspire pour la littérature courante, il faut pourtant en dire un mot et la suivre un moment sur nos théâtres où elle continue à jouer un pauvre rôle. L'Opéra, comme pour se dédommager du peu de succès qu'a eu le *Démophoon* de *Marmontel*, en a essayé un autre dont les paroles sont d'un M. *Deriaux*, et la musique d'un Allemand nommé *Vogel*, mort l'année dernière. En qualité d'imitateur de *Gluck*, il devait avoir beaucoup de partisans, et le *Journal de Paris* n'a pas manqué d'assurer que la route qu'il avait prise sur les pas de l'immortel Gluck, était la seule bonne. Cependant il n'y a que l'ouverture qui ait généralement fait honneur au musicien. Le reste ne s'est soutenu que par les accessoires ordinaires, le spectacle et la singulière perfection des ballets; les paroles ne méritent pas qu'on en parle: cet opéra en total ne sera jamais, comme tant d'autres, qu'une pièce de magasin propre à remplir un vuide au besoin.

L'infatigable *Sedaine* a osé risquer aux

Français une comédie en cinq actes, *Raymond, Comte de Toulouse*. L'idée en était assez piquante : il s'agissait de faire voir qu'un prince, le plus souvent chez lui ne fait pas ce qu'il veut, mais ce que veulent ceux qui le servent, ce qui, après tout, leur est commun avec les autres hommes; car quel est celui qui ne dépend pas plus ou moins de ses valets? Ceux de Raymond ne veulent pas que l'on joue devant lui une pièce dont ils craignent l'effet sur l'esprit du prince. Sa maîtresse parie contre lui qu'il ne parviendra pas à la faire représenter; et en effet, ceux qui s'y opposent finissent par mettre le feu au théâtre, au moment de la représentation. Un pareil sujet ne comportait guères qu'un acte ou deux. Il fallait y coudre une petite intrigue agréable; et sur-tout, le fond n'étant que satirique, le dialogue devait étinceler d'esprit; c'est précisément ce qui manque à Sedaine. Aussi la pièce est tombée absolument, et n'a pu être jouée que deux fois : c'était un sujet qui ne pouvait réussir qu'avec le gros sel de *Beaumarchais*.

Les comédiens Français n'ont guères été plus heureux avec une *Marie de Brabant*,

tragédie de M. *Imbert*, qui apparemment s'est avisé de son talent tragique à quarante ans, comme le *Francaleu* de la *Métromanie*; ce coup d'essai de sa jeunesse n'a pas prospéré. On a vu quelques situations indiquées dans les premiers actes; les derniers ont été sifflés. La pièce, après huit jours de ravaudage, a reparu sans spectateurs. En vain l'auteur a annoncé dans le *Journal de Paris*, dont il est coopérateur, de *nouveaux retranchemens* aux derniers actes. Le public a bientôt *retranché* la pièce toute entière. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que M. Imbert, qui est chargé dans le *Journal de Paris* de la partie des spectacles, qu'à la vérité il ne signe point, non plus que les autres ne signent point leurs articles, rendant compte de son ouvrage sous le voile de l'anonyme, nous a dit intrépidement, entre autres choses: *qu'il n'y avait qu'une voix sur le style*; qu'il était *élégant, facile, noble et digne de la tragédie*. Indépendamment de cette extrême modestie, il est bon d'observer que cela s'imprimait le lendemain de la première représentation; et personne n'ignore que pour rendre au style d'une tragédie un semblable témoignage, les meilleurs juges au-

raient besoin de la lire. Mais M. Imbert et le *Journal de Paris* n'y regardent pas de si près.

M. *de Chénier*, tout au moins aussi sûr de son fait que M. Imbert, connu jusqu'ici par deux pièces tombées à plat, mais fort vantées par *Palissot*, et qui dans une de ses préfaces nous a révélé que lui seul possédait le secret de la simplicité antique, s'est présenté pour relever le théâtre français avec une tragédie de *Charles IX*; dont le sujet est la Saint-Barthélemy. Assurément celui-là est tragique, au moins dans l'histoire, il faut l'avouer; le rendre théatral et sur-tout national, ce peut être une entreprise difficile : mais nous ne pouvons pas encore juger de l'exécution. La municipalité craignant que dans les circonstances où nous sommes, de pareilles atrocités étalées sur la scène n'échauffassent encore l'ivresse sanglante du peuple de Paris, et ne rapprochassent beaucoup trop le théâtre et la grève, a sagement défendu, pour le moment, la représentation de *Charles IX*.

M.me *Dugazon* soutient toujours le théâtre Italien beaucoup plus que les misérables nouveautés qu'on y multiplie. Il n'y en a pas

une qui soit digne même qu'on en fasse mention.

On vient enfin de faire justice de l'abominable et dégoûtant libelle de *Mirabeau*, intitulé *Histoire de la Cour de Berlin*. Il a rencontré un rude adversaire : c'est le fameux *Trenck* qui combat contre lui avec d'autant plus d'avantage qu'il est sur son terrain : il s'agit de la Prusse, sa patrie, et certainement l'on ne peut le soupçonner ni de partialité, ni de faiblesse; il s'agit des cours d'Allemagne, où il a passé de longues années et qu'il doit connaître cent fois mieux que n'a pu faire Mirabeau en six mois d'espionnage. Il met en évidence ses mensonges, ses inepties, son ignorance, rendant justice d'ailleurs au petit nombre de morceaux qui contiennent des notions saines, fournies à l'auteur de *la Correspondance secrète* par le comte *de Hertzberg*. Quant au ton impudemment calomnieux et à la diffamation brutale qui souillent presque toutes les pages du libelle de Mirabeau, Trenck ne se lasse pas d'exprimer toute l'indignation et toute l'horreur qu'inspire à tout homme honnête cet amas d'injures lâchement accumulées sous le voile de l'anonyme, contre des souverains dont le libelliste ne con-

naissait guères que le nom, contre des princes qui l'avaient accueilli avec bonté, contre des femmes qui ne pouvaient se défendre. Mais Trenck lui-même se laissant trop emporter à la colère, ne garde pas la mesure qui convenait à la dignité de sa cause. Quand on a flétri une fois, avec les qualifications convenables, un calomniateur convaincu, il faut le livrer au mépris public, comme le juge qui a prononcé livre le criminel au bourreau, et ne descend pas de son tribunal pour le poursuivre d'invectives. Trenck, au contraire, épuise toutes les injures de la langue et les répète jusqu'à satiété. Il redit la même chose de cent manières. On n'est pas fâché de voir un méchant renversé dans la boue; mais il ne faut pas l'y tourner et retourner pendant des heures entières, sans quoi l'on court risque de se salir un peu soi-même. Trenck pouvait aussi menacer militairement Mirabeau de *coups de bâton*; mais la même menace, quoique figurément exprimée, revient en cinq ou six endroits; c'est beaucoup trop : il ne faut jamais menacer qu'une fois.

Ce qui est assez remarquable, c'est qu'il se croit obligé de louer sans cesse Mirabeau

sur le style de sa brochure. Il faut pardonner à un étranger d'avoir été séduit par la renommée, et de n'être pas, en cette partie, juge compétent. Il est certain que Mirabeau a beaucoup de talent, même comme écrivain; mais ce n'est pas dans les lettres de Berlin : elles ont été minutées au courant de la plume ; elles sont en général horriblement mal écrites, d'une diction baroque, néologique, barbare, souvent inintelligible, quoique l'esprit de l'auteur y étincelle de temps en temps. Celui de Trenck, moins vif, moins briliant, est beaucoup plus pur, assez égal, a de la force, de la véhémence, mais quelquefois de la pesanteur, de la diffusion, outre des locutions et des constructions qui sont d'un étranger.

LETTRE CCLXXIX.

Le rétablissement de la santé de M.me *Dugazon* a permis de reprendre les représentations de la pièce intitulée *Camille, ou le Souterrain*, que sa maladie avait suspendue. Je l'ai vue jouer, et j'ai été aussi enchanté du jeu de l'actrice que révolté de l'ouvrage. Il a cependant du succès, et indépendamment du rare talent de M.me Dugazon, il m'a paru que ce succès tenait à des effets d'un genre assez singulier pour mériter d'être examinés.

La pièce est tirée d'un morceau très-connu de l'ouvrage de M.me *de Genlis* (aujourd'hui M.me *Brulart*), intitulé *Adèle et Théodore*. Ce morceau contenait une aventure malheureusement trop réelle, arrivée en Italie à la duchesse de *Cherifalco*, que son mari tint enfermée, pendant sept ans, dans un cachot souterrain, en la faisant passer pour morte. M. *Marsollier des Vivetières*, auteur du drame, a changé ou ajouté beaucoup de circonstances. Il suppose que *Camille* (c'est le nom qu'il donne à la femme captive), a été attaquée près de Naples par des brigands, et

sauvée par *Loredan*, neveu de son mari; ce neveu ne la connaissant pas, a profité du service qu'il venait de rendre à une belle femme, pour tâcher de la séduire, et au lieu de la remener à Naples, il la conduit dans une petite maison où il la retient deux jours; mais rebuté de sa résistance, il la renvoie enfin à son mari, qu'elle refuse de lui nommer. Elle raconte son aventure à son époux; mais comme elle s'obstine à ne point lui nommer le coupable qu'elle a juré de ne point faire connaître, de peur d'exposer aux ressentimens du duc *Alberti* (c'est le nom du mari), un homme qui a été son libérateur, *Alberti*, furieux de jalousie, l'a renfermée dans ce souterrain dont l'entrée n'est connue que de lui, et où chaque jour il lui porte lui-même de la nourriture par un guichet, sans la voir et sans lui parler. Il y a sept ans que cette captivité dure. Voilà l'avant-scène et le moment où la pièce commence. On pourrait faire bien des objections sur le peu de vraisemblance de tous ces évènemens antérieurs; mais il y a des réflexions plus importantes à faire sur la pièce. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est ce mélange bizarre de la bouffonnerie et de l'horreur, qui est un des caractères du théâtre anglais, mais

qu'un théâtre aussi perfectionné que le nôtre n'avait pas encore toléré. *Loredan* vient, en voyageur égaré, dans le château d'*Alberti*, où *Camille* est renfermée. Il y demande l'hospitalité sans savoir où il est, et trouve un concierge et une jeune fille, sa future, prêts à se marier, et quelques domestiques, qui tous lui font un détail comique de la manière d'être du maître de la maison, espèce d'ours qui ne parle que par signes. Bientôt la noce s'assemble, on chante des airs de pont-neuf; un ménétrier imbécille joue du violon, et fait danser toute la compagnie en ne jouant jamais qu'un même air. Ce ménétrier joue le rôle d'un paillasse de la foire; et un moment après, l'intérieur du cachot s'ouvre, quand *Alberti* a chassé la noce; il fait approcher sa femme; il la presse encore de révéler le secret qu'il demande; il lui promet à ce prix de lui faire voir son fils, enfant de sept ans, qu'elle n'a pas encore vu. Le desir de le voir arrache à la mère une espèce de promesse, et *Alberti* se flatte que la vue de cet enfant achevera de la décider. Il paraît; embrassemens, reconnaissance, larmes, et voilà le pathétique qui succède immédiatement à la farce. Cependant *Camille* persiste à ne vouloir rien dire.

Loredan vient frapper à la porte qui est fermée, et crie que des soldats envoyés par le roi, viennent pour arrêter *Alberti*. Celui-ci très-embarrassé, et craignant sur-tout qu'on ne découvre le souterrain, se hâte d'y faire rentrer sa femme; il veut la séparer de son fils; mais tous deux s'attachent si fortement l'un à l'autre, et *Alberti* qui entend toujours frapper à la porte est si troublé, qu'il prend le parti de les renfermer tous deux dans le cachot dont il prend la clef. Il ouvre alors à *Loredan* qui reconnaît son oncle, et lui apprend que sur un bruit répandu qu'il y a dans ce château une femme prisonnière, le roi a donné l'ordre d'enfoncer les portes et de se saisir d'*Alberti*. Les soldats paraissent dans le même moment et l'arrêtent; il veut parler à *Loredan*, il lui donne la clef; mais il se trouve qu'on ne lui laisse pas le temps de dire à son neveu où est l'entrée du cachot, qui est masquée avec soin et très-difficile à découvrir. On sent ici tous les efforts de l'auteur pour mettre bientôt la mère et l'enfant en danger de mourir de faim; car au milieu du fracas de la musique et de cent mille paroles perdues, on voit trop qu'*Alberti* a beaucoup plus de temps qu'il n'en faut pour apprendre à son neveu

où est le souterrain, ce qui ne demande qu'une minute d'explication. L'auteur a eu soin, de plus, de supposer que *Camille* n'a pas touché, depuis vingt-quatre heures, aux alimens qu'on lui avait apportés et qui ont été retirés. La nuit s'avance; le jour vient et le troisième acte montre l'enfant endormi sur les genoux de sa mère. Au réveil, il se plaint de la faim, il finit par se trouver mal, et telle est la situation que l'on trouve déchirante, et qui, malgré le jeu de M.me Dugazon, ne m'a paru que fausse et forcée, et n'a produit sur moi d'autre effet que celui du dégoût. En effet, qu'on y réfléchisse : d'abord le danger de mourir de faim, ou de soif, ou de froid, tous ces tableaux des besoins physiques sont-ils au nombre des émotions dramatiques? Non, sans doute; car il serait trop aisé de produire de la pitié par ce moyen grossier, mais une pitié qu'on repousse, parce qu'elle n'est point un sentiment moral, un sentiment du cœur, les seuls qu'on aille chercher au théâtre, où l'on s'attendrit sur ceux qui sont malheureux par leurs passions, par leurs fautes ou par celles d'autrui, et non pas par le besoin de boire ou de manger. De plus, pourquoi cette situation est-

elle fausse ? C'est qu'après tout, elle n'offre qu'un péril imaginaire; car on ne meurt pas de faim en si peu de temps; il faut plusieurs jours pour en mourir, et un malheur qui ne doit être consommé qu'au bout de quelques jours, n'entre point dans le système dramatique, où l'action doit être terminée avec le spectacle. Tout cela est donc absolument contraire aux principes de l'art, c'est-à-dire à ceux du bon sens; tout cela ne peut qu'être un objet de mépris pour les gens raisonnables.

On s'attend bien que la porte est enfoncée et qu'on vient secourir la mère et l'enfant, à qui l'on se hâte de donner à manger et à boire. N'est-ce pas là un dénouement bien théatral, que celui qui peut se faire avec un morceau de pain et un verre de vin ? Quelle pitié ! quel ridicule ! et nous en sommes venus là après tant de modèles !

D'un autre côté, je me suis demandé comment les spectateurs qui se laissent émouvoir machinalement à ces scènes attristantes, peuvent supporter la bouffonnerie à côté du spectacle des horreurs de la faim et de la soif? Il m'a semblé que la musique contribuait beaucoup à rendre supportable cette bigarrure

monstrueuse; elle a un agrément particulier qui, ne parlant qu'aux sens, fait une sorte de distraction aux émotions de l'ame, et les affaiblit toujours plus ou moins. C'est par cette raison que jamais un drame chanté ne peut produire l'effet progressif et profond que produit le drame déclamé, où l'illusion est constamment soutenue. Aussi suis-je persuadé que sans la musique, ces sortes de pièces bâtardes ne pourraient jamais s'établir au théâtre. Je suis convaincu, par exemple, que si *Sedaine* avait voulu faire un ouvrage régulier de son *Déserteur*, jamais on n'aurait pu souffrir les rôles de *Montauciel* et du *Grand-cousin*, dont le comique bas vient se mêler à la terreur de ce sujet, qui serait du plus grand effet, s'il était traité dans les règles de l'art. Tel qu'il est, il cause des émotions passagères; mais écrit et conçu dans les règles, et par un homme de talent, il ferait pleurer et frémir depuis le commencement jusqu'à la fin.

LETTRE CCLXXX.

Des trois pièces qu'a données M. *Collin*, sa dernière, *les Châteaux en Espagne*, est celle qui a eu le moins de succès; cependant si elle ne vaut pas l'*Optimiste*, elle vaut beaucoup mieux que l'*Inconstant*. Il est vrai que l'intrigue porte sur une méprise un peu gratuite, à laquelle il faut se prêter, et que cette méprise est fondée d'ailleurs sur un ressort un peu usé au théâtre. C'est un jeune homme qui, arrivant dans une maison de campagne au fond d'une province, pour épouser sa prétendue qu'il n'a jamais vue, imagine de se présenter sous un faux nom et comme un voyageur égaré, pour avoir le temps de la connaître et de voir si elle lui convient. Il se trouve justement que le même jour, un autre voyageur, espèce de visionnaire, et qui est l'homme aux *Châteaux en Espagne*, est arrivé avant lui : sa manière de voyager est conforme à son caractère et à son humeur errante; il va de pays en pays, et s'arrête de châteaux en châteaux. Le jour où il vient dans celui où se passe la scène, on y

attend le gendre futur; le maître du logis, instruit du projet de celui-ci, par une lettre de son oncle, en a fait part à sa fille, et compte s'amuser aux dépens du jeune homme, qui se croira inconnu, et dont le secret est découvert. Plein de cette idée, il ne manque pas de se persuader que le voyageur aux chimères est précisément son gendre : la jeune personne est dans la même erreur, et l'observe avec tout l'intérêt qu'elle y doit prendre. Celui-ci est un peu surpris de l'accueil singulier qu'il reçoit du père et de la fille, et qui est un peu au-delà des politesses ordinaires que l'on croit devoir à un voyageur égaré. La confiance et la crédulité du père sont poussées un peu loin; car il n'a pas le moindre soupçon que le voyageur puisse être un autre que son gendre, et ne prend nulle précaution pour s'en assurer; cependant la vraisemblance n'est pas absolument blessée, et le hasard et la prévention peuvent occasionner, au moins pendant quelques momens, de semblables méprises. Celle où tombe le second voyageur, qui est le véritable prétendu, est plus difficile à excuser, parce qu'il a un plus grand intérêt à ne se pas tromper. Il devient fort amoureux de la future

dès qu'il l'a vue et entretenue, et se persuade fort légèrement et sans aucun motif suffisant, qu'elle aime celui qui est arrivé le premier, et qu'il voit bien que l'on prend pour lui. Son erreur doit étonnèr, d'autant plus que la jeune personne, à qui l'homme *aux Châteaux* a déja fait connaître toute la légèreté de son caractère, ne se résigne que par obéissance à l'épouser, et montre les préférences les plus marquées et le plus tendre intérêt à l'autre, qui s'est fait voir sous des dehors bien différens. On s'apperçoit trop qu'il se trompe et veut se tromper, parce que l'auteur en a besoin pour son intrigue; car qui doit être plus intéressé qu'un amant à lire dans le cœur de ce qu'il aime, et qui doit y lire mieux, sur-tout quand ce cœur ne prend aucun soin de se cacher? Mais enfin ce défaut, très-commun dans les comédies d'intrigue, n'empêche pas le plaisir que l'on prend aux situations qu'il produit; elles ne sont ni très-variées, ni très-approfondies; mais elles sont naturellement développées, et le dialogue est plein d'une gaîté douce et d'un esprit facile, qui sont les caractères du talent de l'auteur. Le style et la versification sont d'un goût pur, et si les fils de l'intrigue sont min-

ces, le poëte les démêle avec assez d'intérêt et de clarté. Tout finit par s'expliquer entre les deux voyageurs, parce que le visionnaire se trouve être un très-honnête homme, qui ne veut pas profiter de la méprise du père et de la fille. Cette *méprise* devait être le véritable titre de la pièce, car *les Châteaux en Espagne* n'y sont réellement qu'en épisode et en détails.

Au reste, ce qui peut faire croire que l'auteur a peu d'invention, c'est que les trois principaux personnages des pièces qu'il nous a données, ne sont, au fond, qu'un seul et même caractère : l'*Inconstant*, l'*Optimiste* et l'homme aux *Châteaux en Espagne*, sont tous trois des gens à chimères ; et il semble que l'auteur n'ait encore vu dans la comédie que les erreurs de l'imagination, au lieu des ridicules, des travers et des défauts qui caractérisent les mœurs et la société.

On a joué avec beaucoup de succès au même théâtre une espèce de proverbe en deux actes et en prose, sous le titre de comédie, intitulée *Auguste et Théodore, ou les deux Pages*. Le sujet est un trait de bienfaisance de feu le roi de Prusse, qui mit cent ducats dans la poche d'un de ses pages

qui dormait, et dont il connaissait la tendresse et les soins pour une mère indigente et malheureuse. La pièce est sans intrigue et sans comique; mais le fond est un petit tableau d'honnêteté et de vertu qui fournit toujours assez d'intérêt pour un petit ouvrage, et le plaisir de voir le roi de Prusse sur la scène, a fait le succès de la pièce, d'autant plus que l'acteur qui le joue, *Fleury*, s'est modelé si parfaitement sur le portrait en cire que nous avons à Paris, et a si bien saisi le costume et la physionomie de Frédéric, que l'imitation ne saurait être plus parfaite. Cette petite pièce, ou plutôt ce petit proverbe, qui pourrait s'intituler, *le bien nous vient en dormant*, est d'un musicien nommé *Dezède*, et l'on s'en apperçoit, car il a eu soin de faire chanter des couplets à ses acteurs.

Parmi les ouvrages politiques qui méritent d'être distingués de la foule des brochures éphémères, il faut compter ceux d'un ministre protestant nommé *Rabaud de Saint-Etienne*, aujourd'hui député du Languedoc aux états-généraux, et sur-tout l'écrit qui a pour titre, *Question de droit public*. Il y règne un style simple et de la force sans dé-

clamation. Un autre député, l'abbé *Sieyes*, a aussi attiré l'attention par un écrit qui a pour titre : *Qu'est-ce que le tiers ?* Il s'en faut de beaucoup qu'il écrive aussi élégamment que M. de Saint-Etienne. Il y a de l'incorrection, il manque de clarté et de méthode ; sa tête est trop vive pour qu'il puisse assurer sa marche et mesurer ses idées. Il outre les conséquences et ne s'apperçoit pas qu'il y a dans les raisonnemens une certaine rigueur métaphysique qui ne saurait s'appliquer aux choses.

Pour notre confrère *Condorcet*, c'est encore une métaphysique bien plus terrible ; il a fait imprimer une *déclaration des droits*, c'est-à-dire un modèle de lois constitutives pour la nation française, et oubliant que ce qui est fait pour servir de règle et de protection à tous les hommes, doit être entendu par tout le monde, et ne saurait par conséquent être trop simple et trop clair ; que de plus, cette clarté et cette simplicité sont inséparables des principes de justice naturelle, qui sont les fondemens de toutes les bonnes lois ; il a rédigé les siennes dans le goût des catégories d'*Aristote* : c'est un amas d'abstractions presque inintelligibles, et tellement

embarrassé de distinctions, de divisions et de suppositions, que ce code, fût-il fait pour une société de philosophes, serait à peine à leur portée. Il s'est avisé de le faire mettre en anglais, afin que le français passât pour une traduction. Ainsi l'ouvrage est en deux langues, anglais d'un côté, et français de l'autre; mais il est si obscur et si ennuyeux, que personne n'a pu le lire, et ce n'était pas la peine d'écrire en deux langues, pour n'être lu dans aucune.

La réception de l'abbé *Barthélemy*, qui a été élu d'une voix unanime pour remplacer M. *Beauzée*, est retardée jusqu'ici par l'absence du chevalier *de Boufflers*, directeur de l'Académie, et en même temps député aux états-généraux à Versailles. La mort de l'abbé *de Radonvilliers* laisse encore une place vacante : c'était un homme d'esprit, autrefois jésuite, qui avait fait de bonnes études. Il n'avait pas négligé celle du monde, qui le conduisit à l'éducation des enfans de France, et par cette route à l'Académie. Un petit ouvrage sur la langue, qu'il fit depuis, prouva que s'il n'était pas un *Dumarsais*, il n'était pourtant pas, comme grammairien, déplacé dans l'Académie Française.

LETTRE CCLXXXI.

Il semble que plus l'Académie devient riche en prix à distribuer, plus les concours deviennent pauvres. Nous en avions quatre cette année, un de poësie, (le sujet au choix des auteurs) trois de prose, l'éloge de J. J. Rousseau, un discours sur l'influence de la découverte de l'Amérique sur les nations d'Europe, un autre sur le caractère et la politique de Louis XI. Tous ces sujets étaient beaux, et en même temps, il faut l'avouer, difficiles à traiter; ils exigeaient des connaissances et un excellent esprit; mais aussi sans ces deux fondemens, il n'y a point de véritable éloquence, et depuis long-temps l'Académie ne prétend pas donner, comme autrefois, des prix de rhétorique. Au reste, les concurrens n'étaient pas même de bons rhétoriciens ni des écrivains passables, et comme il est assez ordinaire, ne savaient pas plus écrire que penser. Il est certain que la révolution a précipité la décadence du goût jusqu'à son dernier terme, en ouvrant la carrière à une

foule de misérables déclamateurs qui s'imaginent que la licence et l'exagération tiennent lieu de talent. Sur cent faiseurs de brochures, il n'y en a pas dix qui sachent même construire une phrase; et comme ces brochures se vendent plus ou moins, grâces à l'esprit de parti pour qui tout est bon, les plus ineptes et les plus grossiers barbouilleurs sont encouragés par le succès. Cette épidémie passera; mais il faudra du temps pour réparer le mal.

L'éloge de *Rousseau* demandait particulièrement une raison supérieure : il ne peut être bien loué que par celui qui saura l'apprécier en bien et en mal, et il faut absolument mêler sans cesse le reproche à la louange. Quiconque ne mettra dans ce panégyrique que de l'enthousiasme, ne fera rien qui vaille. L'essentiel au contraire dans un pareil sujet serait de faire sentir que la plus grande éloquence n'est jamais qu'un talent secondaire quand elle s'occupe plus à exalter les têtes qu'à éclairer les esprits, quand elle fait valoir indifféremment l'erreur et la vérité, quand elle s'occupe plus de l'effet que de l'instruction; et ces caractères sont incontestablement ceux de Rousseau. Il sera toujours le

premier des hommes pour les jeunes gens et pour les femmes, parce qu'il a mis dans son parti les passions et l'imagination; mais pour les hommes sensés, il ne sera jamais que le plus éloquent des sophistes, et l'exemple de l'abus d'un grand talent.

Les académiciens ont été obligés de faire les frais de la séance, ce qui leur arrive fréquemment depuis quelques années. J'ai lu un discours *sur l'état des lettres en Europe, depuis Auguste jusqu'à Louis XIV*. Ce morceau avait été fait pour l'ouverture du Lycée, en 1788. M. *de Florian* a lu des *Fables* dont plusieurs ont paru fort jolies. L'abbé *de Lille* a récité des fragmens de son poëme sur l'*Imagination*. On y a trouvé de grandes beautés et ce talent de la versification qu'il possède dans un si haut degré; mais les connaisseurs y ont apperçu beaucoup trop de lieux communs, et l'ambition déplacée d'exprimer poétiquement ce qui, dans les règles du bon goût, ne doit être exprimé d'aucune manière en style sérieux; par exemple, la chaise percée du grand *Lama*. Quelle prétention puérile de prodiguer les couleurs de la poésie sur un objet dont il est impossible de sau-

ver le dégoût! Ce n'est pas à l'abbé *de Lille* d'oublier ce sage précepte d'Horace :

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

J'ai observé qu'en général l'abbé de Lille ne travaille pas avec un goût aussi sévère qu'autrefois, à beaucoup près. Des *Géorgiques* aux *Jardins* il y avait déja de la différence; il s'en faut bien que ce dernier ouvrage soit aussi pur que le premier. Quand il donna ses *Géorgiques*, qu'il refondit jusqu'à trois fois, il vivait dans la retraite d'un collège, et ne consultait que quelques amis, la plupart gens de lettres. Il s'est depuis laissé trop aller aux séductions et aux flatteries de la société, et la dissipation du monde ne lui a plus permis de composer que par morceaux détachés, mauvaise méthode qui a produit le plus grand défaut de son poëme des *Jardins*, celui de manquer totalement de plan et de marche, et même de laisser voir assez souvent des coutures grossières, au lieu de transitions de l'art. Cette extrême dissipation l'a empêché aussi de chercher des épisodes et des conceptions attachantes. Je crains bien qu'il n'en soit de même de son poëme de l'*Imagina-*

tion. Je n'ai encore vu dans tout ce que j'ai entendu que des morceaux qui ne tiennent à aucun ensemble, à aucun résultat; et sa versification même, quoique toujours remplie de beautés, n'est plus exempte, comme dans les *Géorgiques*, de négligences marquées, de fautes contre la propriété des termes, ou contre l'harmonie, ou contre le goût; ce qui est d'autant plus fâcheux, que destitué dans tout ce qu'il a fait jusqu'ici du talent d'imaginer, il est plus obligé à ne rien négliger dans le style.

LETTRE CCLXXXII.

L'Académie Française n'a pas laissé que de figurer encore assez bien à la séance publique de la Saint-Louis, malgré l'interrègne actuel des lettres. L'assemblée était très-nombreuse. Le discours de l'abbé *Barthélemy*, quoique assez médiocre, fut applaudi par bienveillance pour sa personne, et par respect pour son âge. On y retrouve encore cette recherche et ces disconvenances dans les idées et dans les expressions, dont il est si rare aujourd'hui de se garantir. Le récipiendaire dit en parlant de son prédécesseur *Beauzée* : « la métaphy- » sique de la grammaire offrait à ses regards » *une vaste région rarement fréquentée par* » *les voyageurs, couverte en certains en-* » *droits de riches moissons, en d'autres de* » *roches escarpées ou de sombres forêts.* » Des *moissons*, des *roches escarpées* et des *forêts* dans la grammaire! que de grands mots déplacés et vides de sens! ce ridicule durera-t-il encore long-temps? et n'avons-nous point de révolution à espérer dans la littérature? « Il s'occupait souvent de l'appré-

» ciation des signes de nos pensées, moins » importante sans doute, mais aussi moins » dangereuse pour notre repos que l'appré- » ciation des biens et des maux de la vie. » Quel rapprochement gratuit et bizarre! quel rapport y a-t-il entre l'étude du langage, et *l'appréciation des biens et des maux de la vie?* Etait-ce la peine de nous dire que l'une de ces choses est *moins importante et moins dangereuse* que l'autre? qui en doute? et à quoi cela revient-il?

« Sa supériorité lui donnait des droits à la modestie. » Phrase louche, entortillée, et fausse dans l'acception générale. Il semblerait qu'on ne dût pas être modeste, quand on n'est pas supérieur; cependant la modestie est un devoir même pour la médiocrité. La phrase ne serait bonne que dans une application particulière, à quelqu'un qui affecterait la modestie d'un mérite qu'il n'aurait pas. Alors on pourrait lui dire : vous n'avez pas droit d'être si modeste.

La réponse du chevalier *de Boufflers* étincelle d'esprit, mais ce n'est pas toujours du bon esprit, à beaucoup près. Il donne fréquemment dans le phébus; et la dangereuse prétention de rajeunir ce qui a été dit cent

fois, égare souvent son goût, qui d'ailleurs semble ne demander pas mieux que de s'égarer. Il force et dénature l'acception des mots; ce qu'il dit de la formation des langues est d'une métaphysique obscure et embarrassée. Mais il se relève heureusement dans une espèce d'analyse *du Voyage d'Anacharsis*, qui est pleine de noblesse et d'imagination. Après avoir retracé l'état de dégradation où est aujourd'hui la Grèce sous des maîtres barbares, il s'écrie du ton d'un véritable orateur :

« Mais quel autre Orphée, quel voix harmonieuse a rappelé sur ces côteaux dépouillés les arbres majestueux qui les couronnaient, et rendu à ces lieux incultes l'ornement de leurs boccages frais, de leurs vertes prairies et de leurs ondoyantes moissons? Quels puissans accords ont de nouveau rassemblé les pierres éparses de ces murs autrefois bâtis par les dieux? Tous les édifices sont relevés sur leurs fondemens, toutes les colonnes sur leurs bases, toutes les statues sur leurs piédestaux; chaque chose a repris sa forme, son lustre et sa place; et dans cette création récente, le plus aimable des peuples a retrouvé ses cités, ses demeures, ses

lois, ses usages, ses intérêts, ses travaux, ses occupations et ses fêtes. C'est vous, monsieur, qui opérez tous ces prodiges : vous parlez, aussitôt la nuit de vingt siècles fait place à une lumière soudaine, et laisse éclore à nos yeux le magnifique spectacle de la Grèce entière au plus haut degré de son antique splendeur. Argos, Corinthe, Sparte, Athènes, et mille autres villes disparues sont repeuplées. Vous nous montrez, vous nous ouvrez les temples, les théâtres, les gymnases, les académies, les édifices publics, les maisons particulières, les réduits les plus intérieurs. Admis, sous vos auspices, dans leurs assemblées, dans leurs camps, à leurs écoles, à leurs cercles, à leurs repas, nous voilà mêlés dans tous les jeux, spectateurs de toutes les cérémonies, témoins de toutes les délibérations, associés à tous les intérêts, initiés à tous les mystères, confidens de toutes les pensées; et jamais les Grecs n'ont aussi bien connu la Grèce, jamais ils ne se sont aussi bien connus entre eux, que votre Anacharsis vous les a fait connaître.

» Dans ces tableaux nouveaux, parlans et vivans, tous les objets s'offrent à nous sous tous les aspects. Les hommes et les peuples,

toujours en rapport, toujours aux prises les uns avec les autres, nous découvrent, à l'envi, leurs vices et leurs vertus. L'enthousiasme, la haine et l'impartialité tracent alternativement le portrait de Philippe. Les tristes hymnes des Messéniens accusent l'orgueil de Lacédémone. Les Athéniens laissent entrevoir leur corruption au travers de leurs agrémens. Le suffrage ou le blâme distribué tour-à-tour par des partisans ou par des rivaux, tous les témoignages favorables ou contraires, soigneusement recueillis, fidèlement cités, sagement appréciés, suspendent et sollicitent des jugemens que vous laissez modestement prononcer à votre lecteur; il tient la balance, mais vous y mettez les poids.

» Il vous appartient, monsieur, plus qu'à personne, de converser avec ces hommes étonnans, de leur législation, de leur religion, de leurs sciences, de leur morale, de leur histoire, de leur politique. S'agit-il de leurs arts? quel pinceau pourrait mieux retracer l'élégance de leurs chefs-d'œuvre? Quand vous faites parler leurs orateurs et leurs poëtes, votre style rappelle toute l'harmonie de leur langue. Exposez-vous les dogmes faux ou vrais de leurs philosophes? c'est

en donnant à la vérité les caractères qui la font triompher; c'est en prêtant à l'erreur tous les prestiges qui excusent ses partisans. Enfin, est-il question de la première et de la plus noble passion des Grecs, de leur patriotisme? En nous les offrant pour modèles, vous nous rendez leurs émules. Mais que dis-je? en fait de patriotisme, les exemples des Grecs nous seraient-ils nécessaires? Non, non, ce feu sacré, trop long-temps couvert, mais jamais éteint, n'attendait ici que le souffle d'un roi citoyen pour tout embraser; déja un même esprit nous vivifie, un même sentiment nous élève, une même raison nous dirige, un même titre nous enorgueillit; et ce titre, c'est celui de Français. Nous savons, comme les Grecs, qu'il n'est de véritable existence qu'avec la liberté, sans laquelle on n'est point homme, et qu'avec la loi, sans laquelle on n'est point libre. Nous savons, comme eux, qu'au milieu des inégalités nécessaires des dons de la nature et de la fortune, tous les citoyens sont du moins égaux aux yeux de la loi, et que nulle préférence ne vaut cette précieuse égalité, qui seule peu sauver du malheur de haïr ou d'être haï. Nous savons, comme eux, qu'avant d'être à

soi-même, on était à sa patrie, et que tout citoyen lui doit le tribut de son bien, de son courage, de ses talens, de ses veilles, comme l'arbre doit le tribut de son ombre et de ses fruits aux lieux où il a pris racine. »

LETTRE CCLXXXIII.

Un M. *Fabre*, qui a pris le nom *d'Eglantine*, parce qu'il a autrefois obtenu cette fleur qui est le prix des jeux floraux de Toulouse, est venu de la province où il était directeur de comédie, pour remporter à Paris d'autres prix, qui quelquefois ne sont pas plus difficiles à obtenir, du moins pour un moment, je veux dire des succès au théâtre ; mais là comme par-tout il n'y a qu'heur et malheur. Il a débuté, à peu de jours de distance, par une comédie aux Italiens, et une tragédie aux Français, et toutes deux sont tombées. La comédie avait pour titre, *les Gens de Lettres*, ou *le Poète Provincial* : elle a été huée d'un bout à l'autre si outrageusement, qu'on a eu bien de la peine à l'achever. C'était un salmigondis satirique, où il n'y avait pas plus de connaissance du monde et de la littérature que du théâtre. La tragédie s'appelait *Augusta*, mauvais roman calqué sur *la Vestale*, mauvais drame qui parut il y a environ vingt ans, mais dont le sujet d moins, s'il eût été mieux traité, pouva

fournir de l'intérêt. *Augusta* n'a pas été mieux reçue que *les Gens de Lettres*. Mais les comédiens Français plus obstinés que les Italiens, se sont efforcés de la relever, apparemment parce que c'était l'ouvrage d'un comédien. Ils n'ont pu en venir à bout. La salle était déserte à la seconde représentation, et il a fallu retirer la pièce après la quatrième. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'on a mis dans le *Journal de Paris* une lettre où l'on reproche au public sa sévérité, et l'on y cite pour preuve du talent de l'auteur, ces deux vers-ci :

Romains, c'est un *mortel* qui va juger un *homme*.

. . . .

L'excès de la vertu *n'est pas toujours un bien*.

C'est donner une grande idée d'un ouvrage, que d'en citer, comme ce qu'il y a de plus beau, deux vers dont l'un est ridicule, et dont l'autre est du style niais. Assurément si le public a ri de ces deux vers, il n'y a pas de quoi le taxer de mauvaise humeur. Au reste, à peine fait-on attention un moment à toutes ces rapsodies. Les objets de politique et d'administration semblent absorber tous les esprits et occuper toutes les

presses. Mais la raison et le bien public trouvent fort peu à gagner dans toutes ces productions de l'esprit de parti, multipliées par des plumes vénales. On écrit de tous côtés pour ou contre M. *de Calonne*. Des deux côtés tous les faits sont contestés et altérés; et comme les pièces probantes ne sont point sous les yeux du public, et que l'examen en serait aussi long que pénible, il est impossible à un homme impartial d'asseoir une décision sur des démentis et des injures réciproques. L'état de nos finances est un dédale inextricable, où rien n'est clair que le mal qu'on a fait sans qu'on puisse encore avec certitude assigner à chacun la part qu'il y a eue. Toutes ces brochures polémiques, qui se vendent plus ou moins cher en raison du plus ou moins d'audace et de virulence, ne servent qu'à faire gagner les colporteurs et les libellistes, à embrouiller la question, à aigrir et égarer les esprits; et le moment où l'histoire pourra prononcer en connaissance de cause, et sur le vu des pièces justificatives, est encore loin.

Au milieu de ces agitations publiques, j' passé la plus grande partie des vacances à l campagne, particulièrement à Maupertuis

lieu délicieux qui appartient au marquis *de Montesquiou*, l'un de nos confrères à l'Académie ; nous y avons joué la comédie, et entr'autres pièces, *les Joueurs*, comédie en cinq actes et en vers de M. de Montesquiou, ouvrage estimable et qui, avec quelques légers changemens, pourrait, je crois, avoir du succès au théâtre. C'est un drame dont le but est très-moral. La fureur du gros jeu, les crimes et les bassesses qu'il entraîne, le scandale de ces maisons de jeu, où la plus mauvaise compagnie se rassemblait, il n'y a pas encore long-temps, avec ce qu'on appelle la bonne, et qui dès-lors cessait de l'être : toutes les horreurs qui se commettaient dans cet abominable tripot, l'école de tant de fripons, et l'éceuil de tant de dupes ; toutes ces turpitudes dont nous devrions rougir, sont dépeintes dans cette pièce avec autant d'énergie que de vérité. Le style en est inégal, mais en général assez facile, et il y a de jolis vers et des scènes dialoguées avec vivacité. L'intrigue offre de l'intérêt, et les principaux caractères sont bien tracés. L'auteur la fit lire, il y a quelques années, aux comédiens Français, sans se faire connaître, et ils jugèrent à propos de la refuser : elle

m'a paru faire un vrai plaisir à la représentation, quoiqu'il soit vrai de remarquer qu'un spectacle de société ne peut pas être une épreuve aussi sûre que le jugement public, qui lui-même ne l'est pas toujours, si ce n'est avec le temps. Aussi je n'énonce que mon opinion, je ne prétends point décider. La pièce, d'ailleurs, a été aussi bien jouée qu'elle pouvait l'être par des acteurs de société; sur-tout on a été très-content de la belle-fille du marquis de Montesquiou, qui a reçu de la nature un talent assez heureux pour jouer avec le même succès les amoureuses et les soubrettes; elle a un son de voix charmant, et de la grace dans toute sa personne. Je me suis cru obligé de lui faire un petit compliment en vers, que je lui devais d'autant plus, qu'elle a joué deux fois *Mélanie* mieux que jamais je ne l'ai vu jouer, et de manière à faire fondre en larmes toute l'assemblée.

A MADAME LA BARONNE DE MONTESQUIOU.

De ses talens qu'a-t-elle donc affaire?
Pour nous charmer, il suffit de ces yeux,
De ce maintien, de ce port gracieux:
En se montrant elle est sûre de plaire. . .

J'entends sa voix, et je suis dans les cieux.
Naïve Annette et touchante Emilie !
Si belle dans les pleurs ! en riant si jolie !...
Lequel de tant d'attraits est plus puissant sur nous ?
Son organe ravit et son jeu nous entraine.
Son sourire est si fin ! son regard est si doux !
Lequel lui sied le mieux d'être bergère ou reine ?
Chacun de ses talens rendrait une autre vaine :
Eh ! bien, elle est modeste en les possédant tous.

LETTRE CCLXXXIV.

M. *Chénier* est parvenu à faire jouer son *Charles IX*, et sans autre inconvénient que d'ennuyer les gens de goût; mais ceux même qui ne font aucun cas de cet ouvrage comme tragédie, conviennent qu'il devait prodigieusement réussir, et c'est ce qui est arrivé. L'auteur a eu du moins le mérite facile d'entretenir la multitude des idées les plus faites pour la flatter; sa pièce est remplie de ces maximes communes de liberté politique et de tolérance universelle, qu'il était très-nouveau d'entendre sur le théâtre. Le public, eu applaudissant sur la scène tout ce qui avait été dit cent fois par-tout ailleurs, excepté là, applaudissait véritablement à la révolution. Cette révolution se trouve même expressément dans la pièce en forme de prophétie, non pas que l'auteur soit prophète ni poëte, mais enfin il a eu l'esprit de faire dire au chancelier *de l'Hospital*, en 1572, ce que nous avons vu en 1789.

Ces tombeaux des vivans, ces bastilles affreuses
S'écrouleront un jour sous des mains généreuses.

On a crié *bis* ; on a fait répéter le couplet entier comme une ariette de la comédie Italienne, ce qui n'était encore jamais arrivé à aucune tragédie. *Ces tombeaux des vivans* sont un hémistiche bien usé ; mais le mot de bastille prononcé sur le théâtre était quelque chose de bien neuf.

La pièce considérée en elle-même manque de plan, d'intrigue, d'action, d'intérêt, de mouvement, de caractère et de dialogue, en un mot, de tout ce qui constitue le talent dramatique. L'auteur n'a tiré aucun parti de toutes les grandes ressources que l'histoire lui offrait : c'est le comble de l'ineptie d'avoir fait de *Charles IX*, un *Seïde*, et du *Cardinal de Lorraine*, un *Mahomet*. C'est le comble de l'impuissance d'avoir fait du *jeune Henri IV* un rôle absolument nul, de n'avoir pas su intéresser pour lui au moins en le mettant en danger, comme il y est dans l'histoire. Tout son rôle se réduit à un songe au premier acte, et à une imprécation au cinquième, c'est-à-dire à des lieux communs d'écolier ; c'est le comble de la mal-adresse d'avoir mis ensemble *Coligny* et *l'Hospital*, pour dire à-peu-près la même chose ; il fallait absolument éviter cette uniformité. Dans

la vérité historique, l'*Hospital* n'était plus à la Cour à l'époque de la St.-Barthélemi, il était retiré dans ses terres; l'auteur a cru devoir nous le montrer encore chancelier; et comme il n'a su donner aucune physionomie à *Coligny*, non plus qu'à ses autres personnages, et qu'il n'y a entr'eux d'autre rapport et d'autre contraste que celui des opinions, il en résulte que celles de *Coligny* et du chancelier étant les mêmes, leurs rôles sont presque identiques, et que chacun des deux pourrait indifféremment dire ce que dit l'autre : c'est un vice très-grave dans deux personnages principaux.

Celui du jeune *Guise*, neveu du cardinal de Lorraine, est nul aussi, de toute nullité : c'était pourtant déja, à cette même époque, un homme très-considérable, et ce fut depuis le chef de la Ligue. *Médicis* n'est pas mal dessinée, mais sans couleur et sans force. Quant à la marche théatrale, aux ressorts de l'action, à cet art d'augmenter par degrés le péril, et de tempérer cependant la terreur par quelque espérance, et l'horreur par la pitié, l'auteur ne par[illegible]as en avoir acquis la moindre idée, depuis c[illegible]te misérable rapsodie d'*Azémire*, qui fut [illegible]on

coup d'essai. Les ressorts de l'action et de l'intérêt devaient être nécessairement dans l'ame de *Charles IX*, dans l'ascendant alternatif que devait prendre sur lui la vengeance ou le remords, *Coligny* ou *Médicis*. Il fallait que l'on vît ces mouvemens exposés se succéder dans son ame : il n'en a pas un : il est comme stupide : il dit tour-à-tour oui et non, sans avoir l'air de rien sentir, de rien penser : c'est un automate mû tour-à-tour en sens contraire. Tout se passe d'ailleurs en conversations, en déclamations ou prédications.

L'auteur fait le plus souvent disserter ou haranguer ses personnages, au lieu de les faire dialoguer. Pressé, comme tous les jeunes gens, de faire montre de ce qu'il sait, ou de ce qu'il croit savoir, il se hâte de le débiter par l'organe de ses acteurs, sans s'embarrasser si c'est là ce dont il s'agit, et si son érudition et sa philosophie s'accordent avec les convenances dramatiques. Il y a, par exemple, une scène entre le cardinal de Lorraine et *Coligny*, qui devrait être fortement et vivement contrastée, et qui n'est qu'une dissertation froidement historique. Le cinquième acte sur-tout est un

des plus ridicules qu'il y ait au théâtre. Après un insipide monologue d'*Henri IV*, qui est au milieu de toutes les horreurs qu'on prépare, comme ne prenant part à rien, l'*Hospital* vient faire une description diffuse, faible et empoulée du massacre des protestans, dans laquelle l'auteur paraît avoir voulu joûter contre le second chant de la *Henriade* avec des forces bien inégales. *Charles IX* qu'on vient de représenter comme un furieux qui trempe avec plaisir ses mains dans le sang de ses sujets, arrive dans l'instant même comme un imbécille, conduit et presque soutenu par *Médicis* et le cardinal de Lorraine : il ne prononce pas un seul mot, et essuie de la part d'*Henri IV* une invective de près de cent vers, très-juste assurément, mais qu'il n'est nullement naturel que le roi entende sans le moindre mouvement d'impatience, sans une interruption quelconque. Il faudrait, pour que ce long silence fût probable, le supposer déja entièrement terrassé par le remords; mais comment supposer ce changement total en si peu de temps, sans aucune cause conn , sans aucun intervalle entre la rage et le r - pentir ? De plus, s'il se repent déja, l'inve -

tive d'*Henri IV*, ses reproches, ses leçons, ses imprécations ne sont plus qu'un remplissage. Tout ce qu'il dit ne peut avoir d'effet théâtral, qu'autant qu'il ramenerait *Charles IX* du crime au remords. Alors il y aurait une vraie péripétie, une action et de l'intérêt; mais quand après le long discours d'*Henri IV*, *Charles IX* commence un autre long morceau de remords et d'égarement, qui termine la pièce, ce n'est qu'un lieu commun qui succède à un autre.

Le style est la seule partie dans laquelle l'auteur ait fait quelques progrès : il est moins pénible, moins entortillé que celui d'*Azémire*. Il y a moins de mauvais goût : il y a souvent de la facilité, de la noblesse, de la tournure, et quelques traits heureux dans le dialogue; mais il s'en faut encore de beaucoup que l'auteur ait le vrai style de la tragédie. Le sien est rempli de réminiscences d'écolier : il manque de cette force soutenue dans la pensée et dans l'expression, qui consiste sur-tout à savoir tellement approprier l'une et l'autre à la scène, au sujet et au personnage, qu'on ne puisse pas le retrouver ailleurs. M. Chénier écrit presque toujours de mémoire, et ce qui fait que

j'ai peu d'espérance de lui pour l'avenir, c'est qu'avec l'incroyable confiance que je lui connais, il ne manquera pas de se persuader qu'il doit ses succès à son talent, et non pas aux circonstances. Il ne s'occupera donc ni à étudier, ni à se corriger, ni à réfléchir sur un art qu'il ne connaît point du tout; et dès-lors il est bien difficile qu'il y réussisse jamais.

LETTRE CCLXXXV.

V. A. I. est sans doute informée, par les papiers publics, que depuis l'événement du 6 octobre, qui a fixé à Paris le séjour du roi et de l'assemblée nationale, deux des membres les plus distingués de cette assemblée, MM. *Mounier* et *de Lally* ont donné leur démission et se sont retirés l'un en Dauphiné, l'autre à Lausanne. Tous deux ont exposé leurs motifs ; mais quoiqu'on ne puisse les blâmer de la juste indignation qu'ils ont témoignée contre les atrocités commises à Versailles dans la nuit du 5 au 6, on n'a pas approuvé de même, qu'ils se soient crus autorisés à quitter le poste où la patrie les avait placés et que leur désertion ait fait perdre à l'État deux excellens citoyens, dont l'un pouvait continuer à être utile à la chose publique par sa logique ferme et lumineuse, et l'autre par sa vertueuse éloquence. J'aurai l'honneur d'entretenir incessamment V. A. I. de la lettre de M. Mounier, que je lis actuellement et qui est fort étendue et fort détaillée. Aujourd'hui M. de Lally vient d'en publier une di-

rigée uniquement contre le comte *de Mirabeau*, et relative à la diatribe que celui-ci avait imprimée contre M. *de Saint-Priest*. Vous savez, Monseigneur, qu'après avoir très-indiscrètement accusé ce ministre dans l'assemblée, comme il avait déja accusé M. *Necker*, il n'a pu donner la plus légère preuve de son accusation. Furieux, mais non pas honteux d'avoir été obligé de se rétracter à l'égard de M. Necker, il crut cette fois-ci devoir tenter l'impossible pour ne pas se rétracter encore, au moins formellement; et après avoir misérablement tergiversé sur les termes, les faits, les circonstances, après avoir dit que si M. de Saint-Priest n'avait pas tenu le propos que lui Mirabeau lui avait imputé, il avait au moins autorisé par son silence des propos de même nature, tenus devant lui, il finit par établir en principe ce que V. A. I. ne lira pas sans étonnement. « La délation est la plus importante de nos » nouvelles vertus. L'homme qui remplit » des fonctions telles que les nôtres, n'est » plus le maître de ses opinions, ni de son » silence, ni même de sa prudence. Senti» nelle vigilante, ce n'est point à lui à dé» der si ce qu'il a entendu ou ouï dire, et

» ou n'est pas fondé sur des preuves : il n'est
» que rapporteur, son ministère est un de-
» voir, son silence serait un crime. Qui-
» conque a des soupçons à communiquer,
» des rapports à faire, doit avoir le courage
» de tout dire. Il est temps que toute autre
» conduite, toute autre prudence soient re-
» gardées comme impies. »

Cette absurde et abominable doctrine, qui tendrait à transformer une assemblée de législateurs en un tribunal d'inquisition, donnait beau jeu sans doute à tout homme honnête et de bon sens qui eût voulu la pulvériser ; mais on peut, dans les causes les plus faciles, montrer sa supériorité, et c'est ce qu'a fait M. de Lally dans la réfutation éloquemment victorieuse dont il vient d'écraser Mirabeau. Il commence par détruire de fond en comble l'accusation intentée contre M. de Saint-Priest, et poursuivant le calomniateur dans tous ses détours, il le perce à chaque pas d'un trait inévitable dont la blessure est sans remède : ensuite il en vient à ce code de la perversité et de la bassesse, que Mirabeau voudrait consacrer à force d'impudence. Il fait sentir le ridicule et l'odieux de transformer en *vertu la délation*

dont le nom seul a toujours inspiré le mépris et l'horreur, et de la confondre avec l'accusation fondée et légitime. Il y a, en effet, une ignorance honteuse à prétendre ennoblir l'acception de ce mot de *délation*, qui suppose toujours, ou le secret qui rend toute accusation illégale et suspecte, ou une intention basse et maligne qui dégraderait l'accusateur, quand même l'accusation serait légitime. La délation ne peut donc jamais, en aucun sens, être une *vertu*, et jamais ce nom sacré de *vertu* n'a été plus odieusement profané que par ce monstrueux rapprochement. M. de Lally observe fort bien que ni *Sylla*, en défendant que la délation fût punie, ni *Tibère*, en ordonnant qu'elle serait récompensée, n'allèrent jusqu'à la proclamer une *vertu*.

Cette lettre aussi terrible pour Mirabeau, par les choses mêmes qu'elle ne dit pas et dont elle réveille seulement l'idée, que par les faits qu'elle lui reproche, finit par un morceau plein de vigueur, et de ce ton de supériorité qui convient à l'homme de bien, quand il combat un méchant.

« J'ai rempli un grand devoir. Vous-même ne pouvez vous méprendre à mes motifs. Je

ne puis avoir contre vous d'animosité personnelle; je suis sourd à l'ambition; je crains plutôt la célébrité que je ne la desire, et ma plume répugne à se tremper dans le fiel. Je n'ai donc pu céder qu'à un grand objet d'intérêt public. Vous dominez par la terreur. Les esprits faibles sont subjugués. Les gens vertueux craignent eux-mêmes de vous irriter, et se méfiant de leurs forces, ou se croyant sans espérances, ils supportent ce que vous osez, pour ne pas vous faire oser davantage. Ce genre de pouvoir est un scandale, est un fléau, et vous en avez porté l'abus à son comble. Vous qui n'avez été accusé par personne, vous vous êtes fait accusateur. Quand l'homme le plus paisible, le plus pur, le plus sûr de lui et le plus estimé des autres, ne voudrait pas dans ces temps malheureux s'exposer au hasard d'un seul *soupçon*, vous les avez provoqués tous, vous avez mis en principe qu'on devait les révéler tous publiquement; et vous flattant d'échapper seul à votre propre doctrine, tandis qu'elle écraserait les autres, vous avez voulu livrer la France entière aux délations et aux calomnies, dont vous consacriez l'impunité. Je n'ai pu soutenir l'idée de votre sécurité

jointe à l'inquiétude universelle. Il fallait dissiper ce funeste prestige. Il fallait vous ôter la pensée, car elle devenait à la fin trop dangereuse, que personne ne pût élever la voix contre vous. On doit me trouver modéré, en songeant à tout ce que j'aurais pu dire, et vous m'en aviez donné le droit. Mais je n'ai pas voulu suivre votre doctrine même contre vous. J'ai bien moins accusé encore que je n'ai défendu. J'ai défendu un bon citoyen attaqué; j'ai défendu tous les autres menacés; j'ai défendu des principes et des intérêts qui sont de tous les temps; j'ai défendu ma patrie toute entière. Je vais reprendre le travail que j'ai dû interrompre pour elle, car il n'intéressait que moi. Je ne sais pas si vous m'en détournerez encore, je ne sais pas si vous me répondrez; mais quelle que soit votre réponse, si vous m'en faites une, dites-vous bien que je dédaigne les sarcasmes, que je me crois au-dessus des injures, et que je venge la vérité. »

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE,
ADRESSÉE A SON ALTESSE IMPÉRIALE
M.GR LE GRAND-DUC,
AUJOURD'HUI
EMPEREUR DE RUSSIE,
ET A M. LE COMTE
ANDRÉ SCHOWALOW,
CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE II,

Depuis 1774 jusqu'à 1791;

Par JEAN-FRANÇOIS LAHARPE.

Et mihi res, non me rebus submittere conor.
HOR.

TOME SIXIÈME.

A PARIS,
CHEZ MIGNERET, IMPRIMEUR,
RUE DU SÉPULCRE, F. S. G., N.° 20.

1807.

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE.

LETTRE CCLXXXVI.

1790.

La révolution qui offrira quelque jour de grands sujets, et ouvrira de nouvelles routes au talent, n'a encore fourni que de misérables ressources à la médiocrité, qui s'empresse d'autant plus de s'emparer de tout, qu'elle ne sait tirer parti de rien. Des barbouilleurs courent après les sujets qui prêtent à la liberté de penser, et qu'elle seule permet de traiter; mais ils ne songent pas que la liberté de penser et d'écrire n'en donne pas la faculté. Ainsi l'on vient de mettre au théâtre Français et à celui des Variétés, l'horrible aventure de la famille *Calas*. Les auteurs, comme on s'en doute bien, ne se sont embarrassés ni de la difficulté de mettre

un procès criminel sur la scène, ni des moyens de tempérer l'horreur du sujet. Ils n'y ont vu que la misérable facilité de déclamer contre le fanatisme et contre notre ancienne jurisprudence, et de flatter la multitude aux dépens des prêtres et des parlemens : c'est aujourd'hui *le pont aux ânes*. Les deux pièces, quoique détestables de tout point, ont été applaudies; mais aussi, quoiqu'applaudies, elles ont été abandonnées dès la seconde représentation, sur-tout celle des Français; il est vrai que c'est encore la plus mauvaise des deux. L'auteur, M. *Laya*, qui avait déja donné *les Dangers de l'opinion*, drame extrêmement médiocre et très-mal conçu, a imaginé dans son *Calas*, de faire du capitoul *David*, un franc scélérat, suborneur de témoins et digne de la corde : c'était dénaturer le sujet. On peut juger, par ce seul trait, de la force d'un auteur.

Une autre ressource à la portée de tout le monde, c'est de faire des espèces de pantomimes de certaines actions qui par elles-mêmes n'ont rien de propre au théâtre, quoique fort belles dans l'histoire, comme le dévouement de d'*Assas* et celui du jeun *Desilles* dans l'affaire de Nancy. On a

présenté l'un et l'autre en un acte, sous le titre de *Traits historiques*, car les auteurs eux-mêmes n'osent pas donner des titres dramatiques à ces sortes de cannevas qui sont en effet des monstres sans nom. Mais l'appareil militaire, les bonnets de grenadiers, les baïonnettes, les mots de liberté et de patriotisme, font tout passer pour le moment. On n'oserait siffler une *sottise patriotique*.

LETTRE CCLXXXVII.

M. *Lemière* a fait imprimer sa tragédie de *Barnevelt*, composée il y a vingt ans, et dont on avait défendu la représentation, apparemment par ménagement pour la maison d'Orange, qui ne joue pas un beau rôle dans la pièce : elle a été jouée depuis la révolution ; mais on n'a pu en donner que quelques représentations avec fort peu de succès, parce qu'un académicien est toujours jugé avec plus de sévérité qu'un autre, et que la pièce est froide, sans mouvement, sans intrigue ; c'est à peu de choses près une suite de conversations politiques, et malheureusement le style ne compense pas le défaut d'intérêt ; celui de M. Lemière est un mélange de prosaïsme, de sécheresse, de dureté et d'incorrection, où l'on remarque par-ci par-là quelques beaux vers extrêmement clair-semés.

Un exposé succinct de la pièce peut faire voir combien elle est faiblement conçue.

Maurice de Nassau ouvre la scène a[vec] un confident nommé *Adessens*, et lui [d]it

part de ses projets : il veut asservir les sept Provinces-unies, et parvenir à faire revivre l'autorité souveraine des anciens comtes de Hollande, qui ne doit être pour lui qu'un acheminement à la royauté. Le plus grand obstacle à ses desseins, c'est le grand pensionnaire de Hollande, *Barnevelt*, vieillard respecté, et qui même a des droits à sa reconnaissance, puisqu'il lui a servi de père, et a contribué plus que personne à le faire nommer Stathouder après la mort de *Guillaume de Nassau*; mais l'ambition connaît-elle la reconnaissance? Un des moyens de *Maurice*, qui doit sa renommée à ses talens militaires et à ses victoires, c'est la guerre contre l'Espagne; une trêve de douze ans l'a interrompue. Depuis, l'Espagne a reconnu l'indépendance et la souveraineté des Provinces-unies; mais il est question de décider dans le conseil des états généraux, si la trêve sera renouvellée. *Barnevelt* le desire, et croit la paix nécessaire pour affermir la puissance hollandaise, qui tire toutes ses ressources et toutes ses richesses du commerce. Cette politique est très-bonne; celle de *Maurice* est de faire la guerre pour se rendre tout puissant. Il est déterminé à tout

tenter pour perdre le grand pensionnaire, si celui-ci ne se désiste pas de son opposition à la guerre. Tout cela est conforme à la vérité historique, et l'auteur aurait bien fait de la suivre en tout, et de ne donner à *Maurice*, pour perdre *Barnevelt*, que les armes du fanatisme religieux et scholastique qui régnait alors en Hollande, et qu'avaient fait naître les querelles des Gomovistes et des Arméniens. Le Synode de Dordrecht avait condamné les Arméniens, et autorisé le Stathouder à les poursuivre; c'est en effet comme auteur de la secte arménienne que le vieux *Barnevelt* fut décapité, malgré son grand âge et ses services. C'est-là ce qui prêtait à des couleurs neuves et dramatiques. Il eût fallu peindre avec énergie ce sombre enthousiasme de l'école, se mêlant par un singulier alliage à l'enthousiasme de la liberté, précisément comme le fanatisme presbytérien se mêla, du temps de *Cromwel*, à l'esprit d'indépendance républicaine.

Cet accord, qui, tout étrange qu'il paraît aux yeux de la raison, est fort dans la nature de l'esprit humain, pouvait fournir un tableau que le théâtre n'avait pas encore offert, et l'enrichir de toutes les couleurs

locales que le genie poétique peut répandre. Ce n'est pas ainsi que M. Lemière a vu son sujet : il a eu recours à un moyen qui a le double défaut d'être usé jusqu'à l'excès, et d'être absolument invraisemblable. *Barnevelt* est condamné sur des lettres supposées qui le montrent d'intelligence avec l'Espagne. Il est également impossible, et qu'on ait pu ajouter foi à une imposture si grossière et si bien démentie par la vie entière et le caractère de *Barnevelt*, ou qu'il n'ait pu repousser devant ses juges une accusation si absurde. C'est par les mains du fanatisme qu'il fallait écraser son innocence. Mais la faiblesse de l'auteur a craint de porter ce grand coup, et s'accommodait mieux d'un ressort bannal qui ne demande ni développemens ni force : c'est une des grandes fautes de la pièce.

C'en est une aussi qu'une longue conversation très-inutile et très-déplacée, où *Barnevelt* explique à sa femme tous les principes de sa politique. Il n'y a nulle raison pour traiter ces grands intérêts devant une femme qui, quoiqu'épouse du grand pensionnaire, n'a, ni dans l'histoire, ni dans la pièce, aucune influence dans les affaires publiques.

C'était donc dans l'assemblée des états généraux que *Barnevelt* devait exposer la politique en concurrence avec celle de *Maurice*. Cette lutte échauffée par les différens caractères et les différentes passions des deux personnages, eût été fort théâtrale; et c'est encore une preuve de faiblesse dans l'auteur, d'avoir préféré quelques lieux communs froidement tracés entre deux personnages, dont l'un parle, et dont l'autre écoute. La femme de *Barnevelt* que l'auteur nous donne au premier acte comme un personnage assez important pour inspirer des craintes à *Maurice*, ne fait pourtant dans le reste de la pièce qu'un rôle passif : elle demande la grace de son mari, et fait des reproches à *Maurice*; voilà tout, et c'est en effet tout ce qu'elle pouvait faire.

Un ambassadeur de France, que l'auteur aurait dû nommer et caractériser (et il n'a fait ni l'un ni l'autre), ne fait ici non plus qu'un rôle postiche, qui n'est point lié à l'action et qui devait l'être. Il est de l'avis de *Barnevelt* contre *Maurice*; mais au troisième acte, il prend sur lui de faire sortir *Barnevelt* de la prison où le stathouder l'a fait renfermer; il se vante, en présence même

de *Maurice*, d'en avoir la puissance, et prétend qu'on n'aurait pas dû arrêter le grand pensionnaire sans l'aveu de la France ; ce qui est très-faux et contraire à toutes les notions politiques. Il est bien vrai que la France protégeait la Hollande contre les Espagnols, leurs ennemis communs ; mais il est très-faux que les états-généraux ne pussent faire arrêter leur grand pensionnaire sans son aveu, ni que son ambassadeur eût le droit de tenir un langage si arrogant ; c'eût été donner la loi en Hollande, et la France ne la donnait pas. Qu'arrive-t-il ? c'est que l'ambassadeur se compromet par une jactance hors de propos, et que *Barnevelt* est exécuté sans qu'il puisse y mettre obstacle.

Il y a bien d'autres fautes : c'est, par exemple, encore une scène postiche, que celle du quatrième acte, où la femme de *Barnevelt* vient se jeter aux genoux de *Maurice* pour en obtenir la vie de son mari, et où tout-à-coup elle se retourne vers le peuple, sans qu'on sache comment et pourquoi il se trouve là dans le vestibule du palais du stathouder ; elle veut le soulever contre *Maurice*, et celui-ci se justifie devant le peuple, qui finit par se retirer ; tout cela est froid, sans motif

LETTRE CCLXXXVIII.

Il va s'établir au nouveau théâtre du Palais-Royal, une troupe régulière en état de jouer la tragédie. Jusqu'ici la liberté accordée par le décret, n'a produit, comme on devait s'y attendre dans les premiers momens, que des essais informes. Plusieurs troupes ont essayé de représenter quelques comédies; une seule qui joue à la foire sur un théâtre intitulé, on ne sait pourquoi, *de la Liberté*, s'est hasardée dans la tragédie, mais sans aucune apparence ni aucun moyen de succès. Aujourd'hui M.me *Vestris*, M.lle *Desgarcins*, *Talma*, *Dugazon*, M.lle *Lange* et *Grandmesnil*, bon acteur qui a débuté, il y a six mois, dans les rôles à manteau, passent au théâtre du Palais-royal. Leur engagement est signé pour plusieurs années, et la troupe sera en exercice à Pâques. On espérait y avoir aussi M.me *Petit* (M.lle *Vanhove*), dont le talent se forme tous les jours. Mais elle ne voudrait pas quitter son père, et jusqu'ici Vanhove tient encore à l'ancienne troupe, ou n'a pu s'ar-

ranger avec les directeurs de la nouvelle. Cependant il n'y a encore rien de décidé.

On a joué avec succès sur ce théâtre une comédie en quatre actes, d'un comédien de Bordeaux, nommé *Martelli* : elle a pour titre *les Deux Figaros*. L'intention en est maligne et satirique; plusieurs traits sont dirigés contre *Beaumarchais*, en paraissant tomber sur son principal personnage, et cela est d'autant plus mal, que l'auteur n'a fait que travailler sur un cannevas qui appartient à l'auteur qu'il dénigre. Ce sont les mêmes personnages, et à-peu-près le même genre de comique et d'intrigue; quoique l'imitation soit très-inférieure à l'original, il y a pourtant de l'esprit, de la gaîté et des incidens bien imaginés. Le dialogue a moins de quolibets; mais il est aussi moins piquant.

M. *Andrieux*, l'auteur de la jolie comédie des *Etourdis*, m'a communiqué une petite pièce de vers, un peu faible de poésie, mais où il y a de la gaîté et du naturel dans la versification. Cela vaut un peu mieux que nos rapsodies du théâtre.

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI,

ANECDOTE.

L'HOMME est, dans ses écarts, un étrange problême;
Qui de nous, en tout tems, est fidèle à soi-même?
Le commun caractère est de n'en point avoir.
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal, balancé sous le verre.
L'homme est bien variable..... et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois;
Je l'avouerai sans peine, et ferai plus encore;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.

Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond,
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe et fort mauvais chrétien.

Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec Dargens, Voltaire et Lamettrie.

Sur le côteau riant, par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meûnier *Sans-Souci*;

Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Très-bien achalandé, grace à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins les filles, les garçons,
Allaient à *Sans-Souci*, pour danser aux chansons.

Sans-Souci! ce doux nom, d'un favorable augure,
Devait plaire aux amis des dogmes d'Epicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.

Hélas! est-ce une loi, sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins entre eux auront la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits,
Tourmentera toujours les meûniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage;
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir la façade et courber l'avenue.

Des bâtimens royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meûnier, et d'un ton important:
«Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?»
» — Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
» Il vous faut, est fort bon! mon moulin est à moi,
» Tout aussi bien au moins que la Prusse est au roi.»

« — Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde. »
« — Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde,
» Voilà mon dernier mot. » — Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meûnier indocile,
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile;
Sans-Souci s'obstinait : « Entendez la raison,
» Sire, je ne veux pas vous vendre ma maison;
» Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
» C'est mon Postdam, à moi; je suis têtu, peut-être;
» Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats,
» Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
» Il faut vous en passer; je l'ai dit, j'y persiste. »

Les rois mal aisément souffre qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté,
» Pardieu ! de ton moulin c'est bien être entêté !
» Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre !
» Sais-tu, que sans payer, je pourrais bien le prendre ?
» Je suis le maître. » — « Vous ? de prendre mon moulin ?
» Oui ! si nous n'avions pas des juges à Berlin. »

Le monarque, à ce mot, revint de son caprice,
Charmé que sous son règne on crût à la justice.
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans,
» Ma foi ! messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
» Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique. »

Qu'aurait-on fait de plus dans une république

Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier.
Ce même Frédéric, juste envers un meûnier,

Se permit mainte fois telle autre fantaisie,
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie,
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu ; ce sont là jeux de prince ;
On respecte un moulin ; on vole une province.

LETTRE CCLXXXIX.

En jetant un coup-d'œil sur l'état des trois théâtres depuis la rentrée, vous trouvez d'abord à l'opéra *Antigone*, paroles de *Marmontel*, musique d'un Italien nommé *Zingarelli* : cet ouvrage n'a eu aucun succès et il a fallu le retirer sur-le-champ. Le poëme et la musique ont paru au-dessous du médiocre. Marmontel vieillit beaucoup ; il ne s'en apperçoit pas assez, et le public s'en apperçoit trop. Il a conservé, pour le travail, une sorte de facilité routinière qu'il prend pour un reste de talent ; mais dans le fait il n'en a plus. Il n'y en avait pas trace dans son *Démophoon* représenté l'année dernière, et qui n'a guères été plus heureux qu'*Antigone*. Il nous donne dans le *Mercure* d'insipides radotages sous le nom de *Contes*, qui ne sont pas à beaucoup près de l'auteur des *Contes moraux*. Il est appesanti par l'âge et comme endormi entre sa femme et ses enfans ; car il a le bonheur de vieillir dans les jouissances domestiques qui sont les plus douces de toutes. Il n'est pas étonnant qu'elles l'aient en-

tièrement absorbé ; c'est même un sort qu'on peut lui envier et qui vaut beaucoup mieux que de faire de bons opéras.

Antigone n'était pas un sujet fait pour le théâtre lyrique. La pièce est originairement de *Sophocle ;* elle est trop grecque et d'un genre austère et triste. Elle pourrait fournir une tragédie à un homme d'un grand talent ; mais on ne peut guères dans un opéra nous occuper, pendant trois actes, de la sépulture de *Polynice* et du danger d'*Antigone*, accusée d'avoir enterré son frère malgré les ordres d'un tyran.

En revanche, un ballet de *Télémaque dans l'Ile de Calypso*, a généralement réussi, et l'on sait que depuis long-temps les ballets sont la ressource de ce théâtre.

Les Italiens (car on continue ridiculement à leur donner ce nom, quoique depuis long-temps ils ne jouent plus de pièces italiennes), ont essayé une parodie française d'un ancien opéra-comique italien, de *Gluck*, intitulé les *Pélerins de la Mecque*. On y a extrêmement applaudi un petit air chanté par un derviche, une espèce de *barcarole :* d'ailleurs la pièce est tombée et n'a pas reparu une seconde fois. Les paroles sont comme toutes

celles des opéras-comiques italiens, c'est tout dire, et la musique ne les rachète pas.

On a été étonné avec raison que l'auteur de *Tom-Jones à Londres*, *Desforges*, qui avait montré du talent dans cette comédie, ait pu faire une aussi mauvaise rapsodie que sa *Jeanne d'Arc*, sujet qui n'était pas fait pour le théâtre Italien, et qui pourtant, à cause du spectacle, n'est pas entièrement tombé. Cet ouvrage est absolument dans le genre sérieux et rempli du merveilleux de la religion. *Jeanne d'Arc* y parle toujours en inspirée; elle prédit à *Charles VII* qu'elle le remettra sur le trône; au général anglais, *Talbot*, qu'elle le vaincra; elle est sans cesse en prière et en extase. Ce rôle pouvait convenir à la scène lyrique qui monte l'imagination au merveilleux; mais l'inconvénient en est sensible par-tout ailleurs où le spectateur croit à l'inspiration, et dans ce cas, tous les succès sont prévus; il n'y a plus de danger pour *Jeanne d'Arc*, pour *Charles VII*, ni pour personne, et dès-lors plus d'intérêt; ou bien l'on se refuse à croire ce merveilleux, et il n'est plus que ridicule. Au reste, il n'y a dans la pièce, ni plan, ni action, ni intrigue; *Charles VII* y est avili; *Agnès* y est

fort indécemment abandonnée toute seule au milieu du camp des Anglais, et le style ne vaut pas mieux que tout le reste.

Le vieux d'*Arnaud* a profité des circonstances d'un moment où l'on peut tout hasarder, et a obtenu, des comédiens, que l'on jouât son *Comte de Comminge*, imprimé il y a environ trente ans, et mis depuis trente ans, par les bons juges, au rang des plus plates productions. Tout le monde connaît le roman de M.me *de Tencin* qui porte ce titre, et qui est un chef-d'œuvre d'intérêt et de style. Mais tel sujet peut fournir une excellent roman et n'avoir rien de théatral. La situation du *Comte de Comminge* au théâtre, est nécessairement uniforme, passive et monotone; et celle de sa maîtresse, *Adélaïde*, a les mêmes caractères. Tous deux sont à la Trappe sans être connus l'un de l'autre, et l'intérêt du roman consiste dans les détails de leurs sentimens jusqu'à l'instant où *Adélaïde*, en mourant, se fait reconnaître pour ce qu'elle est, et apprend à son amant combien il est aimé et tout ce qu'elle a fait pour lui. Mais le drame exige nécessairement de l'action, des événemens, des vicissitudes, des espérances, des craintes; ici, comme on

le voit, rien de tout cela; il n'y a pas trace d'action dans le drame: *Comminge* apprend au premier acte que sa maîtresse est libre par la mort de son mari; il se désespère d'avoir prononcé ses vœux et demande pardon à Dieu de son désespoir; au second acte, il apprend que cette même *Adélaïde* a disparu depuis long-temps et il la croit morte; nouveau désespoir qui ne produit rien de plus que le premier; au troisième, il la voit mourir sur la cendre, et il l'entend prier Dieu pour sa conversion, le tout dans un discours de deux ou trois cents vers qui fait d'un dénouement une exposition; ainsi, toute l'action de son rôle consiste à apprendre des nouvelles et à se lamenter inutilement: rien au monde ne ressemble moins à un drame. A la nullité d'action, se joint l'invraisemblance; il observe sans cesse *Adélaïde* dont la physionomie l'a frappé sous son habit de moine, et il ne la reconnaît pas; elle lui parle, et il ne reconnaît pas sa voix. Enfin, au moment de son agonie, elle a déja prononcé une vingtaine de vers, qu'il ne l'a pas encore reconnue. Cela est totalement improbable. Quelque changement que l'on puisse supposer dans les traits d'*Adélaïde*, il y a

toujours dans la figure et dans la voix de ce qu'on aime, quelque chose qui ne peut pas échapper à l'amour, et sur-tout à l'amour qui observe.

La bizarrerie du costume a pourtant fait supporter cet ouvrage monstrueux, tant aujourd'hui le besoin d'objets nouveaux semble tenir lieu de tout. Quel spectacle aux yeux du bon sens et du goût que ce *Comminge* et cette *Adélaïde* qui viennent, une pioche à la main, creuser une fosse et remuer des têtes de mort ! Que peut avoir de commun avec la nature et le cœur, cette dégoûtante démence et ce lugubre fanatisme ? Cela rappelle ce couplet de *Collé* :

Pour émouvoir le cœur d'abord,
Ah ! que c'est un puissant ressort
Qu'une belle tête de mort.

Quant à la versification de d'*Arnaud*, elle ne vaut pas mieux que sa prose ; elle est, le plus souvent, ou plate, ou déclamatoire, chargée de lieux communs, incorrecte et flasque ; il y a pourtant deux ou trois traits de sentiment, et le moment où *Adélaïde* regarde *Comminge*, qui, en creusant sa fosse, baise le portrait de sa maîtresse, produit

quelque effet : il en produirait bien davantage, s'il résultait quelque chose de cette situation, si les deux amans se reconnaissaient, s'il pouvait y avoir quelque moyen de changer leur sort, etc. Mais encore une fois, tout est, dans cette pièce, tristement immobile comme les tombeaux de la Trappe, et inutilement plaintif comme les échos de cette solitude.

Cependant, au milieu de tant de rapsodies, nous avons eu un ouvrage qui, ce me semble, annonce du talent : il est de *Fabre d'Eglantine*, autrefois comédien de province. Cet auteur est âgé d'environ trente-cinq ans. Ce qu'on avait vu de lui jusqu'ici n'était pas fait pour en donner une bonne opinion ; deux comédies tombées, et une mauvaise tragédie d'*Augusta*, qui ne valait pas mieux, n'annonçaient point l'auteur de la suite du *Misanthrope*, ou *le Philinte de Molière*, que l'on joue actuellement avec succès. Ce n'est pas qu'il soit suivi, il s'en faut de beaucoup ; mais c'est plutôt la faute des circonstances que celle de la pièce, et rien ne peut nous occuper beaucoup aujourd'hui que ce qui a rapport à la chose publique, à moins que ce ne soit des bagatelles agréables qui

demandent peu d'attention. Le drame de M. d'Eglantine est sérieux et moral ; il n'est pas bien intitulé, car son *Philinte* n'est nullement celui de *Molière* ; c'est un franc égoïste dans toute la force du terme ; et c'est un des mérites de l'auteur d'être le premier qui ait bien conçu ce caractère qui a été manqué plus d'une fois. Il n'en a point fait un fripon qui vole dans la poche ; mais il a très-bien peint l'homme exclusivement occupé de lui-même, et constamment fermé à tout sentiment de bienveillance pour autrui. Les deux idées mères de son ouvrage sont également heureuses. L'idée morale consiste à faire punir l'égoïsme par lui-même, ce qui tend à l'instruction. L'idée dramatique, qui tend à l'effet du théâtre, et qui fait le fond de la pièce, c'est d'avoir représenté l'égoïste, refusant obstinément le crédit qu'il a auprès du ministère, pour empêcher qu'un innocent ne soit accablé et ruiné par un abus qu'on a fait de sa signature, et il se trouve, à la fin, que cet homme est l'égoïste lui-même qui ne savait pas dans quel danger il était. Tous les moyens de l'action sont disposés dans la plus exacte vraisemblance, et le moment où le mystère se découvre, et où la doctrine per-

verse de l'égoïste retombe sur lui, est d'un effet théatral, quoique l'auteur n'en ait pas tiré tout le parti possible. Le caractère d'*Alceste*, toujours prêt à faire du bien aux hommes, même à ses risques et périls, tout en disant du mal de la nature humaine, forme un très-beau contraste avec le caractère de *Philinte*. C'est le *Misanthrope* vu dans son beau côté. *Molière* avait très-bien peint ce qu'il a d'outré et par conséquent de nuisible à lui-même et aux autres, c'était une très-bonne leçon donnée à la vertu; ici l'on a fait voir tout ce qu'il avait de respectable quand les circonstances le mettaient en action. Il y a un rôle de procureur ou de fripon, (cela est synonyme) qui est aussi très-bien fait et d'une touche comique. L'auteur a donné à ce personnage le nom de *Rolet* que les *Satires de Boileau* ont rendu célèbre. Le style est inégal, incorrect et quelquefois de mauvais goût; mais il a de la vivacité, de la force, de la chaleur, et l'ame de l'auteur anime ce qu'il écrit. Il aurait pu donner à son ouvrage plus d'intrigue, en varier davantage le ton qui est trop continuement sérieux; en cherchant plus de moyens d'action, il aurait évité les longueurs. Mais il faut convenir aussi que cet art de

répandre la gaîté comique sur un fond d'idées morales est prodigieusement difficile, et n'a guères été parfaitement connu que de l'auteur du *Misanthrope*. Si M. d'Eglantine peut se défier de sa facilité et travailler davantage ses productions, je crois qu'on peut espérer beaucoup de lui.

LETTRE CCXC.

Il est naturel à l'homme d'abuser d'abord d'une liberté récente, et il en a été sur ce point de la liberté du théâtre, comme de tous les autres genres de liberté. Heureusement, en fait de théâtre, ces abus ne nuisent qu'à ceux qui se les permettent, et ils n'ont d'autres conséquences que de punir bientôt l'avidité de ces fausses spéculations. Nous avons aujourd'hui treize et tout-à-l'heure quatorze troupes dramatiques, en comptant l'Opéra, et la comédie que l'on nomme toujours *Italienne*. Celles qui se sont formées depuis le décret, de manière à jouer, même la tragédie, sont les *Délassemens comiques, les Associés* ou *Théâtre patriotique, le Lycée dramatique*, composé des élèves de l'ancienne école dramatique, établi par les gentilshommes de la chambre, et la troupe de la *demoiselle Montansier* qui joue dans la salle des défunts comédiens *Baujolois*. Cette dernière troupe vient de faire l'acquisition de mademoiselle *Saint-Val*

l'aînée, qui après avoir gagné cent mille écus dans la province, depuis sa sortie du théâtre français, s'est engagée avec la *Montansier* pour trois ans, à quatre cents francs par représentation. Elle a déja joué *Mérope* et *Sémiramis* avec un grand concours, plutôt qu'avec un grand succès. Tous ceux qui s'y connaissent conviennent qu'elle a perdu de ses bonnes qualités, et que ses défauts qui étaient assez marqués sont fort augmentés, ce qui devait naturellement arriver. Elle a toujours de beaux momens, mais d'extrêmes inégalités, des écarts, une exagération folle, une familiarité ignoble, etc. Passé le premier moment de la curiosité, je ne crois pas qu'elle vaille beaucoup d'argent à la troupe, et je doute fort que la directrice puisse tenir long-temps les conditions de son marché.

A l'égard des autres troupes dont je viens de parler, elles ne se soutiennent que par l'extrême modicité du prix des places, espèce d'attrait convenable à une classe nombreuse de spectateurs qui va depuis quelques années au spectacle, et qui n'y allait pas autrefois; d'ailleurs aucun talent ne s'y fait encore remarquer, et comme les places y sont à très-bon marché, il n'est guères possible que les

entrepreneurs soutiennent la dépense. D'ici à deux ans, presque tous ces spectacles seront supprimés d'eux mêmes, faute de ressources.

Au contraire, celui de la rue de Richelieu, autrefois *les Variétés*, paraît avoir beaucoup de moyens de prospérer; un emplacement le plus avantageux possible, une très-belle salle, des directeurs intelligens et déja enrichis par leurs premiers succès; un certain nombre d'acteurs d'un talent éprouvé, qui ont passé à ce théâtre, M.me *Vestris*, M.lle *Desgarcins* et *Talma*, dans le tragique; MM. *Dugazon* et *Grandménil*, et M.lle *Lange*, dans le comique; enfin la coalition de presque tous les auteurs connus par des succès, et qui sont convenus de réunir leurs efforts pour donner de la consistance à ce nouveau théâtre, et pour établir une concurrence qui doit être, en derniers résultats, avantageuse au public, aux auteurs et aux comédiens. Les deux directeurs, MM. *Gaillard* et *d'Orfeuille*, ont très-bien senti ce qu'exigeaient leur position et leur intérêt; ils ont signé tous les arrangemens que leur a proposés la pluralité des auteurs dramatiques assemblés en comité, et

ils se conduisent avec beaucoup d'honnêteté et de sagesse.

Ils ont encore à ce théâtre un acteur qui peut leur être d'une grande utilité ; c'est *Monvel*. Il est vrai que sa figure est déplorable et qu'il n'a point de dents ; mais il est plein d'intelligence et d'ame, et sauve jusqu'à un certain point ses défauts naturels par l'artifice du costume.

L'ouverture de ce théâtre, dans sa nouvelle formation, s'est faite par la tragédie d'*Henri VIII* de M. *Chénier*. Il eût été à souhaiter qu'on pût ouvrir par un meilleur ouvrage ; mais on voulait une nouveauté, et c'était la seule que l'on pût mettre avec ce qu'on avait d'acteurs, accoutumés au genre noble ; il leur en faudrait encore trois ou quatre pour compléter le tragique ; et on les cherche de tous côtés. Les directeurs ont élagué leurs farces qui ne pouvaient guères s'accommoder avec Melpomène ; ils ont renvoyé *Beaulieu*, dont les grimaces faisaient rire dans *Ricco* et dans les autres rapsodies du même ton.

Henri VIII est une très-mauvaise pièce ; il n'y a ni intérêt, ni action, ni intrigue, ni marche dramatique, ni mouvemens, ni ca-

ractères, ni convenances, ni conduite; c'est une déclamation en dialogue, chargée de lieux communs. Quant à la diction, elle ne manque ni de facilité, ni d'une certaine noblesse; mais elle est inégale, enflée, froidement sentencieuse, mêlée de reminiscences fréquentes et de mauvais goût. Il y a quelques vers bien faits, et deux ou trois couplets où les personnages disent à peu près ce qu'ils doivent dire; dans tout le reste, c'est l'auteur qui parle et un auteur écolier.

Le sujet par lui-même n'était pas heureux; il n'offre, comme *Mariamne*, qu'un bourreau et une victime, et l'on ne se tire pas de ces sujets-là. *Mariamne* même avait un avantage que n'a pas *Henri VIII*; c'est qu'au moins *Hérode* est amoureux de la femme qu'il veut faire périr, ce qui produit quelque suspension et quelque intérêt, depuis l'entrée d'*Hérode* au troisième acte, jusqu'à son entrevue avec *Mariamne* au quatrième acte, où il l'envoie à la mort sans aucune apparence de raison. Dans la pièce de M. Chénier, *Henri VIII*, devenu amoureux de *Seymour*, veut absolument faire périr *Anne de Boulen*, son épouse, afin d'en épouser une

autre. Il y est tellement déterminé dès le premier acte ; l'atrocité de son caractère est si marquée, et *Anne de Boulen* est tellement dénuée de toute espèce de défense contre un tyran tout-puissant, qu'il n'y a pas le moindre nœud, le moindre obstacle, la moindre incertitude. Les accusateurs et les juges sont aux ordres du tyran, et l'innocente victime ne fait qu'attendre le coup mortel, en gémissant inutilement depuis le premier acte jusqu'au dernier. Rien n'est si contraire aux premiers élémens de l'art dramatique, qu'il semble que l'auteur ignore absolument, ou dont apparemment il ne fait aucun cas, faute de savoir les employer. Si l'on veut voir jusqu'où il pousse l'ignorance sur cet article, ou bien l'impuissance et la déraison, en voici un exemple palpable. Cette jeune *Seymour* aimée d'*Henri VIII*, est un personnage insignifiant, sans caractère, sans intention décidée ; on ne sait, pendant toute la pièce, si elle veut ou si elle ne veut pas épouser *Henri VIII* ; elle ne montre qu'une timidité extrême, des craintes vagues, une pitié stérile pour *Anne de Boulen*. Cependant lorsque celle-ci est condamnée formellement (et elle l'est dès le commencement du

quatrième acte, et l'on en est sûr au troisième) *Seymour* prend le parti, au quatrième acte, d'amener à *Henri VIII* la fille de *Boulen*, enfant de quatre ou cinq ans, pour fléchir le tyran qui est son père. Je laisse à part ce ressort postiche d'un enfant mis en œuvre si souvent et si mal-à-propos depuis *Athalie* et *Inès*, les seuls pièces où un enfant soit bien placé, parce qu'il fait partie du sujet et de l'action; par-tout ailleurs il est ridiculement gratuit, vu qu'on sent trop combien il est aisé d'amener tant qu'on voudra un enfant sur la scène, pour crier *papa* ou *maman*, et débiter les petites naïvetés de son âge. Cela ne sert, aux yeux des connaisseurs, qu'à rappeler la scène des petits chiens, dans *les Plaideurs* :

Venez, famille désolée, etc.

Mais *Racine* qui a mis un enfant dans *Athalie*, ne s'est pas avisé de mettre *Astyanax* sur la scène dans son chef-d'œuvre d'*Andromaque*, quoiqu'il soit question de cet *Astyanax* d'un bout de la pièce à l'autre.

Mais enfin, puisque l'auteur voulait faire usage de ce moyen trivial, rien ne l'empêchait, du moins, de faire en sorte que le spectateur fût à-portée d'en attendre quel-

que effet en faveur de *Boulen*, et de conserver pour elle quelque espérance de salut. Il n'y avait qu'à ne pas donner au tyran une détermination si absolue, et faire entendre qu'il était possible que l'ascendant de *Seymour* sur lui, la vue de cette femme en pleurs, lui demandant la grace de sa rivale, et mettant à ses genoux le gage de son ancien amour pour *Boulen*, et l'unique fruit de leur hymen, fléchît cette ame féroce et en obtînt du moins la vie de cette infortunée. Avec cette espérance, la scène pouvait produire de l'effet. Mais que fait l'auteur ? Il a grand soin, comme s'il voulait à plaisir détruire tout germe d'intérêt, de faire dire d'avance au tyran qu'il sait bien qu'on va le solliciter en faveur de *Boulen*, qu'il veut bien, *pour feindre un moment de la clémence et des remords*, avoir l'air d'accorder la grace après s'être bien fait prier ; mais en même temps il donne les ordres les plus précis et à des hommes très-intéressés à les remplir, pour faire hâter l'exécution de l'arrêt, pendant qu'il entendra l'archevêque *Crammer*, personnage inutile et bavard, et ensuite *Seymour*. Qu'arrive-t-il ? C'est que tandis que *Seymour* et l'enfant font un étalage de pa-

thétique, et que le tyran feint un attendrissement hypocrite, on sait, à n'en pouvoir douter, que *Boulen* est déja morte. Il est rare de pousser la mal-adresse plus loin.

Henri VIII est un tyran abject et insensé, bêtement atroce, bassement calomniateur, ridiculement furieux, qui ne fait autre chose que suborner des témoins pour prouver que sa femme est infidèle : voilà toute l'intrigue de la pièce. N'est-elle pas bien tragique ? Cet ouvrage a été très-mal reçu le premier jour ; mais ensuite, avec des billets payés, on l'a un peu relevé ; on le joue encore, mais avec très-peu de monde et encore moins d'effet.

LETTRE CCXCI.

On a remis au théâtre Français *les Châteaux en Espagne*, avec les corrections que l'auteur y avait faites en trois semaines, et le public en a paru assez content. Mais comme on les a retirés assez promptement, à cause de la clôture, je n'ai pu les voir encore : on en parle diversement pour ce qui regarde le fond de l'ouvrage; mais tout le monde est d'accord sur le talent et la facilité de l'auteur.

Tout le monde s'accorde aussi à trouver fort ridicule l'opéra-comique de *Barbe bleue*, que notre confrère *Sedaine* a été prendre dans la bibliothèque bleue, et tout le monde court le voir, et tout le monde a raison. Il est très-vrai que la pièce, d'un bout à l'autre, n'a pas le sens commun; mais M.me *Dugazon* y joue avec une telle supériorité, cette femme est une si charmante actrice, sa pantomime est si admirable, qu'on passe par-dessus tout pour avoir le plaisir de la voir. Il n'y a pas deux avis aujourd'hui sur son compte, et l'on convient unanimement que c'est le premier

talent des trois théâtres : il y a long-temps que je le pense et que je l'ai dit.

On joue au grand Opéra une *Aspasie* qui ne vaut pas mieux que *Barbe bleue*, et qui n'est pas moins suivie, quoiqu'on ne soit guères embarrassé qu'à décider lequel est le plus mauvais de la musique ou des paroles. Le mot de l'énigme, le voici : c'est que nous sommes parvenus à un tel point de perfection dans les ballets, que nous sommes en état de nous passer à l'Opéra de paroles et de musique, ce qui est toujours très-commode. La danse pantomime fit tomber les beaux-arts et les spectacles de goût chez les Romains ; nous sommes devenus Romains, au moins en cette partie. On ne peut nier que nous n'ayons à l'Opéra une telle collection de talens en ce genre, que l'Europe entière n'en fournirait pas une semblable. La partie des décorations est aussi très-bien entendue, et *Aspasie* en particulier présente le plus beau spectacle possible ; c'est l'architecture du lycée d'Athènes, exécutée sur le fameux tableau de *Raphaël*, avec tous les accessoires. Une bacchanale dansée par tous les premiers sujets de l'Opéra, excite aussi l'admiration du publ ; c'est encore un tableau vivant de l'antiqui ,

telle au moins que nous la connaissons. Mais ce public a ri beaucoup de voir en scène Anaxagore, et Zénon, et Diogène, et tous les philosophes du portique en coquetterie avec *Aspasie*, et chantant de petits madrigaux fort plats. La musique est de *Grétry* qui n'est plus rien. Les paroles sont sous le nom d'un M. *Morel*, non pas auteur, mais entrepreneur d'opéras. Il a une place aux Menus qui lui donne beaucoup de crédit au tripot lyrique ; il achète des poëmes, au meilleur marché possible, à des pauvres diables de rimeurs, et les fait jouer à son profit. L'esprit de commerce gagne beaucoup dans les beaux-arts.

LETTRE CCXCII.

NOTRE confrère *Ducis* a fait reprendre son *Macbeth* : il n'avait point eu de succès dans la nouveauté, et malgré les changemens qu'il y a faits, il n'en a pas eu davantage à la reprise; il a été abandonné sur-le-champ. Ce n'est pas qu'il n'y ait des beautés de détails et des traits de force, comme dans tout ce qu'il a fait; mais la pièce est absolument sans intérêt; le sujet ressemble à une nuit d'hiver, il est noir et froid.

La faveur des circonstances a mieux servi *Lemière* dans son *Guillaume Tell*, qui n'avait pas fait grande fortune dans sa nouveauté il y a vingt ans, et qu'on n'avait jamais joué depuis; on ne se souvenait même de la pièce que par le ridicule des vers barbares et des noms baroques dont elle est remplie, et par un bon mot de M.lle *Arnoult*, qui, voyant jouer cette tragédie dans la solitude, dit plaisamment : « C'est ici le contraire du proverbe,
» point d'argent, point de Suisse; il y a ici
» beaucoup de Suisses et point d'argent. »
J'étais à Ferney lorsque la pièce y arriva;

Voltaire en lut une centaine de vers en étouffant de rire : « Il n'y a rien à dire contre » l'ouvrage, me dit-il, il est écrit en langue » du pays. » La pièce d'ailleurs est sans intrigue comme sans intérêt ; la femme de *Tell* est une plate paysanne ; *Gesler* un tyran imbécille, qui s'autorise gravement de l'exemple de *Caligula*, qui avait fait son cheval consul ; les autres personnages sont nuls. Il n'y a que celui de *Tell* qui soit quelque chose ; il y a de la noblesse et quelques traits heureux. C'est d'ailleurs *Larive* qui joue le principal rôle, et Larive est à la mode dans ce moment ; enfin, l'auteur a mis dans son ouvrage une nouvelle scène où l'on voit *Tell* sur le théâtre, abattant la pomme sur la tête de son fils : c'est une étrange chose qu'un pareil spectacle ; mais comme tout ce qui est spectacle est fort bon aujourd'hui, l'ouvrage a eu beaucoup de succès.

Lemière a cru que c'était aussi le moment de faire jouer son *Barnevelt*, pensionnaire de Hollande ; mais quoique son héros soit encore un martyr de la liberté, comme il n'avait pas cette fois-ci l'appui de Larive, ni sur-tout la ressource du spectacle, la seule qui ait fait réussir deux ou trois de ses pièces,

on a trouvé cette nouvelle tragédie peu intéressante, et le cinquième acte sur-tout a paru très-mauvais. On en a donné quelques représentations qui ont été peu accueillies et encore moins suivies. On dit pourtant que le style est moins dur que celui de ses autres pièces. Je ne saurais en parler en connaissance de cause ; car elle n'est pas imprimée, et ma mauvaise santé ne me permet guères d'aller au spectacle.

Palissot ne sachant plus de quoi s'aviser, a imprimé dans la *Chronique de Paris* une belle adresse à l'assemblée nationale, pour demander la suppression de l'Académie française, sous prétexte que c'est un reste d'aristocratie ; c'est une plaisante chose que l'aristocratie d'une compagnie littéraire. Au reste, on imagine bien que tous les prosailleurs et les rimailleurs de la France, et tous ceux qui concourent annuellement pour les prix sans pouvoir être lus jusqu'au bout, signeraient volontiers une pareille adresse : c'est la fable du renard qui n'a pas de queue et qui ne veut point qu'on en ait ; mais ce qui est plus remarquable, c'est qu'en 1771, la cour, le parlement et le clergé étaient également déchaînés contre l'Académie ; que le chan-

celier *Maupeou* voulait la détruire, comme respirant l'indépendance et répandant les maximes républicaines et l'esprit de liberté, et qu'aujourd'hui la populace de nos nouveaux écrivains, qui prêchent en style grossier la licence et l'anarchie, la proscrit comme aristocrate. Cette petite anecdote mérite d'être consignée dans l'histoire littéraire de ce siècle et dans celle des contradictions de ce monde.

Dans la foule des épigrammes de toutes espèces qui courent contre l'assemblée nationale, il s'en trouve une qui n'est pas mauvaise.

CERTAINE Anglaise à certaine séance
D'un certain club qui dirige la France,
Un certain soir se trouvait par hasard.
— Oh! s'il vous plaît, dit-elle à sa voisine,
Sur ce fauteuil, qu'est ce monsieur camard,
Qu'à droite, à gauche, ici chacun lutine?
— Milady, c'est monsieur le président,
Ce que chez vous orateur on appelle.
— Oh! l'orateur! fort bien, cela s'entend.
Mais, s'il vous plaît, quel est, ajouta-t-elle,
Cet instrument que dans ses mains je vois?
— C'est de son rang l'éclatant interprète,
C'est-là son sceptre; et nos augustes lois
Ne se font bien qu'à grand coup de sonnette.

— Oh ! mais encor, ce bruit original,
Gredin, gredin, dont toute l'assemblée
A comme moi la cervelle fêlée,
Que dit-il ? — Milady, c'est l'appel nominal.

L'Académie Française n'a pu cette année donner qu'un seul prix, quoiqu'elle en eût beaucoup à distribuer. Nous avions un prix de poésie et un d'éloquence; un pour l'*Eloge de Rousseau*, et un quatrième fondé par l'abbé *Raynal* pour un discours historique. Le sujet pour cette année était une *Dissertation sur le règne et la politique de Louis XI*. Nous n'avons rien reçu sur ces deux derniers sujets qui fût même passable; en poésie, nous n'avons pu décerner qu'une mention honorable à deux pièces qui sont du même auteur, M. *de Murville*; il y a quelques talens dans la versification, mais point d'idées, point d'ensemble, point de suite, point de sujet traité. Le prix d'éloquence était l'*Eloge de Vauban*; il a été adjugé à M. *Noël*, autrefois abbé, qui avait déja eu celui de Louis XII. Le sujet est assez bien rempli dans la première partie; la deuxième est très-inférieure, et en total, l'ouvrage est médiocre. L'auteur ne fait point de progrès, il ne s'élève point; c'est un rhéteur qui se traîne sur les traces

des modèles connus; il travaille aujourd'hui conjointement avec un M. *de Grandmaison*, à un journal intitulé la *Chronique de Paris*, rempli, dit-on, d'extravagances et de scandales : ce n'est pas à cette école qu'il se formera. Si j'en parle par ouï dire, c'est que je n'ai ni le temps, ni la volonté de lire tous ces pamphlets prétendus patriotiques, qui sont tellement multipliés, que la journée, fût-elle de quarante-huit heures, ne suffirait pas pour les parcourir.

LETTRE CCXCIII.

Un fou nommé *Bonneville*, et une autre espèce de fou, l'abbé *Fauchet*, enthousiaste qui n'est pas sans quelque talent, quoiqu'il soit absolument dénué de goût, se sont avisés (de quoi ne s'avise-t-on pas aujourd'hui pour être quelque chose?) de joindre les mystères de la maçonnerie aux principes de la constitution; et de cet amalgame bizarre, ils ont composé un journal qu'ils appellent *la Bouche de fer,* attendu qu'ils ont en effet placé une bouche de fer au dépôt de leur journal, près du théâtre français, en invitant tous les citoyens à y jeter, comme on fait dans celle de Venise, leurs idées sur le Gouvernement, leurs questions, leurs accusations, etc. Cette invention n'a pas prospéré jusqu'ici; car il est clair, par leur journal, que ce sont eux qui font les demandes et les réponses. Rien n'est plus plaisant ni plus ridicule que la démence sérieuse qui règne dans cet ouvrage, où se trouvent pêle-mêle toutes les rêveries des illuminés avec les dis-

cussions politiques, le jargon de la mysticité avec l'emphase des prédicateurs, où l'on remonte jusqu'à la tour de Babel et l'arche de Noë, pour redescendre aux sections et aux districts, où l'on ne projette rien moins qu'une *religion universelle, une régénération universelle*, etc. Nos deux prophètes ont ouvert un *Cercle social* par lequel ils prétendent communiquer avec toutes les nations de l'*univers*. Ainsi, grace à eux, la révolution aura eu aussi ses *illuminés*, tout comme si nous étions au temps des *Frères rouges* de *Cromwel* et des confrairies de la Ligue. Heureusement ceux-ci ne sont pas dangereux; ils ne sont qu'extravagans, et ne veulent *régénérer l'univers que par l'amour*.

Ce rêveur de Bonneville fait aussi des vers, et il n'a pas manqué de mettre dans son journal un *Hymne à la Vérité*, qui contient tout le système et tous les mystères de cette nouvelle association. Les lettres majuscules ou italiques, indiquent les mots qui forment les emblêmes, les types, les allégories maçonniques. Cette pièce est vraiment curieuse; et V. A. I. qui aime à rire, pourra s'amuser de ce délire grave et imposant, et

du ton d'inspiration dont on débite tant de puérilités, et sur-tout du style qui est véritablement, et comme on s'y attend bien, de *l'autre monde.*

HYMNE A LA VÉRITÉ.

RIEN ne fera sortir l'Univers de ses gonds.
L'Océan indigné, dans ses gouffres profonds,
Que la terre et les cieux lui servent de ceinture,
S'irrite en ses efforts, pour secouer ses fers,
Et rouler sa prison dans le vague des airs;
Mais LE PACTE ÉTERNEL, la loi de la Nature,
Le ramène, toujours, soumis à ses destins;
Voilà des vérités qu'on touche de ses mains.

Pensaient-ils, ces tyrans, que leur colère immonde
Éteindrait dans le sang des bienfaiteurs du monde
Cet éternel *Esprit,* CE FEU toujours vainqueur,
Qui fait vivre la pierre et qui lui donne un cœur,
Qui parle dans les vents, dans la foudre qui gronde?
Plus pur que *l'argent vif,* il descend au tombeau;
(Ainsi de l'univers disparaît le flambeau)
Quand la tombe a caché sa mortelle dépouille,
Peux-tu penser qu'un VER le dévore et le souille?
Un ver peut-il souiller un rayon DU SOLEIL?
L'ESPRIT sent et *connaît* que c'est-là son réveil!
Dormir, c'est toujours vivre. Existence immortelle!
Il laisse d'un vieux tronc les débris dispersés;
Et tous les élémens, *à l'instant,* sont forcés
De recueillir son MOI dans une peau nouvelle.

Il a son œil pour voir, l'oreille pour ouïr;
Un *mouvement* vital, *perpétuel*, unique,
Circule dans son sang pour aimer, pour jouir,
Pour enrichir ses nerfs d'une force électrique;
Et s'aviver des feux de la chaleur publique,
Pour CRÉER. — Le sens-tu qui partage ses feux,
Toujours l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux?

Sûr de se retrouver au cœur de la nature,
Mourir n'est rien pour lui, c'est changer de figure;
C'est CONNAÎTRE et sentir qu'il change chaque jour;
Qu'il cesse *d'être* enfant, qu'il arrive à l'Amour;
Et si de la nature une roue est l'emblême,
Dans sa forme diverse *il est* toujours le même.

La Nature a ses lois, sa récompense, un plan;
« Tu vis par tes bienfaits, » dit-elle; et c'est l'aiman
Qui rappelle un esprit, s'il est pur, à la vie.
L'ingratitude glace un malveillant génie
Qui retombe *aux lieux bas*, dans son obscurité.
As-tu le sentiment de ton Eternité?
C'est avoir fait un pas immense en ta carrière;
Tu peux alors *créer*, conquérir la lumière.

Repousse des lauriers qui seraient teints de sang.
Veux-tu forcer ton frère à vouloir être FRANC?
Laisse au reptile impur son venin et la rage:
DEVIENS DIEU, l'Eternel te fit à son image.

N'as-tu pas dans ton cœur un *miroir* éternel,
Où ton ESPRIT peut *voir* le *code fraternel*?
« C'est du marbre, » dis-tu, que rien ne fertilise.
Change la pierre en homme, et bâtis ton Eglise.

Une langue de FEU, celle des NATIONS,
Que LA NATURE emploie AUX RÉVÉLATIONS,
Peut arrêter les pas d'une tourbe insensée,
Et sous un front de marbre enfermer la pensée.

S'ÊTRE VU, c'est vouloir embellir tous ses traits;
Une fois éclairé, l'on ne s'éteint jamais;
Ascension céleste! On monte, *on s'angélise*,
L'esprit divinisé SE CONÇOIT, s'éternise!
Remonte vers les cieux, « par les cieux aimanté. »
L'homme est Dieu, CONNAIS-TOI! Dieu, c'est la Vérité.

ENVOI.

E cœlo descendit γνωθι σεαυτον.

Juvénal.

CERCLE du PEUPLE-FRANC, verse d'une main sûre,
Dans les sombres climats, tes rayons lumineux.
Répands-y tes bienfaits, l'Amour, ses nobles feux,
La sainte MAJESTÉ des lois de la Nature!
Et ta BOUCHE DE FER, dont la voix est si pure,
Fera le LIVRE D'OR de nos derniers neveux.

LETTRE CCXCIV.

Le discours du président de *Nicolaï* a eu peu de succès : je voudrais, pour en dire du bien, que la vérité pût être d'accord avec la reconnaissance ; car je lui en dois d'autant plus, pour la manière extrêmement flatteuse dont il a parlé de moi dans son discours, que son procédé était plus noble et plus désintéressé, puisqu'il n'ignorait pas qu'il n'avait pas eu mon suffrage. Mais enfin je ne saurais démentir le jugement du public qui a paru fort peu content de son discours, et qui en effet ne devait pas l'être : il n'est en général ni bien pensé ni bien écrit, et l'excellente réponse que lui a faite M. *de Rhulières*, et les applaudissemens qu'elle a reçus, ont rendu le contraste plus sensible. Il a fait d'abord, comme cet ancien poëte grec, qui ayant peu de choses à dire de son héros, s'étendit beaucoup sur Castor et Pollux. M. de Rhulières a fait l'éloge de la famille de Nicolaï, distinguée depuis plusieurs siècles dans la robe, dans l'église, et dans

D..

le militaire. Il a loué, parce qu'il le devait, les discours que le président récipiendaire avait prononcés en différentes occasions, et a parlé fort adroitement et fort noblement du dernier, dans lequel M. de Nicolaï, à la clôture de l'assemblée des Notables, avait énoncé son vœu pour la délibération par ordre, contre le vœu de ceux qui demandaient la délibération par tête.

L'abbé *de Périgord*, évêque d'Autun, a rendu un véritable service à la patrie, aux mœurs, et sur-tout au pauvre peuple, en publiant sur les Loteries un écrit aussi estimable par son objet que par son exécution, et dont l'effet sera très-certainement de déterminer l'Assemblée nationale à demander l'entière suppression de ces fatales loteries, qui ont causé en France des maux infinis. Il démontre d'abord qu'il est honteux au Gouvernement d'ouvrir à la crédule avidité du peuple un jeu si scandaleusement inégal, et dont le profit pour la banque royale est au-dessus des plus énormes usures. Il fait voir ensuite que le profit de neuf ou dix millions que le roi en retire, est véritablement illusoire par toutes les pertes que ce gain lui occasionne sous d'autres rapports. Enfin, et

c'est-là le point capital, il trace un tableau qui n'est que trop fidèle de l'horrible corruption de mœurs et de la foule de crimes dont le jeu des loteries est la cause. Voici quelques-uns des traits de cette peinture, qui ne peut manquer son effet sur toutes les ames honnêtes et sensibles.

« N'est-il pas évident qu'un jeu qui allume jusqu'au délire la cupidité de la multitude, qui fascine l'esprit du peuple jusqu'à lui persuader qu'infailliblement il trouvera pour prix de sa persévérance, je ne dis pas seulement le moyen d'améliorer son état, mais celui d'en sortir tout-à-coup par une fortune immense, (car c'est toujours là l'ambition insensée du peuple); n'est-il pas évident que ce jeu, après lui avoir ravi tout le fruit de ses épargnes, tout l'argent qu'il possède, le livre à chaque instant à la tentation d'en obtenir par toutes sortes de voies? Car il ne faut pas perdre de vue que, par une suite presque nécessaire de l'artificieuse combinaison de la loterie, celui qui d'abord n'a risqué que des mises légères, se trouve bientôt entraîné dans des mises considérables; que, victime de l'illusion la plus folle, et pourtant la plus ordinaire, il s'attache d'autant plus à une com-

binaison, que plus long-temps elle lui a été funeste; qu'il se regarde même comme obligé à de nouveaux sacrifices, pour ne pas perdre le fruit des anciens; qu'en conséquence, il charge et recharge sans cesse les mêmes numéros, dans l'intime persuasion qu'ils céderont enfin à sa persévérance, et que, par l'ancienneté de leur sortie, ils acquièrent chaque jour de nouveaux titres pour reparaître avant les autres : comme si dans un pareil jeu, l'avenir pouvait en quelque manière dépendre du passé; que des billets toujours les mêmes, agités au hasard, fussent contraints dans leurs mouvemens par les tirages précédens, et qu'un numéro, parce qu'il n'a pas paru depuis un certain nombre de tirages, dût plus facilement que tout autre en particulier, s'offrir au tirage suivant sous la main indifférente de l'enfant qui va les prendre. De-là presque nécessairement après chaque tirage, des fraudes, des injustices, des infidélités sans nombre, pour ravoir un argent plus que jamais indispensable, ou même pour satisfaire cette insatiable passion, que le malheur n'a fait qu'irriter. Par elle, chaque jour les enfans deviennent furtivement coupables envers leurs parens, les époux envers les

épouses, les domestiques envers les maîtres; et, ce qui fait frémir, c'est qu'il est bien reconnu qu'un grand nombre d'entr'eux avaient vécu irréprochables jusqu'au moment où ils se sont abandonnés à la déplorable passion de ce jeu.

» N'est-il pas évident que lors même que la loterie ne précipite pas dans le crime, son effet habituel est de rendre au peuple sa condition insupportable; de relâcher dans sa famille les liens domestiques, si nécessaires à son bonheur; d'éteindre en lui les goûts honnêtes, toute émulation louable, tout esprit d'ordre, d'économie, tout amour du travail? Voyez comme le marchand est détourné de son commerce; l'ouvrier, de ses travaux; la mère, du soin de ses enfans, dont les cris l'importunent; tout un peuple, de ses occupations journalières. Une pensée unique travaille tous les esprits, de l'or, des monceaux d'or gagnés sans peine; c'est à cette funeste pensée qu'on livre tous les sujets de l'État, et principalement (car on ne peut trop le répéter), ceux à qui le travail et l'économie sont le plus nécessaires, et chez qui le désespoir et la misère ont toujours eu les plus terribles conséquences. »

Pendant que le théâtre des événemens publics est si orageux, les théâtres de l'imagination et des arts sont nécessairement dans un triste état. Rien de nouveau à l'Opéra; aux Italiens de mauvais drames, tel que les *Rigueurs du cloître*, *Euphrosine*, qui ne méritent pas qu'on en parle, quoique le mauvais goût les fasse supporter un moment. A la comédie française, inaction et absence totale de nouveautés, parce que tous les auteurs attendent le décret de l'assemblée nationale, qui doit décider leur procès contre les comédiens; aucun ne veut se faire jouer. Pas un ouvrage qui marque en littérature; mais le ridicule et l'extravagance marquent plus que jamais. M. *de Murville*, dont l'Académie française a mentionné deux pièces, le jour de la Saint-Louis, a voulu haranguer le public pour lui prouver que l'Académie aurait dû lui donner le prix : le public n'a pas voulu l'entendre; alors il a imprimé une belle préface, où il démontre *qu'il a réellement remporté le prix, qu'il ne tiendrait qu'à lui d'attaquer l'Académie à restitution*; mais qu'il est *est au-dessus de 400 liv.* En récompense, il ne sera pas si indulgent l'année prochaine pour celui qui obtiendra

le prix qui a été remis. Il déclare d'avance que ce sera *un vol* qu'on lui fera, et qu'il *poursuivra le voleur dans les tribunaux*. Cette préface n'est pas datée des petites maisons, non plus que la plupart des brochures qu'on nous jette à la tête; c'est la seule chose qui lui manque.

Un M. *Loustalot*, auteur des *Révolutions de Paris*, imprimées sous le nom de *Prudhomme*, est mort ces jours-ci d'une fièvre chaude. Il y avait long-temps qu'il l'avait en écrivant, sur-tout depuis le jour de la fédération. Il ne pouvait concevoir qu'on eût tant crié *vive le roi*, et qu'on n'eût pas crié, *vive l'auteur des Révolutions de Paris*. C'est ce qu'il a imprimé expressément en trois pages de reproches à la nation sur son ingratitude envers les écrivains patriotes. Il n'a pu y résister, et il est mort de cette noble douleur.

LETTRE CCXCV.

La mort de M. *de Guibert* laisse encore une place vacante à l'Académie : en voilà trois à remplir, et nous ne songeons pas encore aux élections qui probablement n'auront lieu qu'après la clôture de l'assemblée nationale, où siège une partie de nos confrères.

M. de Guibert a été emporté en trois jours par un érésypèle rentré; mais on présume avec assez de vraisemblance, que le chagrin a abrégé ses jours. Cet homme est encore un exemple du danger de la trop grande disproportion entre les prétentions et les moyens. Il avait de l'esprit, de la facilité et une grande mémoire; il prit tout cela pour du talent. Sa tête s'exalta de bonne heure, et parce qu'il retenait tout, il crut pouvoir tout faire. Il paraît avoir eu pour principe, qu'il ne faut point mettre de bornes à ses entreprises pour n'en point mettre à ses succès, et il passe pour certain, que dans ses saillies d'enthousiasme, il avait dit plus d'une fois, qu'un homme pouvait aujourd'hui être tout ensemble *Turenne*, *Corneille* et *Bossuet*. On

eût pu lui répondre que c'était encore assez, dans tous les temps, d'être l'un des trois.

On ne peut savoir ce qu'il eût été dans l'art militaire, puisqu'il n'a jamais fait la guerre. Ses connaissances théoriques n'étaient pas merveilleuses, au jugement du roi de Prusse, qui dit dans sa correspondance : *nous avons des écoliers qui nous donnent des Essais de Tactique, et qui ne seraient pas en état d'épeler Végèce*. Peut-être y avait-il un peu d'humeur dans ces expressions de Frédéric, qui savait mauvais gré à M. de Guibert (et avec raison) d'avoir parlé avec peu d'estime de la bravoure des Prussiens, dans son *Essai sur la Tactique*. Quoi qu'il en soit, la préface de cet ouvrage, la seule partie sur laquelle je puisse avoir un avis, donna d'abord de l'auteur des espérances exagérées. On connaît cette disposition si commune parmi nous à nous émerveiller, quand un homme qui ne fait pas métier d'écrire, écrit passablement, et à juger ce qu'on appelle un homme du monde avec autant d'indulgence, qu'on juge avec sévérité ce qu'on appelle un auteur. On fut étonné de voir un jeune colonel écrire sur le Gouvernement avec une hardiesse qu'on n'avait encore remarquée que dans

quelques écrivains philosophes, et l'on ne fit pas attention qu'il ne faisait guères que répéter leurs idées et souvent même leurs phrases. Au reste, cette préface était du moins écrite d'un style assez soutenu, et l'on n'y voyait pas le mauvais goût qui s'est montré depuis dans toutes les productions du même auteur.

Sa tragédie du *Connétable de Bourbon*, lue pendant deux ou trois ans dans toutes les sociétés de Paris, le mit à la mode : les femmes sur-tout le prirent sous leur protection. Les gens du monde eussent été fort aises qu'un officier qui n'avait pas trente ans, réussît mieux pour son coup-d'essai, dans l'art dramatique, que ceux qui faisaient profession de s'en occuper; c'était une manière de leur dire : vous voyez bien que le métier que vous faites n'est pas une chose si difficile, puisqu'un homme qui n'en est pas s'en tire mieux que vous. Ces petits calculs de la vanité jalouse ont toujours été fréquens. Il faut avoir connu le ton follement exagérateur des sociétés de Paris, pour se faire une idée des extravagances que l'on débitait sur cette pièce du *Connétable*; et pour n'en être pas confondu d'étonnement, il faut savoir que le mouvement une

fois donné par les sociétés dominantes, il n'y avait plus qu'une manière de parler d'un ouvrage en vogue; c'était d'enchérir par quelques nouvelles formules d'éloges bien extraordinaires sur le délire des autres. Aussi, ai-je entendu dire alors à une grande dame, qui pourtant ne manquait pas d'esprit : c'est *Corneille, Racine* et *Voltaire fondus et perfectionnés*. Et dans un grand cercle on agita pendant toute une soirée cette question : *lequel était plus à desirer d'être la mère, la sœur ou la maîtresse de M. de Guibert*. Cependant il s'arrangeait pour cueillir à-la-fois toutes les palmes. Son *Connétable* devait être joué le 24 août sur le grand théâtre de Versailles, construit exprès pour les fêtes du mariage du dauphin, aujourd'hui Louis XVI. M. de Guibert avait concouru pour le prix d'éloquence, c'est un *Eloge de Catinat;* et applaudi le 24 dans la grande salle de Versailles, il devait être couronné le 25 au Louvre, et de-là reconnu le premier des orateurs et des poëtes tragiques. Il devait obtenir d'emblée une place alors vacante à l'Académie Française, en attendant qu'il obtînt le commandement d'une armée, et qu'il pût être *Turenne*, après avoir été *Corneille* et *Bossuet*.

La fortune dérangea tout ce plan qui était devenu public. Le *Connétable* eut le malheur d'être représenté dans une salle qui contenait quatre mille personnes : toute l'élite de la capitale y était, et quoique ce fût une fête, on n'eut pas la complaisance de se laisser ennuyer. La pièce fut outrageusement sifflée, malgré la présence des personnes royales ; le cinquième acte ne fut pas même entendu et fut à peine achevé, et le lendemain le Louvre ne répara point les fautes de Versailles ; M. de Guibert, malgré une très-forte cabale, n'eut pas le prix. Tous ceux qui ont vu ce *Connétable*, et sur-tout ceux qui l'ont lu (l'auteur en fit imprimer quarante exemplaires), savent que l'on avait fait justice. C'était l'ouvrage d'un écolier qui n'est pas même aux premiers élémens ; il n'y avait pas la moindre connaissance du théâtre, ni de la versification. L'*Eloge de Catinat*, un peu moins mauvais, parce qu'un discours est plus aisé qu'une tragédie, était une production fort médiocre.

M. de Guibert, irrité contre le public et l'Académie, se vengea de l'un en gardant en porte-feuille deux autres tragédies, *Anne de Boulen et les Gracques* ; et de l'autre, en

ne livrant point au concours son *Eloge de l'Hospital*. Il alla plus loin, et dans ce dernier ouvrage, où se trouvent deux ou trois pages bien écrites, il insulta et calomnia grossièrement les gens de lettres, qu'il traitait d'*esclaves*. Cette calomnie fit voir dans M. de Guibert un homme dont la qualité dominante était une effervescence d'amour-propre qu'il prenait pour l'élan du génie.

Cependant, toujours possédé de l'ambition d'être académicien, il se rapprocha des gens de lettres, et parvint au bout de dix ou douze ans, par des cajoleries et des intrigues, à remplacer M. *Thomas*, sans que l'on pût dire à quel titre il était reçu; car il n'avait pas fait un seul ouvrage que l'on pût citer, et il n'était pas d'un rang à s'en passer.

Il nous a donné depuis un *Eloge du roi de Prusse*, où il y a des traits d'esprit, un résumé des campagnes de la guerre de sept ans, rapidement tracé, et d'ailleurs tous les défauts imaginables de composition et de style. Sa grande erreur était de croire qu'on pouvait faire tout ce qu'on voulait sans avoir rien appris.

Sa dernière production est le livre intitulé, *De la Force publique*. Ses idées sur l'organi-

sation militaire ont paru généralement assez saines; mais c'étaient celles de tout le monde, et le sujet avait été épuisé depuis un an dans les livres et dans les bureaux. Quant au style, il est toujours le même, un mélange d'incorrections et d'enflure.

Il avait trop de toutes les espèces d'ambition, pour ne pas prétendre à être député aux états-généraux; mais c'est-là précisément qu'il était destiné à la plus cruelle disgrace. Sa vanité et ses prétentions lui avaient fait tant d'ennemis, qu'on ne voulut pas même l'entendre dans les assemblées d'élections. Il fut obligé d'en sortir et ne s'en est pas consolé. Pour comble de malheur, il imprima une apologie mal-adroite qui le rendit ridicule; il lui était difficile de ne pas l'être quand il parlait de lui.

Lorsqu'il se présenta pour l'Académie, je fus si vivement sollicité en sa faveur par des personnes à qui je devais toute sorte d'égards, que je crus devoir exposer avec la franchise dont je fais profession, aux protecteurs de M. de Guibert et à lui-même, les raisons que j'avais de lui préférer un homme, qui sans être un bon écrivain (c'était *Sedaine*), avait du moins prouvé beaucoup de talent drama-

tique par trente ans de succès au théâtre, et que ses travaux et son âge mettaient en droit d'aspirer aux récompenses littéraires. M. de Guibert était si persuadé de la supériorité de ses titres, qu'il m'écrivit que je donnerais ma voix *contre ma conscience*.

Un autre aspirant à l'Académie, *Laujon*, vient de donner au théâtre Français une petite pièce, ou plutôt une espèce de proverbe, qui a pour titre le *Couvent*. Une singularité assez remarquable, c'est qu'il n'y a que des rôles de femme. Le fond de cette pièce est d'une très-bonne morale. Il s'agit d'un mariage entre le jeune comte *de Sincerre* et M.lle *de Fierville*, fille d'un riche financier. La mère du comte veut connaître le caractère de sa bru ; elle vient la voir au couvent, sous le nom d'une maîtresse de musique et de dessin, et dans un quart-d'heure de conversation, elle reconnaît en elle tous les défauts qui peuvent naître d'une mauvaise éducation, suite trop ordinaire d'une grande fortune. Elle trouve toutes les qualités opposées dans une jeune novice, la sœur *Saint-Ange*, qui autrefois avait dû épouser ce même comte *de Sincerre*, et que la ruine de sa fortune a réduite à prendre le voile. Cette intéressante

novice a conservé un souvenir si tendre de celui qu'elle devait épouser, que s'amusant à dessiner des têtes, il se trouve que c'est toujours sous des habits et des profils différens, celle du comte *de Sincerre*. Elle a d'ailleurs cultivé tous les talens agréables; elle est pleine d'esprit, de douceur et de modestie, et la comtesse *de Sincerre* est assez sensée pour la préférer, sans fortune, à toute l'opulence de M.lle *de Fierville*. Le dialogue de cette petite pièce est naturel et agréable, et le cailletage du couvent, à la vérité, très-facile à imiter, y est assez bien rendu. La pièce est bien jouée; elle a réussi.

LETTRE CCXCVI.

1791.

Le *Macbeth* de M. *Ducis* est encore bien plus mauvais que le *Barnevelt* de M. Lemierre. On sait assez que M. Ducis n'a jamais su concevoir un plan ni conduire une pièce, qu'il manque également d'invention et de connaissance du théâtre; mais que dans les sujets qu'il emprunte, il y a toujours quelques scènes d'une couleur tragique, quoique souvent imparfaites et irrégulières. Ses deux meilleures sont celles qu'il a imitées de l'*OEdipe à Colone*, et qui auraient pu soutenir son ouvrage, s'il n'y eût pas mal-adroitement amalgamé l'*Alceste* d'*Euripide*, qui n'a aucun rapport avec l'*OEdipe* et forme une duplicité d'action qui a empêché la pièce de rester au théâtre. Dans ses autres productions, c'est toujours dans *Shakespeare* qu'il a puisé, et ce n'était sûrement pas là qu'il pouvait étudier l'art dramatique. Il vient encore de nous donner au théâtre de la rue de Richelieu le *Jean-sans-terre* du poëte Anglais, qui n'a eu aucun succès, et dont je parlerai quand il sera imprimé. Il

E..

faut voir aujourd'hui ce que c'est que son *Macbeth*.

Ce sujet est d'une horreur froide et repoussante, parce qu'il n'y a nulle proportion entre les crimes et les motifs, entre les moyens et l'action; et de plus, les évènemens de la pièce sont dépourvus de toute vraisemblance.

La scène se passe en Écosse, à une époque qui n'est point déterminée, ce qui est déja un défaut; mais qui est évidemment celle d'un siècle reculé et barbare. Le poëte nous dit lui-même qu'un roi d'Écosse n'est qu'un chef de guerriers dans un pays pauvre et sauvage : ce n'est pas là que l'ambition de régner fait commettre de grands crimes; c'est dans les états où le pouvoir absolu réunit toutes les séductions des peuples corrompus. *Duncan*, roi d'Écosse, est en guerre contre un rebelle nommé *Cador*, et *Macbeth* commande son armée. On est prêt à donner une bataille décisive, et pendant ce temps, *Duncan* vient chercher dans une forêt son fils *Malcome* que l'on croit mort depuis longtemps, et qu'il a fait élever en secret par *Sevar*, qui passe pour le père de *Malcome* et lui a caché sa naissance. Le dessein de

Duncan, à ce qu'on nous dit, était de rendre son fils plus digne de régner. Mais encore une fois, ce n'est guères au milieu d'une horde à-peu-près sauvage que de pareilles précautions peuvent être de mise. Au reste, toutes ces improbabilités qui tiennent à l'avant-scène, pourraient s'excuser, si elles produisaient de grands effets; nous allons voir de bien plus fortes invraisemblances. On peut même encore passer sur une disconvenance assez marquée, celle d'amener *Duncan* dans cette forêt, au moment où il serait beaucoup plus naturel, plus digne d'un roi, et sur-tout d'un chef de tribus guerrières, d'être à la tête de son armée et de défendre lui-même sa couronne. On ne prend pas seulement la peine de colorer par le moindre prétexte cette absence du roi qui laisse *Macbeth* se battre pour lui. Mais ne nous rendons pas difficiles sur ce premier acte; nous aurons bien d'autres reproches à faire à l'auteur. *Duncan* apprend de la bouche de *Sevar* que le jeune *Malcome* est digne de sa naissance et du trône; c'est tout ce que contient le premier acte.

Au second, le théâtre change, et nous sommes dans le palais de *Macbeth*, à Inver-

ness. Frédégonde sa femme l'attend au retour de la victoire qu'il vient de remporter sur les rebelles. *Cador* est tué; *Herford*, un prince du sang royal, qui combattait pour *Duncan*, est blessé à mort ; il ne reste de la famille royale connue que *Glaucis*, le plus proche héritier et l'ami de *Duncan*. Tous deux viennent, *sans suite et sans garde*, nous dit-on, passer la nuit chez *Macbeth*. Il est difficile de concevoir comment un roi victorieux vient chez le général, *incognitò*, sans que dans un moment de triomphe et d'alégresse ni le peuple ni les soldats viennent au devant de lui. Cette solitude absolue est hors de toute croyance, à moins qu'on ne la motive; mais l'auteur qui a besoin de toutes ces circonstances extraordinaires, se dispense, suivant sa coutume, d'en donner la moindre raison.

Cependant *Frédégonde* est dévorée de la soif de régner, et voudrait faire partager à son mari ses projets ambitieux; mais elle se plaint qu'il est trop *timide*; lui-même parle en homme qui a le sentiment de ses devoirs et de la vertu. Il est pourtant fort agité par un songe qui lui a promis le trône, et par les prédictions d'une fameuse sorcière du

pays, nommée *Iphictone*, qui lui a dit, *Tu seras roi*. Cette *Iphictone* est peinte avec des traits terribles; le songe est tracé avec énergie : ce sont des beautés de détail, les seules de cet ouvrage; d'ailleurs le songe et la magie appartiennent à la crédulité superstitieuse de ces temps barbares, et au caractère connu de ces peuples montagnards. Leurs poésies en font foi; ces couleurs locales sont un mérite du poëte, mais qui ne saurait compenser tous les vices de l'action et du sujet.

Frédégonde regarde la conjoncture de l'arrivée du roi et de son séjour dans le château comme une occasion décisive. Elle presse *Macbeth* de remplir ses destinées qui l'appellent au trône, et lui représente que *Duncan* et *Glaucis* peuvent passer en un moment du sommeil à la mort. *Macbeth* frémit et se trouble; il balance; enfin, il se refuse absolument à un forfait qui lui fait horreur. Alors *Frédégonde* s'imagine de lui faire accroire que *Duncan*, pour prix de la victoire que *Macbeth* vient de remporter, ne se propose rien moins que de le mettre aux fers et de le faire mourir. On ne peut voir sans une extrême surprise que *Macbeth* n'oppose pas

le moindre doute, pas la moindre objection à cette accusation si peu vraisemblable et dont *Frédégonde* n'apporte pas même la plus légère preuve. Il trouve tout simple que ce *Duncan*, un bon roi, à qui l'on n'a jamais reproché aucun acte de tyrannie, veuille faire périr lâchement le plus fidèle de ses serviteurs, l'homme à qui il doit tout, et vienne en même temps, sans la moindre défiance, se remettre entre ses mains, et coucher dans sa maison sans gardes et sans défense. Il faut avouer que cette crédulité de *Macbeth* peut s'appeler de la bêtise; au premier mot, il se résoud au crime qui tout-à-l'heure l'épouvantait. On vient leur annoncer qu'un certain *Magdonald*, officier de l'armée des rebelles, vient attaquer le palais, et *Frédégonde* observe que rien n'est plus favorable que cet évènement, parce qu'il sera facile d'attribuer à ce *Magdonald* le meurtre du roi et de *Glaucis*. Comment *Magdonald*, avec quelques restes d'une armée battue, peut-il venir attaquer Inverness où est l'armée victorieuse? C'est ce dont l'auteur ne nous rend pas compte, et ce qu'on ne comprend pas plus que tout le reste; et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'au

quatrième acte, après que *Duncan* et *Glaucis* ont été massacrés dans l'entr'acte par *Macbeth*, on ne nous dit pas un seul mot de ce *Magdonald*; il n'en est pas plus question que s'il n'eût jamais existé. Il est réellement étrange de bâtir ainsi un plan sur l'oubli des plus simples notions du bon sens.

Voilà donc *Duncan* et *Glaucis* tués, et dans l'instant même, au milieu de la nuit, sans explication ni examen, les officiers de l'armée viennent offrir la couronne à *Macbeth* qui est dans le délire des remords. On pourrait croire la pièce finie. Point du tout. Une autre commence, et nous ne sommes pas au bout des horreurs, des massacres et des extravagances. Ce *Sevar* qui a élevé *Malcome*, le fils de *Duncan*, vient tout d'un coup, sans aucune préparation, et lorsque tout le monde ignore qui a tué le père, révéler à *Macbeth* la destinée du fils, et lui remettre le billet qui prouve sa naissance. Il est difficile de pousser plus loin la confiance, et assurément le jeune prince a là un gouverneur bien attentif à la sûreté de son élève, bien prévoyant, bien précautionné. *Macbeth* accablé du poids de son crime, et qui l'a commis, ce crime de la plus féroce ambi-

tion, sans être ambitieux, *Macbeth* qui n'a été un vil assassin que par faiblesse pour sa femme, ce qui est nécessairement sans aucun intérêt, sans aucune dignité tragique, l'imbécille *Macbeth* ne demande pas mieux que de remettre cette couronne qu'il vient d'acheter par le plus abominable attentat; mais *Frédégonde* n'est pas de cet avis. Elle n'imagine rien de mieux que de faire assassiner *Malcome*. Ce n'est pas tout. La nuit règne toujours sur la scène. Cette femme, occupée d'un projet si atroce, et dont elle attend sa destinée, s'endort profondément, et devient somnambule. Il n'y a peut-être pas d'exemple, depuis que le monde existe, qu'une créature humaine se soit endormie dans une pareille situation : certes, on serait éveillé à moins; mais enfin l'auteur a besoin qu'elle dorme : elle dort dans *Shakespeare*; il n'y a rien à répondre à cela. Qu'arrive-t-il? Les assassins apostés tuent *Macbeth* au lieu de *Malcome*, et *Frédégonde*, toujours dormant et toujours somnambule, poignarde son propre fils dans son berceau, en croyant, dans son rêve, tuer *Malcome*. Cette pièce entière n'est en effet qu'une espèce de rêve: mais bien noir et bien fou.

Et que d'événemens dans cette nuit ! Le troisième acte commence (l'auteur a soin de nous en avertir), entre une heure et deux après minuit; et avant qu'il soit jour, *Frédégonde* a le temps de séduire *Macbeth* et de l'engager au crime; *Magdonald* attaque le palais; *Duncan* et *Glaucis* sont tués; le peuple et l'armée offrent la couronne à *Macbeth*; *Sevar* vient lui confier le fils et l'héritier de *Duncan*; *Frédégonde* aposte des meurtriers pour tuer le jeune prince; elle se promène long-temps dans le palais, toujours rêvant debout, et finit par égorger son fils, et *Macbeth* est assassiné, et *Malcome* reconnu roi, et tout cela dans une nuit. Il n'y en eut jamais d'aussi bien remplie; et quand cette nuit aurait été aussi longue que celle que Jupiter passa auprès d'Alcmène, je doute que tant d'événemens extraordinaires eussent pu s'exécuter ainsi, et s'accumuler les uns sur les autres. Et voilà ce que nous appelons des tragédies !...

LETTRE CCXCVII.

Nous venons de voir un exemple que je crois unique, d'une espèce de brigandage littéraire, dont l'impudence et le succès sont également remarquables. Un nommé *Collot d'Herbois* s'est avisé de s'emparer d'une pièce de *Voltaire*, à la vérité beaucoup moins connue que les autres, parce qu'elle n'a jamais été jouée nulle part, mais imprimée dans toutes les éditions de ses œuvres : c'est un drame en prose, et en trois actes, intitulé, *la Mort de Socrate*. Ledit Collot en a changé le titre, parce qu'il en changeait aussi le dénouement, et l'a fait représenter au théâtre de Monsieur, comme un ouvrage de lui, et l'a imprimé, avec son nom à la tête, sous le titre de *Procès de Socrate*. Son intention était de faire de cette pièce une allusion à la procédure du châtelet, sur les attentats du 5 octobre, procédure qui venait d'être éteinte par un décret de l'assemblée nationale. Il n'y avait rien là qui ressemblât le moins du monde à Socrate; mais il s'agit de juges pervers, contre les-

quels le peuple se soulève à la fin de la pièce, et l'auteur s'est flatté que le public tournerait contre le Châtelet tout ce qu'on dit contre l'Aréopage, et que cette disposition suffirait pour faire réussir la pièce. Il ne s'est pas trompé; mais ce qui paraît presque inconcevable, c'est que personne n'a réclamé contre un plagiat si effronté. L'auteur, sans prendre aucune peine pour déguiser son larcin, s'est conduit comme ces voleurs qui se persuadent que le bien d'autrui est à eux. Dans une préface pleine de jactance, il parle de son ouvrage, de son *succès brillant*, et remarque seulement, comme par apostille, qu'il existe, sur le même sujet, une *esquisse* de Voltaire dont il a pris quelques traits pour *faire son tableau*; cette esquisse est précisément sa pièce en entier, sans autre changement que celui de la dernière scène, où donnant un démenti ridicule à l'histoire la plus connue, afin de se rapprocher de l'histoire du jour, il fait sauver Socrate par le peuple. D'ailleurs ce sont les mêmes personnages, la même action, la même marche, le même dialogue de scène en scène, à très-peu de chose près; c'est-à-dire qu'il a dérangé l'ordre de quel-

ques scènes, la forme de quelques phrases; voila tout, et c'est ce qu'il appelle *son tableau*. J'avoue que rien ne m'a jamais paru plus curieux, et que je n'ai pu le croire qu'en lisant les deux pièces à côté l'une de l'autre. Apparemment que le sieur Collot a cru que c'était là un des privilèges de la liberté, et c'est le cas de lui appliquer les deux vers de *la Métromanie*, en faisant comme lui, et n'y changeant qu'un mot:

La liberté, monsieur, à ses licences; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets.

Les contes et les romans sont en possession de fournir au théâtre Italien les bagatelles qui s'y succèdent de semaine en semaine. *Paul et Virginie*, roman de M. *Bernardin Saint-Pierre*, a été mis en opéra-comique, avec succès: la pièce est à une grande distance du roman, l'un des meilleurs morceaux que nous ayons en ce genre; mais quoiqu'il n'y ait ni intrigue, ni plan, et qu'un long épisode hors d'œuvre, et un rôle de mère aussi insipide qu'inutile, y jettent de la langueur; le fond du sujet qui a quelque intérêt, des tableaux et de la musique, l'ont fait réussir comme tant d'autres. Il en a été de

même du *Franc Breton*, sujet tiré d'un assez joli conte de *Marmontel*, inséré, il y a quelque temps, dans le *Mercure*; mais cette dernière pièce a eu l'honneur de réussir sans musique; l'agrément du dialogue fait pardonner le défaut d'intrigue et d'action.

LETTRE CCXCVIII.

M. DE MURVILLE qui n'avait pas été heureux jusqu'ici au théâtre où il avait donné une petite pièce en un acte, *le Rendez-vous du mari*, et un drame en 3 actes, *Lanval et Viviane*, l'un et l'autre sans mérite et sans succès, a été cette fois-ci un peu plus heureux, au moins pour la réussite, dans une tragédie qui a pour titre *Abdelazis et Zuleïma*. Ce n'est pas que la pièce soit bonne, au contraire, il y en a peu d'aussi mauvaises; mais on assure qu'on avait si peu d'opinion de son talent dramatique, que l'on a été surpris qu'il n'ait pas fait encore plus mal; et qu'après l'ennui et la déraison des trois premiers actes, il s'est trouvé au quatrième une scène assez raisonnable, où l'on disait enfin ce qu'on devait dire, qui offrait quelque intérêt, et qu'on a été si content de cet effort, qu'on lui a fait grace du reste. Ce qui est certain, c'est que la pièce, applaudie le premier jour, a toujours été dans la suite en décroissant d'effet, ce qui est précisément le contraire de ce qui arrive aux bons ouvrages. Je

l'ai vue à la septième représentation ; il n'y avait presque point de monde et encore moins d'applaudissemens ; mais comme il est ami des directeurs, qui d'ailleurs ont fort peu de pièces montées, faute de décorations, on l'a laissé traîner jusqu'à la douzième représentation, ce qui fait ce qu'on appelle un succès, et ce qu'ont obtenu tant de pièces qu'on n'a point revues et dont les titres mêmes sont oubliés.

Cette singulière disposition à l'indulgence excessive en raison du peu de cas qu'on fait d'un auteur, et qui est la véritable explication du succès momentané de tant de mauvais ouvrages de théâtre, me rappelle une anecdote assez plaisante. Le marquis *de Ximenez* donnait, il y a trente ans, *Epicharis*, que l'on sifflait à outrance, parce qu'alors le parterre était un peu plus sévère. Le comte *du Luc*, ami de l'auteur, mais connu pour être très-malin et très-caustique, applaudissait de toute sa force, au milieu des huées générales. Quelqu'un lui en témoigna sa surprise. *Moi, messieurs*, (dit-il), *je suis très-content : je n'en attendais pas tant du marquis.*

Un léger apperçu sur cet *Abdelazis*, peut

faire voir à quelle dégradation nous sommes arrivés, puisqu'on applaudit de pareilles pièces. Le fond est un roman de l'invention de l'auteur. Il est curieux de voir comme il invente. Sa fable est fondée, comme *les Ménechmes*, sur une ressemblance, et l'on n'aurait pas cru que ce ressort si comique pût fonder une tragédie. Cet *Abdélazis* est un aventurier (du moins il n'a pas d'autre titre dans la pièce) qui était amoureux de *Zuleïma*, fille d'*Almanzor*, roi de Grenade, du temps que *Ferdinand* et *Isabelle* régnaient en Espagne, et que les Maures étaient en guerre avec les Chrétiens. Ecoutons *Abdélazis* lui-même, racontant ses aventures à celle dont il est devenu l'*Époux par supercherie* : (c'est le titre d'une comédie de *Boissi*, qui conviendrait parfaitement à la tragédie de M. de Murville.)

. . . . Vois en moi ce guerrier,
Vainqueur dans un tournoi ; cet obscur chevalier,
Qui, sans se découvrir t'avoua sa tendresse,
Et partit de Grenade, accablé de tristesse.

Abdélazis est devenu, sous le nom du prince *Abderame*, l'époux de *Zuleïma*,

pour avoir remarqué dans une fontaine qu'il ressemblait à cet *Abdérame*. Voilà l'avant-scène : voici la pièce. Il y a six ans que tout cela s'est passé. *Abdélazis* et sa femme s'aiment de tout leur cœur : ils ont un enfant : ils sont tendrement chéris d'*Almanzor* ; mais le faux *Abdérame*, tourmenté du remords de sa tromperie, laisse paraître une tristesse qui alarme sa femme et son beau-père. Arrive *Nasser*, ce vieillard qui avait élevé le véritable *Abdérame*, et qui l'a vu mourir en esclavage, trois ans après qu'il eût été fait prisonnier aux champs de Legorie. *Nasser*, qui était esclave comme lui, n'a pu être libre que de ce moment, et apporte à *Zuleïma* une lettre de son ancien prétendu. Il est bien étonné, comme de raison, de la trouver mariée à un *Abdérame* vivant; il le traite d'imposteur. Mais le faux *Abdérame*, malgré tous ses scrupules et tous ses remords, soutient son mensonge avec tout le sang-froid et toute l'artificieuse douceur du scélérat le plus profond et le plus hypocrite. Il serre le vieux *Nasser* dans ses bras, il l'accable de caresses; il veut absolument en être reconnu. En un mot, il joue la scène du *Tartuffe*; et

l'on a souffert dans le héros d'une tragédie, dans le personnage intéressant, cette basse et cruelle hypocrisie, qui ne tend à rien moins qu'à faire périr un innocent; car *Almanzor*, persuadé que *Nasser* en impose, le condamne à la mort. Alors *Abdélazis* prend sur lui de faire évader ce pauvre vieillard, qui va être pendu pour avoir dit la vérité; mais il arrive que la lettre qu'apportait *Nasser* et qu'il avait perdue, se retrouve dans le camp des chrétiens, est envoyée au roi de Grenade, qui connaît l'écriture et le seing du prince *Abdérame*, et il n'y a plus moyen de nier l'évidence. Dans de pareilles circonstances, que doit-il arriver naturellement, et que doit faire *Almanzor?* Assurément il n'y a qu'un parti à prendre. Le mal est fait, il est sans remède. *Abdelazis* n'a pas été, il est vrai, fort délicat sur le choix des moyens pour obtenir *Zuleïma;* mais enfin il est depuis six ans son mari, il en a un enfant; il est aimé du père et de la fille; c'est d'ailleurs un vaillant guerrier, un héros, l'appui de Grenade assiégée et le défenseur de la patrie. *Abdérame* est mort, il passe pour l'être; personne ne réclame : ce qu'il y a de mieux à faire est de laisser les choses comme elles sont et de

les ensevelir dans le secret. Point du tout. Voilà que cet *Almanzor*, qui était le meilleur homme du monde, devient furieux; il ne voit rien de mieux que de faire pendre son gendre et son défenseur, et de livrer sa fille à l'abandon et au déshonneur. Il le fait juger par le divan qui condamne à la mort non-seulement le père, mais encore l'enfant. Ce n'est pas tout. *Zuleïma* n'est pas moins furieuse; elle se persuade, sans la moindre raison, que cet homme qui l'aime depuis six ans, au fond n'est qu'un ambitieux qui voulait régner. Elle demande vengeance à grands cris. Cependant elle fait réflexion qu'il est dur que son mari soit envoyé au supplice; elle trouve plus simple de le tuer elle-même, et vient la nuit, dans la prison où il est, pour le poignarder. Peut-on concevoir un plus absurde renversement de toutes les idées les plus communes de la nature et du bon sens? L'enfant qui est dans la prison avec son père (car on met actuellemeut des enfans partout), et qui était endormi, s'éveille fort à propos au moment où *Zuleïma* va frapper son mari. Scène d'explication. *Abdélazis* lui jure qu'il n'a jamais rien fait que pour l'amour; et comme si depuis six ans elle ne devait pas

autres pièces : c'est ce dont on ne peut s'assurer qu'à l'impression, et ni *Henri VIII*, ni *Calas* né sont encore imprimés.

LETTRE CCXCIX.

Les comédiens français ne sachant de quoi s'aviser pour ramener le public qui les abandonne, se sont avisés d'annoncer *Athalie avec des chœurs chantés*. Cette nouveauté, déja essayée sur le grand théâtre de Versailles, il y a vingt ans, n'y avait eu aucun succès, malgré la magnificence des accessoires et les talens des chanteurs qui étaient ceux de l'Opéra. On ne vit qu'une froide bigarrure, un amalgame de mauvais goût, qui gâtait deux arts en voulant les unir, la musique et la déclamation. L'une nuit à l'autre, il faut absolument choisir, et tout chanter ou tout déclamer. Comment ne s'est-on pas douté que l'appareil et la lenteur de la musique arrêtait ce qu'il y a de plus essentiel dans la tragédie, la marche de l'action, et qu'il n'y avait plus, par ce mélange, ni vérité ni illusion? On s'y est accoutumé dans de petits ouvrages, comme les opéras comiques; mais rien n'est plus déplacé dans un grand ouvrage, comme une tragédie.

Les comédiens s'embarrassent fort peu de

toutes ces considérations ; ce n'est pas l'art qui les occupe, c'est l'argent. Ils n'ont donc songé qu'à se procurer des chanteurs, et pour cela ils se sont associés avec les comédiens Italiens, ci-devant privilégiés comme eux ; ceux-ci n'ont pas mieux demandé que de fraterniser avec ceux qui faisaient cause commune avec eux ; ils sont venus chanter sur le théâtre français, et à leur tour les comédiens Français sont venus jouer sur le théâtre italien, de manière qu'*Athalie* a été représentée successivement aux deux spectacles. Apparemment cette association bizarre a paru piquante au public, et comme aujourd'hui le goût des arts n'entre plus pour rien dans celui des spectacles, et que le plus grand attrait est la nouveauté quelconque et sur-tout la singularité, on s'y est porté en foule. Les deux troupes réunies n'ont pas manqué de défiler processionnellement dans la cérémonie du couronnement de *Joas*, depuis les chefs d'emploi jusqu'aux confidens et aux danseurs, tous habillés en lévites, et partagés de manière qu'un comédien Français donnait la main à un comédien Italien, *Molé* à *Clairval*, M.lle *Contat* à M.me *Dugazon*, *Dazincour* à *Trial*, etc. ; ensuite

tous se séparaient en se faisant une révérence, et se rangeaient aux deux côtés du théâtre. Cette mascarade, si indécemment mêlée à une pompe qui ne devait être que tragique et religieuse, ces figures accoutumées à faire rire, paraissant là si mal-à-propos ; en un mot, le spectacle d'une coalition de deux troupes de comédiens remplaçant si ridiculement le spectacle d'*Athalie*, tout cela n'a paru aux gens de bon sens que le comble de l'impertinence et du mauvais goût. Mais le parterre qui depuis quelques années a la complaisance de se mettre comme en société avec les comédiens, qui ne devraient être pour lui que des acteurs, ce parterre qui songe toujours aux foyers quand il ne devrait voir que la scène, a trouvé très-bon de revoir dans *Athalie* la procession du *Malade imaginaire*; il a joint de grands applaudissemens à de grands éclats de rire (bel effet d'une tragédie !) et a rappelé ce mot d'*Horace* qui dit, en parlant de la sottise du peuple, que si *Démocrite* revenait, il trouverait des spectateurs, plus curieux à voir que le spectacle.

A l'égard de la musique, elle n'a pas produit le moindre effet; c'est une psalmodie

monotone et bruyante, étouffant de beaux vers que les amateurs regrettaient de ne pas entendre. En général, si on prend le parti de chanter des vers français, il faut absolument qu'un coryphée chante d'abord seul chaque strophe, et qu'elle soit ensuite répétée en chœur. Quoi de plus ridicule que de chanter pour n'être pas entendu !

LETTRE CCC.

Les théâtres se multiplient tous les jours, sans multiplier ni les talens, ni les bons ouvrages ; mais il fallait nécessairement s'attendre à ce premier effet d'une liberté indéfinie dans ce genre d'établissement. Il est dans la nature des choses, que toute liberté commence par l'abus. L'avidité spécule sans calculer ; on se fait entrepreneur de spectacle sans avoir les fonds, les ressources et les connaissances nécessaires, et au bout d'un an on fait banqueroute : c'est ce qui ne manquera pas d'arriver à plusieurs de nos nouveaux spectacles. Mais avec le temps, il ne restera que ce qui aura mérité l'attention du public, et ce qui suffira pour entretenir la concurrence dont les talens ont besoin pour être libres, et dont le public a besoin pour être bien servi.

Le seul de ces théâtres où se soit montré un talent distingué, c'est celui du Marais, situé rue Culture Sainte-Catherine, chaudement protégé par *Beaumarchais*, dont la nouvelle maison est au boulevard Saint-

Antoine, et qui voudrait par conséquent conserver un spectacle dans son quartier.

Un comédien, nommé *Baptiste*, s'y est fait remarquer par le naturel et la vérité de son jeu ; c'est véritablement un fort bon acteur. Mais comme tout le reste est au-dessous du médiocre, et qu'un acteur ne fait pas une troupe, celle-là fait encore assez mal ses affaires. Beaumarchais leur a donné ses pièces ; mais comme elles sont fort connues, et qu'elles ne pourraient attirer de monde que par le mérite de l'exécution, ce ne peut pas être une ressource suffisante pour une troupe qui n'est pas à beaucoup près en état de jouer ces pièces comme on les jouait à l'ancienne fcomédie rançaise.

Le théâtre de la rue Feydeau, nommé auparavant théâtre de Monsieur, se soutient toujours par la musique italienne, et d'autant plus aisément, que la salle étant fort petite, est précisément ce qu'il faut pour contenir les amateurs qui en sont les habitués. Les pièces y sont si mauvaises, que c'est proprement un concert plutôt qu'un spectacle. Mais ce concert est si parfait, on y a rassemblé tant de talens du premier ordre, *Mandini*, *Rovedino*, *Vagonini*, M.lle *Baletti*, et sur-tout

M.me *Morichelli*, que la salle est toujours pleine. Cependant comme les frais en sont très-considérables, et que les acteurs sont très-chèrement payés, les entrepreneurs, à ce qu'on assure, sont déja endettés de plus d'un million; et l'on ne sait s'ils pourront se mettre au-dessus de leurs affaires.

On y joue de temps en temps quelques pièces françaises qui ne sont pas ce qui réussit le mieux. *Le Cousin Jacques*, l'auteur de la fameuse pièce de *Nicodême dans la Lune*, a cru que la famille *des Nicodêmes* ferait la même fortune que celle des *Figaros*; il a fait jouer rue Feydeau, *les deux Nicodêmes*, mauvaise farce, mi-partie, où il soufflait le froid et le chaud, et célébrait tour-à-tour en vaudevilles l'aristocratie et la démocratie. Il est arrivé que le pauvre homme, qui voulait manger à deux rateliers, a été outrageusement sifflé par les deux partis, en même temps qu'on sifflait aux Italiens une autre farce de lui, intitulée *les Capucins*. On a fait du moins un meilleur accueil à *Lodoïska*, sujet moitié historique, moitié romanesque, fondé en partie sur les *Aventures de Pulawski*. La musique, un grand fracas de spectacle et sur-tout des incendies, ont valu quelque

réussite à ce sujet, qui a été traité en même temps par deux auteurs différens, au théâtre de la rue Feydeau et à celui des Italiens. Les incendies sont, depuis quelques années, la grande ressource des auteurs froids, qui ne pouvant pas mettre de feu dans leurs pièces, mettent au moins le feu au théâtre.

Les comédiens Français, pour réchauffer le leur qui commençait à être abandonné, se sont avisés d'un meilleur moyen; ils ont fait revenir *Préville* qui était retiré depuis cinq ans; et comme dans cet intervalle, il ne s'était rien présenté qui pût soutenir la comparaison, et que la plus grande partie du public des spectacles qui se renouvelle sans cesse d'année en année, ne connaissait Préville que par sa grande réputation, son talent a paru tout nouveau; et il est vrai de dire, qu'à l'âge de soixante-quatorze ans, il n'a réellement rien perdu; son retour a été un événement pour la capitale; l'affluence est prodigieuse chaque fois qu'il joue, et il joue deux ou trois fois la semaine, et jouera vraisemblablement tout l'hiver; les comédiens qui étaient ruinés, avaient grand besoin de cette bonne fortune. Leurs nouveautés ne leur avaient pas valu grand argent; un

Marius à Minturnes, déclamation dramatique en trois actes, sans action, sans intérêt et sans style, a été fort vanté par des journalistes qui prennent de grands mots pour de beaux vers, mais n'a pas attiré les spectateurs.

Ils donnent aujourd'hui avec un peu plus de succès, une comédie en cinq actes et en vers, intitulée l'*Homme aimable*, ou *le Conciliateur*, de M. *Dumoustier*, auteur de *Lettres en prose et en vers sur la Mythologie*, qui n'étaient pas dépourvues d'agrément et de facilité. Il faut un peu plus que cela pour une comédie en cinq actes, aussi la sienne est-elle fort mauvaise. Sans parler de ce titre avantageux, l'*Homme aimable*, l'ouvrage n'est qu'un réchauffé de tout ce qu'on connaît de petits moyens vulgaires; des adresses changées sur des billets, de vieilles intrigues de valets et de soubrettes, une vieille tante, qui comme tant d'autres personnages du même genre, veut que tout le monde soit amoureux d'elle, un style faible et flasque, de petites maximes usées, mielleusement philanthropiques, une profusion de petits sentimens doux, d'une fadeur mortelle, enfin un amas des plus frivoles bluettes; voilà

ce que le jeu des acteurs à fait applaudir.
Les comédiens Français ont conservé leur supériorité dans la comédie qu'ils jouent mieux qu'aucune troupe.

LETTRE CCCI.

M. DE *Rhulières* vient de mourir; on a cru devoir ouvrir son corps pour connaître les causes d'une mort presque subite, et que rien n'annonçait; ces causes reconnues dans le procès-verbal d'ouverture, sont une espèce de phénomène physique qui doit être extrêmement rare. On lui a trouvé une poche remplie de sang caillé, de dix pouces de long et de trois de diamètre, adhérente aux côtes, et qui avait refoulé l'extrémité du cœur vers la cavité du milieu. Les chirurgiens ont pensé que cette poche, produite originairement par un anévrysme ou rupture de vaisseaux, avait dû être au moins vingt années à se former et à croître jusqu'à cette excessive grandeur. Il se plaignait depuis quelque temps de douleurs dans le dos et dans le côté, de palpitations de cœur, de fatigue de poitrine, etc.; mais d'ailleurs il avait toutes les apparences de la santé et même de la force, et ne paraissait pas à beaucoup près son âge. Il avait 62 ans.

Voilà quatre places vacantes à l'Académie

française, la sienne, celle de l'abbé *de Radonvilliers*, du maréchal *de Duras* et de M. *de Guibert;* on ne songe encore à en remplacer aucun. L'Académie, avant de se recruter, veut être sûre de son existence qui n'est encore que provisoirement confirmée par l'assemblée nationale. Il y a deux opinions sur ce sujet; les uns veulent anéantir toutes les académies; c'est l'avis qui doit être ouvert dans un rapport *sur l'enseignement public*, composé par M. *de Mirabeau* et M. *de Chamfort;* les autres veulent les conserver, et pensent qu'elles peuvent être utiles et nullement dangereuses, en conformant leurs statuts au nouveau gouvernement. Cet avis qui est le mien, et que j'ai développé dans le *Mercure*, est aussi celui de l'ancien évêque d'Autun, qui le soutiendra dans un rapport à l'assemblée nationale sur le même objet que MM. de Mirabeau et Chamfort ont traité. J'ignore quel parti prendra l'assemblée; mais je pense que si c'est celui de la destruction, ce sera un acte de barbarie vandale bien gratuitement exercée, et bien indigne d'une nation éclairée. Il est tout naturel que l'on soit jaloux d'une société littéraire; mais il est bien sot de la craindre

dans l'ordre actuel des choses, et bien plus mal-adroit de n'en pas tirer parti.

M. *de Rhulières* était un homme d'esprit et de talent : il a prouvé l'un et l'autre, quoique fort tard, en prose et en vers. Il avait suivi jusqu'à quarante ans la carrière des affaires politiques, et avait été employé dans les ambassades : soit que ce genre de travail se trouvât analogue au caractère de son esprit, soit qu'il ait servi à le former et à le déterminer, il choisit pour sujet de ses premiers écrits la politique et l'histoire. Il revint de Pétersbourg à Paris avec un précis historique sur la dernière révolution de Russie, qui excita d'autant plus de curiosité, qu'il n'était pas destiné à l'impression. Je l'ai lu plusieurs fois ; j'ignore jusqu'à quel point il est fidèle dans les détails ; mais ce qui est certain, c'est que l'ouvrage est écrit d'une manière piquante, originale, pittoresque, qui cependant est plus dans le style des mémoires que dans celui de l'histoire. Il se rapproche de Tacite par la précision et le tour de la pensée, mais non par la dignité et les grands tableaux. Je ne connais de ses *Révolutions de Pologne* que des fragmens ; c'était un ouvrage beaucoup plus considérable : il devait former trois ou quatre

volumes; ce que j'en ai entendu, m'a paru plus fort et plus substantiel que le morceau sur la Russie, et il m'a semblé que l'auteur avait acquis plus de connaissances et de maturité. On pourra bientôt en juger, car sans doute ces deux productions ne tarderont pas à voir le jour.

Son livre sur *la Révocation de l'Edit de Nantes*, entrepris par ordre du ministère, ne lui en a pas fait moins d'honneur; ce n'est point un ouvrage de commande, c'est celui d'un historien; il y a dit des vérités importantes, puisées dans une exacte recherche des faits; il a répandu une lumière nouvelle sur cette matière si souvent traitée; il a été impartial et vrai : nous n'avons en ce genre rien de mieux.

Son discours de réception à l'Académie a mérité d'être distingué, comme tout ce qui sortait de sa plume : il est bien pensé et bien écrit, mais sans s'élever nulle part à la grande éloquence. Son talent ne l'y portait ni en prose ni en vers; il ne va nulle part au-delà de ce qui s'appelle esprit et raison; mais c'est toujours beaucoup d'aller jusques-là, sur-tout à l'époque de la corruption et des excès de toute espèce.

En poésie, il débuta par un discours en vers *sur les Disputes*, qui eut un grand succès, et qui est resté dans la mémoire de tous les connaisseurs. Il s'y montra capable d'atteindre au grand sens, à la bonne plaisanterie et à l'élégant mécanisme de la versification de *Boileau;* mais si l'on imprime son poëme *sur les Jeux de main*, dont j'ai entendu la lecture, on verra, je crois, qu'il était bien loin de la conception féconde et de la riche imagination qui caractérise le chef-d'œuvre du *Lutrin*. Ce petit poëme de M. de Rulhières qui n'a que deux chants, est plein de jolis vers, le détail est finement saisi sur les mœurs. Il est sur-tout remarquable par le talent de peindre poétiquement les petites choses; mais il manque absolument de fond, de plan, d'objet, d'intérêt (j'entends de celui que comportait l'ouvrage); il est dépourvu d'imagination, de variétés, d'épisodes. Il fait voir la distance qu'il y a d'une épître à un poëme, et que le talent qui suffit à l'une, n'est pas celui qu'il faut pour l'autre. On connaît de lui des contes et des épigrammes; on a reproché celle-ci à la malignité de son caractère; mais s'il aimait trop à en faire, il les faisait bien : toutes ces petites pièces qui

sûrement seront recueillies, sont d'une égale perfection. Personne n'a été plus propre que lui en poésie à tout ce qui ne demandait pas une longue haleine; il travaillait beaucoup les plus petites choses, mais le travail ne s'y fait pas sentir.

Bon plaisant dans ses vers, il n'était point gai dans la société; il y était même lourd et important. L'un de ses défauts venait de ce qu'il ne pouvait rien être sans travail; l'autre, de ce qu'il aurait voulu être dans le monde plus qu'un homme de lettres, petitesse fort au-dessous d'un homme qui avait autant d'esprit que lui. Il avait commencé à travailler sur la révolution actuelle; je doute que la perte de ce travail soit fort à regretter.

LETTRE CCCII.

Il est certain que la révolution a nui beaucoup et pour long-temps aux lettres et aux arts, qu'elle a donné un mouvement précipité à la corruption du langage et du goût. Les bons ouvrages que la France envoyait encore de temps en temps aux étrangers, et qui rappelaient le bon siècle, deviendront nécessairement plus rares de jour en jour, et l'on voit le torrent du mauvais goût se déborder dans cette prodigieuse multitude de productions de tout genre, où il semble qne ce soit un des privilèges de la liberté de ne plus parler français. Le néologisme le plus barbare infecte presque toutes les feuilles, où l'esprit de parti est trop occupé pour faire la moindre attention au style; on voit partout l'ignorance la plus honteuse des premières règles de la langue et du goût, et cette ignorance cesse d'être déshonorante, parce qu'elle est trop générale, et que personne n'y prend garde. Des hommes éloquens ne se sont pas garantis du jargon révolutionnaire,

et les écrits politiques de *Mirabeau* (où il y a quelques beautés) en sont la preuve: qu'on juge des autres. En vérité, je ne serais pas surpris que les étrangers qui ont appris notre langue dans les bons auteurs, n'entendissent pas la moitié de ce que l'on écrit aujourd'hui. Heureusement ils n'y perdent pas grand'chose. Le théâtre sur-tout est retombé dans la plus pitoyable barbarie : nous sommes venus en ce genre au dernier degré de la turpitude. La liberté de tout mettre, de tout dire sur la scène, dispense depuis deux ans nos auteurs dramatiques de toute espèce de talent, de la plus légère connaissance de l'art. Ce sont des misères dont il n'est plus question, et pourvu que l'on mette sur la scène des moines, des religieuses, des curés, des évêques, des cardinaux, pourvu que l'on hurle en mauvais vers le mot de liberté, et que l'on dise de grosses injures aux rois, en prose platement ampoulée, cet attrait populaire qui a encore le mérite de la nouveauté, tient lieu de tout et fait tout passer, pour peu de temps, il est vrai; mais les pièces se succèdent si rapidement, et se multiplient si aisément sur douze ou quinze théâtres, qu'il n'y a guères de sottises qui ne puissent vivre une quin-

paine de jours, et par conséquent rendre à l'auteur beaucoup plus que l'ouvrage ne vaut.

Les couvens ont d'abord été une grande ressource, et chacun a voulu les mettre sur la scène. J'ai vu jouer aux Italiens les *Rigueurs du Cloître*, en deux actes et en prose, car on va plus vîte encore en se dispensant de faire même de mauvais vers. Une religieuse est convaincue dans cette pièce d'avoir reçu une lettre de son amant, qui sert dans le couvent déguisé en jardinier; elle est condamnée à être renfermée dans un cachot; mais par bonheur pour elle, son amant est dans la garde nationale; il vient *avec ses frères* forcer le couvent au moment où sa maîtresse va descendre dans le caveau. Il l'enlève, et quelques-uns de *ses frères* profitant de l'occasion, amènent avec eux quelques sœurs de la meilleure volonté du monde. Telle est l'intrigue de cette pièce, telles sont aujourd'hui les bienséances théatrales. Le style est à l'avenant; c'est un mélange de platitude et d'enflure.

Mais les *Victimes cloîtrées*, de *Monvel*, jouées à l'ancien théâtre Français, sont vraiment bien autre chose. Tout ce qu'on peut

imaginer d'atrocités dégoûtantes et d'invraisemblances absurdes, se trouve réuni dans ce drame monstrueux; un père *Laurent* qui a un sérail, et qui en même temps fait le rôle de Mercure en faveur d'une abbesse d'un couvent voisin; un novice et une religieuse, sa maîtresse, qui se rencontrent dans des cachots souterrains, en abattant à coups de pioche un mur mitoyen, et qui s'embrassent sur les débris, faute de pouvoir faire mieux, sans doute par respect pour les spectateurs : voilà ce qui remplace aujourd'hui *la terreur et la pitié*, ressorts devenus trop communs et trop usés.

Ce n'est pas tout : quelque chose de bien plus commode, c'est de transporter sur le théâtre, les événemens publics tout brandis, sans se soucier s'il y a d'ailleurs rien de théâtral ou de dramatique, et précisément comme on montre aux enfans, dans une lanterne-magique, la lune et le soleil, et le diable qui bat sa femme, etc.

Ainsi, par exemple, on nous a fait une pièce de la mort du jeune *Desilles*, qui fut tué à Nancy en se mettant à la bouche d'un canon, pour empêcher que les Français ne fissent feu les uns sur les autres. Rien de

plus héroïque assurément dans une histoire ; mais qu'y a-t-il là-dedans qui ressemble à une pièce ? Des baïonnettes, des uniformes, des canons, des évolutions militaires, des déclamations prétendues nationales, en voilà assez pour le parterre d'aujourd'hui ; et cela ne s'intitule ni comédie, ni tragédie, ni drame, ni opéra-comique, cela s'appelle *fait historique*. Eh ! bien, mon ami, suffit-il qu'un fait soit *historique* pour faire le sujet d'une pièce ?

Nous avons eu ensuite *J. J. Rousseau à ses derniers momens*, c'est-à-dire, la mort tranquille d'un philosophe avec toutes les petites circonstances domestiques, et tout le *pathos* des grandes phrases qu'on s'imagine qu'un homme tel que Rousseau devait débiter en mourant. Il est impossible de rien voir de plus ridicule et de plus ennuyeux. Mais qu'importe, pourvu que la foule voie sur la scène, Rousseau philosophant avec M.lle Levasseur et M.me Girardin.

Mais ce qui a fourni à tous les théâtres, c'est la mort de *Mirabeau*. J'ai vu deux *pièces* sur ce sujet, l'une aux Italiens, *Mirabeau aux Champs-Elysées* ; l'autre au *théâtre de Monsieur*, *Mirabeau à ses derniers mo-*

mens. C'est une drôle de chose que ces pièces-là ! Qu'on s'imagine, dans la dernière, Mirabeau, dans son lit, entouré successivement de son médecin *Cabanis*, du docteur *Petit*, du secrétaire *de Comps*, de son ami *Frochot*; joignez-y les visites de M. *de la Marck* et de l'évêque d'Autun, et le peuple assemblé sous les fenêtres, demandant et recevant des nouvelles du mourant, et le mourant qui répète toutes les paroles que Mirabeau a réellement dites pendant les trois jours qu'a duré sa maladie; enfin, tout ce que le rapport imprimé par Cabanis a appris à tout le monde; et c'est-là ce qu'on appelle aujourd'hui une *pièce*; il est vrai qu'on n'a pas vu la seringue et la chaise-percée; on les suppose dans la ruelle, au fond du théâtre.

Il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

BOILEAU.

C'est ainsi que nous observons l'*Art Poétique*.

L'autre pièce sur le même sujet, est une suite de conversations sans objet, sans motif, sans liaison quelconque, entre *Mirabeau*, *Voltaire*, *Rousseau*, *Mably*, *Brutus* et *Frédéric*. Ce qu'il y a de bon, c'est que

Voltaire et *Rousseau* ne disent guères que des platitudes :

Dicere persona scit convenientia cuique. Hor.

A l'égard de *Brutus*, on lui dit tant de bien de Louis XVI, que cela le réconcilie avec les rois. *Frédéric* n'est pas si aisé à convertir ; il défend le pouvoir absolu contre *Mirabeau*, et ne paraît faire aucun cas du gouvernement démocratique. Dans cette scène le dialogue est un peu plus passable que dans les autres ; mais qu'il y a loin encore de ce que cela pouvait être ! Quand il plaît aux personnages de finir la conversation, la toile tombe ; et encore une fois, cela s'appelle des pièces de théâtre !

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS ET DES MATIÈRES DONT IL EST QUESTION DANS LES SIX VOLUMES.

La lettre a *désigne le premier volume.*

b *le deuxième.*

c *le troisième.*

d *le quatrième.*

e *le cinquième.*

f *le sixième.*

A.

B.

D.

K.

[*] *Voyez* le Dictionnaire des Ouvrages anonymes, par Barbier. *Disc. prélim.*, page xj.

F.

H.

J.

L..

K.

L.

M.

M...

N.

N.

P.

Q.

R.

T.

U.

V.

W.

X.

Y.

Z.

A la page 209 du tome 4, M. de La Harpe cite les noms de plusieurs auteurs. Nous n'avons pas cru devoir reporter ces articles dans la table.

Voici la liste des anonymes que plusieurs raisons nous ont empêché de dévoiler, ou dont nous n'avons découvert les noms que pendant l'impression.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Tome V, page 39, ligne 2, *portant*; lisez : *partant.*

Idem, page 176, ligne 25, *manière*; lisez : *matière.*

Tome VI, dans la table, page 164, *Gabrielle de Passy, par Parisau*; lisez : *par Imbert et Dussieux.*

Page 191, Poésies diverses insérées dans les six volumes. Anonymes; *ajoutez* : *c.* 288.

Page 192, Poésies de François de Neufchâteau, *b.* 215; *ajoutez* : 224.

NOTICE

Des Ouvrages imprimés chez MIGNERET, *rue du Sépulcre*, N.° 20.

JOURNAL de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, etc., par MM. Corvisart, Leroux et Boyer, Professeurs à l'École de Médecine de Paris, faisant suite à l'ancien Journal rédigé par MM. Vandermonde et Roux; septième année, avec le Bulletin de l'École et de la Société de Médecine, composé de douze cahiers, et chaque cahier de six feuilles grand *in*-8.

Prix de l'abonnement pour l'année: pour Paris, 15 f.
Et pour les départemens, franc de port. 18 f.

Le Pseautier, en français, traduction nouvelle, avec des notes pour l'intelligence du texte, et des argumens à la tête de chaque pseaume; précédé d'un discours sur l'esprit des livres saints et le style des Prophètes; par J. F. La Harpe, un vol. *in*-8, br. 4 f.

Le Salut public, ou la Vérité dite à la Convention, par le même,
Acte de garantie pour la liberté individuelle, la sûreté du domicile, et la liberté de la presse, par le même, } 1 f. 50 c.

Oui ou Non, *in*-8, par le même, 30 c.

La Liberté de la Presse défendue par La Harpe contre Chénier, *in*-8, 50 c.

De la Guerre déclarée par nos derniers tyrans à la Raison, à la Morale et aux Arts, *in*-8, par le même, 1 f.

De l'Etat des Lettres en Europe, depuis la fin du siècle qui a suivi celui d'Auguste, jusqu'au règne de Louis XIV, *in*-8, par le même, seconde édition, 1 f. 25 c.

Du Fanatisme dans la Langue révolutionnaire, ou de la Persécution suscitée par les Barbares du dix-huitième siècle, contre la Religion chrétienne et ses Ministres, *in*-8, par le même, troisième édition, 2 f. 25 c.

Réfutation du Livre de l'Esprit, un vol. *in*-8, br., par le même, 2 f. 40 c.

La Correspondance littéraire, adressée à S. A. I. le Grand Duc, aujourd'hui Empereur de Russie, par le même, seconde édition, 6 vol. *in*-8. 24 f.

Œuvres choisies et posthumes de M. de la Harpe, de l'Académie Française, avec le portrait de l'Auteur. Quatre volumes *in*-8. Prix : 24 fr. pour Paris, et 30 fr. par la poste. On en a tiré quelques exemplaires sur papier fin d'angoulême. 30 fr.

Génie du Christianisme, ou Beautés de la Religion chrétienne, par M. F. A. Châteaubriand. 4 vol. *in*-4, cart. papier vélin, avec la Défense, et neuf gravures avant la lettre, 108 f.

Le même, *in*-8, sur papier vélin, et neuf gravures aussi avant la lettre, 4 vol. cart., et la Défense, 75 f.

Le même, *in*-18, papier ordinaire, 12 f.

Le même, papier fin, avec fig. 15 f.

Le même, papier vélin, fig. avant la lettre. 24 f.

Atala, ou les Amours de deux Sauvages dans le désert, 1 vol. *in*-18, par le même, 5.e édition, 1 f. 50 c.

Le même, sur papier vélin, 3 f.

Théâtre Classique, ou Esther, Athalie, Polyeucte et le Misanthrope commentés; ouvrage prescrit et adopté par la Commission des Livres Classiques, pour l'enseignement des Lycées et des Ecoles secondaires. Publié par F. Roger, Membre de la Commission. Un vol. in-8. 4 fr. 50 c.

Le Charlatanisme philosophique de tous les âges dévoilé, ou Histoire critique des plus célèbres philosophes, avec la comparaison des anciens et des modernes; par P. V. J. de Bourniseaux (de Thouars), de la Société libre des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Paris, etc. Deux vol. in-8, avec figures. 8 fr.

Flora Gallica, seu enumeratio plantarum in Galliâ sponte nascentium; auctore J. L. A. Loiseleur Deslongchamps, Doctore Medico Parisiensi. Deux vol. in-12, caract. petit-texte, avec XXI figures en taille-douce. 12 fr.

Tableau chronologique des principaux évènemens qui ont eu lieu en Europe et dans les autres parties du monde, depuis 1789 jusqu'en 1806 inclusivement, par M. Ch.** 1 fr. 50 c.

Oraisons funèbres de Jacques-Bénigne Bossuet, avec un Commentaire par M. Bourlet de Vauxcelles, abbé de Massay, 1 vol. *in*-8, br. 4 f. 50 c.

Les six âges de l'Histoire sainte, depuis la création d[illegible] Monde, jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, [illegible] M. Belleserre, ancien Avocat, 1 vol. in-12, 2 [illegible]

De la Morale universelle, ramenée à un seul princi[illegible]

1 vol. *in*-8, 3 f. 60 c.

Lettres d'une Péruvienne, par madame de Graffigny, avec la traduction italienne de M. Deodati, accentuée pour faciliter la prononciation de cette langue; nouvelle et magnifique édition, ornée du portrait de l'Auteur, gravé par M. Gaucher, et de six belles gravures exécutées par les meilleurs artistes, un vol. gr. *in*-8, 9 f.

Le même, sur papier Jésus, premières épreuves, 12 f.

Le même, sur papier Jésus satiné, 24 f.

Les personnes des Départemens paieront, en outre, 1 fr. 50 cent.

Lettres à Madame de T.*** sur un voyage d'Italie en Hollande; suivies de quelques poésies détachées, par M. de Gourbillon, 1 vol. *in*-18 avec figures. 3 f.

Les Ruines, ou Voyages en France, par Adrien Lezay, *in*-8, quatrième édition, 1 f. 25 c.

Qu'est-ce que la Constitution de 91? par le même *in*-8, 1 f. 25 c.

Recueil des Opinions de Stanislas de Clermont-Tonnerre, 4 vol. *in*-8, brochés, 15 f.

Style suivant le Code de Procédure Civile, avec des notes, des formules d'Actes, de procès-verbaux et conclusions; par M. André Lombard, ancien Avocat au barreau de Dijon. Cet ouvrage, utile à tous ceux qui se destinent à remplir les fonctions d'Avocat, d'Avoué, ou d'Officier ministériel, forme 2 vol. *in*-8, 10 f. 50 c.

Notes sur la forme de procéder devant les Tribunaux de Commerce, suivant les dispositions du titre XXV du Code de procédure civile, et modèles de plusieurs actes à faire pour l'instruction des procès; par M. Legras, Avocat au Conseil d'État. 2 fr. 50 c.

Observations critiques sur les Leçons d'Histoire de Volney, suivies d'un chapitre contre l'Athéisme, par M. Jondot, Professeur d'histoire, 1 vol. *in*-8, br. 3 f.

Le Ministère de l'Homme-Esprit, avec cette épigraphe,

L'homme est le mot de toutes les énigmes
de l'esprit des choses.

Par le Philosophe inconnu, 1 vol. *in*-8, broché, 5 f.

Manuel nécessaire au Villageois, pour soigner les abeilles, les dépouiller sans leur nuire, les transvaser, etc. etc. avec deux gravures; par C. P. Lombard, des Sociétés d'Agriculture de Paris et de Versailles, troisième édition, br. 2 f. 25 c.

Traité complet d'Anatomie, ou Description de toutes les

parties du Corps humain; par A. Boyer, 4 vol. *in*-8, seconde édition, 22 f.

Leçons de M. A. Boyer sur les Maladies des Os; rédigées en un Traité complet de ces Maladies, par A. Richerand, 2 vol. *in*-8, avec figures, 7 f. 50 c.

Lettres élémentaires sur la Chimie, d'après les cours dirigés par les Professeurs Bertholet, Fourcroy, Chaptal, Guyton, etc. par M. Octave Ségur, 2 vol. *in*-12, avec huit planches, br. 6 f.

Le même, avec gravures enluminées, 12 f.

L'Art de procréer les Sexes à volonté, troisième édition, augmentée de la solution de plusieurs questions, etc. 1 vol. *in*-8, orné de grav. Par J. A. Millot, Membre des ci-devant Collège et Acad. de Chirurgie, *br.* 6 f.

Supplément à tous les Traités, tant étrangers que nationaux, sur l'Art des Accouchemens, 1 vol. *in*-8, avec figures, par le même, br. 5 f.

Observation sur l'amputation de la cuisse, nécessitée par le Spina Ventosa, du tibia et du péroné, chez un sujet écrouelleux, et qui a été suivie du plus heureux succès, par M. C. B. Lagrésie, Docteur Médecin, etc. 73 c.

Mémoires et Observations de Médecine Pratique, 1 vol. in-8. par le même. 4 f. 50 c.

Essai sur les Monographies Médicales, par M. Varéliaud, br. *in*-8. 75 c.

Moyens propres à sauver les équipages d'une partie des vaisseaux qui viennent échouer et périr à la côte, par les naufrages, etc. par M. Ducarne de Blangy. 75 c.

Du projet annoncé par l'Institut National de continuer le Dictionnaire de l'Académie Française, par A. Morellet. 1 f. 20 c.

Souvenir d'un Voyageur sans prétention, par M. M.***, 2 vol. *in*-12. 3 f.

L'Avocat, comédie, par M. Roger. 1 f. 20 c.

Mélanie, drame, par M. de la Harpe. 1 f. 50 c.

Philoctète, tragédie, par le même. 1 f. 50 c.

Virginie, tragédie, par le même. 1 f. 50 c.

Honorine, ou la Femme difficile à vivre, comédie en trois actes, en prose, mêlée de vaudevilles, par J. B. Radet.

Le Mariage de Scarron, comédie en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles, par P. J. Barré, Radet et Desfontaines.

Le Pari, ou la Paix, par les mêmes.

Epître aux Femmes, par Vincent Campenon; suivie d'un discours en vers, sur l'erreur; par M. Petitot. 40 c.



